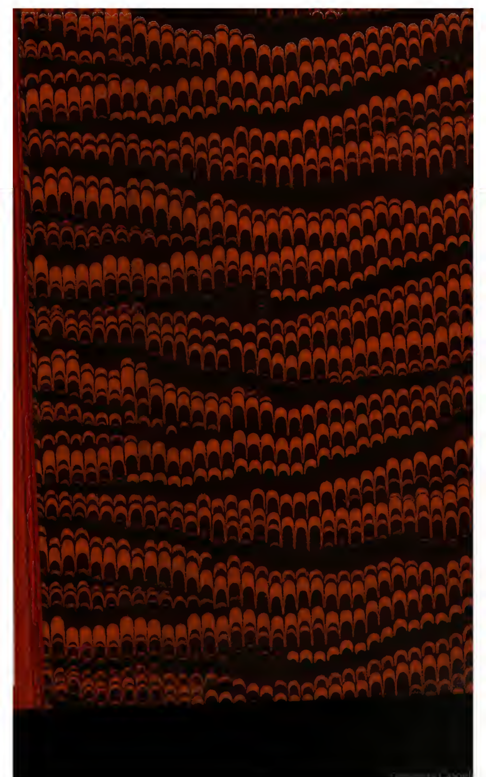
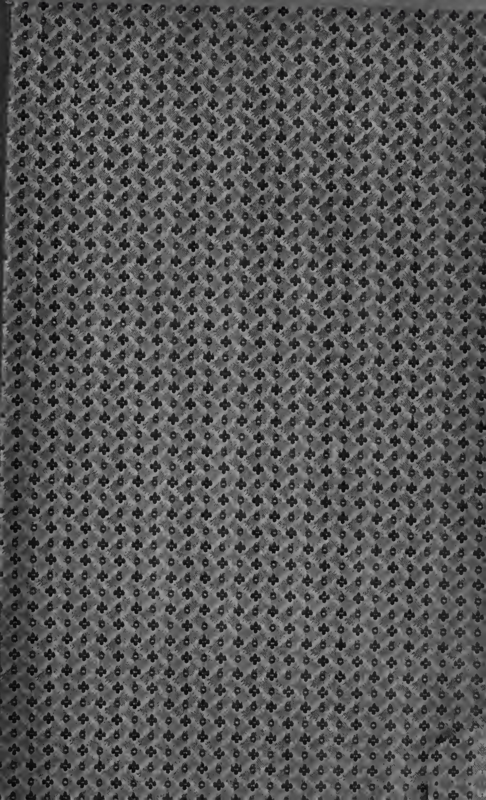
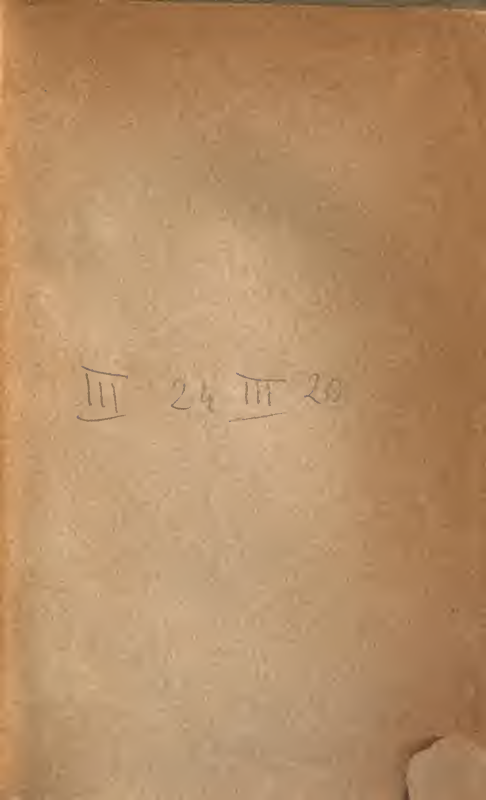



·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·




III 24 III 20

SANDRA BELLONI

L'ANNEAU D'AMASIS, — LA FAMILLE DU DOCTEUR

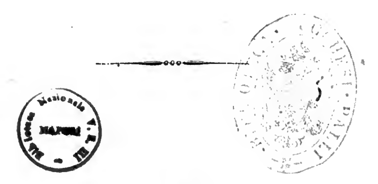
IMPRIMERIE GÉNERALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

SANDRA BELLONI

L'ANNEAU D'AMASIS, — LA FAMILLE DU DOCTEUR

IMITATIONS DE L'ANGLAIS

PAR E. D. FORGUES



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1866

SANDRA BELLONI

I

Le roman auquel nous empruntons les éléments de cette étude, *Emilia in England* (3 vol., Londres, Chapman et Hall), est le plus récent ouvrage de M. George Meredith, auteur de quelques récits que le public anglais a déjà remarqués, *Evan Harrington*, *the Ordeal of Richard Feverel*, *the Shaving of Shagpat*, etc. — Il y a chez M. Meredith une originalité vraie, une verve spirituelle, une indépendance d'allures qui nous ont paru permettre une de ces *réductions* particulièrement propres à faire connaître certaines œuvres de la littérature anglaise.

SANDRA BELLONI.

I

Beaucoup de nos lecteurs connaissent sans aucun doute quelqu'une de ces jolies villas, entourées d'ombre et de fleurs, qu'on rencontre de tous côtés, dans un rayon de quinze à vingt milles, autour de la capitale des Trois-royaumes. Et si l'on n'a pas franchi le détroit, il est encore facile de se figurer ce que ces villas peuvent être en songeant à celles qui peuplent l'ancien parc de Montretout ou les environs de Ville-d'Avray. On voudra donc bien se représenter une de ces élégantes et coûteuses résidences, voisine d'un grand bois communal, telle qu'on la voyait par une belle soirée de mai, au moment où s'ouvrit la porte vitrée donnant sur le parc, alors baigné des clartés de la lune. Trois jeunes personnes en sortirent, chacune au bras d'un *gentleman* à peu près de son âge.

Derrière les trois couples qui prenaient gaiement leur essor dans la direction du bois ténébreux, deux

autres représentants du « sexe fort » marchaient isolés. Le premier, d'une maturité grisonnante, avait roulé autour de son cou un collier de fourrure et relevé autour de ses oreilles le collet d'un épais paletot. Le second, beaucoup plus jeune, portait lestement sur l'oreille un de ces bérets plats, maintenus par une mentonnière élastique, qui trahissent le militaire en petite tenue. Ses fines moustaches, sa taille svelte et serrée, ses longues jambes nerveuses au bas desquelles tintait l'éperon sonore, ne permettaient guère de méconnaître en lui l'officier de cavalerie déguisé en simple bourgeois.

Un excellent motif avait dispensé ce joli garçon de disputer aux trois autres le bras d'une des beautés rieuses qu'ils escortaient ensemble : il était le frère de celles-ci et profitait amplement du sans-gêne absolu qui compte parmi les priviléges d'une parenté si proche. Pour son acolyte, l'homme au collier d'ourson, en sa qualité d'étranger et de millionnaire désabusé, il n'avait suivi qu'en maugréant la bande joyeuse, très-disposée à s'égayer de ses doléances en sourdine.

Peut-être ne faut-il pas aller plus avant sans mettre des noms au bas de toutes ces figures; peut-être aussi devons-nous révéler, sous peine de la voir très-mal interprétée, le secret de cette expédition nocturne. Sachez-le donc, les trois belles promeneuses qui viennent de franchir le seuil de cette belle villa, nommée Brookfield, sont les filles d'un riche négociant de la Cité, Samuel Bolton Pole, qu'un veuvage précoce a livré à leur implacable domination. Arabella est l'aînée; Cornelia vient ensuite; Adela, récemment sortie d'nn pensionnat à la mode, est séparée des deux autres par un laps de quelques années.

Wilfrid, leur frère, blessé dans l'Inde, a profité d'un

congé de convalescence pour rentrer provisoirement sous le toit paternel.

Les trois autres cavaliers ne nous arrêteront guère.

L'un est Tracy Runningbrook, célébrité naissante, grand poëte en herbe, qui peut-être ne fleurira jamais. Arabella s'est emparée de lui en vertu du droit d'aînesse, et regrette déjà de s'être laissée attirer, comme tant d'autres phalènes féminins, par les rayons de l'astre futur; elle le regrette parce que sa sœur Cornelia semble prendre grand plaisir aux propos galants de M. Sumner, jeune débutant au barreau, mis en relief par une ou deux causes célèbres. Quant à Edward Buxley, le partner de la sœur cadette, il n'existe pour miss Arabella qu'à l'état de souvenir. Ce jeune homme, fils d'un opulent *alderman*, avait paru prétendre à sa main jusqu'au moment où M. Pole, cédant à regret aux persécutions de ses filles, retira de ses affaires le capital très-considérable qu'il allait consacrer à l'acquisition improductive de Brookfield. Dès lors, — et sans que nous cherchions à établir une corrélation directe entre ces deux faits, — les assiduités d'Edward se ralentirent, et Arabella se persuada très-vite qu'elle les avait découragées de propos délibéré. Ce malentendu, qui faisait le compte de l'un et de l'autre, n'avait jamais été bien tiré au clair, et le fils de l'*alderman*, redevenu le familier d'une maison après tout fort agréable, s'y livrait sans trop de scrupule, vis-à-vis d'une pensionnaire inexpérimentée, aux plaisirs d'une *courtship* qui n'avait rien de compromettant.

Reste M. Périclès, l'homme frileux.

C'était un Grec, ainsi que son nom l'indique assez, un de ces Grecs que l'instinct commercial a groupés autour de la Bourse de Londres, et qui savent y faire concurrence aux Israélites les plus retors. Celui-ci,

après avoir jeté fort vite les bases d'une belle fortune, n'avait pas cru devoir absorber sa vie tout entière dans le culte de Mammon, si stérile en pures jouissances. Doué d'une vraie passion pour les beaux-arts, pour la musique surtout, — et plus spécialement pour celle qui parle le mieux aux sens, alliée qu'elle est aux pompes et aux prestiges de l'art dramatique, — il avait, comme dilettante, une renommée européenne. Pas un directeur d'opéra ne méconnaissait son autorité critique et ne doutait de son *flair*. Les plus fameux *tenori* s'enorgueillissaient de s'entendre tutoyer familièrement par un juge de cette valeur, et la fierté des *prime donne* se prêtait à ce qu'il les appelât toutes par leur petit nom. M. Périclès était resté cependant le principal commanditaire et l'associé anonyme de la grande maison Pole et compagnie, l'inspirateur secret de ses plus audacieuses spéculations, le critique parfois incommode des incertitudes, des timidités à contre-temps qui les faisaient avorter.

Quoi qu'on en puisse penser, cette position spéciale n'était pour rien dans les promesses flatteuses au moyen desquelles les trois filles de son associé cherchaient à l'attirer, à le retenir auprès d'elles. Son origine exotique, son opulence vagabonde, ses instincts de connaisseur, l'espèce de célébrité qu'il leur devait, le leur recommandaient comme une addition notable au personnel de leurs réunions.

Elles avaient eu d'ailleurs à l'y fixer de haute lutte, car de redoutables rivales, les *misses* Tinley de Bloxholme, — aspirant, elles aussi, à la suprématie de leur petit monde, — n'eussent pas mieux demandé que d'enlever aux dames de Brookfield cette espèce de Crésus oriental et musical; mais on dansait trop chez les Tinley, on n'y chantait pas assez, et Périclès, après

un temps d'hésitation, s'était définitivement décidé en faveur de celni des deux cercles où Beethoven et Mozart avaient la palme sur la valse et la polka.

Cette tendance spéciale de la société formée sous les auspices du trio féminin qui gouvernait la maison du riche négociant expliquera suffisamment l'émotion qu'y avait produite un incident assez étrange en lui-même.

Miss Adela, se promenant un soir aux limites du parc, avait entendu s'élever dans les profondeurs de la forêt, dont la séparait un simple saut-de-loup, un chant d'une douceur et d'une puissance tout à fait exceptionnelles. Edward Buxley, — honni soit qui mal y pense! — se trouvant par hasard dans les mêmes parages, le même soir et à la même heure, confirmait le récit d'Adela. La voix mystérieuse était, selon lui, un soprano magnifique, manquant peut-être de quelque culture, mais servi par nn instinct musical de premier ordre.

Fallait-il en croire un juge si peu compétent? Tel ne fut point l'avis de M. Périclès, tout naturellement porté à n'avoir de confiance que dans ses propres appréciations. Il n'accueillit donc la nouvelle qu'avec nne dédaigneuse indifférence. Les dames de Brookfield tout d'abord en furent choquées; puis il vint à l'esprit de l'une d'elles que cet incroyable sang-froid pouvait bien cacher un projet de mystification.

« Nul doute, disait Cornelia, que cette voix si rare ne soit une découverte de notre ami. C'est ponr la mettre en relief qu'il nous la présente avec toutes ces précautions romanesques. Feignons à notre tour de le prendre au mot, acceptons notre rôle dans l'espèce de comédie qu'il organise à notre intention, et remettons à des temps meilleurs le soin de lui prouver que nous n'avons jamais été dupes de sa ruse. »

Cela dit, on avait organisé une véritable battue pour prendre comme au filet le rossignol inconnu, et on avait prié M. Périclès, avec une insistance quelque peu railleuse, de se joindre à cette expédition particulièrement digne de lui. Le Grec s'était débattu longtemps, accréditant par ses résistances mêmes, qui semblaient jouées, l'hypothèse de miss Cornelia. Et maintenant ils marchaient à la même découverte, quelque peu méfiants les uns des autres, — car Périclès avait aussi ses arrière-pensées, — et fort en garde contre les piéges vers lesquels on les attirait, pour ainsi dire, à l'appeau.

Notre Grec, qui trébuchait presque à chaque pas sur quelque tronçon d'arbre abattu, et qui défendait à grand'peine son visage contre l'atteinte des branches invisibles, continuait, chemin faisant, de protester et de pester.

« Comment croire, disait-il, qu'une voix de quelque valeur va se compromettre en plein air par un froid pareil?... En tout cas, elle appartiendrait à un être idiot, et les idiots, quoi qu'on en puisse dire, ne sauraient si bien chanter. »

Ce discours triomphant venait d'arracher un grand éclat de rire à nos joyeux promeneurs, et ils foulaient de plus belle tantôt les fougères sèches, tantôt les mousses élastiques, quand Périclès lui-même les arrêta court par un geste impérieux.

« Chut! » s'était-il écrié, tournant la tête, et l'oreille tendue au vent....

La halte se fit aussitôt. Un silence de mort succéda aux rires et aux propos bruyants de cette belle jeunesse. La voix alors, qui venait de s'élever dans un massif lointain, arriva jusqu'au groupe attentif, planant sur la brise des nuits, douce et veloutée comme

un de ces rais de lune qui argentaient la tige des bouleaux et la cime des chênes. Un frémissement de harpe accompagnait cet organe puissant, qui lançait aux échos un vieil air italien empreint d'une grâce austère et d'un charme pénétrant.

« Stradella ! » dit simplement Périclès, lorsque la dernière note, ayant cessé de vibrer, laissa respirer l'auditoire.

Ce mot fut prononcé avec tant de conviction, avec un étonnement si vrai, une émotion si naturelle, que le soupçon n'était plus possible.

« Maintenant, ajouta-t-il après une pause, maintenant ce n'est pas tout.... Il s'agit de retrouver cette femme ! »

Et soudain, oubliant ses précautions, laissant glisser de ses épaules la fourrure qui les abritait, franchissant d'un pas agile les halliers et les ronces, il se mit à courir du côté d'où partait la voix. Ses compagnons le suivirent comme emportés par son impétueux élan.

Une sorte de monticule arrivant à mi-hauteur des sapins les moins élevés se dressait au milieu d'une assez vaste clairière. — Une vieille femme, soupçonnée de sorcellerie, s'y était naguère installée au mépris de l'autorité locale, et on y voyait encore quelques pans des murailles en pierre sèche qui lui avaient servi de remparts, quelques arbustes redevenus sauvages après avoir décoré son misérable jardinet. — Sur ce tertre désolé, tout contre un pin de taille naine auquel une de ses branches fièrement projetée en avant donnait un faux air de cèdre, la cantatrice était assise.

Un prélude que ses doigts errants sur la harpe venaient d'esquisser au moment même, attira irrésisti-

blement autour d'elle, avec une hâte quelque peu incivile, les curieux qui s'étaient permis de la poursuivre.

Rangés en demi-cercle et distinguant à peine dans l'obscurité la blancheur de son bras, l'éclat indécis de la harpe dorée, ils ne pouvaient lire sur sa physionomie aucun indice du ressentiment que leur *intrusion* autorisait de reste. En tout cas, ils ne l'intimidaient guère, car elle aborda immédiatement, et sans que leur présence parût la gêner le moins du monde, un second morceau tout différent du premier.

Ce n'était plus un de ces chants que sculptait en quelque sorte la vieille école italienne. A la fois vague et passionné, laissant entrevoir quelques éclairs de génie à travers l'expression nuageuse d'une mélancolie poussée jusqu'à l'angoisse, on ne pouvait y trouver que l'intention, le projet, l'esquisse indécise d'une belle œuvre. A certain passage, la voix de la chanteuse sembla se ramasser sur elle-même comme le lion qui prend son élan, et on entendit tout à coup jaillir de son gosier une note inattendue, victorieuse, qui remua ses auditeurs jusqu'au fond de l'âme, et leur arracha un murmure d'admiration.

A ce premier transport succéda un grand embarras. Il s'agissait en effet de justifier une démarche tout à fait irrégulière, une indiscrétion flagrante, un crime de lèse-étiquette. Ce fut encore M. Périclès qui s'en chargea, et qui, le chapeau à la main, pria la chanteuse de vouloir bien lui pardonner, ainsi qu'à ses jeunes amis, une inconvenance dont elle avait le droit de se formaliser.

Les trois *misses* attendaient avec une certaine anxiété la réponse de la mystérieuse cantatrice. Leur surprise ne fut pas médiocre lorsque la jeune fille, qu'elles re-

connurent pour telle à son débit inégal et précipité, répondit tout simplement :

« Restez, restez, monsieur,... vous et les vôtres! Tant mieux si je vous fais plaisir. »

Phrases tout à fait inusitées, en pareille circonstance, dans la grammaire mondaine de ces belles dames.

« Je sens, reprit l'inconnue, je sens que je chante mieux quand on m'écoute.

— Ah! sans doute, insinua Cornelia, qui se piquait de recherche sentimentale et professait l'amour des nuances raffinées, il y a là comme un courant de sympathies mutuelles, une réfraction....

— Peut-être bien, interrompit la jeune fille avec un honnête sourire, peut-être bien; mais ce qui est certain, c'est que j'aime à être écoutée. »

La culture manquait évidemment à cette âme naïve. On cessa donc de subtiliser, et tout bonnement on la pria de chanter encore, ce à quoi elle acquiesça de la meilleure grâce du monde, sans se faire valoir autrement que par la verve et l'entrain avec lequel fut exécuté un troisième air, où quelques notes d'une tristesse poignante rompaient çà et là, de la façon la plus bizarre, une série de joyeuses et brillantes fioritures.

« Voyons, dit M. Périclès qui s'était plusieurs fois frappé le front d'un air perplexe, daignerez-vous m'apprendre d'où cela peut être tiré? Je reconnais bien un morceau de facture italienne; pas de doute à cet égard,... mais d'où vient-il? Il y a çà et là des choses admirables. Où l'avez-vous pris? Je ne puis le deviner.

— Ce morceau est de moi, répondit tranquillement l'inconnue.

— Pardon, chère demoiselle, nous nous entendons bien, n'est-ce pas?... Je parle de la musique.

— Eh bien! cette musique, je l'ai composée.

— *Brava*, mademoiselle!... Pourrait-on demander *bis?* »

Les *misses* Pole se joignirent à cette requête, qui trouva très-bon accueil. La petite personne semblait vraiment ravie de « leur faire plaisir. » De leur côté, sentant qu'elles s'étaient humiliées au delà du nécessaire, elles n'en étaient que plus disposées à se montrer gracieusement protectrices. Quel joli mystère n'entrevoyaient-elles pas dans cette rencontre inouïe!

Le mystère, par malheur, dura peu.

« Je ne demanderais pas mieux que de chanter pour vous jusqu'à demain matin, dit l'inconnue qu'elles sollicitaient encore, mais les gens de la ferme ne retarderont certainement pas leur souper en mon honneur, et, si je laisse passer l'heure, il faudra me coucher à jeun.

— Vous avez beaucoup de chemin à faire? hasarda la plus jeune des trois *misses*.

— Il y a, d'ici chez le fermier Wilson, vingt bonnes minutes à travers bois.

— Et vous venez tous les soirs?

— Tous les soirs, quand il ne pleut pas.

— C'est une affaire d'inspiration,... reprit Cornelia. La solitude....

— Je n'ai vraiment pas le choix, interrompit la chanteuse. La bonne dame de la ferme est un peu malade, et toute une journée de musique lui fatigue la tête, à ce qu'elle dit.... Il faut donc que je vienne ici, sous peine de ne pas faire une note pendant la soirée.

— Accordez-moi que ce site un peu sauvage éveille en vous des impressions.... »

La naïve enfant ouvrait de grands yeux en face de cette phraséologie énigmatique.

« Mon Dieu, mademoiselle, cet endroit est moins exposé au serein.... Je commence à m'y trouver assez commodément.... »

L'imposante Cornelia recula d'un pas, légèrement mortifiée. La lune, qui montait dans le ciel et dont les rayons obliques vinrent éclairer en cet instant l'inconnue occupée à remettre sa harpe dans le fourreau, la montrait fort simplement ajustée, avec un chapeau hors de mode et des bottines dont l'une était lacée de travers, — ce que les trois châtelaines remarquèrent du même coup d'œil.

Wilfrid Pole, qui la vit en passe de charger sa harpe sur ses épaules, s'élança, le galant cornette, pour lui disputer ce fardeau. Elle le remercia d'un sourire fort avenant.

« Vous êtes trop bon, disait-elle; je ne pourrais la porter; aussi ai-je amené Jim.... Jim! Jim!... où êtes-vous? »

Un jeune paysan aux larges épaules se montra tout à coup derrière un buisson à l'ombre duquel il était resté couché jusque-là.

« Tenez, prenez ceci avec précaution, continua l'inconnue.... Garez-vous des branches, n'allez pas trébucher, et.... Mais au fait, votre air,... vous n'avez pas eu *votre* air, » reprit-elle, s'interrompant.

Et avec un regard d'intelligence jeté vers son nouvel auditoire :

« C'est l'air de Jim, un air qu'il aime et qu'il a bien voulu m'apprendre. »

Sur quoi, défaisant à moitié l'enveloppe de la harpe, elle exécuta gaiement une espèce de *reel* vulgaire qui faisait alors les délices des tavernes, et dont Jim s'était épris tout particulièrement.

Les *gentlemen* trouvèrent charmante la condescen-

dance dont elle faisait preuve, et plus charmantes encore les variations originales qu'elle brodait sur ce thème insignifiant. Les dames ne rompirent le silence qu'au moment des adieux, et pour demander à l'inconnue si elles n'auraient pas le plaisir de l'entendre encore.

« Tant que vous voudrez, » reprit-elle simplement.

Mais on put noter un certain embarras dans le salut qu'elle adressa aux quatre jeunes gens pour prendre congé d'eux.

« Bonne nuit, miss! » lui cria M. Périclès lorsqu'elle s'éloignait déjà.

Elle se retourna pour lui répondre, et la dernière révérence qu'il reçut d'elle, à vingt pas, n'était déjà plus si gauche.

L'enthousiasme avec lequel les trois sœurs auraient voulu parler d'une rencontre si poétique se trouva quelque peu gêné par certains détails d'une prose incontestable. La bottine mal lacée, et ce *finale*, dédié à M. Jim, contrariaient, refroidissaient évidemment leur admiration.

« A-t-elle conscience de son talent, ou n'est-ce qu'une faculté brute, un simple don de la nature? demandait à M. Sumner l'imposante Cornelia.

— Conscience ou non, lui répondit Wilfrid qui marchait à côté de sa sœur, si j'avais eu sous la main une douzaine de bouquets, je les lui aurais jetés sans balancer. »

M. Périclès, emmitouflé dans sa peau d'ourson, paraissait livré aux réflexions les plus abstruses.

« Oui, ma foi, s'écria-t-il enfin, levant le doigt comme ponr indiquer un parti bien décisif... Je vais faire un coup de tête.... Je la place dans un conservatoire pendant deux ou trois ans,... et quand elle aura

terminé son éducation musicale, il y aura du bruit à la Scala.... Non, c'est à Paris que nous la ferons entendre tout d'abord.... Non, à Londres.... Londres en aura l'étrenne.... Oui certes, fallût-il prendre la direction d'un théâtre, fallût-il acheter un journal, fallût-il dépenser un million et plus!... »

Je ne sais pourquoi cette apostrophe déplut à Wilfrid; mais jamais il n'avait trouvé plus désagréable la voix rude et l'accent étranger de l'opulent *dilettante*.

II

Le lendemain dimanche, au grand désespoir de M. Périclès, on n'entendait de toute part, à Brookfield, que réminiscences musicales. Chacun fredonnait de souvenir les airs entendus la veille. Il se trouva que Wilfrid seul avait retenu correctement le début du chant inédit dont l'inconnue avait revendiqué l'invention. Chacun le complimenta sur son excellente mémoire, dont Adela ne parut pas autrement étonnée.

« Je l'ai toujours vu, disait-elle, se souvenir aisément de ce qui l'intéressait. »

Le bon M. Pole, dont l'attention était éveillée par ce bruit inaccoutumé, proposa de faire inviter l'inconnue, et M. Périclès se chargea spontanément de la commission. Wilfrid, lui, se garda bien de souffler mot. On put seulement s'étonner du rare empressement avec lequel il proposa d'accompagner ses sœurs quand elles partirent pour le service dominical.

Au retour, elles narguèrent M. Périclès, qui s'était ironiquement refusé à ce qu'il appelait effrontément la *corvée religieuse*....

« Vous y avez perdu, lui dit Arabella.

— Un sermon peut-être?

— En effet, et d'abord, un excellent sermon, mais de plus....

— De plus?...

— Une excellente musique. Le nouvel organiste s'est surpassé.

— Qui est-il? l'avez-vous vu?

— Les organistes sont invisibles, ne le savez-vous donc pas?

— Est-ce un homme, enfin? est-ce une femme?

— Un rideau nous le dérobait; comment voulez-vous que je le devine?

— Et vous n'êtes pas plus curieuse de savoir à quoi vous en tenir sur un artiste de talent? » s'écria Périclès en haussant les épaules.

Wilfrid, qui reparut seulement à l'heure du *lunch*, laissa négligemment tomber ces mots :

« A propos, en sortant de l'église, j'ai retrouvé la jeune personne que nous avons entendue hier au soir.

— Elle va donc à l'église? s'écrièrent les trois sœurs tout d'une voix, et leur étonnement prouvait assez qu'elles l'avaient, de prime abord, classée parmi les païennes.

— Elle y va si bien, répondit Wilfrid, qu'elle tenait l'orgue.

— C'était elle?... Eh bien! comment l'avez-vous trouvée? Est-elle présentable?

— Je n'ai guère d'opinion là-dessus.... Elle m'a paru assez bien. Son costume, sa manière d'être sont modestes.... Au surplus, si vous voulez en savoir plus long, adressez-vous à miss Laura Tinley.... Elles causaient ensemble quand je m'en suis revenu.... »

Ici, pour un cornette de dragons, M. Wilfrid Pole manifestait une rare perspicacité diplomatique. Il ve-

nait de lancer un argument décisif. La grande prétention des dames de Brookfield était de constituer un salon modèle, où des notabilités de tout ordre attireraient un nombre toujours croissant de riches badauds. Tel était aussi l'*objectif* des dames de Bloxholme, la villa des Tinley. De là une rivalité secrète qui se portait parfois à de bizarres extrémités. On se disputait, on s'arrachait les célébrités, les « phénomènes; » or la musicienne tombée des nues en promettait un des plus piquants, des plus imprévus qui se pussent rencontrer : allait-il être escamoté au passage par les Tinley?

A peine cette réflexion faite, toute incertitude cessa pour les trois sœurs. Il fallait, sans perdre de temps, gagner une marche sur l'ennemi. L'invitation fut décidée en principe. On consulta pour la forme les *gentlemen* présents, — sauf M. Périclès, à qui l'on réservait le plaisir d'une surprise, — et, comme ils approuvaient à l'unanimité, toute difficulté parut levée.

« Pourtant, remarqua miss Cornelia, nous ne savons pas encore comment elle s'appelle.

— Belloni,... miss Belloni, dit aussitôt Wilfrid.

— Vous êtes sûr?... De qui l'avez-vous appris?

— Elle l'a dit ainsi à Laura Tinley. »

Cinq minutes après, les trois sœurs s'acheminaient à pied vers le domicile du fermier Wilson, et le lendemain même miss Belloni, installée à Brookfield, passait à l'étamine critique de ses trois nouvelles amies, qui, après vingt-quatre heures d'épreuve, la déclarèrent « une personne comme tout le monde, une créature sans idées, sans instruction réelle, et d'un appétit sauvage. » Sur la foi de Tracy Runningbrook, le poëte, qui la trouvait « amusante, » elles en vinrent à prendre en bonne part certaines excentricités dont elles se fussent aisément formalisées sans cette indulgente appro-

bation, et se décidèrent à rire de bien des allures qui auraient pu les choquer.

M. Périclès, d'un autre côté, continuant à vanter miss Belloni comme une musicienne hors ligne, elles crurent pouvoir sonner de la trompette et convier à une soirée — dont la jeune virtuose serait à la fois le prétexte et l'ornement principal — le ban et l'arrière-ban de leurs connaissances. Lady Gosstree elle-même, la grande dame du district, dont la curiosité avait été habilement stimulée, promit d'assister à cette réunion.

Adela s'était provisoirement donné pour mission de « faire jaser » la jeune inconnue : on eût voulu savoir quelque chose de ses parents et de son passé; mais les questions les plus détournées, les plus délicates investigations, la trouvaient cuirassée d'une impénétrable réserve. Le plus curieux de ce tournoi féminin, c'est qu'Adela, repoussée avec perte dans toutes ses tentatives d'enquête indirecte, se prit d'une vive affection pour l'énigme vivante dont elle ne pouvait obtenir le mot. Le moindre témoignage d'amitié suscitait chez la nouvelle venue une reconnaissance si vraie, ses grands yeux noirs répondaient si bien à un regard sympathique!... En toute autre circonstance, elle gardait un sérieux impassible, suivant son chemin sans demander conseil à qui que ce fût, s'accommodant de chacun et de toute chose, comme une personne absorbée en ses pensées, et dont une voix secrète occupe l'oreille.

En attendant l'exhibition qu'on allait faire d'elle, les leçons de tenue et d'étiquette ne lui manquèrent certainement pas; elle les écoutait avec une certaine déférence, mais ne paraissait pas pouvoir comprendre en quoi consistaient ces « limites » qu'on lui signalait entre certaines personnes et certaines autres, et que

celles-ci devaient invariablement respecter, tandis que celles-là pouvaient les franchir impunément.

Adela, dans le feu d'une leçon destinée à lui faire apprécier cette distinction subtile, imagina un beau jour de rehausser par une légère caresse un compliment adressé à l'intéressante virtuose. Celle-ci prit à peine garde au compliment, mais la caresse trouva tout aussitôt le chemin de son cœur; elle y répondit par une chaude étreinte et un baiser fougueux dont s'alarma la susceptibilité aristocratique de miss Adela, fort étonnée de cet empressement plébéien et très-prompte à s'y dérober.

Le grand soir venu, on installa le « prodige » dans un coin du salon, après s'être assuré qu'il n'avait besoin de rien, et que son indigne appétit ne le conduirait pas à quelque manifestation inconvenante.

Wilfrid vint charitablement lui tenir compagnie jusqu'au moment où M. Périclès se plaça, tiers incommode, derrière le fauteuil de sa future protégée.

Puis arriva Tracy Runningbrook, dont les gestes animés, la flamboyante chevelure et les yeux gris contrastaient singulièrement avec les cheveux de jais, le regard calme et noir, l'impassibilité monumentale de son interlocutrice.

« Qui est-elle? Comment la nommez-vous? » lui demandait-on tout bas à chaque instant, et il répondait invariablement par quelque échappatoire bouffonne, par quelque défaite absurde, à ces questions fatigantes.

Enfin parut lady Gosstree.

« Où est votre rossignol? » demandait sa seigneurie à haute voix.

« Où est ce prodige? » reprit avec affectation Laura Tinley.

Arabella, qui les accueillait, se garda bien de ré-

pondre à l'une ou à l'autre; mais l'interpellation de miss Tinley lui fit faire un léger retour sur la pieuse fraude que Wilfrid avait employée naguère. En attendant qu'elle pût s'en expliquer avec lui, elle installa tour à tour derrière le piano trois ou quatre innocentes victimes, sacrifiées à la mise en relief de la cantatrice annoncée.

Pendant qu'elles massacraient à l'envi quelques sonates magistrales, miss Belloni et Périclès échangeaient des regards à fendre l'âme, dont Wilfrid s'étonnait *in petto*, ne comprenant rien à ces intelligences si subitement nouées entre eux.

Ainsi qu'il était convenu, miss Belloni vint chanter ensuite, par manière de prélude et sans recommandation particulière, un de ces petits airs napolitains dont l'originalité naïve est d'un effet presque infaillible. On ne sut pas, faute de programme, reconnaître la grande artiste promise, et lady Gosstree, tout en s'éventant, laissa échapper à grand'peine un : « C'est gentil, cela! » qui fit tressaillir d'effroi les trois ordonnatrices du concert.

Elles se repentaient d'avoir invité sa seigneurie, qui véritablement se souciait de musique aussi médiocrement que possible.

Après une délibération rapide, à voix basse, pardessus le piano, miss Arabella se préparait à exécuter un *quartetto* de Mendelssohn; mais un génie malin contre-carrait ce soir-là tous ses plans. Le violon ne pouvait trouver l'accord, et la chanterelle se rompit. M. Pole, consterné de cet accident, oublia les prescriptions impérieuses qui lui interdisaient de prendre tout haut la parole, ses filles se méfiant un peu de la syntaxe paternelle.

Il n'y avait pas de temps à perdre pour parer au dé-

sastre qui menaçait. Arabella fit signe à miss Belloni, qui vint aussitôt s'installer près de sa harpe, et dont le merveilleux contralto domina immédiatement toutes les voix. Le silence s'établit; puis, à mesure que se développait ce magnifique organe, on entendit naître un murmure d'heureux présage et des applaudissements contenus qui ne demandaient qu'à éclater.

Wilfrid sentait palpiter son cœur. Personne dans l'auditoire n'était plus inquiet, plus disposé à se montrer sévère; toutefois ces notes brillantes le tenaient captif. Était-ce bien là ce « talent brut » dont ses sœurs affectaient de parler si légèrement? Mais, au plus beau moment, il vit le regard de la chanteuse dirigé du côté de Périclès, dont elle semblait solliciter l'approbation.

Le terrible connaisseur haussa les épaules.

Aussitôt une vive angoisse rapprocha les noirs sourcils de miss Belloni; ses doigts se crispèrent sur la harpe, et ses paupières semblèrent vibrer comme des cordes sonores : nouveau regard vers Périclès, dont les yeux blancs levés au ciel semblaient intercéder les Puissances d'en haut et leur demander grâce pour une imprudente sur le point de faire naufrage.

La voix de la jeune fille perdit immédiatement le ressort, les vibrations qu'elle avait eues jusque-là. Quand elle voulut, en désespoir de cause, lancer cette triomphante note dont l'effet avait paru si merveilleux à ses auditeurs de la forêt, son gosier contracté refusa de la laisser jaillir; la note vacilla, on eût dit qu'une invisible main étranglait la pauvre cantatrice, qui se leva aussitôt, les yeux baissés, pour s'enfuir.

« *Fiasco*, mon enfant! » lui cria Périclès, implacable dans sa franchise.

Maints applaudissements protestèrent contre cet arrêt cruel, mais ils ne pouvaient tromper miss Bel-

loni, pas plus que la consoler de sa défaite : elle croyait moins à ces bravos sans loyauté qu'à la brutale apostrophe de l'inflexible juge, et sortit pour ne pas se mettre à pleurer devant tout le monde.

Wilfrid l'avait suivie des yeux, et quelques minutes après se glissa sur ses traces. Au détour d'une allée, il l'aperçut debout à côté d'un laurier de Portugal. M. Périclès était auprès d'elle. Le jeune officier les allait rejoindre quand le bruit d'un sanglot l'arrêta court.

« Vous êtes cruel, disait miss Belloni.

— Je ne suis que sincère, et vous le savez de reste.

— Ils trouvaient tous que je chantais bien.

— Et après?... Êtes-vous persuadée qu'ils eussent raison?... »

Wilfrid, qui se fût immédiatement retiré, s'il eût pensé que les deux interlocuteurs traitaient de matières confidentielles, se sentit dès lors encouragé à prêter l'oreille.

« Vous vous y connaissez mieux que ces gens-là, je le sais fort bien, reprit la jeune fille; mais vous-même vous m'avez applaudie.

— Un effet de lune, ma chère enfant.... Peut-être ne pouvez-vous chanter qu'en plein air.

— Au surplus, croyez-vous que j'aie besoin de leurs éloges?... Pourvu que je leur fasse plaisir, c'est l'essentiel.

— En ce cas, une orgue des rues vous suffirait. Inutile de perfectionner votre chant....Tenez, mon enfant, allons au fond des choses. Vous avez une belle voix.... sauvage. La culture vous manque, et ces *bravos* à contresens vous égarent.... Vous descendez au grand galop la mauvaise pente.... Quand vous visez à l'effet, vous lâchez à toute bride vos notes aiguës.... et vous détonnez, ma petite.... vous détonnez.... »

Ici M. Périclès jugea bon de renforcer son argument par une abominable imitation de la note condamnée. Miss Belloni se mit à pleurer comme s'il l'eût mordue.

« Que faire alors? reprit-elle d'un air découragé.

— Cela dépend. Où logez-vous à Londres? »

Point de réponse.

« Comptez-vous y retourner bientôt?

— Pas encore....

— Ah! vous n'avez pas assez chanté au clair de la lune?

— Ces dames sont si bonnes! Je suis si heureuse auprès d'elles!... Quand je les aurai quittées....

— Eh bien?

— Eh bien! poursuivit la jeune Italienne, j'attendrai qu'il ne me reste plus d'argent.

— En avez-vous pour longtemps? »

Miss Belloni ne parut pas autrement effarouchée de cette question à brûle-pourpoint. Elle calcula sur ses doigts avant de répondre.

« Il me reste, dit-elle ensuite naïvement, quatre livres et dix-neuf shillings.

— Et, ceci mangé, vous retournez chez le vieux Belloni?

— Chez mon père.... Il le faut bien.

— Pas le moins du monde, » riposta aussitôt Périclès, et penché à l'oreille de la jeune fille, il y laissa tomber quelques paroles qui arrachèrent à celle-ci une exclamation joyeuse.

Wilfrid battit aussitôt en retraite, honteux d'avoir été sur le point de surprendre, sans le vouloir, un secret dont il ne démêlait pas bien la portée. Dix minutes après, il entendit la « chanson de la forêt » exécutée par miss Belloni d'une façon triomphante. La glace était rompue. On applaudissait à outrance, et de bonne foi.

« Décidément, disait lady Gosstree, cette petite est bonne à écouter.

— Meilleure encore à connaître, ajouta Tracy le poëte. C'est un artiste de naissance; mais je crains bien que l'on ne me la perde....

— Besogne dont vous vous chargeriez tout seul très-volontiers! interrompit lady Gosstree en lui donnant un léger coup d'éventail par manière d'adieu.... Allons, allons, mauvais sujet, amenez-nous ces dames à dîner, et n'oubliez pas votre protégée!... Nous tâcherons de la présenter à quelques personnes en état de la servir. »

C'était la première invitation de la grande dame à ses jeunes voisines. Arabella, tout à fait radieuse, se remerciait intérieurement d'avoir distingué, nonobstant ses dehors passablement bizarres, le jeune poëte méconnu chez les Tinley, et qu'elle leur avait enlevé en un tour de main.

Par contre-coup, miss Laura Tinley était navrée de remords. Comment n'avait-elle pas su à temps que Tracy appartenait, par sa mère du moins, à la caste sacro-sainte?

Ni l'une ni l'autre, bien entendu, ne faisait remonter l'invitation à qui de droit, c'est-à-dire à miss Belloni.

Celle-ci, en attendant, ne pouvait plus quitter Brookfield. Cornelia lui donnait des leçons de tenue, Wilfrid des leçons d'équitation. Le troisième jour après la soirée, on apporta une grande caisse adressée à miss Émilia Belloni; déballage fait, il se trouva qu'elle renfermait une harpe toute neuve, ouvrage d'un facteur excellent.

« Il ignore donc, remarqua simplement l'aimable virtuose, que j'ai un autre nom de baptême?

— Quel est cet *il?* demanda aussitôt miss Adela.

Comment savez-vous si ce cadeau ne vous vient pas d'une dame?

— Allons donc, c'est M. Périclès qui l'envoie,... »

Et tandis qu'elle passait machinalement ses mains sur les cordes, Émilia se prit à soupirer. Les trois *misses* de Brookfield ne purent s'empêcher de l'interroger des yeux. Wilfrid vint à rentrer en ce moment.

« Tenez, lui dit Émilia en montrant la harpe dont les cordes vibraient encore, voilà ce que je vaux pour M. Périclès.

—Rien que cela! » répliqua-t-il avec une nuance de galanterie; mais il se garda bien de rien ajouter.

En somme, il était passablement assidu près de miss Belloni. C'était avec lui qu'elle allait cueillir des bouquets de fleurs sauvages. Il lui apprenait le nom des arbres et celui des oiseaux. Ses trois sœurs, dont il accueillait en riant de très-bon cœur les remarques épigrammatiques au sujet de la jeune Italienne, ne voyaient dans celle-ci qu'un simple jouet dont le cornette amusait ses loisirs. Comment se figurer un garçon si gai, si franc, si ouvert, égaré dans un labyrinthe sentimental? — un jeune homme si répandu, si bien venu des dames en sa qualité de héros, épris d'une petite bohémienne?

Aussi l'avaient-elles chargé de pénétrer adroitement les secrets qu'Émilia leur dissimulait si bien, de savoir quels étaient ses parents, comment elle avait vécu jusqu'alors, par quels incidents elle avait été amenée chez le fermier Wilson. Il avait accepté cette mission, et peut-être sans arrière-pensée; mais il se trouvait ainsi devant une véritable énigme, qui, nous ne pouvons nous le dissimuler, le préoccupait de plus en plus.

Cette enfant, qui répandait tant d'émotion autour d'elle, semblait n'en éprouver aucune; elle acceptait,

elle rendait une poignée de main avec le sans-gêne d'un franc collégien. Ses doigts, retenus dans ceux du jeune homme, y restaient aussi longtemps qu'il le voulait, mais complétement inertes et muets; une parole à voix basse, une phrase murmurée à son oreille, n'étaient pour elle qu'un souffle de brise. Aucun enthousiasme apparent pour cet art qui pouvait lui donner gloire et fortune.

Un sujet, un seul, avait le don de l'intéresser. Elle ne parlait jamais de l'Italie sans une certaine ferveur.

« M. Périclès m'a promis de m'y conduire.... Je ne devrais peut-être pas vous le dire, car il m'a demandé le secret,... mais c'est au conservatoire de Milan qu'il prétend me placer.

— N'aimeriez-vous pas mieux y aller avec moi? hasarda Wilfrid.

— Vraiment non, reprit-elle, secouant la tête.... Vous ne vous connaissez pas en musique autant que lui. Êtes-vous d'ailleurs aussi riche? Savez-vous que je lui coûterai beaucoup, rien que pour me faire servir à part? Mais quand je reviendrai, vous aurez plaisir à m'entendre. Écoutez un peu! écoutez cet oiseau : n'est-ce pas un rossignol?... Que de pensées ce chant réveille en nous! » ajouta-t-elle après une pause.

Wilfrid, en ce moment, se sentit envahi par une curiosité ardente. Il ne voulait rien ignorer de ce qui concernait cet être mystérieux; il avait soif de ce passé qui se dérobait, insaisissable, aux questions de ses sœurs.

« Allons, lui dit-il, l'attirant vers un banc du jardin, racontez-moi tout ce qui vous est arrivé avant qu'un heureux hasard m'ait placé sur votre route.... Je ne suis pas indiscret, n'est-il pas vrai?

— Tout ce que vous voudrez savoir, je vous le dirai,

répondit Émilia aussi naturellement que possible.... C'est de moi qu'il faut vous parler?

— De vous, et de vous seule, et sans rien omettre.... Vous permettez?... ajouta-t-il, lui montrant un *panatellas* qu'il allait allumer.

— Je voudrais, répondit en souriant Émilia, pouvoir vous offrir quelques cigares italiens, comme ceux que fumait mon père. »

Puis, penchée sur un rosier et se redressant ensuite pour accompagner du regard quelques légers nuages qui couraient sur le ciel :

« Comme je suis bien ici! s'écria-t-elle. C'est à peine si de temps à autre j'y regrette ma chère Italie! Mon père, ajouta-t-elle par manière de début, mon père est un des hommes les plus remarquables qu'on puisse rencontrer ici-bas. »

Wilfrid dressa immédiatement l'oreille. Il eut une vision rapide où les couronnes de comte, les chapeaux de cardinal, les blasons princiers étincelèrent tout à coup.

« Croiriez-vous, reprit la belle enfant avec une certaine solennité, qu'il est le propre neveu d'Andronizetti?

— Ah bah! Vraiment? Et duquel? demanda Wilfrid, enveloppé d'un nuage de fumée.

— Du compositeur, cela va sans le dire,... l'auteur d'*il Maledetto*. Je descends de la même race que ce grand homme,... puissé-je lui faire honneur!... Mais n'en dites rien, au moins jusqu'au moment où je me serai rendue digne qu'on le sache.... Par exemple, je suis à demi Anglaise, et je n'y puis rien.... Ma mère est de ce pays-ci.... N'importe, mon cœur est italien.... Il bat chaque fois que je songe à l'Italie.... Ce nom même a pour moi un charme!... Je lui trouve la même

douceur qu'au chant du rossignol.... Revenons à mon père : il avait fait je ne sais quelle entreprise contre les Autrichiens.... Quinze jours entiers, il lui fallut se cacher dans les rizières pour échapper à ces uniformes blancs que j'ai en horreur.... Il y serait mort sans une bonne, une loyale femme, comme nous en avons beaucoup. Elle lui portait du pain de maïs et un peu de viande, parfois même une bouteille de vin. J'ai vu mon père pleurer à ce souvenir, surtout quand l'odeur du *gin* planait autour de lui. Elle risquait, la pauvre créature, d'être battue de verges.... Ma mère n'aime pas, même à présent, qu'il l'entretienne de cette femme, qui s'appelait Alessandra, et dont on m'a donné le nom, — Émilia-Alessandra Belloni, — Sandra plus fréquemment, et par abréviation. Aussi mon père ne se hasarde à parler d'elle que quand il n'a pas la tête bien à lui. C'est une mauvaise habitude qu'il a contractée, de boire quelquefois un peu trop.

« Je me rappelle un temps où j'aimais à le voir en cet état. Je m'asseyais au piano pour mettre en musique ses étranges divagations. Un soir, je l'exaltai si bien par mon improvisation, qu'il prit sa perruque, la jeta au feu, et sortit de chez nous en criant : *Vive l'Italie!* On le prit pour un fou et on l'arrêta. Ce fut le commencement de nos malheurs. Il n'a jamais pardonné à l'Angleterre. Savez-vous ce que je me suis figuré? C'est que j'étais en quelque sorte possédée par la musique, une espèce de démon qui, le soir dont je parle, sortit de moi pour entrer en lui.... Qu'en pensez-vous?

« De ce jour-là, mon père ne voulut plus travailler pour vivre. Mon piano fut vendu, et jusqu'au moment où j'en vins à aimer ma harpe; je fus aussi malheureuse qu'on peut l'être; puis, notre détresse augmentant toujours, je dis à ma mère que je voulais gagner de

l'argent en donnant des leçons. Il m'était impossible de tenir plus longtemps aux lamentations de cette pauvre mère, qui pleurait si faux, si faux!... Nous achetâmes une plaque de cuivre que le fils de notre propriétaire cloua pour rien sur la porte, et je demandai à la sainte Vierge qu'elle voulût bien m'envoyer des élèves. Mon père vit la plaque et tomba aussitôt dans un de ses accès.... Encore une perruque perdue! Il nous en coûtait cher toutes les fois qu'il s'emportait ainsi.... Par bonheur il se remit au travail, et les choses allaient de mieux en mieux, car on trouve rarement un violoniste comme mon père.... Mais un beau jour arrivent des nouvelles d'Italie, d'anciens camarades, de vieux amis, fusillés par les Autrichiens!...

« Il lut cela dans le journal, et je crus tout d'abord qu'il ne prenait pas la chose trop à cœur. Il m'avait attirée sur ses genoux, et me demanda de lui relire ces affreux détails. Je pleurais de colère, et il me calmait; puis il se leva et se mit à se promener de long en large pendant que ma mère plaçait le souper sur la table. Tout à coup je le vis prendre son violon; il le posa sur la nappe et se mit à le contempler : il le reprit quelques instants après, l'appuya sous son menton, et de l'archet, avec une sorte de tendresse, il effleura une dernière fois ces cordes chéries; puis l'archet tourbillonna loin de lui, le flambeau renversé s'éteignit. Dans les ténèbres où nous demeurâmes plongés, j'entendis un éclat vibrant,... le violon était brisé.... Je m'élançai trop tard pour empêcher ce meurtre, le meurtre d'un esprit familier....

« Pendant toute une semaine, engourdi dans son coin, ce pauvre père semblait un centenaire paralytique. La misère revenait à grands pas. Je repris mon idée de gagner de l'argent en donnant des leçons. La

plaque reparut sur notre porte, et j'eus bientôt deux élèves, dont une dame âgée qui voulait se remarier, et qui, après m'avoir fait chanter chez elle tandis que son prétendu montait la garde sous le balcon, lui demandait (j'en ris encore quand j'y pense) : — Comment avez-vous trouvé ma voix?

« Je gagnais jusqu'à deux livres et dix shillings par semaine, — assez d'argent pour me payer des leçons, des leçons horriblement chères, des leçons de dix shillings.... Il est vrai que nous étions, mes parents et moi, au régime exclusif des pommes de terre.

« J'avais pour professeur un Allemand, — pas un Autrichien, par exemple, oh ! non, j'en suis bien certaine. Il était quelquefois très-sévère pour moi ; parfois aussi, posant sa main sur ma tête, il me forçait à le regarder, et me disait des choses étranges, qui me faisaient rentrer toute rouge.... J'essayais de composer : il le trouva mauvais et déchira la première feuille que j'eus l'impertinence de lui soumettre ; mais il baissa peu à peu le prix de ses leçons, et me donnait bien plus de temps qu'à celles de ses écolières qui payaient le plus cher.

« Je lui dois d'avoir connu un grand génie, — Allemand encore, celui-là, — et qui, sans être précisément Autrichien, n'en a pas moins fourni à Vienne la plus grande partie de sa carrière. Il me dominait, il m'a privée de sommeil pendant bien des nuits ; il me faisait trouver ridicules mes pauvres compositions.... Je ne sais, en vérité, pourquoi Dieu put départir de tels dons à un homme qui a mangé le pain de l'Autriche....

« Mon père finit par remarquer mes fréquentes absences et par s'enquérir de ces éternelles pommes de terre qui constituaient tous nos repas. Ma mère, à qui j'avais dicté sa réponse, lui dit que j'avais besoin de

prendre l'air, et il se plaignit d'avoir affaire à deux paresseuses; il se promit aussi de me surveiller.

« Je traversais régulièrement le parc pour aller donner des leçons à une dame qui, voulant retenir son mari chez elle, avait imaginé de lui chanter tous les soirs quelque chose. Pauvre homme! je priais Dieu régulièrement de le rendre sourd.... Un jour, je fus abordée par un *gentleman* qui, me montrant un mouchoir tombé, disait-il, derrière moi, me demanda si ce mouchoir m'appartenait. Le mien se retrouva dans ma poche. L'inconnu n'en persistait pas moins à soutenir que j'avais dû laisser tomber celui qu'il me restituait ainsi. Il fallut lui décliner mon nom, — Émilia Alessandra Belloni, — pour le convaincre que les initiales brodées au coin du mouchoir perdu n'étaient nullement les miennes. Il y avait un A., un F. et un G; beau mouchoir, d'ailleurs, et de la plus fine batiste. Vainement protestai-je qu'il ne m'avait jamais appartenu. Le *gentleman* insistait toujours, et prétendait l'avoir vu glisser de ma poche. Impossible à lui de le garder, et par conséquent je devais le prendre. Bon gré mal gré, il fallut en passer par où il voulait. A l'extrémité du parc, cet obstiné personnage cessa de m'accompagner....

— Et vous l'y retrouvâtes le lendemain!... » s'écria Wilfrid.

Emilia tourna vers lui un visage où se peignait le plus vif étonnement.

« Comment le savez-vous? lui demanda-t-elle ensuite.... Qui peut vous l'avoir raconté?

— Personne, répondit-il; mais les choses se passent généralement ainsi.

— Eh bien! oui,... je le rencontrai à la même place, reprit-elle avec lenteur et en comprimant une curiosité

manifeste. Je crus d'abord qu'il avait retrouvé le propriétaire du mouchoir, mais il ne m'en parla seulement pas; nous causâmes comme la veille. Il me dit qu'il était dans l'armée. Je lui parlai de mon père et de mon chant. Il avait un goût prononcé pour la musique, et je lui fis promettre d'entendre mon père et moi. Il prit ma main, qu'il voulait examiner, disait-il, et jugea que mes doigts devaient être excellents pour le piano. Il ne m'apprenait rien, comme vous pouvez croire. Mon avenir lui semblait assuré. Il me laissa espérer qu'il pourrait nous donner de temps à autre une loge d'opéra. Je me sentais presque folle de joie en songeant que le ciel m'envoyait un pareil ami. Je voulus lui chanter quelque chose dans le parc même.... Ses yeux s'animèrent et s'embellirent. Je suis sûre qu'il était aux anges.

— Quel âge aviez-vous donc? demanda Wilfrid.

— J'achevais ma seizième année. Aujourd'hui, vous le comprenez bien, je sais mieux chanter; mais j'avais déjà toute ma voix, et il était homme à ne pas s'y tromper. Peu à peu quelques personnes s'assemblèrent autour de nous, sans que je m'en fusse trop doutée. Il s'en aperçut, lui, et m'emmenant à la hâte, il me fit promettre que nous nous retrouverions dans un endroit où nous serions moins dérangés. Je devais aller dîner avec lui à Richmond, où il amènerait pour m'entendre quelques-uns de ses amis....

— Continuez, » interrompit Wilfrid avec une certaine vivacité.

Un gros soupir inaugura la suite du récit.

« Croiriez-vous, recommença Émilia, que je l'ai revu seulement une fois?... La maussade journée! Il pleuvait à verse.... C'était un samedi, je ne pouvais croire qu'il se trouvât au rendez-vous. Il y était, cependant, et

vint à moi le sourire aux lèvres.... J'aime ces physionomies avenantes; la sienne me faisait songer à l'Italie.... Je me le figurais sous un grand ciel chaud, parmi ces vignes, ces oliviers, ces mûriers dont on me parlait sans cesse. Je lui aurais sauté au cou bien volontiers.

— Vous en êtes-vous passé la fantaisie? demanda le cornette d'une voix étranglée.

— Oh! non, répondit-elle sérieusement; mais je lui laissai voir tout le plaisir qu'il me ferait en me menant à la campagne.... La campagne, c'est presque l'Italie.... Il me promit qu'un jour nous irions ensemble à Florence et à Naples, si toutefois cela m'était agréable.... C'était à s'agenouiller devant lui.... Par malheur, aucun de ses amis n'avait pu venir.... Mais nous allions partir comme si de rien n'était, dîner ensemble, monter en bateau, cueillir des fleurs.... Je pourrais me croire à Venise, en gondole, et c'est précisément à Venise que je veux aller dès que je serai mariée, pour me promener en gondole avec celui qui sera mon mari....

— C'est bon, c'est bon!... Continuez, je vous prie, interrompit encore Wilfrid, sans trop laisser voir le trouble que ce récit lui causait.

— Cette fois je pris son bras, et, ce qui ne m'était jamais arrivé, je me sentis intimidée. Aussi se moqua-t-il bien de moi, et ma peur s'en alla très-vite. Ce fut alors qu'il me dit ses noms: Auguste-Frédéric,... et puis un autre qui commençait par un G; mais celui-là, je ne me le rappelle plus. Je n'ai jamais bien retenu que les noms de baptême.... Il servait dans la cavalerie, tout justement comme vous.... Un capitaine, je crois.... Vous devez être tous très-bons dans cette arme-là. Est-ce que je me trompe?

— Bons comme on ne l'est pas, murmura le cornette avec un enthousiasme passablement ironique.... Mais, ajouta-t-il, un A, un F et un G..., voilà bien, ce me semble, les initiales du mouchoir?...

— A, F, G?... Vraiment oui.... ce sont elles !... Le mouchoir était donc à lui? s'écria miss Belloni, toute surprise de la découverte.

— Vous y êtes, je crois, répliqua Wilfrid.... Il l'avait sans doute laissé tomber la veille au soir, et le ramassa, mais sans le reconnaître, au moment où vous passiez....

— Impossible ! » dit Émilia; puis, avec une résignation toute féminine, elle sembla renoncer à chercher le mot de cette insoluble énigme.

« J'étais donc, reprit-elle, sous le parapluie de ce *gentleman* et nous arrivions au pont jeté entre le parc et les jardins, quand mon père se montra tout à coup devant nous. Il me prit la main, et je crus un instant que c'était pour me la serrer à l'anglaise; mais non, il m'attira violemment à lui et apostropha mon cavalier avec une extrême véhémence.... Sans lui répondre un mot, le *gentleman* m'adressa un salut, me priant de prendre son parapluie; mais mon père.... Sainte Madone! que pensez-vous qu'il fit?... De ses poches, gonflées outre mesure, il tirait d'énormes pommes de terre,... vraiment, elles étaient magnifiques,... et les lançait avec mille injures au digne *gentleman*, qu'il atteignit plusieurs fois.... Je ne pus m'empêcher de courir à celui-ci pour lui faire toutes mes excuses, et comme je pleurais, il tâchait de me consoler, ramassant les pommes de terre dans la boue pour me les rendre après les avoir essuyées.

« Soyez tranquille, me disait-il, ce n'est pas la première fois que je vais au feu....

« Quand nous fûmes rentrés, je voulus donner à ma mère les pommes de terre que j'avais sauvées de la bagarre, et en les retirant de mes poches j'y trouvai..., m'en croirez-vous?... une bourse, une belle bourse verte que l'honnête *gentleman* y avait glissée, j'en suis certaine, en même temps que les pommes de terre.... Je me hâtai de l'ouvrir; elle renfermait dix livres en *bank-notes*, cinq souverains d'or et quelque menue monnaie en argent.... Il y en avait, je crois, pour quatre shillings. Nous convînmes que nous ne dirions rien de cette bonne aventure, et que ce serait là notre réserve pour les mauvais jours.... En attendant, j'éprouvais le besoin d'exprimer ma reconnaissance pour notre bienfaiteur inconnu. Ce chant que vous admirâtes si fort, le premier soir où je vous ai vu, c'est pour lui que je l'ai composé.... J'en ai pris les paroles dans un journal des rues, mais elles ne traduisent pas ma pensée. Ce chant signifie tout autre chose. C'est le *gentleman* qui parle, et voici ce qu'il dit : — J'ai combattu pour l'Italie.... Je suis un héros anglais, et c'est pour plaire à une enfant de l'Italie que j'ai voulu affranchir ce pays; mais je suis blessé, je suis prisonnier.... Fusillez-moi si vous voulez, vils Autrichiens! Vos balles ne m'empêcheront ni d'entendre sa voix chérie, ni de penser à celle que j'aime!... — Mon Dieu, mon Dieu! reprit Émilia s'apostrophant elle-même, comme je rends mal ces belles idées!... Que vous dirai-je maintenant? continua-t-elle quand elle eut repris possession d'elle-même; nous vivions mieux, nous avions moins souvent faim.... Mon père, un soir, ramena un *gentleman* israélite très-bien mis et couvert de bijoux.... Je chantai devant lui, et il fallait entendre ses compliments!... Mais, alors même qu'il me louait le plus, il m'était souverainement désagréable à cause de ses

mains qu'il me passait à chaque instant sur les épaules. Ne voulait-il pas me faire chanter dans un concert? il s'agissait d'une espèce de café; mon père n'y consentit point. Je le regrettai, car devant le public notre visiteur ne se serait pas permis ces familiarités déplaisantes. . .

— Pourriez-vous me donner l'adresse de ce mécréant ? demanda le cornette, sourdement irrité.

— On ne me l'a jamais apprise. Il prête de l'argent.... Est-ce que vous en auriez besoin?... Vos sœurs disaient l'autre jour.... Vous savez, au reste, que vous pouvez disposer de tout ce que j'ai. »

Cette offre candide et loyale faillit arracher des larmes à l'honnête Wilfrid. Il prit la main de la jeune fille et la serra vivement. Emilia tout aussitôt posa ses lèvres sur la main de Wilfrid, pour le coup tout à fait abasourdi.

« Je me décidai, continua-t-elle, à instruire mon père de ces étranges façons du *gentleman* juif. Il me prit sur ses genoux et voulut m'expliquer ce qui en était; mais ma mère intervint, et, m'envoyant au lit, coupa court à notre conversation. Il fallut donc supporter ces ennuyeuses caresses.... Mes rêves en étaient comme étouffés, ma voix s'en allait.... Pour faire plaisir à mon père, je m'efforçais néanmoins de bien accueillir son hôte; mais je pleurais souvent à côté de ma harpe muette, et parfois il me prenait des colères où, les griffes en avant comme une bête fauve, j'avais envie de déchirer ce qui m'entourait.

« A notre grande surprise, nous découvrîmes, ma mère et moi, que mon père avait de l'argent.... Un jour, il rapporta un violon tout neuf. — Je suis Orphée, disait-il; je vais me remettre à jouer.... Les dîners changeront d'aspect.... — Je lui sautai au cou dans

mon ravissement. — Ceci est un cadeau de Sandra, nous dit-il en nous montrant le violon. — Le surlendemain tout me fut expliqué.... Dites-moi, vous, est ce qu'on marie les filles à dix-sept ans? »

En posant brusquement cette question à Wilfrid, elle avait une physionomie indignée qui la lui fit trouver tout à fait belle.

« Mariée!... Ma mère m'avait appris ce que c'est. On ne s'appartient plus, on est esclave, on est aux travaux forcés.... Il n'est plus permis de rêver.... A dix-sept ans, n'est ce pas un meurtre?... Plus tard, je ne dis pas, mais si tôt.... Et pourtant l'Israélite offrait de m'emmener en Italie, de me faire gagner beaucoup d'argent.... Je vivrais, disait-il, comme une princesse... Mais j'éprouvais pour ce Juif une horreur invincible. J'appris, cependant, que mon père lui avait emprunté de l'argent.... Le violon aussi venait de ce personnage? On devait le reprendre à mon père, on devait priver mon père de sa liberté, si je me refusais à cette horrible union.... J'allai me jeter en pleurant dans les bras de ma mère, et cette pauvre femme, qui ne pouvait voir verser des larmes sans éclater aussi, sachant combien sa voix me faisait mal, demeura muette comme un poisson.

« La tristesse me gagnait. J'allais autrefois, pour me rasséréner, devant les magasins de gravures où sont exposées des vues d'Italie; mais depuis cette rencontre je ne les regardais plus sans que m'apparût la figure grimaçante et barbue de cet enfant d'Israël qui voulait m'avoir pour femme.... Plus de chant, d'ailleurs La musique n'existait plus pour moi.... Ma vieille écolière, qui allait enfin épouser son jeune prétendu, — celui-là même qui lui trouvait une voix si fraîche et la complimentait de ses progrès, — ma vieille écolière

cessa ses leçons, et ajouta une livre sterling aux trois qu'elle me devait. Je reçus d'elle, en outre, quelques chiffons et quelques paires de gants. Avec tout cela, je m'en revins auprès de ma mère et me fis donner par elle, sur le contenu de la bourse verte, cinq autres livres sterling.... Sans savoir où j'irais, je comprenais qu'il fallait m'éloigner à tout prix. Ma mère pleurait, mais n'osait me résister.... Je prenais au besoin les grands airs paternels, et je me faisais obéir. Ce jour-là, je la traitai comme une esclave, mais je me gardai bien de la laisser venir plus loin que la porte du logis.... Elle avait fait mes paquets, emballé ma harpe, et le reste.... Je l'embrassai, pénétrée de tendresse, et courus au chemin de fer.... On me demandait où je voulais aller, on me nommait tour à tour une foule d'endroits que je ne connaissais point. Je fermai les yeux, et, après avoir imploré mentalement les conseils d'en haut, je choisis Hillford. A peine en wagon, je sentis la musique inonder tout mon être. En face de moi était le fermier Wilson, qui se montra fort prévenant et s'enquit de mes projets.... Mes projets? Je n'en avais point.... J'avais soif de marcher sur l'herbe et de me coucher au pied des arbres.... En descendant du train, il me proposa de le suivre, et je le suivis. C'est chez lui que vos sœurs m'ont trouvée, c'est ainsi que je suis arrivée chez vous. — J'avais eu raison, vous le voyez bien, de demander conseil au bon Dieu.... »

Arrivé au terme de ce long récit, Wilfrid se trouva un grand poids de moins sur le cœur. Il s'était cru amoureux ou sur le point de le devenir. Maintenant il n'éprouvait plus pour la jeune étrangère qu'un profond sentiment de pitié.

L'histoire des pommes de terre l'avait désenchanté tout particulièrement.

Revenu auprès de ses sœurs, il substitua au récit d'Émilia un roman comique dont elles s'égayèrent fort, sans se douter de cette innocente mystification.

III

Le nouvel organiste de Hillford, — celui-là même que miss Belloni avait remplacé, nous l'avons dit, un certain dimanche, — fut présenté par elle à M. Pole et aux trois dames de Bróokfield, qui, prévenues d'avance, auraient tout fait pour écarter d'elles un fonctionnaire public de cet ordre, mais qui, prises à l'improviste, ne purent lui refuser un accueil étudié, presque dédaigneux. M. Pole au contraire se prit immédiatement de goût pour ce jeune artiste, qui joignait, par un privilége assez rare, les manières les plus parfaites de l'homme du monde à la déférence complaisante d'un pauvre diable réduit à gagner sa vie. Nonobstant la résistance muette de ses trois tyrans en jupon, il l'invita plusieurs fois de suite à dîner, et M. Purcell-Barrett, — tel était le nom du personnage, — eût bientôt regagné dans l'esprit des trois *misses* le rang qui était dû à la distinction de son esprit, à la dignité de son attitude.

Sa mise était simple, mais irréprochable. Son passé, sur lequel planait un certain mystère, semblait l'avoir mis en relation avec de fort grands personnages dont il parlait à l'occasion, et sans affectation aucune, sur un ton de familiarité surprenant. L'orgueilleuse Cornelia fut la première à soupçonner qu'il y avait tout un roman sous ce contraste d'une éducation aristocratique et d'un rôle social aussi subalterne. M. Barrett, de son côté, goûtait l'ingénieuse subtilité de la fière *miss*, ses curio-

sités en toutgenre, son intrépidité d'analyse, la variété de ses connaissances, l'originalité de ses appréciations. Leurs tournois d'esprit, chaque jour plus fréquents, ménageaient à Cornelia plus d'une victoire dont elle semblait faire fi, mais qui définitivement flattaient son amour-propre, d'autant plus que, sur certains points, rencontrant une résistance obstinée et triomphante, il lui fallait bien reconnaître la suprématie virile de son antagoniste.

Ce dernier, en somme, devint le commensal de la maison. Émilia et lui semblaient être de la famille. Avec des protégés pareils, — un *gentleman* de race et une artiste de génie, — les dames de Brookfield se sentaient plus haut dans leur propre estime et plus voisines de ces régions presque inaccessibles où elles brûlaient de prendre pied.

Leur père demeurait en dehors de ces visées ambitieuses. Il aimait Émilia pour elle-même, pour cette divine simplicité qui le laissait toujours à son aise.

« Allons, disait parfois ce brave homme au sortir de table, allons, mon enfant, un baiser, une chanson ! »

Et jamais la chanson ni le baiser ne manquèrent à l'appel.

Quelquefois, cependant, la petite Sandra n'était pas si accommodante. Un jour, entre autres, elle tint tête aux assauts réitérés de ses trois amies, sur une question très-délicate, avec une obstination remarquable.

Voici ce dont il s'agissait.

On sait combien se multiplient depuis quelques années ces associations qu'on appelle « coopératives, » ces clubs d'ouvriers qui tendent à faire prévaloir en Angleterre la puissance collective des masses sur l'action isolée de l'individu. Dans le district de Hillford, deux de ces sociétés s'étaient formées en rivalité l'une

de l'autre. Les « jaunes et bleus, » — c'est-à-dire les membres du *Junction club* d'Ipley et de Hillford, — tambours en tête et accompagnés d'un orchestre enragé, firent irruption un beau matin chez M. Pole. En toute autre occasion, l'honorable négociant eût invoqué les lois contre cette invasion de son domicile et de ses pelouses indignement maltraitées; mais il y avait dans cette manifestation populaire quelque chose qui réveillait en lui le sentiment seigneurial et caressait une secrète faiblesse naturelle à tout bon Anglais. D'autant plus froid en apparence qu'il se sentait au fond plus flatté, il accueillit avec une condescendance majestueuse, mais cordiale, l'hommage bruyant que lui apportait au sortir du cabaret cet échantillon du prolétariat britannique. Il s'inscrivit comme « membre honoraire » du club, et l'ampleur de sa cotisation provoqua des *hourras* enthousiastes. A ce moment sortit des rangs un grand garçon fort intimidé, que ses camarades poussaient, encourageaient de leur mieux. Ce n'était rien moins que l'honnête Jim, chargé par eux d'une requête passablement audacieuse, et dont il ne se serait jamais tiré sans le prévenant et gracieux accueil d'Émilia. Il venait lui rappeler qu'un soir, à la ferme de Wilson, elle avait promis de chanter devant le club, lors de sa première réunion, et cette réunion devait se tenir le soir même. Ceci balbutié, Jim ne savait guère comment conclure. Émilia lui vint généreusement en aide. — C'est vrai, mon brave Jim, lui dit-elle; j'ai promis et m'en souviens parfaitement.... Je tiendrai ma parole. — Ici des clameurs assourdissantes éclatèrent sur toute la ligne, et Jim rentra dans les rangs, aussi joyeux qu'étonné de sa facile victoire. D'autres clubistes, doués d'une éloquence plus sûre d'elle-même, se chargèrent de remercier la jeune cantatrice

en lui faisant remarquer avec soin qu'il s'agissait des « jaunes et bleus, » non des autres, bleus tout simplement; — du *Junction-Club* d'Ipley et de Hillford, non de celui que les habitants de ce dernier district composaient à eux seuls. Leur salle provisoire étant dressée sur le communal d'Ipley, il fallait bien se garder da toute méprise; bref, mille recommandations mêlées à leurs témoignages de reconnaissance, et qu'Émilia écoutait d'une oreille assez distraite, car elle voyait poindre un nuage sur le front des dames de Brookfield.

Une explication devenait imminente; mais elle fut ajournée par un nouvel incident qui compliquait singulièrement l'état des choses. Les représentants du *Junction-Club* étaient à peine sortis du parc depuis dix minutes, quand la société rivale y fit son apparition tambour battant, enseignes déployées, à la grande consternation de M. Pole. Si riche qu'il fût, il avait trop bien fait les choses pour les recommencer à dix minutes d'intervalle, ce qu'il expliqua aux nouveaux venus avec la plus entière franchise, en leur témoignant le regret que sa religion et ses guinées eussent été surprises. Devant une bonne foi si évidente, Hillford n'avait aucune plainte raisonnable à former, et ses délégués acceptèrent leur désappointement avec une louable sérénité; mais, tout en faisant bonne mine à mauvais jeu, ils n'en conservaient pas moins à leurs heureux devanciers une rancune qui devait, sous la toute-puissante influence de la bière, prendre des proportions épiques et un caractère périlleux.

Miss Belloni, après le départ des clubistes de Hillford, restait face à face avec ses terribles amies, et, par un phénomène moins rare qu'on ne pense, elle les effrayait tout autant qu'elle avait peur d'elles.

En vertu d'un accord tacite qui existait de longue date entre les trois sœurs, et qui leur faisait se « prêter la main », en toute circonstance, sans avoir besoin de se « donner le mot, » Adela ouvrit le feu par une allusion délicate à l'adresse avec laquelle Émilia s'était débarrassée de ces ridicules importunités.

« On ne se débarrasse pas d'une promesse, on la tient, répondit tranquillement l'objet de cette habile insinuation. Je dois bien quelque chose à mon pauvre Jim : tous les soirs il portait ma harpe, et je n'ai jamais pu lui faire accepter le moindre salaire.

— A la bonne heure; mais vous ne songez sans doute pas à vous produire devant un pareil public, à chanter pour ces gens-là?

— Je suis tenue par ma parole de leur faire ce plaisir.

— Un engagement préalable vous en dispense, dit alors la fière Cornelia, venant en aide à sa sœur.... C'est aujourd'hui que nous dînons et que vous chantez chez lady Gosstree.

— Vous avez raison, et je tiendrai aussi cette promesse-là.... Seulement, lorsque j'en serai quitte, j'irai faire entendre à ces bonnes gens un peu de véritable musique. Je ne puis, sans les prendre en pitié, songer à celle dont ils se régalent.... Pauvre Jim! il est si fier quand je chante pour lui.

— Pour lui, je ne dis pas, reprit Cornelia, qui aimait à faire pénétrer au fond de cette intelligence ténébreuse quelques notions de savoir-vivre et de philosophie mondaine.... Faites-le venir ici tant que vous voudrez, le soir, après son travail : enivrez-le d'harmonie, si c'est là ce qui vous tient au cœur; mais nous ne pouvons, nous, vos amis, tolérer que vous ravaliez votre personne et dégradiez votre talent en ex-



posant l'une et l'autre dans un lieu public, parmi des fumeurs de tabac et des buveurs de bière. Vous ne pouvez passer des salons de lady Gosstree aux tréteaux d'un club de village. On n'enfreint pas impunément les lois de la société, quand on aspire comme vous à s'y faire une position éminente. »

M. Barrett, présent à l'entretien, semblait prêter une oreille attentive à cette harangue si catégorique, et sa physionomie exprimait une admiration sans mélange. Le fait est qu'il n'avait jamais vu Cornelia si belle, et qu'habitué à sa froideur *polaire* (un calembour de famille qui avait cours parmi les *misses* Pole), il s'émerveillait de la trouver si passionnée, si éloquente. Jamais il ne lui avait vu tant d'éclat dans le regard, tant d'incarnat sur les joues.

Émilia, troublée par cette vigoureuse sortie, ressemblait à un enfant que l'on gronde en quelque langue étrangère.

« Si j'y vais, balbutia-t-elle enfin, vous ferai-je quelque tort?

— A nous?... répliqua Cornelia. Ce n'est pas à *nous*, c'est à *vous* que nous songeons. »

Ces mots suffirent pour rasséréner Émilia. Prenant la main de son amie, elle y posa un baiser joyeux.

« Ah! tant mieux, dit-elle ensuite.... Je vous remercie de cette bonne parole. Tranquillisez-vous donc tout à fait!... Il est bien vrai que j'ai promis, mais il l'est également que j'aurai grand plaisir à tenir ma promesse. »

M. Barrett, à ces mots, s'écarta la tête basse, et les trois sœurs, par un seul et même mouvement de retraite, abandonnèrent l'aveugle enfant aux salutaires méditations qu'elles lui avaient suggérées. Les craintes qu'elle leur inspirait s'effacèrent pourtant peu à peu

devant la préoccupation joyeuse de ce premier début dans un monde nouveau pour elles. Le soin même qu'elles mettaient à dissimuler leur joie en trahissait l'intensité secrète.

Quand l'heure vint de partir pour le château de lady Gosstree, tout était oublié. Adela, un peu plus expansive que ses sœurs, s'extasiait en route sur la sérénité du ciel, la beauté du paysage, et poussa les choses jusqu'à se prendre d'enthousiasme pour les affreux petits marmots qui galopaient en criant derrière la calèche. L'accueil de lady Gosstree fut pour toutes les trois un sujet d'étude ; elles admirèrent son aisance familière, sa bonne grâce habilement nuancée, et les soins attentifs qu'elle donnait à toute chose sans avoir l'air de songer à rien.

Prenant Émilia par la main et la présentant à un des convives :

« Merthyr, lui dit-elle, je vous fais l'honneur de vous confier spécialement cette jeune personne. »

M. Merthyr Powys, ce tuteur improvisé, âgé d'environ trente-cinq ans, originaire du pays de Galles, avait beaucoup voyagé, surtout en Italie où son rôle n'était pas toujours resté celui d'un simple touriste. On lui attribuait une part active dans les mouvements qui de temps à autre présageaient sur cette terre de prédilection le réveil de la liberté. Sa gravité, son aplomb parfait, l'habitude qu'il avait de tenir le dé de la conversation, le désignaient entre tous comme le protecteur naturel de la naïve enfant commise à ses soins.

Un capitaine de hussards, très-beau et point trop entiché de sa personne, fut le *partner* d'Adela, qui se promit bien de lui faire expier sa bonne mine jusqu'au moment où il aurait su racheter, à force de bonne grâce et d'égards, ce tort essentiellement involontaire.

Arabella échut à un insignifiant comparse qu'elle voua sur-le-champ à l'oubli le plus dédaigneux ; mais Cornelia, tout autrement partagée, eut l'insigne honneur d'être conduite à sa place par le représentant parlementaire de Hillford, sir Twickenham Pryme, un statisticien de premier ordre, qui se souvenait d'avoir eu déjà *deux fois* le bonheur de la rencontrer, et de causer, sinon de dîner avec elle. Il n'avait pas oublié non plus le sujet de leur dernier entretien, et le lui rappela gracieusement en ces termes :

« *Neuf fois sur dix*, mademoiselle, — et les *dix-neuf vingtièmes* do la chambre sont là pour le prouver, — on ne parle au peuple du haut des *hustings* que pour exciter ses passions et mettre en jeu ses plus grossiers appétits.... C'était votre avis, et j'incline à penser que vous aviez raison.... »

Wilfrid fut le cavalier désigné de lady Charlotte Chillingworth, de Stornley, la neuvième fille d'un pauvre marquis ruiné depuis longtemps par des folies de jeunesse commises à Paris en très-illustre compagnie. L'armée, la marine, le clergé, s'étaient partagé, dans de justes proportions, les huit aînées : lady Charlotte restait seule à marier. Elle avait vingt-neuf ans, de grands yeux bleus transparents, des lèvres fines et fermes, des joues qui semblaient tendre à s'évider, un tour de visage où les angles inférieurs s'accusaient déjà plus qu'il n'eût fallu, un beau teint d'ailleurs, et soit en marche, soit au repos, une grâce impérieuse. N'oublions pas son principal attrait, un rire argentin, frais et jeune, qui faisait songer au babil d'une source vive. Wilfrid s'était rencontré avec elle dans mainte partie de chasse, et les sujets d'entretien ne leur manquaient point.

M. Merthyr Powys captivait l'attention d'Émilia, sa

jeune voisine, en lui parlant de l'Italie avec un enthousiasme sincère.

« Pourquoi donc l'avez-vous quittée? lui demanda-t-elle.

— Je vais vous le dire, répliqua-t-il en souriant. Selon les lois de nature, mon corps ne devrait projeter qu'une ombre, et cette ombre est noire. Or j'en traînais toujours une demi-douzaine autour de moi, et ces ombres étaient blanches. Franchement, ceci m'a dégoûté du pays.

— Je comprends.... Vous parlez des Autrichiens?... Sans nul doute, ils vous font horreur.

— Pas le moins du monde.

— Et vous dites que vous aimez les Italiens?

— Pourquoi non?... Eux-mêmes m'ont appris à les aimer et à ne point haïr leurs ennemis.... De toutes les races d'hommes, la moins vindicative est celle de vos compatriotes.

— Voilà un paradoxe bien conditionné, murmura lady Charlotte de manière à être bien entendue.

— Vous ne paraissez pas folle des Italiens? lui dit Wilfrid avec une certaine curiosité.

— J'espère n'être folle de rien, repartit la fière lady.... S'il fallait marquer une préférence, la mienne, je crois, serait acquise aux Autrichiens.... Ceux que j'ai vus m'ont toujours paru de bonne compagnie.... Et comme ils montent bien à cheval!

— Laissons-les dire, et prouvons-leur que nous savons pardonner, reprit M. Powys; les longues rancunes sont étrangères aux nations douées du génie des arts.... Le joug une fois rompu, la haine qu'il inspirait fait place à leurs instincts d'humanité.

— Avez-vous une opinion à émettre là-dessus? demanda Cornelia, se tournant vers son voisin.

— La question est complexe, répondit sir Twickenham Pryme avec une certaine solennité.... On a calculé que, sous une latitude méridionale, vingt-cinq meurtres par mois étaient une bonne moyenne pour une population de quatre-vingt-dix mille âmes.. . »

La suite de ce raisonnement fut perdue pour M. Powys, qui l'écoutait avec une attention polie. Émilia, fort agitée, venait de lui prendre le bras.

« Le nom de ce *gentleman?* lui demandait-elle avec une espèce d'anxiété en lui désignant le beau capitaine de hussards assis auprès de miss Adela.

— D'abord, mon enfant, veuillez, je vous prie, regarder de *mon* côté.... Vous connaissez donc ce monsieur ?.... C'est le capitaine Gambier.

— Justement, j'en étais sûre, reprit Émilia sans prendre garde que le capitaine mettait une certaine obstination à ne lui montrer que son profil.

— On affirme, disait cependant lady Charlotte à Wilfrid, on affirme que monsieur votre père veut acheter Besworth.... Encouragez-le dans cette bonne pensée!... J'ai une passion pour cette belle résidence.... Elle offre pour la chasse et la pêche toute sorte de facilités. La maison a bon air ; puis seize lits à donner, ce qui n'est pas un mince avantage, quand on trouve trop coûteuse la vie de Londres et lorsqu'on veut cependant avoir à qui parler.... »

Tandis qu'elle professait ainsi l'économie domestique, les yeux de lady Charlotte lançaient d'assez vifs éclairs. Elle traitait évidemment une question de son goût. Wilfrid l'écoutait avec un singulier mélange de sentiments contradictoires. Sans lui plaire beaucoup, et même en lui déplaisant parfois, elle le captivait plus qu'il ne se l'avouait à lui-même, ayant ce qui manquait surtout à ce jeune homme encore sans idées arrêtées,

un ferme vouloir, des conceptions nettes, une expérience consommée.

En théorie, Wilfrid ne rencontrait jamais une femme assez blanche, assez immaculée, assez idéale à son gré. Son imagination n'étreignait que des nuages prêts à se dissoudre au moindre contact; mais la nature finit toujours par reprendre ses droits et par réclamer impérieusement ce qui lui fait défaut. Les maximes pratiques de lady Charlotte fortifiaient, mûrissaient ce jeune enthousiaste que de trop subtiles aspirations menaient jusqu'aux limites de l'impossible et du néant.

Il se prit à rougir de plaisir quand, au sortir de table, dans le jardin où il l'avait suivie, elle lui dit tout à coup :

« Je me rappelle avoir vu votre nom dans le récit de ce combat de cavalerie livré sur le Dewan.... Si je ne me trompe, vous tuâtes corps à corps un des chefs ennemis? C'est un fait d'armes, car ils manient bien le sabre, à ce qu'on dit.... En Europe, où la cavalerie ne donne presque jamais, il est rare qu'on ait de ces bonnes aubaines.... Une charge, ce doit être gai?... On fait son devoir, on dompte une résistance énergique, on verse le sang en toute sûreté de conscience, et probablement avec un certain plaisir.... Mais ce qui vaut mieux encore, c'est d'avoir affaire à un vaillant, de l'attaquer seul à seul, homme contre homme, et de le battre.... Quand on a fait cela, on a gagné l'accolade, on est chevalier. »

Wilfrid s'abandonnait avec une espèce de volupté à ces flatteries sans fadeur, quand il fut désagréablement tiré de son extase par la vue d'Émilia qui, donnant la main au capitaine Gambier, longeait une platebande de rhododendrons. Quelle étrange familiarité!

A supposer même qu'ils se connussent, pourquoi cet abandon, cette intimité affichée?

Le dialogue du capitaine et d'Émilia ne dura guère.

« Vous me demandez, disait-il, pourquoi je n'ai pas regardé de votre côté?... Ne valait-il pas mieux attendre que nous fussions à même de causer librement ?

— Vous allez donc, à présent, me consacrer toute votre soirée?

— Oh! non; mais je m'arrangerai pour revenir d'ici à huit jours, et nous trouverons bien moyen de nous voir.

— Vous partez aujourd'hui?

— Ce soir même.

— Et moi qui comptais sur vous!... Imaginez qu'à dix heures moins un quart il faudra m'en aller seule trouver de braves gens qui ont ma promesse formelle.... Mes amis prétendent que j'ai tort. Aucun ne voudrait m'accompagner.... Et cependant j'ai promis de chanter. Vous qui ne m'avez jamais entendue, pourquoi ne pas venir avec moi?... Vous ne vous en repentiriez pas, je vous assure. »

Tout ceci demandait explication; mais quand le capitaine fut informé de ce qui se passait, voyant sa bizarre petite amie bien décidée à ne pas se départir de son projet, il promit de l'emmener dans la voiture qui devait le conduire à la station.

« Vous me faites manquer un rendez-vous, lui dit-il par manière de parenthèse.

— A la bonne heure, mais vous m'entendrez chanter, » répondit Émilia, certaine de l'indemniser largement.

Venant ensuite à rencontrer Wilfrid après que le capitaine l'eut quittée pour rejoindre Adela :

« Vous savez? lui dit-elle; c'est le *gentleman* dont je vous ai parlé. C'est le capitaine Gambier.

— De quoi est-il question? demanda lady Charlotte quand elle se fut éloignée.

— Je ne sais trop, repartit son interlocuteur quelque peu embarrassé.... Ils se sont rencontrés quelque part.... Gambier a été fort bon pour elle.... Seulement elle ne se rappelait plus son nom.

— Tenez, reprit lady Charlotte, qui voyait dans une allée le capitaine et miss Adela Pole causer vivement au bras l'un de l'autre, pour peu que vous vous intéressiez à cette jeune personne, gardez-la de ces bontés suspectes. Préservez-la des lâchetés de vos pareils. Elle n'a pas de frère, n'est-ce pas? Raison de plus pour veiller sur elle.... »

Quand Émilia eut chanté — peut-être un peu moins bien qu'à son ordinaire, — la bonne lady Gosstree lui fit place entre elle et M. Powys. La conversation devint générale. On parla du mystérieux organiste, Purcell Barrett, et M. Powys, qui connaissait à fond son almanach nobiliaire, se rappela un certain sir Justinian Barrett marié à une miss Purcell qui l'avait quitté pour suivre à l'étranger un professeur de musique. Au moment où il évoquait ce souvenir, qui pouvait conduire à des découvertes intéressantes, Adela se leva soudain.

« Où donc est Émilia? demanda-t-elle.

— Je tenais sa main tout à l'heure encore, s'écria lady Gosstree, évidemment très-surprise.

— Elle était ici, ajouta miss Arabella, quand le capitaine Gambier a quitté le salon.

— Je crois que je devine, » reprit Adela, racontant à mots pressés l'histoire des clubs rivaux.

Les trois sœurs, humiliées au dernier point du coup

de tête commis par la jeune artiste qu'elles chaperonnaient, commencèrent à se troubler, et leurs voix, jusque-là sagement contenues, s'élevaient au diapason le plus bourgeois. Lady Gosstree et M. Powys, par leur calme imperturbable, ramenèrent la conversation à une allure moins vive.

« Si cette enfant est allée où vous croyez, disait la première, il faut tout bonnement qu'on coure après elle.

— Personne, ajouta le second, n'aura l'idée de lui manquer. »

Lady Charlotte, dont la clairvoyance ne se démentait guère, arrêta court Wilfrid au milieu d'une sorte de madrigal.

« Ces choses-là ne se débitent qu'en français, lui dit-elle.... Mais vous ne savez pas ce qui arrive?... Votre fillette aux yeux noirs vient d'être enlevée. Elle a quitté le salon cinq minutes après que le capitaine Gambier en était sorti. »

Wilfrid ne fit pour ainsi dire qu'un bond jusqu'au fauteuil de lady Gosstree.

« Voulez-vous, lui dit-elle, partir tout de suite? Voulez-vous qu'on vous selle un cheval?... Il ne faut pourtant pas que cette petite coure ainsi les champs toute seule. »

Balbutiant quelques remercîments et refusant le cheval qu'on lui offrait, notre jeune cornette, cinq minutes après, courait, sous un ciel assez inclément, dans la direction d'Ipley.... sans être tout à fait certain d'y trouver l'objet de ses recherches.

IV

Sur la route où Wilfrid s'était élancé à grands pas, et voyageant dans la même direction que lui, une vingtaine de gaillards robustes, — l'élite des boxeurs, coureurs, lutteurs et buveurs de Hillford, — s'étaient mis en marche avec le projet bien arrêté de donner un petit concert aux gens d'Ipley.

Pas le moindre fiel au fond de leurs âmes; une simple facétie, par laquelle ils comptaient se dédommager de la mystification dont leur club avait été victime. Il est vrai que le concert (un tambour, un trombone, un cor, un fifre et deux sifflets) pouvait au besoin se transformer en charivari. Ce charivari venant à blesser les oreilles des clubistes d'Ipley, ceux-ci seraient peut-être tentés de se fâcher. S'ils se fâchaient, quelques horions s'échangeraient fort probablement; mais doit-on répondre de toutes les conséquences produites par un acte en lui-même inoffensif? Le casuiste le plus sévère ne saurait à bon droit résoudre par l'affirmative une pareille question.

Wilfrid, rencontrant cette expédition pacifique, arrêtée pour le moment à la porte d'un cabaret, s'assura facilement qu'elle avait dû faire déjà plusieurs haltes du même genre. Il n'en demanda pas moins au chef de la troupe, — bien connu par ses exploits au *cricket*, — la route la plus directe pour se rendre à Ipley.

« C'est là justement que nous allons, lui fut-il répondu avec une certaine hésitation. Pourquoi ne pas vous joindre à nous?

— Je n'ai pas de temps à perdre, répliqua le jeune homme avec un peu d'impatience.

— Nous sommes aussi pressés que vous, reprit avec une merveilleuse assurance son interlocuteur, qui absorbait lentement le contenu d'un pot d'*ale*... Du reste, vous me paraissez un *gentleman*, et je suis sûr qu'une fois là-bas vous n'avertirez personne de la surprise que nous préparons.... Prenez donc à droite, c'est le plus court... »

Wilfrid ne se le fit pas répéter, et partit d'un bon pas, aiguillonné par la jalousie autant pour le moins que par l'inquiétude. Arrivé bientôt devant l'espèce de théâtre forain que la lune lui montra sur une place mal éclairée d'ailleurs, il s'arrêta, l'oreille tendue.

« Dieu soit loué! dit-il ensuite. Elle est là!... »

L'accent qu'il avait donné à ces mots aurait suffi pour le trahir, si quelqu'un les eût entendus.

Emilia chantait effectivement sous cette tente de coutil, et beaucoup mieux, nous devons en convenir, que dans le salon doré de lady Gosstree; ses yeux étincelaient, l'inspiration rayonnait sur son beau front. Le capitaine Gambier, placé derrière elle, semblait aussi fier de ses fonctions qu'un chambellan peut l'être au lever de la reine. Les membres du club, hommes et femmes, assis à de longues tables, écoutaient en silence. Quelques-uns avaient la bouche béante, d'autres les yeux à moitié clos. De temps en temps un ronflement en sourdine, échappé à quelque dormeur malavisé, appelait une répression charitable, un coup de coude amical. Sauf ces accidents passagers, le recueillement de l'auditoire était exemplaire et provenait d'une reconnaissance bien sentie pour la jeune cantatrice.

Wilfrid, debout sur le seuil de la tente, était le seul des spectateurs qui se laissât aller à des inspirations de mauvais aloi. Douloureusement affecté, il substi-

tuait une ironie cynique à l'expression naturelle de ses sentiments.

« Elle ne sait donc pas, se demandait-il, à quel point elle est ridicule?... »

Puis, malgré lui, dompté par la beauté de cette voix, la puissance de ce chant, il admirait et s'indignait que des perles de ce prix fussent jetées en pure perte à de pareilles brutes.

Miss Belloni comprenait d'instinct que ses auditeurs, pour la plupart incapables de la suivre dans les hautes régions où elle planait, l'applaudissaient de confiance et sans trop de satisfaction réelle, plutôt pour la remercier qu'autrement. La physionomie du fermier Wilson, qni dissimnlait de temps en temps derrière sa pipe un bâillement furtif, aurait suffi, à défaut d'autres symptômes, pour l'avertir qu'une petite chansonnette remplacerait avantageusement ces grands airs de *bravoure*, comme on les appelle si bien. Elle en savait une qui avait fait pâmer d'aise les gens de la ferme. Les paroles seules ne se retrouvaient plus dans sa mémoiré. Familièrement interpellé par elle, le bon fermier se hâta de mettre en réquisition tous les recueils de ballades qu'on put se procurer dans le village. La chanson retrouvée, Émilia revint s'asseoir auprès de sa harpe et tendit le livre au capitaine Gambier, chargé de le tenir ouvert devant elle. Elle lui jetait en même temps un regard d'intelligence qui fit tressaillir Wilfrid, et dès les premiers accords, en effet, l'assistance, enlevée à sa torpeur, salua l'air familier des clameurs les plus sympathiques. Celui-là, ils le connaissaient, ils le comprenaient, ils l'aimaient, et ils trouvaient merveilleux qu'une cantatrice éminente voulût bien l'interpréter pour leur complaire. Aussi le succès ne fit pas doute un seul instant.

L'air populaire fut *bissé* avec enthousiasme, et nonobstant les remontrances de Gambier, Émilia, charmée de cette allégresse, se préparait à recommencer le premier couplet, quand un affreux tumulte éclata tout à coup à l'extérieur de la tente.... Les gens de Hillford étaient arrivés.

Ipley tout entier se leva comme un seul homme. Les membres du club ouvraient de grands yeux. S'ils fussent sortis en riant au-devant de l'ennemi, un pot de bière dans chaque main, que serait-il arrivé? Rien de tragique, bien certainement; mais les têtes se montèrent en un clin d'œil. La tente s'emplit de rugissements au milieu desquels se perdit la voix d'Émilia. Wilfrid s'élança vers elle pour la protéger.

« Ma harpe! » s'était-elle écriée avec angoisse.

Autour d'elle, appréciant l'imminence du danger, les deux jeunes officiers dressaient une barricade de chaises et de bancs entassés à la hâte.

« Venez! lui disait Wilfrid; quittons au plus vite cette ménagerie.

— Jamais, répondit-elle en frappant du pied, jamais je ne leur livrerai ma harpe.

— Je vous en donnerai une autre, lui répétait-il à travers le tumulte.

— Je veux sauver *celle-ci*.... Que dirait-il si je l'abandonnais? »

Comprenant qu'elle faisait allusion à celui de qui elle tenait ce magnifique présent : « Mais c'est moi,... moi, vous dis-je, qui vous l'ai envoyée.... Je puis donc la remplacer.... Allons, croyez-moi, venez!...

—C'était vous!...» s'écria la jeune fille en le regardant.

On eût dit que, tout à coup transportée à cent lieues de là, elle ne voyait, n'entendait plus rien de ce qui se passait autour d'elle.

Ce qui se passait pourtant, le voici : les assiégeants avaient pénétré dans la place; la première ligne de barricades élevée pour mettre les femmes à l'abri venait d'être abattue. Jim et le fermier Wilson, celui-ci par de bonnes paroles, l'autre par de vigoureuses bourrades, essayaient vainement de mettre le holà : les hommes de Hillford, champions aguerris, avançaient toujours.

L'un d'eux détacha un coup de poing qui par malheur atteignit la harpe. Plusieurs cordes cassèrent à la fois avec une dissonance plaintive. Les nerfs de Wilfrid, agacés déjà, ne tinrent pas à cette nouvelle épreuve, et quand il vit le même drôle s'apprêtant à frapper de nouveau le fragile instrument qu'Émilia tenait pressé sur sa poitrine, il saisit un bâton qui était à sa portée, et d'un seul revers bien assené coucha par terre l'insolent agresseur. — Un murmure menaçant annonça que les gens de Hillford avaient vu tomber un des leurs et se proposaient de le venger. — Wilfrid, désormais aux premiers rangs de la mêlée, s'y trouvait à côté de l'honnête Jim, lequel échangeait avec un des boxeurs ennemis des atteintes bien portées et bien parées. L'antagoniste de Jim, sans cesser de le regarder entre deux yeux, et trompant par ce stratagème la vigilance de Wilfrid, envoya rapidement à ce dernier un *bout à l'anglaise*[1] en plein visage.

Le coup en lui-même était assez rude, mais ses conséquences probables avaient aux yeux de Wilfrid une tout autre gravité. Il était de ceux qu'on exaspère en les défigurant. Aussi, complétement hors de lui et frappant de tous côtés avec une implacable adresse, — secondé

1. Les boxeurs appellent ainsi un coup porté d'ordinaire directement au visage.

d'ailleurs par le capitaine Gambier, qui, tout en maudissant cette scène absurde, s'escrimait du bâton mieux que pas un autre, — il fit un grand vide autour d'Émilia. Ceci lui permit de gagner l'entrée de la tente, où les gens de Hillford avaient pénétré jusqu'au dernier.

« Venez maintenant, il n'est que temps! » dit-il à sa jeune compagne en l'arrachant à cette scène tumultueuse.

Il n'était que temps, en effet, car, à peine furent-ils sortis, la tente s'effondra tout à coup sur la tête des combattants : ingénieux stratagème inventé par les anciens d'Ipley, qui s'étaient un à un faufilés hors de la lice, et grâce auquel les hommes de Hillford, pris comme autant de cerfs, tombèrent l'un après l'autre dans les mains de l'ennemi qui les attendait au sortir des toiles, capteurs et captifs riant d'ailleurs à qui mieux mieux. — Les colères de cabaret sont sujettes à ces prompts retours.

L'irritation de Wilfrid n'était cependant pas tout à fait apaisée quand il se retrouva seul avec Émilia sur la lande récemment mouillée par l'orage. Une fois sorti du village, il avait lâché sa main. Elle le suivait, tête baissée, avec une physionomie contrite.

« Vous allez avoir les pieds trempés, lui dit-il enfin.... Je suis fâché de vous ramener ainsi.... Mais comment êtes-vous venue?

— Je n'en sais plus rien, répondit-elle.

— Pas à pied, sans doute?

— Je l'ai oublié, vous dis-je.

— Et votre harpe, qui l'a portée?

— Pauvre harpe!... »

Un sanglot acheva la phrase.

« On la remplacera, reprit Wilfrid, qui voulait cal-

mer ces regrets.... peut-être n'est-elle pas si malade, après tout.

— Elle est morte.... Le troisième coup l'a tuée, et jamais je n'en aimerai une autre comme j'aimais celle-là.... Maintenant que je l'ai perdue, si vous saviez quel remords elle me laisse. Je n'ai jamais su en tirer parti.... Quelle misérable musique pour un si bel instrument! Et c'est le second que je vois périr ainsi!... » ajouta-t-elle avec une componction qui émerveillait Wilfrid.

Selon lui, elle avait bien d'autres reproches à se faire. Il hasarda comme épreuve le nom de Gambier, dont il venait de remarquer l'absence.

« Pourquoi, disait-il, votre écuyer nous a t-il faussé compagnie? »

Emilia ne parut pas prendre garde à cette question, et continua de marcher en silence.

« Elle ne pense donc qu'à sa harpe? se disait Wilfrid.... Voyons, continua-t-il tout haut, je ne veux pas vous laisser tant de chagrin. Vous vous arrêterez au cottage què nous voyons là-bas, et je retournerai chercher ce qui vous tient au cœur ... Peut-être ne sera-t-il pas impossible de réparer le dégât, et....

— Entendons-nous bien, interrompit Émilia, qui leva tout à coup les yeux ... Ce n'est pas la harpe que je pleure.... Et si vous retournez là-bas, je vous accompagnerai très certainement....

— Oh! pour cela, non.... C'est assez de vous être montrée une fois à pareille fête.... Mais alors pourquoi pleurez-vous encore?

— Je vous répondrai si vous insistez.... Ne parlons plus de la harpe.... Ne songez point à me quitter.... Asseyons-nous un moment ici.... Mettez-vous là.... près de moi! »



Elle lui montrait à côté d'elle, sur un bloc de bois abrité par une aubépine en fleur, une place vide.

La pluie avait complétement cessé. La terre rafraîchie exhalait mille parfums. Émilia parlait d'une voix vibrante. Qu'y avait-il donc de changé en elle? Wilfrid n'aurait pu le dire; mais les battements précipités de son cœur attestaient le pressentiment d'une métamorphose à laquelle d'ailleurs il ne comprenait rien.

« Enfin, recommença-t-il, vous ne pleurez pas ainsi sans quelque motif?

— Que vous êtes brave! » s'écria Emilia d'une voix posée.

Ce fut toute sa réponse; mais ses joues se couvrirent d'une rougeur subite, comme si ces paroles, très-simples en elles-mêmes, eussent révélé tous les secrets de son âme.

« Est-ce que vous me croyez lâche? reprit-elle tout à coup, fort à propos pour le tirer de peine. Je ne le suis point ... J'attendais tête baissée l'issue du combat. Que pouvait faire de plus une pauvre fille comme moi?... Mais jamais je ne vous aurais abandonné, sachez-le bien!... Nous ne pouvons que nous dire, nous autres femmes : Arrive que pourra, je mourrai à ses côtés.

— Quel beau dévouement perdu! s'écria Wilfrid, affectant de plaisanter. Comment avez-vous pu prendre au sérieux une rixe aussi insignifiante? C'est le pain quotidien de ces gens-là. Ils ne s'amusent pas autrement. »

Mais il avait beau dire; Émilia restait imperturbable dans son enthousiasme.

— Au reste, ajouta-t-il, la place d'une jeune fille n'est pas au sein de pareilles réunions.

— La mienne, si j'avais à la choisir, serait toujours auprès de.... »

Elle s'arrêta court au moment de prononcer le mot décisif. Sa voix avait pris une gravité singulière. Wilfrid porta machinalement la main à son visage meurtri. Se pouvait-il, grands dieux! que la ridicule bagarre d'où il sortait aboutit à une scène d'amour? Et cependant il n'y avait pas à se tromper sur le sens des paroles qu'il venait d'entendre. Il feignit, malgré tout, de ne les avoir saisies qu'imparfaitement, et, prenant le ton d'une camaraderie familière :

« Si c'est de moi que vous parlez, continua-t-il, comment arriverons-nous à ne nous plus quitter jamais?

— C'est ce que je me demande, » répondit-elle avec une naïveté adorable.

Sous quelle forme plus délicate un aveu pareil pouvait-il être fait? La vanité de Wilfrid était en plein épanouissement. Rentrant à dessein dans l'ornière des causeries quotidiennes.

« Après tout, dit-il, les honneurs du triomphe devraient être partagés; le capitaine Gambier combattait dans nos rangs.

— Je ne l'ai point vu, répondit simplement Emilia.

— Vous avez peut-être froid? » reprit Wilfrid, qui cherchait toute sorte de diversions, et la question avait ceci de bizarre qu'il tenait déjà une des mains de la jeune fille. Elle lui tendit l'autre, sans balancer. Il ne pouvait à coup sûr refuser de la prendre, et, une fois maître de toutes les deux, il était difficile qu'il ne se trouvât pas fort rapproché d'elle. Puis, sur quelques mots qu'il laissa tomber dans son oreille, lorsqu'elle leva vers lui son front candide avec un regard innocemment et loyalement passionné, il était plus difficile encore qu'un premier baiser ne fût pas échangé entre les deux jeunes gens.

Sur l'aubépine fleurie planait la lune, comme une rose blanche entr'ouverte au souffle du vent des nuits.

Chose étrange à dire, ce fut Wilfrid qui eut peur. Ce fut lui qui retira le premier ses lèvres ardentes, usurpant ainsi, sans trop s'en rendre compte, le rôle dévolu à la femme. Il cherchait, éperdu, à conjurer les périls de la situation, et, faute de mieux, — peut-être aussi pour donner une saveur de plus aux satisfactions de son orgueil, — il accablait Émilia de questions jalouses.

Pourquoi ce départ furtif? Pourquoi s'éclipser ainsi avec le capitaine Gambier? Que lui avait-elle dit, une fois en voiture avec lui? L'entretenait-elle de cette reconnaissance qu'elle lui avait gardée si longtemps? Que répondait-il? Lui avait-il proposé, comme autrefois, de la conduire en Italie?

Emilia répondait avec effort à ces interpellations réitérées. Elle se souvenait à peine; sa mémoire, ses lèvres semblaient également engourdies. Adjurée de répondre à la dernière question, la plus décisive de toutes :

« Oui, dit-elle avec sérénité à la grande stupéfaction de Wilfrid; il est du même avis que moi sur les écoles d'Italie.... Il voudrait que je lui dusse mon éducation musicale.... Ce serait là un vrai bonheur pour lui, me disait-il, et pour ma part je n'en doute pas. »

Wilfrid, cependant, jetait des regards farouches à la haie qui leur faisait face.

« Voyons donc! a-t-il fixé le jour de votre départ? » demanda-t-il ironiquement et ne prévoyant guère une réponse affirmative.

Contre toute attente, un *oui* bien timide, à peine articulé, tomba des lèvres de la jeune Italienne.

« Et vous avez promis de partir?

— J'ai promis. »

Question et réponse s'étaient suivies comme se suivent, au jeu d'escrime, deux coups de fleuret vivement portés. Wilfrid fut debout en une seconde.

« L'odeur de cet arbre me fait mal ! » dit-il en jetant un regard de colère à l'aubépine qui les abritait.

Émilia, se levant à son tour, cueillit tranquillement une des fleurs et la cacha dans son sein.

Ils se remirent à marcher en silence sur de longs sentiers en pente, au bord des prairies vaguement éclairées par la lune, qui courait de nuage en nuage. Arrivés à la marge d'un ruisseau sur lequel une planche était jetée :

« Quand partez-vous pour l'Italie ? » demanda Wilfrid.

Puis, après une pause, voyant qu'Émilia, pour toute réponse, le regardait avec un indicible étonnement, il ajouta, honteux de ce qu'il allait dire, mais s'obstinant à être brutal pour elle, et par une sorte de pressentiment que sa brutalité même fournirait à l'irritation qui le dévorait le calmant dont il avait besoin :

« Avec le capitaine Gambier, cela va de soi.... »

Émilia, dont il venait de prendre la main pour lui faire traverser le pont vacillant, lui répondit avec un sourire :

« Désormais, comptez-y, je ne vous quitterai plus.

— N'est-ce pas ? s'écria-t-il l'entourant de ses bras, vaincu par elle, orgueilleux de la savoir à lui. Elle lui apparaissait en ce moment supérieure aux plus fières *ladies*, et tout en avançant du côté de Brookfield, il avait présents à la pensée cette main qu'elle lui avait tendue, ce regard loyal, ce serment venu du cœur et qu'il devinait inviolable ; mais la froide raison, compagne importune, murmurait encore à ses côtés.

Émilia, au contraire, aimée d'un héros qui venait de

combattre pour elle, élevée jusqu'à lui comme par le contact d'une baguette magique, ravie de trouver tant de tendresse unie à tant de bravoure, s'enivrait des perspectives ouvertes devant elle. Que n'accompliraient-ils pas, lui avec son épée, elle avec sa harpe! Dans chacune de ces minutes rapides, des heures de rêve trouvaient place, de même que, parmi ces lambeaux de ciel découpés par les nuages errants, se dessinaient les vastes cités italiennes avec leurs longs portiques et leurs innombrables statues. Au fond du tableau apparaissait Venise, la fille des mers; sur le Grand-Canal, une gondole où Émilia se voyait assise, soutenant sur ses genoux la tête du héros pâle encore de ses glorieuses blessures.

« Pourvu que je sache lui plaire! dit-elle en achevant tout haut je ne sais quel propos intérieur.

— Quoi? comment? que voulez-vous dire? » demanda coup sur coup Wilfrid, toujours fidèle aux habitudes un peu prosaïques de son pays natal.

Émilia, tombant de ses nuages, ne savait trop que répondre.

« Je chantais, dit-elle, et vous m'écoutiez.... Oh! quelle musique! quel heureux temps!

— Eh bien! reprit-il, essayez, chantez encore!... »

Brookfield venait d'apparaître devant eux au détour d'une colline, et le jeune amoureux évoquait la fascination du chant pour se dérober au sentiment de la réalité. Émilia, s'arrêtant aussitôt, voulut obéir à son nouveau maître; mais elle avait trop présumé de ses forces et ne s'était pas assez méfiée de l'émotion puissante qui l'assiégeait. Les notes qu'elle appelait restèrent captives au fond de sa gorge contractée.

Après un second effort également inutile :

« Je ne saurais, dit-elle, je ne saurais. »

Et craignant que Wilfrid ne se fâchât, elle lui prit la main pour conjurer ses reproches.

Cette fois, cependant, il avait compris. La vie venait de laisser tomber devant lui un des voiles qui nous en dérobent les mystères. Dans les sons étouffés de cette voix mourante, il reconnaissait le cri suprême de la passion portée à son paroxysme, — flatterie exquise, révélation unique qui peupla tout à coup d'astres et d'étoiles le cerveau du beau sous-lieutenant, peu habitué à ces sortes d'illuminations.

Ils arrivaient par bonheur en ce moment au pied de la villa, et pouvaient voir, encore éclairées, les fenêtres derrière lesquelles les trois sœurs attendaient le retour de leur étourdie.

« Est-ce que je l'aime, bien décidément? » se demanda Wilfrid, sur le point de sonner la cloche d'appel. Et l'espèce d'angoisse qu'il éprouvait en songeant qu'ils allaient être séparés pendant quelques heures lui parut une preuve qu'effectivement il était fort épris d'elle.

« A demain! lui dit-il tout bas quand il eut sonné.

— Je descendrai dès qu'il fera jour, » lui répondit-elle au moment où la porte allait s'ouvrir.

Or le lendemain, avant le jour, Wilfrid était parti de Brookfield.

Émilia, réveillée de bonne heure, avait entendu ouvrir et refermer la principale porte, sans s'inquiéter de ce bruit, qu'elle attribuait aux gens de la maison.

Les trois sœurs, réduites comme elle aux conjectures, lui dirent que l'absence de Wilfrid serait probablement un peu longue, car il avait emporté des malles mieux garnies que d'habitude.

V

Un conteur qui se pique de véracité n'est pas toujours fort à l'aise. Comment expliquer la fuite étrange de Wilfrid Pole, après cette soirée où miss Belloni avait livré au jeune lieutenant tous les secrets de son cœur? comment excuser ses inqualifiables procédés? comment donner le mot d'une aussi obscure énigme? Oserai-je avouer qu'il aurait à peine pu dire lui-même pourquoi il s'éclipsait inopinément de la scène sans tenir compte de la bizarre situation où il plaçait la trop confiante Émilia?

Le fait est que, se levant au point du jour, — afin de ne pas manquer au rendez-vous qu'ils s'étaient donné, — Wilfrid eut la malheureuse idée de consulter son miroir. Il y vit un autre lui-même, qu'il eut toutes les peines du monde à reconnaître avec sa lèvre fendue et une tumeur bleuâtre au coin de la joue. Ceci lui rappela certains détails vulgaires dont l'impression, un moment effacée par l'entraînement du plus joli *duettino d'amore* que jamais il eût chanté, reparaissait maintenant tout entière. Il se rappelait entre autres choses, — à nos risques et périls nous dirons tout, — que les cheveux de la jeune musicienne, alors que penché sur elle il en lissait les bandeaux soyeux, exhalaient une vague senteur de tabac à fumer, et que ce tabac lui-même n'était pas celui dont se font les cigares à l'usage de la bonne compagnie.

C'est assez indiquer à quelles tristes réalités son imagination, subitement désenchantée, allait accrocher et déchirer ses ailes. La vision céleste s'évanouissait dans un épais nuage : plus de prestige, et par consé-

quent une réaction violente, une méfiance de lui-même et de sa faiblesse qui, secondée par la répugnance qu'il éprouvait à se montrer défiguré, l'emporta sur toute considération d'un ordre supérieur.

Ce fut alors qu'il se glissa hors de la maison paternelle, dérobant ainsi son cœur à de nouvelles séductions et son visage meurtri aux railleries dont ses sœurs n'allaient pas manquer de le cribler. — Aux regrets, aux remords de la pauvre enfant abandonnée si vite, il accordait une pitié sincère, mais il se serait bien autrement apitoyé sur lui-même, s'il se fût regardé comme entré définitivement dans la voie où un moment d'ivresse lui avait fait mettre le pied.

Tout ceci n'est pas précisément très-désintéressé ni très-noble. Beaucoup de bonnes âmes vont s'indigner et prendre Wilfrid en grand mépris. — A tort ou à raison, je ne saurais, quant à moi, partager ce sentiment. — Il s'agit d'un très-jeune homme, pur de tout mauvais dessein, de toute lâche pensée, mais peu sûr de lui-même et des autres, d'un enfant gâté qui n'a point l'habitude des décisions viriles, d'un garçon timide que le ridicule épouvante. A défaut de tout autre mérite, il a celui d'être vrai, d'obéir naïvement à ses instincts, d'être une créature de chair et d'os, non pas une poupée de convention.

Sa « victime » du reste, s'il eût pu la suivre de l'œil, l'aurait étonné par la tranquillité sereine qui ne parut point l'abandonner après une catastrophe dont lui seul pouvait apprécier la portée. Elle ne dépérissait pas à vue d'œil, comme il semblait que ce fût pour elle un impérieux devoir; elle ne levait point vers le ciel, à toute minute, des yeux noyés de larmes; ses amies ne la trouvaient ni boudeuse ni mélancolique. Elle prenait intérêt, comme devant, aux choses de la vie,

passait des heures au piano, chantait sans se faire prier dès qu'elle en était requise, et par cette conduite si simple, si unie, si naturelle, écartait petit à petit toute espèce de soupçon sur ce qui avait pu se passer entre elle et le fils de la maison pendant la soirée mémorable où il l'avait ramenée au bercail.

Le départ imprévu de celui-ci étonnait quelque peu ses sœurs, mais cette surprise ne dura guère. Au bout d'une quinzaine, elles reçurent de lui une lettre datée de Stornley, où l'avait emmené, disait-il, le frère de lady Charlotte, et celle-ci lui faisait, avec une grâce parfaite, les honneurs de la résidence paternelle. Bref, il risquait fort, dans cet Éden, d'oublier Brookfield et ses habitants, n'eût été la nécessité de recourir à la bienveillance du chef de la famille pour certain envoi de fonds, d'une nécessité chaque jour plus urgente.

M. Pole lut à plusieurs reprises la lettre de son fils; il scruta tout particulièrement les passages où il était question de lady Charlotte et de son cordial accueil, puis, se frottant les mains, mais non sans quelques murmures inarticulés, il expédia la traite demandée.

Cependant les relations étaient devenues de plus en plus fréquentes entre Brookfield et Richford, la résidence seigneuriale de lady Gosstree. Les trois sœurs ne manquaient guère une occasion d'aller y prendre des leçons de *high life*, sans faire semblant d'en avoir besoin. Elles y menaient invariablement miss Émilia, qui, non moins invariablement, y rencontrait M. Merthyr Powys, entraîné vers elle comme par un attrait spécial.

La grande question de Besworth revenait souvent sur le tapis. Obtiendrait-on, n'obtiendrait-on pas de M. Pole, de ce millionnaire têtu, qu'il échangeât sa villa de Brookfield contre un véritable château, où les

plus hautes notabilités de l'aristocratie pussent venir, sans dérogeance, coudoyer l'élite du monde intellectuel, mêlée à celle du monde des affaires? Les trois sœurs travaillaient assidûment à inculquer dans la tête de leur père une si noble et généreuse ambition. Son silence même les y encourageait. Il n'avait jamais repoussé cette idée par une fin de non-valoir absolue. Ses objections étaient timides, embarrassées.

« Ne songez-vous pas à vous établir? disait-il à ses filles, et si vous y songez, à quoi me servira, lorsque vous serez parties, ce manoir seigneurial? Vous me direz que je puis en faire une espèce de majorat, passant après moi sur la tête de Wilfrid, et substitué à l'aîné de ses héritiers mâles. Nul doute que cela ne soit possible, en toute rigueur. Est-ce juste, cependant?... Songez-y, vous plaidez contre vos propres intérêts. »

Mais elles restaient sourdes à cette logique, fondée sur des considérations pécuniaires dans lesquelles jamais de leur vie elles n'avaient voulu entrer. Leur mère, mieux née que son mari, leur avait de bonne heure appris qu'il est vulgaire au premier chef de compter l'argent parmi les mobiles avouables des actions humaines. Un article essentiel de leur *credo* était qu'il fallait user largement de la richesse sans jamais en parler ni s'en occuper. Quel que dût être le sort ultérieur de Besworth, elles ne demandaient qu'à y trôner trois ou quatre ans de suite, et à s'envoler de là dans les hautes sphères où l'hymen ne pouvait manquer de les appeler en fin de compte.

Tel était au moins le programme sur lequel brodait volontiers le « conseil des trois » quand il tenait séance. Que ce programme fût sujet, le hasard aidant, à quelques variantes individuelles, il ne faudrait pas s'en étonner outre mesure.

Cornelia, par exemple, semblait s'en départir quelque peu par l'intimité croissante qu'elle laissait s'établir, sans y prendre garde apparemment, entre elle et M. Purcell Barrett, le pauvre organiste, si modeste, si instruit, et qui semblait porter un si vif intérêt au développement de son intelligence. Par ce mélange adroit de soumission et d'autorité, de déférence courtoise et d'inflexibilité logique dont il savait user tour à tour avec un tact que rien ne mettait en défaut, il avait fait de rapides progrès dans le cœur de l'altière jeune fille, avant quelle eût aucunement pressenti ce résultat.

Jamais il ne lui laissait entendre un mot qui, de près ou de loin, la mît sur ses gardes; mais insensiblement elle s'était habituée à le consulter sur tout ce qu'elle trouvait de problématique ou dans les rapports sociaux ou dans les arcanes de la pensée, à lui faire part de ses observations les plus intimes, à débattre avec lui les cas de conscience les plus épineux; et comme après tout, sans être toujours d'accord avec lui, elle avait fini par reconnaître l'incontestable supériorité qu'il possédait sur elle à bien des égards, — supériorité dont il ne revendiquait jamais les priviléges, — il se trouvait maintenant le confident discret de toutes ses idées, le juge le plus clairvoyant de toutes ses actions, — un confesseur, si vous voulez, mais un confesseur laïque, jeune encore malgré quelques cheveux blancs, attrayant, quoique austère et souvent mélancolique, et d'autant plus dangereux, s'il venait à se faire aimer, qu'il n'aurait jamais perdu ses droits au respect.

Nous en avons assez dit pour rendre intelligibles certains passages d'une lettre qu'Adela écrivait à son frère, et qu'il reçut à Stornley après six semaines d'absence.

« Méchant Wilfrid, lui disait-elle dans un style à

dessein voilé, semé d'allusions et de réticences, vous vous oubliez dans les jardins d'Armide, et pourtant votre place est ici plus impérieusement marquée que jamais. Le « gouverneur [1] » nous inquiète par ses distractions et par l'inconstance de ses vues. Nous avions résolu, découragées et craignant d'être indiscrètes, nous avions résolu, dis-je, de ne plus lui parler de Besworth. Depuis quelques jours, il a remis de lui-même cette grande question à l'ordre du jour. Vous saurez peut-être mieux que moi si ceci ne se rattacherait pas à une combinaison nouvelle dont je dois vous entretenir. Pas plus tard qu'hier, nous le vîmes revenir avec une physionomie rayonnante que nous ne lui connaissions plus depuis longtemps. Il nous fit servir au dessert les meilleurs vins de sa cave, et prit ensuite à part, dans une embrasure de croisée, celle de vos sœurs dont vous êtes le plus fier (ni moi ni Arabella, par conséquent). C'était pour lui faire part d'une offre brillante, et dont elle n'est point assez éblouie. Notre membre du parlement, ce grand statisticien que vous savez, calculant le nombre des pulsations de son cœur, s'est assuré que pas une femme sur cent ne le ferait battre aussi vite que miss Cornelia Pole. Cornelia sera donc, si elle le veut, la femme de ce futur chancelier de l'Échiquier. Que dites-vous de tant d'honneur ? — Elle n'en dit rien, elle, et ceci m'inquiète. — Votre brevet de lieutenant vient de nous être adressé. N'êtes-vous pas curieux d en prendre lecture ? Tout vous rappelle ici, comme vous voyez, et nous serions charmées de vous y voir plus sédentaire. L'aînée et la cadette de vos sœurs vous réclament à grands cris, et ne voient pas sans quelque

1. Équivalent familier du mot « père, » à l'usage exclusif des enfants; — mauvaise locution admise dans la bonne compagnie.

dépit votre place occupée par un beau parleur très-assidu, dont la présence pourrait d'un moment à l'autre devenir gênante, surtout s'il était donné suite à certains projets que vous connaissez maintenant. »

Suivait un *post-scriptum* dont la gentille correspondante ne pouvait elle-même deviner la portée :

« Lady Gosstree nous a demandé de lui céder Émilia pour une huitaine de jours. M. Merthyr Powys est venu la chercher de sa part. »

Certain de ne pas se rencontrer avec la jeune Italienne, Wilfrid voulut vérifier par lui-même ce qui se passait à Brookfield. Il avait parfaitement deviné le nom du « beau parleur » dont les assiduités effrayaient Adela; mais il ne pouvait croire qu'un pauvre musicien sans consistance, comme Purcell Barrett, pût devenir un obstacle au brillant mariage dont il était question pour l'ambitieuse Cornelia. Donc, à peine arrivé, il se ménagea l'occasion de causer avec celle-ci seul à seul, et débuta par de chaleureuses félicitations, qu'elle reçut en silence, sans lui accorder le moindre encouragement.

« Vous acceptez, cela va sans dire, ajouta-t-il négligemment, et comme assuré d'avance qu'il ne pouvait pas exister sur ce point la moindre incertitude.

— Rien n'est plus douteux au contraire, » répondit-elle d'une voix mal assurée.

Wilfrid fit semblant de ne pas avoir entendu. Tout au moins se taisait-il, ce qui troublait singulièrement Cornelia.

« A votre tour, reprit-il, félicitez-moi. Naturellement on n'a pas demandé ma main : ces bonnes aubaines ne nous arrivent guère, à nous autres garçons; mais enfin, si je me présentais, j'ai lieu de croire que ma noble hôtesse.... Elle a Besworth en passion, comme vous savez, et quand elle a su que mon père y songeait tout

de bon.... Bref, nous pourrions, je crois, nous entendre. Je n'ai pas besoin de vous faire toucher au doigt les avantages d'une pareille alliance. Son père, il est vrai, n'est qu'un marquis ruiné; mais son rang lui assure encore une certaine influence. Un pair, chez nous, est encore quelque chose. Il pourra donc me donner un coup d'épaule. Quant à la dot, elle serait purement nominale. Lady Charlotte n'a rien au monde. Vous n'en penserez pas moins, comme moi, qu'elle me ferait honneur en acceptant ma main.

— Mais son âge, Wilfrid! Vous êtes plus jeune qu'elle.

— Ceci veut-il dire que vous lui attribuez des motifs purement mercenaires?

— En vérité, je n'y songeais pas;.... néanmoins cette insinuation sur vos lèvres m'affecte péniblement.

— Touveriez-vous déraisonnable que je désire entrer dans une famille noble?

— Je n'ai rien voulu dire de pareil.

— Résumons.... Vous êtes, en général, pour qu'on supprime, des arrangements relatifs au mariage, les considérations de fortune.

— Pas le moins du monde, Wilfrid.

— Pourquoi donc repoussez-vous la proposition qui vous est faite? »

Cornelia, qui ne s'attendait pas à ce retour offensif, se mit à rougir et à trembler.

« Voudriez-vous donc, reprit-elle d'une voie vacillante, me voir épouser quelqu'un que je n'aime pas?

— Fort bien. Je conclus de tout ceci que vous allez faire votre possible pour empêcher l'acquisition de Besworth.... nonobstant tout l'intérêt que j'y puis mettre.

— Pouvez-vous concevoir une pareille défiance? Ne comprenez-vous pas que mon unique désir est de vous

voir bien apprécier toute l'horreur d'un mariage sans amour, si brillant qu'il soit d'ailleurs? Portez vos vœux aussi haut que vous voudrez, mais ne renoncez pas à être aimé de votre femme. »

Wilfrid, dont elle avait saisi la main, la regardait avec plus de tendresse.

« Je ne vous ai jamais vue aussi belle, lui dit-il; mais d'où vient que vous recommencez à rougir?.... Pourquoi ce tremblement nerveux, cette agitation? Depuis quand cette grande préoccupation des choses du cœur?.... Allons, chère enfant, un peu plus de franchise, et ne prenez pas ces faux airs d'étonnement!.... Voulez-vous que je m'exprime en termes plus clairs? »

C'était là justement ce dont Cornelia se souciait le moins; aussi se garda-t-elle d'acquiescer à cette proposition.

« Parlons, reprit-il, de l'affaire qui vous occupe, sans préciser autrement.... Depuis quand en est-il question?

— Wilfrid! »

L'accent suppliant de cette adjuration embarrassée toucha le cœur du jeune homme, et au lieu de poursuivre son cruel interrogatoire :

« Dans ces derniers temps, lui demanda-t-il à brûle-pourpoint, notre petite Émilia semblait-elle contente? »

Dieu sait avec quelle joie Cornelia se jeta dans cette voie nouvelle.

« Émilia?... Je le crois bien, jamais je ne l'ai entendue chanter avec plus de feu, jamais ses yeux n'ont jeté plus d'éclat.

— Vraiment? demandait Wilfrid, insistant sur ses questions, tandis que sa sœur, enchantée d'avoir à y répondre, oubliait de leur chercher un motif. Elle lui parla longuement des assiduités de M. Powys, que leur

petite amie avait fasciné. Il passait des heures entières auprès d'elle, s'appliquant à lui faire connaître, comme il les connaissait lui-même, les grands patriotes de l'Italie contemporaine. »

Peu à peu, en écoutant ces détails, Wilfrid reprenait la sévérité d'un juge.

« Çà, lui dit-il, l'interrompant tout à coup, j'espère bien qu'il n'existe aucun engagement.... Vous n'avez fait aucune promesse? »

Cornelia cherchait, pour répondre, un détour qu'elle ne put trouver.

« Je ne suis engagée vis-à-vis de personne, dit-elle enfin.

— A la bonne heure. Ces engagements-là, d'ailleurs, peuvent se rompre.... Un sentiment romanesque, à lui tout seul, est parfois de pire défaite.... Au surplus, je ne veux pas être franc à demi. L'état de mon père m'inquiète ; ses facultés ne sont plus ce qu'elles étaient autrefois. Qui sait, avec le temps, où pourrait nous conduire une défaillance plus prononcée? Songez sérieusement, très-sérieusement, à l'offre qui vous est faite.

— Wilfrid, lui répondit sa sœur avec une superbe ironie, je ne vous reconnais vraiment plus. Vous avez passé ces derniers temps à une mauvaise école. »

Le jeune homme, embarrassé, ne répliqua rien. Il sentait qu'elle avait dit vrai, mais il n'en fit pas semblant. Même à distance, il ne pouvait déjà plus se soustraire à l'influence dominatrice de lady Charlotte, et cela sans être véritablement amoureux d'elle.

Comment l'eût-il été? Jamais elle n'avait essayé de le fasciner ou de lui plaire, et d'ailleurs elle répondait moins que personne au type idéal de la femme telle qu'il l'avait toujours rêvée. En revanche, elle avait ce dont il se sentait absolument dépourvu : des inspira-

tions sûres, un vouloir décisif, un aplomb victorieux qu'il imitait assez bien partout ailleurs qu'en face de son modèle, et par lesquels il s'imposait au respect de ses sœurs, en admiration devant ce nouveau Wilfrid si différent de lui-même. Subjugué, non séduit, il n'en était pas moins entraîné aux sacrifices dont l'amour le plus sincère semble seul capable, et lady Charlotte, malgré sa clairvoyance en toute autre matière, avait pu s'y tromper complétement.

Elle croyait enfin, pour la première fois de sa vie, à une passion vraie; elle y croyait, touchant presque à ses trente ans, malgré une série d'*essais* qui n'avaient pas laissé de jeter sur elle un reflet équivoque, et la désignaient maintenant à la pitié de certaines charitables douairières, après l'avoir exposée à leurs censures. Elle y croyait avec toute l'ardeur d'une âme altérée de bonheur, et qui a désespéré de jamais rencontrer les sources vives où il se cache.

Wilfrid se hâta de retourner auprès d'elle, sans attendre qu'Émilia fût revenue de Richford, ce qui ne laissa pas d'étonner cette enfant, mais sans ébranler sa confiance. Elle n'avait encore à se défendre d'aucun doute, à repousser aucun soupçon. Son jeune héros participait de l'infaillibilité monarchique ou papale. Elle regrettait sans doute de le voir prolonger son séjour loin d'elle, mais cette absence avait certainement des motifs sérieux qu'elle ne se permettait pas de scruter.

Rentrée à Brookfield, où Merthyr Powys l'avait ramenée, elle était assise un matin dans le bois, sur ce tertre où nous l'avons rencontrée tout d'abord.

« Pourquoi, se demandait-elle, pourquoi donc, une fois ici, n'a-t-il pas imaginé de venir me trouver à Richford?... »

Puis tout à coup, écartant cette question insoluble :

« N'importe, ajoutait-elle, où il est, je sais qu'il pense à moi. Partout je le retrouve, il ne me quitte jamais. Aucun danger à craindre pour lui; mes prières le protégent, mes bras l'entourent. Il viendra, pourquoi s'inquiéter?... »

Un grand calme lui fut alors rendu, le calme du lac immobile qui attend, sous les pâles lueurs du crépuscule, que l'étoile du soir se lève. Puis elle se reprit à étudier, sur la mousse chatoyante, les vibrations de la lumière mobile que l'épaisseur des feuillages laissait pénétrer çà et là; les duos du pinson et de la linotte ne la trouvaient pas indifférente: elle écoutait aussi le bourdonnement ailé de l'abeille, qui de temps en temps semblait venir interroger le silence des bois, et s'éloigner ensuite avec un murmure de désappointement. Bref, elle ne put s'empêcher de sourire en découvrant, au fond de sa rêverie, une moitié de menuet qu'elle venait d'improviser à son insu et qu'elle adaptait à la danse des brillants atomes tourbillonnant à ses pieds dans un rayon de soleil.

Un léger bruit attira tout à un coup son attention vers un arbre mort qui dressait, à gauche d'elle son vieux tronc évidé par les blattes. Elle vit alors Cornelia, parvenue auprès de cet arbre, extraire du corsage de sa robe un volume de très-petit format qu'elle baisa précieusement avant de le laisser tomber dans la cachette mystérieuse que lui offrait l'écorce vermoulue. — Ceci fait, la discrète demoiselle se déroba d'un pas agile dans l'épaisseur du bois de sapins.

Cédant à un instinct de curiosité d'autant plus impérieux que l'agitation peinte sur le visage de Cornelia répondait aux émotions passagères dont les premières atteintes venaient de l'effleurer elle-même, la jeune Italienne courut à l'instant vers le vieil arbre, et, se

dressant sur la pointe des pieds, examina le volume qu'il recélait. Au milieu d'une page blanche, ces mots étaient crayonnés : — *Il ne portera pas d'autres fruits ; ne venez plus en chercher !*

On eût dit, de prime abord, qu'une phrase si ambiguë ne devait présenter aucun sens bien précis à l'esprit d'Émilia. Cependant la placidité de son âme en fut aussitôt troublée. Une sorte de voile tomba sur l'idole toujours présente. Ce n'était plus sans efforts qu'elle évoquait l'image de l'absent, et tout effrayée d'un tel phénomène :

« Pense-t-il à moi? se demandait-elle. Que suis-je pour lui! Si je dois l'oublier, autant vaut mourir. »

Comme elle s'en revenait, s'interrogeant elle-même, tourmentée de scrupules inconnus jusqu'alors, elle rencontra Edward Buxley et Freshfield Sumner, qui arrivaient ensemble à Brookfield. Leur visite n'était pas absolument spontanée, au moins celle du premier, qui, après avoir soupiré sans trop de succès pour l'aînée des *misses* Pole, s'était insensiblement laissé aller aux coquetteries de la cadette. Adela, rappelée à ses devoirs par une semonce fraternelle et aussi quelque peu par ses propres remords, avait, la veille même, dicté à miss Arabella une épitre dont les termes, habilement combinés, ouvraient la voie à une réconciliation que Wilfrid déclarait « éminemment désirable. » Freshfield Sumner, de son côté, ne désespérait pas encore de fléchir à son profit l'indomptable Cornelia, dont il ignorait complétement les perplexités nouvelles. Nos deux jeunes gens, d'ailleurs, étaient convenus de se prêter un secours mutuel, et ne furent pas médiocrement contrariés de rencontrer d'abord Emilia, puis M. Barrett, qui venait lui aussi se joindre à la promenade quotidienne des dames de Brookfield. — De bonne

foi, pensaient-ils, ces deux musiciens errants devraient s'accrocher l'un à l'autre et nous débarrasser de leurs personnes. — Mais il n'en fut point ainsi, et tandis que M. Barrett, selon sa coutume, revendiquait pour son entraînante faconde toute l'attention de miss Cornelia, miss Adela s'était saisie du bras de « leur petite amie, » qu'elle opposait comme un bouclier, aux muettes supplications d'Edward Buxley.

Quant à miss Arabella, dont la lettre inspirée par sa sœur avait provoqué la visite d'Edward Buxley, une affaire imprévue la retenait à la villa.

Au moment où les promeneurs arrivèrent à proximité de ce vieil arbre que deux d'entre eux avaient choisi pour complice, M. Barrett cessa son éloquent discours, et Freshfield Sumner eut place libre auprès de Cornelia. Une minute plus tard, Émilia, se retournant tout à coup, vit à ses côtés le jeune organiste et distingua fort bien, entre ses doigts crispés, le petit volume aux oracles ambigus; elle constatait en même temps sur son visage les indices d'une vive souffrance.

« Vous êtes malade ? » lui demanda-t-elle à voix très-basse. »

Miss Adela, bien que Buxley lui parlât d'assez près en ce moment-là même, saisit au vol le dernier mot prononcé par sa compagne.

« Malade ? qui est malade ? » reprit-elle aussitôt.

M. Barrett, — toujours le livre en main, — dut protester que malgré ses joues blêmes, malgré le frémissement de sa voix, il se portait à merveille. — Cornelia lui jeta un regard, un seul, et il ferma les yeux sous ce regard.

Le reste de la promenade fut beaucoup moins animé. A la limite du bois, en revenant vers Brookfield, nos promeneurs virent accourir miss Arabella.

« Je vous guettais, dit-elle à ses sœurs. Le père vient d'arriver; il ramène sir Twickenham Pryme, qui reste à diner. »

Adela, de son côté, crut le moment arrivé de trancher dans le vif.

« Place à lady Pryme! » s'écria-t-elle en s'effaçant pour laisser passer Cornelia, que cette apostrophe inattendue sembla clouer au sol, et dont les yeux se fermèrent à leur tour. — Émilia lui serra discrètement la main, et sentit que cette main répondait à son amicale étreinte.

Adela, qui en voulait secrètement à M. Barrett de ne pas faire meilleure contenance, finit aussi par s'en prendre au silence qu'Émilia gardait, malgré de fréquentes interpellations.

« Cette petite fille n'ouvre plus la bouche! s'écria-t-elle enfin dans un accès d'impatience.

— Peut-être serait-elle mieux disposée, reprit Arabella, si elle savait ce que M. Périclès écrit de Milan à notre bon père. Ses conditions sont faites pour qu'elle entre au Conservatoire. Il viendra la chercher dans quelques jours.

— Croit-il m'emmener d'ici! » s'écria tout à coup la jeune Italienne, se dressant de toute sa hauteur, et dans une attitude tragique.

La douleur de Niobé, la colère de Médée, ne se fussent pas traduites avec plus d'énergie.

« Elle est évidemment née pour le théâtre! s'écria charitablement Adela. Voyez comme les poses antiques lui sont naturelles! »

Et, après avoir ainsi atténué l'effet d'une impétuosité désastreuse, elle entraîna les promeneurs au-devant de M. Pole, qu'on apercevait de loin, montrant les pelouses de son parc à sir Twickenham Pryme. Cet

aimable convive, déplorant le mauvais emploi de tant de terrains fertiles, lui conseillait d'y planter.... des rutabagas.

VI

M. Wilfrid Pole, au retour d'une chasse matinale suivie avec ardeur dans les vastes bruyères de Stornley, reçut deux lettres timbrées du bureau de Hillford. L'une était de son père, en réponse à une demande qu'il lui avait adressée peu de jours auparavant. L'enveloppe brisée donna passage à deux papiers oblongs, détachés évidemment de ce qu'on appelle en style commercial un *cheque-book*, un livre à souche. C'étaient en effet deux traites de quatre cents livres[1] chacune.

Sur une petite feuille à part, M. Pole avait simplement écrit ceci :

« La somme est forte, mais le motif est bon. Pressez-vous, mon enfant, et pressez vos sœurs. Il est temps que leurs tergiversations finissent. Ces billets sont à vue; arrangez-vous cependant pour qu'ils ne soient pas présentés avant huit jours.... »

L'aspect des chèques avait fait sourire Wilfrid; la lecture de ces quelques lignes ramena sur son front un léger nuage.

« Bah! reprit-il tout à coup ranimé, si les forces manquaient au malade, il n'aurait pas consenti à une saignée pareille.... »

Puis, avec son insouciance habituelle, il ouvrit la seconde lettre, dont l'écriture lui était inconnue.

« Cher monsieur Wilfrid, disait celle-ci, je pense

1. Environ 10000 francs.

qu'il est temps de nous revoir. Venez dès que vous aurez lu ceci. Vous dire où j'en suis m'est impossible. Figurez-vous mon cœur dans la poitrine d'un autre. Venez, venez tout de suite! Prenez un cheval rapide : l'idée de vous savoir galopant vers moi fait passer dans mes veines une espèce de flamme qui chante. Vous viendrez, j'en suis sûre. Il est temps, il est temps. Je vous écris peut-être des choses qui n'ont pas le sens commun. Pardonnez-les-moi. Je crois pourtant avoir bien mis l'orthographe; mais ce n'est pas la plume à la main que je me tiens pour assurée de vous plaire. »

Suivait, en toutes lettres et décorée d'un paraphe solennel, la signature d'Emilia-Alessandra Belloni.

Wilfrid fut d'abord étonné, puis flatté dans son amour-propre, et demeura finalement assez peu satisfait de cette épître inattendue.

« Oui-da, ma belle, murmurait-il entre ses dents, assurée de me plaire? Où puisez-vous cette assurance? Vous mettez l'orthographe, ceci est certain. Est-ce une raison pour qu'on vous adore? »

Tout à travers ces ironies et ce dédain se dégagea, comme perspective d'avenir, une image distincte. Il était marié, il était à l'Opéra, derrière sa femme. Emilia, devenue célèbre, chantait sur la scène, souveraine maîtresse des oreilles et des cœurs. Il soupirait alors tendrement au souvenir du temps où il s'était vu adoré d'elle, et se prenait à détester l'impérieuse et jalouse moitié à laquelle le destin l'avait uni.

Soyons juste, sa pensée n'allait pas plus loin que ce retour lamentable vers une si belle occasion perdue. Aucun espoir illégitime ne germait au fond de ces regrets rétrospectifs. Il faut attribuer ceci à une éducation saine, à un naturel foncièrement bon, puis à la passion même dont il se sentait l'objet. L'innocence

excite parfois les mauvais désirs. La passion, toujours un peu redoutable, leur fait peur et les paralyse. Wilfrid comprenait, d'instinct, qu'il ne fallait pas se jouer d'un attachement comme celui d'Emilia. Aussi mit-il simplement la lettre à l'abri des regards. — Allons, allons, disait-il, l'orthographe est irréprochable. — Remarque futile en apparence, mais qui, son caractère étant donné, ne manquait pas d'une certaine portée.

Deux jours après, au billard, en lui remit la carte du capitaine Gambier. Sur cette carte, la mention suivante : « Miss Belloni attend, à cheval, que vous veniez lui parler. »

Wilfrid, stupéfait, comprit tout de suite à quel point le tenait encore captif ce passé dont il avait cru s'affranchir.

« Comment souffrez-vous que les choses prennent ce train-là? lui demanda tout à coup lady Charlotte, qui avait jeté les yeux, par-dessus son épaule, sur la carte apportée par le valet de pied.

— Pensez-vous donc qu'il y ait rien à craindre?

— Un homme est toujours dangereux qui consacre sa vie à ce métier, » répliqua philosophiquement lady Charlotte, sans s'apercevoir qu'elle manifestait peut-être là-dessus des notions trop précises.

Wilfrid ne put s'empêcher de sourire. L'idée d'avoir pour rival le capitaine Gambier, un séducteur en titre, rehaussait à ses yeux la préférence dont l'honorait Emilia.

« Que de faiblesse chez ce jeune homme! » va s'écrier maint lecteur. — C'est celle de l'être inachevé, de l'arbuste qui croît encore, et que le souffle rude des vents ennemis n'a pas fortifié. Le fait est qu'il se félicitait de n'avoir aucun engagement positif avec lady Charlotte (elle avait eu bien soin de ne pas lui en lais-

ser prendre), et courut, avec un battement de cœur qui l'étonnait lui-même, au-devant de la jeune fille qui venait ainsi le relancer.

Elle l'attendait en selle, dans une attitude gracieuse et ferme. Aucune *lady* n'aurait eu meilleure tournure à cheval. — A qui cette élève fait-elle honneur? A moi ou à Gambier? se demandait notre jeune homme. — Emilia lui souriait et lui tendait les deux mains. Il n'en prit qu'une, avec un mouvement de tête affectueux, presque paternel. Lady Charlotte, descendue en même temps que lui, et qui venait de rendre à Gambier un salut officiel, offrait à Emilia de l'aider à mettre pied à terre.

« Non, mille grâces, répondit celle-ci; c'est pour le voir, lui, que je suis venue.

— Descendez toujours, vous me verrez par-dessus le marché, répliqua lady Charlotte.

— Peut-être lui a-t-on fait promettre de ne point s'attarder, objecta Wilfrid pour tirer d'embarras sa petite amie.

— En ce cas, nous la reconduirons, reprit lady Charlotte. Accordez-moi cinq minutes. Je vais faire seller deux chevaux.... Peut-être le capitaine Gambier voudra-t-il se charger de ce soin? » continua-t-elle, comme par réflexion.

Il ne manqua pas de courir aux écuries. Les deux jeunes gens restèrent seuls.

« Ils changeraient bien avec nous, remarqua Emilia, mêlant un peu de malice au tendre regard dont elle enveloppait Wilfrid.

— Allons donc! Quelle singulière idée! Vous vous trompez, bien certainement.

— Je ne crois pas. Je tiens ceci de bonne source.

— Qui vous l'a dit?

— M. Powys.... Entendons-nous; il parlait du *passé*,

non du *présent*.... Le présent, il n'est qu'à nous, mon bien-aimé ! »

Puis, ces mots prononcés avec une langueur attendrie, elle se laissa glisser de sa selle, et Wilfrid ouvrit ses bras pour l'y recevoir. Un curieux amalgame de colère et d'amour palpitait dans le cœur du jeune homme. Il répétait, les dents serrées :

« N'est-ce pas, n'est-ce pas, vous m'aimez, vous?... »

Sa pensée était à peu près celle-ci : « Personne que moi n'a rien à revendiquer sur cette âme jeune et pure. Elle a germé par moi et pour moi. De la racine à la fleur, elle m'appartient. La primeur de ses sensations, l'aube des lueurs qui la pénètrent, tout est à moi, à moi seul. »

Lady Charlotte se garda bien de les faire attendre, et la rapide cavalcade s'élança bientôt dans l'espace que les landes lui ouvraient. En débouchant sur un vaste communal, semé çà et là de broussailles et de bouquets de chênes, l'amazone hardie prit les devants.

Émilia, qui la suivait de l'œil, ne remarqua point un mince ruisseau dont le flot pourpre courait entre deux rives d'argile cuite au soleil. Ce ruisseau fut franchi par elle, mais au prix d'une vive secousse qui força l'écuyère novice à peser sur le mors de manière à exaspérer un cheval déjà devancé. Wilfrid, après s'être assuré que l'obstacle avait été traversé, ne s'inquiétait plus de rien. Gambier pressait son *hack* pour conserver le second rang. Ce fut donc lady Charlotte qui, tout à coup, regardant par-dessus son épaule, vit la monture d'Emilia suivre seule la cavalcade, tandis qu'Émilia elle-même était étendue sur un lit de broussailles.

Un temps de galop l'eut bientôt ramenée sur le théâtre de l'accident.

« Vous n'êtes pas blessée, mon enfant? demanda-t-elle après avoir enjoint aux deux cavaliers de rattraper la jument échappée.

— Pas le moins du monde, répondit la jeune fille, à peine remise.

— Effrayée?

— Pas davantage.

— A la bonne heure, nous sommes brave, reprit Charlotte.... Sur vos jambes, à présent, et dites-moi,... mais là, franchement, sans réticence,... pourquoi vous êtes venue nous voir ce matin.

— Parce que, répondit Emilia sans hésiter une seconde, je voulais ramener M. Pole auprès de sa sœur Cornelia. »

Au même moment, Wilfrid accourait. Émilia, qui lui tendait les deux mains et s'avançait vers lui pour le rassurer mieux, trébucha dans les plis de sa longue jupe, et tomba par terre, — décontenancée pour la première fois de sa vie.

« Debout, petite fille! lui dit lady Charlotte, qui, lui passant la main sous le coude, l'aidait à se relever. Et maintenant, *sir* Wilfrid, continua-t-elle, n'allons pas lui ôter son courage par des soins, des attentions que la circonstance ne réclame pas.... Elle a saigné, c'est tout ce qu'il faut.... Quant à moi, je rebrousse chemin, et je permets au capitaine Gambier de m'offrir son escorte. »

Pris à court, le galant officier se confondait en actions de grâce. Wilfrid, en revanche, n'avait pas l'air très à l'aise.

« Comment, disait-il bégayant un peu, vous en retourner.... ainsi?

— C'est chose arrêtée.... Vous nous reviendrez, j'imagine, d'ici à peu de jours.... Et le capitaine Gam-

bier saura bien me préserver des admirations indiscrètes auxquelles je ne saurais manquer d'être en butte parmi les sauvages de cette contrée. »

On avait remis Emilia sur sa selle. Lady Charlotte ne réclama aucune aide pour remonter à cheval. Un léger signal parti de ses lèvres sépara les deux couples, qui s'éloignèrent à l'opposé l'un de l'autre, celui-là dans la direction des landes vertes, celui-ci du côté des collines bleuâtres qui bornaient l'horizon.

VII

Le mariage de Cornelia, — c'est-à-dire la demande faite par sir Twickenham Pryme, occupait à cette heure toutes les langues du pays. On s'étonnait (et principalement les Tinley) d'une détermination si soudaine prise par un homme si sérieux. On s'étonnait bien davantage que miss Pole hésitât à saisir une occasion si favorable et fît attendre sa réponse définitive ; mais, toujours pénétrée du sentiment de sa dignité, maintenant avec rigueur les droits de son sexe, elle déclarait avoir besoin de réfléchir avant d'accorder à l'amoureux baronnet la haute faveur qu'il avait sollicitée.

Le pauvre M. Pole restait ébahi devant cette obstination, cette hauteur implacable. Il ne se doutait guère qu'après lui avoir tenu tête avec une froide majesté, sa fille passait des nuits entières à pleurer sur ce qui la rendait l'objet de tant de jalousies.

S'il l'ignorait, Emilia le savait, elle, grâce à quelques épanchements surpris au milieu des larmes. Wilfrid dès lors ne pouvait l'ignorer. Chargé par son père de sermonner l'altière Cornelia, il lui laissa deviner qu'il avait son secret, et Cornelia, éclairée par l'espèce de

trahison dont Emilia seule avait pu se rendre coupable, en soupçonna immédiatement la cause. Une pareille découverte ne pouvait manquer de l'effrayer pour les deux jeunes gens dont l'intimité secrète lui était ainsi révélée. Il s'agissait, avant tout, de mettre Emilia sur ses gardes. Elle le fit indirectement, à mots couverts, en lui parlant de l'inconstance des volontés viriles, des piéges tendus à la bonne foi inexpérimentée du sexe faible.

« Quand on est pauvre, lui disait-elle, on possède une infaillible pierre de touche. Si l'homme qui vous tient un certain langage ne recule pas à l'idée de vous épouser,... eh bien ! tout est dit, ou à peu près ; on peut, jusqu'à un certain point, se croire l'objet d'un amour loyal.... Sinon... »

Emilia prêtait à ces discours une oreille attentive et recueillait précieusement les indications qu'elle pensait devoir simplement aux hasards d'un amical entretien.

« Me tromper? se disait-elle ensuite; Wilfrid me tromper ?... Mon héros se dégrader à ce point? »

Et cependant une angoisse passagère lui coupait par moments la respiration, lorsqu'elle s'était arrêtée quelque temps à méditer cette monstrueuse hypothèse. Enfin, se croyant sérieusement malade, elle n'y tint plus.

« J'ai besoin de vous parler, de vous parler seule, et ailleurs qu'ici, dit-elle à Wilfrid, qu'elle rencontra dans la maison.

— Quand vous voudrez, où vous voudrez, » répondit-il avec un empressement qui n'avait rien de joué.

Le rendez-vous fut pris pour le soir même, à neuf heures, près d'une cascade appelée *Wilming-Weir*.

Un sentiment poétique semblait avoir dicté ce choix.

Là des cèdres centenaires se miraient dans une nappe d'eau paisible qui, l'instant d'après, se brisait en écume avec un bruit sourd et plaintif. La hauteur des rives boisées entre lesquelles s'enfuyait le torrent, l'obscurité qui régnait sous les grands arbres, les rais de lune épandus sur le velours vert des prés, tous ces détails saisirent vivement l'imagination d'Emilia pendant les dix minutes, ou à peu près, que Wilfrid mit à venir la rejoindre.

En se plaçant auprès d'elle, il lui prit la main. Elle ne résista point, mais ne retourna pas la tête.

« Quelle rêverie! dit-il avec l'accent du reproche.

— Je voudrais n'être pas venue.... Et pourquoi me faire attendre?... Enfin vous voilà, continua-t-elle, tandis que, montre en main, il essayait de se justifier. Laissez votre main dans la mienne, et taisons-nous. J'ai besoin de réfléchir.

— Vous réfléchirez tout à votre aise et je me tairai, dit Wilfrid; mais votre maître exige un baiser.

— Mon maître l'aura, répondit-elle; pourtant le maître la trouva bientôt rebelle. — Non, c'est assez! Et ne vous en prenez qu'à vous!... Il ne fallait pas me laisser à *sa* merci. »

Ces dernières paroles étaient une énigme dont Wilfrid demanda le mot avec un sourire caressant, mais en même temps avec une sorte de stupéfaction intérieure.

« Vous savez bien?... répondit-elle, ce grand Allemand dont je vous parlais naguère, ce mauvais ange dont la musique est si belle, et qui me force, tout Allemand qu'il est, à m'incliner devant lui?... Il s'impose à moi, il dompte ma haine.... J'étais venue ici, ne songeant qu'à vous.... Le bruit de cette eau s'est transformé en une symphonie. J'ai rêvé musique, bien malgré

moi.... C'est alors qu'il me domine, c'est alors que je me sens à sa merci. Pour m'affranchir de sa tyrannie, il faudrait que la musique n'existât plus, ou que j'en fusse venue à détester la musique, dont il est le Dieu. »

Wilfrid se rappelait maintenant cette espèce d'obsession dont elle l'avait jadis entretenu.

« Son nom? » demanda-t-il avec un vrai mouvement de jalousie.

Emilia venait déjà d'articuler la seconde lettre de l'alphabet, quand elle s'arrêta brusquement :

« A quoi bon? dit-elle. Je sens le charme qui se dissipe.... Je redeviens libre, et grâce à vous, mon bien-aimé.... Vous avez le don de chasser les fantômes. »

Aussi flatté que surpris, Wilfrid voulut répondre par une nouvelle caresse à des paroles si douces; mais, avec un soupir et un irrésistible accent de prière :

« Non, *carissimo*, non, plus de baisers, lui dit-elle. Regardez-moi, prenez la main que je vous abandonne, mais plus de baisers!... Voyez-vous, ils me troublent, ils m'entourent comme d'un nuage, et votre image alors s'efface de ma pensée. »

Wilfrid se demandait, inquiet, frémissant, s'il ne fallait pas en finir avec toutes ces rivalités imaginaires, s'assurer la domination de ce jeune cœur, en chasser à jamais le grand maître allemand. Tout cela se pouvait, mais à quel prix? Suivant, malgré lui, le train de ses secrètes pensées :

« Il faudra bien, disait-il, vous résigner à ces hommages, à ces baisers qui vous importunent. »

Questionné par un regard, il ajouta naïvement :

« Lorsque vous serez mariée, cela se comprend....

— Eh bien! quand m'épouserez-vous? » lui demanda Émilia.

L'héritier des Pole, en ce moment, n'était ni plus ni moins embarrassé que ne l'eussent été à sa place la grande majorité de ses semblables. Refrénant sa surprise et avec un sourire tant soit peu contraint :

« Comment, s'écria-t-il, vous avez déjà des idées pareilles? A votre âge, à la veille de commencer votre éducation musicale? Comptez-vous donc emmener votre mari au Conservatoire. Et qu'y fera-t-il, le pauvre garçon ?

— Au Conservatoire, non ; en Italie, pourquoi pas ? Vous y auriez tant d'amis ! Ils sont si bons, ces Italiens!... Pour valoir quelque chose, pour être digne de vous, il faut bien que j'étudie : sans cela que mettrais-je à vos pieds?... Venez, oh! venez, mon bien-aimé !

— Impossible, » répondit Wilfrid, se cramponnant à ce mot décisif dont il attendait évidemment son salut.

Emilia le regarda un moment, comme effrayée. S'il avait pu douter qu'il s'agissait entre elle et lui de choses sérieuses, il en eût été parfaitement convaincu par l'altération de ce beau visage, l'intensité des sentiments contraires qu'il exprimait tour à tour. Dans l'attitude d'Émilia comme dans sa physionomie, on ne pouvait méconnaître les indices d'une lutte intérieure.

« Soit, dit-elle enfin.... Soit, répéta-t-elle avec un plus grand effort sur elle-même. En ce cas, je.... je renonce à l'Italie. »

Jusque-là Wilfrid s'était préservé de toute hypocrisie ; mais lorsqu'il se vit en face d'une abnégation pareille, d'un sacrifice dont il ne pouvait méconnaître l'héroïsme, il lui devint très-difficile de garder une sincérité complète.

« Vous vous feriez donc Anglaise? reprit-il; vous seriez tout entière à moi ?

— De ce moment, dit-elle, je vous appartiens. »

Les lèvres qui venaient de prononcer ces mots déci-

sifs étaient littéralement glacées, et, quand celles de Wilfrid s'y posèrent, leur froid mortel lui fit craindre vaguement quelque catastrophe.

« Qu'avez-vous? lui dit-il; et pourquoi ce long soupir?

— J'ai honte, répondit-elle, de venir à vous si pauvre.

— Pauvre ?... lorsque je vous aime ?

— Je ne me sens riche que quand je donne.

— Ne me donnez-vous pas votre amour ?

— Sans réserve, ainsi que ma vie !... Mais il me semble que je vous l'offre en haillons.... A propos, recommença-t-elle, pourquoi n'êtes-vous pas à mes genoux ? N'est-ce pas ainsi que les hommes promettent aux femmes de les aimer à jamais?

— Je suis prêt, » répliqua Wilfrid avec un sourire.

Mais elle l'arrêta du geste.

« Non, disait-elle, pas à présent. C'est dans mon rêve que j'eusse voulu vous voir ainsi, lorsque je m'élevais, brillante étoile, au-dessus des sombres rangs d'une foule enthousiaste. Tous les cœurs volaient à moi, et je disais, debout, vous désignant du doigt : C'est à *lui* que je me suis donnée.

— Je vous préfère telle que vous êtes, dit Wilfrid, qui, trompé par son émotion, mentait à dire d'experts.

— Vraiment ?... vraiment?... Eh bien ! c'est singulier, je ne me sens plus pauvre du tout.

— Pauvre ou riche, peu importe, vous êtes mienne.»

Ces mots prononcés, il fut amené, par leur vertu propre, à se pénétrer de l'idée qu'ils exprimaient. Ce ne fut pas sans quelque difficulté. Le sacrifice qu'elle lui avait fait, — en somme, sans qu'il l'eût demandé, — tout au plus en comprenait-il l'étendue ; mais l'idée d'une dette contractée ne lui plaisait guère.

Dans les rêves où Émilia lui était fugitivement apparue comme une maîtresse charmante, la perspective

des triomphes auxquels elle semblait promise ajoutait encore à son prestige ; mais, une fois son époux, il devait lui interdire cette gloire périlleuse, et d'un autre côté, abstraction faite de ce talent qui la tirait de la foule, où chercher les titres qui la rendaient digne de devenir sa femme ? Des yeux comme on n'en voit guère, une bouche adorable, — bien que dépourvue de cette courbe aristocratique dont l'expression dédaigneuse est un mérite de plus, — des joues aux reflets dorés qui éveillaient l'idée d'un jardin de roses éclairé par les dernières lueurs du soleil couchant, tout cela lui serait-il compté dans les appréciations jalouses auxquelles leur mariage donnerait lieu? — Grave anxiété pour un jeune homme qui ne se sentait pas encore la force de braver les préjugés, de mépriser le mépris.

Dans cette situation d'esprit toute particulière, il en vint à maudire *in petto* les difficultés qu'il avait créées lui-même, — ce qui, soit dit en passant, est le fait d'un esprit médiocre. Fort résigné, pour son propre compte, à ne pas épouser lady Charlotte, il ne prévoyait pas sans une certaine satisfaction très-intime les obstacles que son père, entiché de ce mariage, apporterait à toute autre combinaison.

Avec mille ménagements, mille rassurants préliminaires, il fit pressentir à Émilia cette résistance paternelle, que la santé chancelante de M. Pole ne permettrait pas de braver ouvertement. Elle l'écoutait, l'interrogeant du regard et ne répondant pas autrement aux serrements de main dont il accompagnait ses périodes parfois hésitantes.

« Vous êtes bien celui que j'aime? » lui demanda-t-elle enfin, sans le quitter des yeux.

Et quand, pour toute réponse, il l'eut serrée contre sa poitrine, elle se prit à sourire, délivrée, semblait-il,

de toute inquiétude, — sans qu'il pût deviner le secret de cette sécurité inattendue.

VIII

M. Périclès reparut le lendemain à la villa. Il revenait de Paris, Turin, Milan, Venise, et même de Vienne, où il s'était rendu par Trieste et le Sœmmering, toujours à la recherche d'une voix; — mais le Purgatoire, disait-il, ne pouvait lui réserver de supplices pareils à ceux qu'il avait endurés.

« J'y renonce, ajoutait-il; je n'échappe aux grenouilles que pour tomber dans les oies. L'opéra est mort.... jusqu'à nouvel ordre, entendons-nous.... Où est la petite? »

Émilia, mandée par-devant son protecteur, comparut plus rouge qu'une cerise bien mûre. Wilfrid la suivait de près, et M. Périclès avait cru voir, au moment où Adela ouvrait la porte assez brusquement, nos deux jeunes gens quelque peu penchés l'un vers l'autre.

« Hé ! s'écria-t-il, contenant à grand'peine une apostrophe irritée, vous allez bien, mon enfant! On ne vous accusera pas d'être pâle.... Serait-il indiscret de vous demander ce que vous faisiez? »

Wilfrid intervint par un profond salut que le Grec fut obligé de lui rendre; mais il se dédommagea de cette courtoisie à contre-cœur en interpellant de nouveau la pauvre Émilia.

« Mettez-vous là et chantez ! lui dit-il impérieusement.

— Au piano? lui demanda-t-elle en toute soumission.

— Piano, harpe, ce que vous voudrez.... C'est votre voix seule dont j'ai affaire. »

Wilfrid, exaspéré, détournait la tête. Émilia se mit à chanter. M. Périclès l'écoutait avec une application menaçante.

« Entendez bien ceci, dit-il quand le chant eut cessé,... entendez bien, signora Belloni!... Si vous ne conduisez pas mieux votre voix à Milan, vous aurez le fouet, c'est moi qui vous le promets. »

Et comme il accompagnait ces mots d'une pantomime expressive, frappant du plat de sa main droite le dos de sa main gauche, les trois sœurs, qui tout à l'heure encore admiraient ses prouesses de *dilettante*, le trouvèrent d'une inconvenance achevée. Wilfrid le souffletait du regard; mais notre Grec n'eût voulu pour rien au monde s'apercevoir de ce muet défi.

« Attendez! reprit Émilia, beaucoup moins intimidée,... je vais, avec votre permission, essayer un autre air. »

Cette fois, en effet, elle se surpassa. M. Périclès, accoudé sur son genou, le menton dans sa main, soupirait d'aise. Les trois sœurs regrettaient l'absence d'un auditoire nombreux et choisi. Wilfrid, qui se sentait pour quelque chose dans cette explosion de talent, posait en Apollon, source d'harmonie, et goûtait de très-bonne foi les jouissances d'un auteur qui entend applaudir son œuvre.

Même alors, cependant, il resta fidèle à ses habitudes diplomatiques.

« Le Grec aura beau faire, dit-il tout bas à sa sœur Adela; jamais il ne la décidera au voyage d'Italie.

— Pourquoi? lui répondit-elle de même.

— Nous l'avons un peu gâtée,... moi comme les autres,... voire le capitaine Gambier, tout infaillible que vous le croyez sans doute. »

Habile diversion que cette pierre incidemment jetée

dans le jardin de miss Pole la cadette; trop habile, vraiment, pour un jeune cœur bien épris!

Au même instant, l'entretien de Périclès et d'Émilia prenait, à l'autre bout du salon, la tournure la plus inquiétante.

« Croyez-vous donc, s'écriait notre Hellène, croyez-vous que je ne devine pas le motif de vos incroyables refus?... Eh! ma chère, pour qui me prenez-vous?... Je sais fort bien de quoi il retourne.... »

Le malheureux! parler ainsi de l'aube amoureuse dans une âme à peine épanouie!...

« Mais c'est trop tôt; trop tôt, petite évaporée! Attendez que votre éducation soit faite! Que voulez-vous apprendre si vous avez la cervelle occupée par quelque beau fils? Une voix n'est pas une orgue dont on tourne à volonté la manivelle, et qui jamais ne fait faute. C'est un instrument capricieux, dont rien ne maîtrise les inégalités. Ça vient, ça s'en va, on ne sait pourquoi ni comment.... Attendez, que diable, attendez! on ne vous demande pas autre chose.... Une fois célèbre, une fois montée sur le trône de l'Opéra, vous aurez qui vous voudrez! un mari, un amant, à votre fantaisie; les deux à la fois, si bon vous semble. Et si votre cœur se met de la partie, tant mieux alors, mille fois tant mieux! Vos angoisses, vos jalousies, vos chagrins les plus poignants se traduiront sur la scène en magnifiques effets. Plus vous souffrirez, plus votre voix sera touchante. Le soir où vous aurez envie de vous poignarder, vous verrez que la salle croulera sous les bravos; mais à présent, mon Dieu, à présent!... Aussi pourquoi l'ai-je quittée?... J'aurais dû me rappeler que j'avais affaire à une femme, autant dire à quelque girouette.... De sorte donc, ma petite, que vous voilà dans la nasse!...

— Je n'ai rien dit de pareil, repartit miss Belloni avec une froideur exaspérante. Ce qui est certain, c'est que je ne veux plus partir.

— Résignez-vous donc à n'être jamais qu'une chanteuse... de gouttière, » lui cria-t-il en s'éloignant d'elle, tout honteux de voir son éloquence avorter.

Plus adroit, moins entraîné par son emportement de connaisseur émérite, il eût cherché à faire vibrer d'autres cordes. Il eût mis en avant les droits de l'Italie, les devoirs d'Émilia envers sa race : il eût évoqué l'ombre d'Andronizetti et l'espoir de chanter un jour quelque *Marseillaise* aux cohortes armées pour expulser l'Autrichien ; mais quand on a une passion dominante et des millions au service de cette passion, il est rare qu'on prenne, pour convaincre, ces bons petits chemins détournés, tout autrement sûrs que la grande route.

Les dames de Brookfield, après cette scène quelque peu alarmante pour leurs chastes oreilles, ne savaient à qui donner raison. Tout calculé, néanmoins, elles inclinaient à croire que leur jeune amie ferait bien de partir pour l'Italie sous la protection de M. Périclès.

« Oui-da ! répliquait Wilfrid... Lui donneriez-vous ce conseil, si elle était tant seulement votre cousine au cinquième degré ?.... »

Puis, moyennant quelques subtilités, il leur démontra que l'autorisation des parents d'Émilia était absolument requise en pareille circonstance.

IX

Entre tous les animaux qui peuplent la création, l'homme a le monopole du rire, et après bien des recherches poursuivies dans une foule de directions, le

philosophe s'en tient au rire comme à l'élément de notre nature le plus exclusivement humain, le plus consolant et le plus salutaire. Il ne s'étonne donc ni ne s'indigne quand il voit tourner en plaisanterie les susceptibilités sentimentales de ces êtres à part, — produits maladifs d'une civilisation trop avancée, — qu'on voit à chaque instant s'infliger d'inutiles tortures, se créer des souffrances chimériques.

Chimériques, ai-je dit? erreur grossière. Ces pauvres martyrs souffrent réellement des supplices atroces, les jeunes surtout, et le rire qu'ils excitent n'est pas toujours exempt de quelque cruauté. Je les défendrais volontiers, car je les aime; — mais cette affection ne tiendrait-elle pas précisément à ce que je les trouve comiques?

Laura Tinley, après une longue visite aux dames de Brookfield, venait de jeter sa mantille sur ses épaules et s'acheminait vers le perron.

« A propos, dit-elle, votre ami M. Barrett se trouve dans une position singulière... En avez-vous ouï parler? »

Elle regardait Cornelia, qui ne changea pas de visage et n'articula pas un mot.

« M. Chips, le marchand chez lequel il loge, voyant qu'il s'était démis de son orgue et qu'il s'apprêtait à quitter Hillford, lui a fait porter une assignation. Peut-être ignorez-vous qu'une assignation équivaut chez nous à un mandat d'arrêt?... Voilà ce brave jeune homme prisonnier sur parole. Le plus bizarre de l'affaire, c'est qu'il ne s'agit ni de loyers ni de denrées fournies par M. Chips, mais de livres que M. Chips faisait venir à crédit pour le compte de M. Barrett, et que celui-ci ne payait pas. Encore n'était-ce pas des livres anglais, mais des produits littéraires exotiques, des romans français, des traités de philosophie alle-

mande... Et il y en avait pour une vingtaine de guinées... Comprend-on pareille folie chez un pauvre diable d'organiste?... Qu'en pensez-vous, Cornelia? »

Cornelia pensait à une cinquantaine de volumes qui s'étaient entassés tout récemment dans la bibliothèque de son père, et dont les couvertures bariolées trahissaient l'origine continentale.

Arabella se chargea de répondre.

« Si les livres, sont étrangers, la circonstance est grave, dit-elle avec une ironie marquée... Il est bien reconnu, n'est-ce pas, que tout ce qui ne sort pas d'une plume anglaise porte plus ou moins atteinte à l'innocence de nos compatriotes? »

Laura n'était pas de force à jouter contre l'aînée des *misses* Pole, et battit prudemment en retraite, bien certaine, après tout, de laisser derrière elle une bonne petite blessure cuisante et saignante.

Elle ne se trompait pas : Cornelia, restée seule, déposa son masque impassible, et se mit à invectiver la richesse.

« Il est pauvre, donc il est méprisable, s'écriait-elle les poings serrés; mais les saints, étaient-ils riches? »

Là-dessus elle sortit, prenant au passage le bras d'Émilia, et toutes deux, diversement préoccupées, suivaient les longues allées du parc, les pieds sur cette espèce de feutre rouge que forme au pied des sapins la chute de leurs feuillages lancéolés.

La jeune Italienne, tout à coup pressant le bras de sa compagne, lui montra M. Barrett à côté d'un vieux liége presque mort. Sous peine de trahir quelque faiblesse, il fallait ne pas l'éviter. C'est ce que fit Cornelia, réprimant de son mieux les battements d'un cœur rebelle.

« Venez-vous, comme moi, faire vos adieux à ces

arbres centenaires? lui dit M. Barrett avec une admirable sérénité.

— Votre départ doit-il être si prompt? lui demanda-t-elle à son tour, cherchant à imiter ce beau sang-froid et maudissant l'altération de sa voix mal posée.

— Il aura lieu d'ici à deux jours.... Je le crois du moins,... je l'espère. »

— Pourquoi l'*espérer?* » se demanda Cornelia; puis, songeant aux procédés brutaux de M. Chips, elle fut prise d'un grand remords et d'une pitié profonde.

Émilia les regardait tous deux avec surprise.

« Cette enfant s'en va, elle aussi, reprit Cornelia, se tournant vers sa compagne.

— Moi? dit Émilia.

— Sans doute. L'Italie vous réclame.

— L'Italie ne m'est plus rien... Ne vous l'ai-je pas dit?.... Je suis Anglaise.

— Espérons, répliqua son amie, que votre cœur est assez vaste pour aimer à la fois l'Italie et l'Angleterre.

— Vous pensez donc, remarqua M. Barrett avec le langage insinuant dont il avait l'habitude, qu'une affection forte agrandit le cœur où elle a place, et qu'au lieu de l'envahir tout entier, elle lui rend plus facile d'en abriter une autre?

— Ne doit-il pas en être ainsi? » répondit Cornelia, qui s'émerveillait de plus en plus, le trouvant si maître de lui-même, lorsqu'elle ne pouvait, elle, dominer le tremblement de sa voix.

Émilia, les regardant tour à tour, ne comprenait rien à cet échange de froides paroles.

« Quel amoureux est-ce là? pensait-elle. Le hasard le rapproche d'elle; il sait qu'elle va épouser son rival, — un rival à qui elle le préfère, — et ils se parlent comme si un fleuve infranchissable coulait entre eux? Il ne

songe pas à la saisir par le bras et à l'emmener tout simplement? »

Quand elle sortit de cette rêverie, Cornelia lui récitait je ne sais quel passage tiré d'un article que M. Barrett avait écrit sur la mission de l'artiste en ce bas monde.

« Tenez, dit Émilia, je ne saurais que vous répondre. Je ne suis pas en train de bavarder. »

Après quoi elle s'éloigna d'eux, sans adresser à l'un ou à l'autre le moindre mot ni le moindre sourire d'intelligence.

Cornelia supposa sans doute qu'elle allait revenir sur ses pas. Du moins ne songea-t-elle à l'inconvenance d'un tête-à-tête avec M. Barrett que lorsque sa jeune compagne était déjà hors de vue. Quelques mots s'échangèrent encore, puis un long silence s'établit. Cornelia pressentait ce qui allait suivre.

En effet, avec des périodes arrondies, et comme s'il remplissait un simple devoir de société, M. Barrett félicita miss Pole sur le mariage projeté dont il était généralement question dans le pays.

Le sang-froid dont il faisait preuve troublait infiniment Cornelia, mieux cuirassée contre les plaintifs accents d'une voix émue.

« Allons, dit-elle, vous me connaissez trop bien, monsieur Barrett, pour que vos félicitations soient sincères. »

Elle avait gardé son grand air romain afin de cacher la confusion qui la dévorait. Sans trop savoir pourquoi elle le conviait à plus de franchise, son interlocuteur la suivit sur ce nouveau terrain.

« Je ne crois pas manquer de sincérité, répondit-il, quand je forme des vœux pour votre bonheur... Je ne vois rien sur la terre qui m'intéresse davantage. »

Cornelia évita de commenter cette phrase.

« Vous savez, dit-elle, combien j'aime ce pays.

— Et moi donc ! » reprit M. Barrett avec un soupir.

Ils quittèrent à ces mots le sentier, et se mirent à marcher sur les mousses vertes qui tigraient de plaques d'émeraude une couche épaisse de lichens grisâtres.

« Vous ne renoncerez pas à vos études ? reprit le jeune érudit.

— Oui, » répondit-elle d'abord ; puis elle rectifia son erreur, mais sans trop d'empressement. Un *oui*, un *non*, que lui importait ? Et l'étude elle-même, à quoi pouvait-elle servir ?

« Promettez-le-moi, reprit-il. Je ne voudrais pas avoir à craindre que votre belle intelligence, entravée par le mariage, s'arrête dans le développement qu'elle peut prendre.

— Vous me faites beaucoup trop d'honneur, murmura Cornelia, qui essayait de sourire ; mais je garde, moi, l'espérance de vous voir un jour à votre rang. »

Au moment ou elle faisait ainsi allusion à certains travaux dont M. Barrett lui avait livré le secret et dont il pouvait attendre quelque célébrité, ils arrivaient au bord de l'étang et avaient précisément devant eux ce vieil arbre, autrefois confident de leur innocente intimité.

« L'ambition ne m'est plus permise, dit-il. Ce tronc desséché promet-il des fruits ?

— Un instant, monsieur.... Vous êtes jeune.

— Eh bien ! mademoiselle, sur un jeune front on a parfois lu ces mots : *Ne venez plus y rien cueillir !*

— Retirez cette allusion cruelle....

— A des mots inexorables.

— Il faut savoir, pour ne pas me juger trop sévèrement, dans quelle circonstance je les traçai.... Au reste, il ne s'agit pas d'excuses.... Je ne demande qu'un peu de pitié.

— De la pitié!.... vous?.... Vous n'êtes donc pas heureuse? Le rang que vous allez occuper est pourtant fait pour vous, et vous êtes faite pour y briller. Il faut suivre votre destinée. Ne m'ôtez pas le seul appui d'un courage près de faillir, la pensée du bonheur qui vous attend. Vous me rendrez cette justice, que dans ces longs entretiens dont je ne voulais pas rompre le charme, je vous ai rarement occupée de moi. Si je parlais maintenant, seriez-vous capable de mal interpréter ce que j'ai à vous dire?

— Je ne crois pas que vous ayez jamais à redouter de *moi* rien de semblable.

— Cornelia! »

Cette familiarité soudaine fit tressaillir la jeune *lady* sans lui rien révéler qu'elle ne sût déjà, et bien en prit à son interlocuteur de ne pas faiblir, une fois cette borne franchie; mais il maintint froidement sa revendication audacieuse, et l'altière demoiselle dut se résigner à s'entendre appeler Cornelia, sans plus, par le pauvre musicien gagé : — de ce moment, ils marchaient de pair, ils étaient égaux.

Il lui raconta mille détails étranges qu'elle écoutait de son mieux, cherchant à bien comprendre, à tout retenir, n'y parvenant pas facilement. Au moins était-il le fils d'un baronnet; mais que parlait-il de « domaines non substitués? » et comment le sort s'était-il avisé de mettre ce noble jeune homme à la merci d'un père à moitié fou, qui tantôt lui prodiguait les avances les plus flatteuses, tantôt le traitait en véritable proscrit? Comme fortune à lui propre, il ne possédait qu'un misérable revenu d'une centaine de livres sterling, l'unique héritage de la mère qu'il avait perdue. — Cent livres de rente! Vit-on jamais destinée plus tragique?

Néanmoins, cherchant toujours à démêler la vérité

dans ce qu'elle avait de plus positif, Cornelia crut comprendre que si M. Barrett voulait se soumettre formellement et par écrit à un des mystérieux caprices de son tyran, il obtiendrait son pardon et rentrerait en faveur.

« Jusqu'à présent, ajouta le narrateur par manière de conclusion, j'ai préféré la misère. Vous m'avez appris ce qu'il devait m'en coûter.... Est-il donc trop tard pour revenir sur mes pas? »

Cette question, et son nom prononcé avec une émotion vibrante, arrachèrent à sa torpeur rêveuse celle qu'il interpellait ainsi.

« Mon Dieu! s'écria-t-elle, pourquoi n'ai-je pas su tout cela plus tôt?

— Est-ce un reproche que vous m'adressez? » demanda-t-il à son tour.

Cornelia n'eut pas à répondre directement. Sa main, engagée doucement dans celle du jeune homme, ne chercha point à se dérober.

« Mon *ami!* » lui dit-elle, incapable de se défendre autrement que par ce mot ambigu. Et, sous prétexte d'amitié, ils échangèrent le baiser qu'ils s'étaient interdit au nom de l'amour.

X

M. Pole et M. Périclès, assis devant le même bureau, dans le cabinet où se traitaient les affaires de leur maison, compulsaient leur correspondance étrangère. Le premier n'était pas, bien évidemment, dans de bonnes conditions de travail. Ses joues plaquées de rouge, ses cheveux gris tombant pêle-mêle sur son front, le frémissement nerveux de ses mains, trahis-

saient malgré lui les efforts qu'il faisait pour paraître calme.

M. Périclès le contemplait avec une sorte de surprise sardonique.

« Mon cher associé, lui dit-il continuant un entretien commencé, je ne partage pas votre indignation pour une chose si simple. Vous attendiez des traites de Riga, vous recevez des excuses. L'homme de là-bas vous demande du temps. Sa manufacture a brûlé, les affaires vont mal....

— Mais, interrompit M. Pole, tout cela est faux.... Et voyez la plaisanterie que se permet ce drôle, comme pour narguer notre désappointement!

— La plaisanterie en elle-même n'est pas mauvaise. Prenez-la comme une leçon de sang-froid. Calculez d'ailleurs les suites d'un éclat; calculez, au contraire, ce que vous pouvez gagner à feindre d'avoir confiance. Ce n'est pas avec des rancunes qu'on fait ses affaires. Vous serez bien avancé vraiment lorsqu'au lieu des trois ou quatre mille livres aujourd'hui compromises, vous en aurez perdu, positivement perdu, trois ou quatre fois autant! Je ne prétends pas qu'il soit agréable d'avoir une aussi forte somme prise dans les glaces du golfe de Livonie; mais, en pareil cas, savez-vous comment on procède? On va chercher l'équivalent en Australie ou dans les Échelles du Levant.

— Permettez, je ne prétends pas remuer les millions à la pelle. Et nous n'avons pas moins de trois gros risques sur les bras!

— Ayez-en dix, et l'un compensera l'autre. Savez-vous bien que vous me feriez croire à la décadence de l'Angleterre? Où est donc cette qualité si précieuse à laquelle vous donnez le nom de *pluck?* Mais, en fait de *pluck*, c'est-à-dire de fermeté inébranlable, d'au-

dace égale à tous les périls, les Grecs, les Russes, les *Yankees* eux-mêmes vous feraient la leçon.

— La loyauté, le bon sens, restent l'apanage du commerce anglais.

— Ceci, je vous l'accorde; mais avec du bon sens et de la loyauté j'ai vu bien des gens se ruiner, ce qu'un vrai spéculateur n'a jamais fait depuis le commencement du monde.... Au surplus, mon cher associé, vous possédez toute ma confiance, et je ne prétends pas vous imposer mes idées.... La vie est trop courte pour se donner exclusivement aux affaires; le plaisir doit en avoir sa part. Je partirai dans la semaine pour l'Italie, n'en déplaise à ce monsieur de Riga. Je compte bien emmener avec moi la petite Belloni.... Réfléchissez et tranchez vous-même la question; mais je ne suis ni pour un procès ni même pour un scandale.... A quoi bon laisser voir qu'on est dupe? On nous prendrait en pitié, autant vaut dire en mépris. Convenir qu'on est mystifié, c'est mériter de l'être. »

Quand M. Périclès, après ces mémorables paroles, eut abandonné M. Pole à ses méditations, celui-ci demeura un instant à contempler la désastreuse lettre timbrée de Riga; puis, avec un mouvement de colère, il la mit en menus morceaux, et, trouvant sous sa main un mémorandum en tête duquel était le mot *pressé*, il l'étala devant lui pour en prendre connaissance; mais, dès la seconde phrase, son attention distraite lui suggéra une idée nouvelle. Il posa la main sur un timbre, dont le bruit éclatant fit comparaître un commis.

« Apportez-moi le grand-livre! » lui dit-il sans le regarder.

Le gros volume rouge une fois ouvert sur le bureau, il tourna rapidement les feuillets jusqu'à la page en tête de laquelle était ce nom : Pole (Samuel-Bolton);

puis il se mit à sourire d'un sourire étrange, qui n'exprimait en somme ni gaieté ni mélancolie : on eût dit qu'il le jetait de haut à quelque pauvre diable dans le malheur.

Au bout de quelques instants, une autre fantaisie lui passa par la tête, et il allait sonner de nouveau, quand le commis, toujours debout derrière son fauteuil, lui fit respectueusement remarquer qu'il était là.

« Et pourquoi êtes-vous resté, je vous prie? lui demanda son patron, tout à coup irrité. Que signifie une pareille perte de temps? Croyez-vous que la besogne se fasse pendant que vous bayez ainsi aux corneilles? »

Abasourdi de cette brusque sortie, le commis crut d'abord que son chef voulait plaisanter.

« Je suis là depuis deux minutes au plus, fit-il modestement observer, et j'attendais.

— Vous attendez depuis au moins une demi-heure, interrompit M. Pole, cherchant machinalement sa montre dans son gousset.

« Peut-être avez-vous raison, reprit-il ensuite sur un ton beaucoup moins sévère; je ne me sens pas tout à fait bien.... L'estomac vide, vous savez?... Procurez-moi un biscuit et un verre de vin. Veuillez aller chercher tout cela vous-même, et apportez-le sans retard.... Votre nom, s'il vous plaît?

— Braintop, répondit l'autre avec un manque d'assurance qui tenait au souvenir de maint quolibet motivé par ce nom désastreux.

— Peut-on bien s'appeler Braintop? s'écria sérieusement M. Pole. Allez, mon brave, et revenez vite !... Eh bien ! vous êtes encore ici?

— J'attendais, monsieur, pour vous annoncer qu'une dame est là, demandant à vous voir.

— Une dame!.... une étrangère sans doute?.... Je parierais que c'est la femme de ce misérable Russe.... Faites entrer, faites entrer sans retard! »

Le commis disparut un instant et ramena Émilia Belloni.

M. Pole, qui s'était posé de trois quarts et fronçait déjà son sourcil olympien, ne comprit rien à l'apparition de sa petite protégée, qui se tenait humblement sur le seuil du cabinet, et crut d'abord qu'il était arrivé quelque désastre à l'une ou l'autre de ses filles. Une fois rassuré, il ne trouvait plus d'explication à la visite inattendue de la jeune Italienne qu'il avait quittée le matin même.

« Je voulais, lui dit-elle, vous parler seule à seul.... Ici, à Londres, vous êtes plus seul qu'à Brookfield.... Dites-moi, poursuivit-elle avec une explosion de sanglots, si vous prétendez, vous aussi, me faire partir pour l'Italie?

— Pas le moins du monde. On parle de votre départ, mais je n'y suis pour rien.... Vous ne voulez donc plus vous en aller?

— Non, je veux rester.... rester en Angleterre, rester près de vous. »

M. Pole était émerveillé de ces accents pathétiques, de ce parti-pris véhément. Il ne retrouvait plus la petite « serinette » à laquelle il s'était habitué. Une vague inquiétude lui vint, mais ses instincts hospitaliers prirent le dessus. « Dieu me garde, reprit-il, de vous renvoyer! Vous êtes gaie, complaisante, j'aime à vous avoir près de moi. Maintenant, vous savez, une fois mes filles mariées.... D'ailleurs vous vous marierez peut-être aussi.... On rencontre parfois un brave garçon qui ne regarde pas à l'argent....

— L'argent?.... Rien ne m'empêche d'en gagner...

Je suis sûre de me faire, si je veux, une fortune et un nom.

— Périclès est de cet avis.... Eh mais! j'y pense.... Ce serait un vrai coup du sort.... Il a mauvaise tête, je l'avoue, mais il est riche, énormément riche.... Peut-être y songe-t-il, le mécréant!

— A quoi, s'il vous plaît?

— A vous épouser, j'imagine.

— Quelle torture! s'écria Émilia, pour qui chacune de ces paroles était comme une flèche empoisonnée reçue en plein cœur.

— Vous ne l'aimez donc pas? recommença M. Pole, toujours bienveillant. Tant pis, mon enfant, tant pis... Avant de refuser Périclès, regardez-y à deux fois!... Savez-vous que bien des fillettes voudraient se trouver à votre place?

— Je sais... je sais que je vous aime bien, » dit Émilia, levant les yeux sur le vieillard stupéfait, qui se mit de plus belle à chercher les causes probables de cette bizarre visite.

Il lui vint alors à l'esprit qu'Émilia, dépêchée par ses filles, venait essayer de le décider à prendre chez certain docteur une consultation dont elles lui parlaient depuis longtemps.

« Vous vous figurez peut-être que je suis malade? lui demanda-t-il d'un air narquois.

— Vous avez l'air souffrant, en effet.

— Je ne me suis pourtant jamais mieux porté, et le gaillard en question ne verra de longtemps la couleur de mes guinées. Asseyez-vous là, ma petite, on va nous apporter quelque chose... Pourquoi Braintop ne revient-il pas? »

Il avait tiré son mouchoir et cherchait à s'essuyer le front; mais ses mains se mouvaient au hasard, dans le

vide plutôt qu'ailleurs. Émilia, les yeux baissés vers un tapis poudreux, se demandait tout bas si c'était à Wilfrid que son père venait de faire allusion, si c'était lui qu'il menaçait de sa rancune.

« Pourquoi, lui dit-elle, vous emporter ainsi contre lui! Réservez-moi tout votre ressentiment, que je mérite seule... Il est si bon!... Il craint tant de vous offenser...

— Que dit-elle, mon Dieu! que dit-elle? se répétait intérieurement M. Pole, dont les idées s'embrouillaient de plus en plus.... Est-ce qu'elle est éprise du médecin? »

Mais cette hypothèse monstrueuse l'épouvantait lui-même. Il y pressentait un commencement de folie.

« Avancez! reprit-il. Regardez-moi bien en face. Qui de nous deux a perdu la tête? Je ne comprends plus rien. J'ai du brouillard là, continua-t-il en portant la main à son front.:. Si c'était ce que je crains depuis quatre mois... Avancez, enfant, venez plus près du jour... Non, vous n'avez pas l'air d'une folle... Cet homme de Riga... Les journaux jaseront... Où est Braintop?... Prenez mes mains; ne dirait-on pas des galettes mouillées?... »

Le commis venait de gratter à la porte. Émilia remplit un verre d'eau-de-vie et le présenta au malade, qui, au contact du cristal, s'en saisit machinalement et l'approcha de ses lèvres.

« A la bonne heure! disait-il, je me sens réchauffé au dedans; mais cette sueur froide continue... Et voyez blanchir le bout de mes doigts!... »

Émilia prit les mains du vieillard et les réchauffa contre sa poitrine. Il la regardait avec tendresse et congédia Braintop, dont les services n'étaient plus requis.

L'ombre se faisant, il voulut, malgré ses jambes qui tremblaient sous lui, sortir, prendre l'air; il voulut même, singulier caprice, dîner avec Émilia dans un hôtel où il couchait parfois lorsque ses affaires le retenaient à Londres. Ranimé par un bon repas, il voulut la conduire au spectacle. Elle se prêtait à toutes ses fantaisies.

Rentrés dans l'hôtel, où deux chambres avaient été retenues, il la pria de lui chanter un de ses airs favoris, et il l'écoutait avec complaisance, tout en avalant je ne sais qu'elle mixture alcoolique.

« Jolie chanson, disait-il, battant la mesure à faux... Mais je me conduis comme un jeune homme... Pour un grand-père en expectative, ce sont là de vraies folies... Que me faut-il. à moi, maintenant?... Tous mes enfants mariés, heureux, dans l'aisance... »

Émilia s'était glissée près de lui, et tout à coup, agenouillée à ses pieds :

« Et moi ? lui dit-elle.

— Vous, je vous aime aussi... Notre amitié n'est pas bien vieille, mais je ferais volontiers mon possible pour vous être utile. Tenez, mon enfant, mariez-vous plus tôt que plus tard...

— Voudra-t-on de moi?

— Pourquoi donc pas, s'il vous plaît?... Vous êtes gentille, vous chantez à ravir, vous êtes aimable et bonne. Vous n'avez rien, c'est vrai, mais vous ne dépensez guère. Que faut-il de plus à ces messieurs?...

— Une bagatelle, le consentement de leur père...

— Si les pères s'y opposent, c'est qu'ils n'ont pas le sens commun; mais ne parlons pas des pères... Vos airs futés me donnent à penser que vous avez quelqu'un en vue. Eh bien! faut-il que je m'en mêle?

— Oh! vous êtes bon... Vous ne voudriez pas me

briser le cœur! s'écria Émilia, que l'approche du moment décisif jetait dans une indicible angoisse.

— Miséricorde! Vous n'avez rien à craindre de pareil.

— Ni à lui non plus, continua-t-elle tout d'un trait.

— A lui? à lui? que veut dire cela?» s'écria M. Pole, vaguement averti par une voix intérieure qu'on le menait les yeux bandés vers quelque piége. Émilia, toujours agenouillée, le regardait avec une gravité singulière.

« Son cœur et le mien ne font qu'un, reprit-elle... Qui blesse l'un fait saigner l'autre.

— Voilà ce que j'appelle un homme sensible.... Son nom, je vous prie?

— J'aime Wilfrid. »

Le vieux négociant, la tête penchée, semblait l'écouter encore après un silence de quelques secondes.

« Wilfrid? mon fils? s'écria-t-il tout à coup avec un soubresaut.

— Il m'aime...

— Le misérable! Abuser ainsi de l'hospitalité! Se jouer d'une enfant que rien ne protége! C'est une véritable infamie. Ma pauvre petite, il faut, à l'instant même renoncer à ces folles visées. Quant à Wilfrid, il sera traité comme il le mérite. A mon fils moins qu'à tout autre je passerai des méfaits de ce genre.

— Vous lui en voulez de m'aimer? murmura Émilia, saisissant au passage la main de M. Pole, maintenant debout, et qui arpentait la chambre à grands pas.

— Je lui en veux de vous avoir trompée; j'aimerais cent fois mieux qu'il m'eût trompé moi-même.

— Il m'aime, vous dis-je, il mourrait pour moi.

— Je ne sais pas s'il mourrait pour vous, répliqua le vieillard s'arrêtant devant elle; mais je sais qu'il

est en passe d'épouser une jeune personne de haut rang, à telles enseignes qu'il m'a soutiré l'autre jour, sous ce prétexte, une somme... Peu m'importe encore l'argent; mais faudra-t-il que je le regarde comme un menteur et comme un drôle?

— Quand je vous dis qu'il m'aime, répétait Émilia sans que sa voix ni sa physionomie subissent le plus léger changement. Entourée de ténèbres, elle se cramponnait obstinément à son unique appui.... S'il vous a trompé, c'est par respect, par déférence filiale; mais il m'aime, j'en suis certaine. Dès le premier jour, il m'a aimée. Une autre, dites-vous?... Pour l'arracher à n'importe quelle femme, je n'ai qu'un mot à dire, un vœu à former... Douter qu'il m'aime, ce serait insensé, entendez-vous. »

M. Pole s'était remis à marcher; sa trépidation nerveuse l'avait repris. Il jetait de temps à autre un coup d'œil hagard sur Émilia, qui lui semblait incompréhensible.

La confiance naïve de cette enfant n'était pour lui qu'une obstination absurde. Tantôt il demandait des détails qu'elle lui donnait sans hésiter, sans rougir, avec l'impudeur de l'innocence; tantôt il lui débitait pêle-mêle des conseils de prudence qui avaient le double tort d'être tardifs et de ne répondre à aucun des instincts d'Émilia.

Elle l'écoutait patiemment, mais quand il lui parlait de la perfidie, de l'inconstance des jeunes gens en général, elle ne pouvait rien tirer de là qui s'appliquât à Wilfrid.

M. Pole, en fin de compte, perdit patience : chercher des mots et des raisonnements était pour lui en ce moment une tâche de plus en plus difficile.

« Tenez, dit-il à Émilia, laissons tout ceci ; retirez-

vous dans votre chambre et faites vos prières. Demandez à Dieu l'oubli de toute pensée malsaine!... Avant de partir, versez-moi un peu d'eau-de-vie... Ma main tremble, tremble... J'ai vu des roseaux qui tremblaient ainsi, le long de la Tamise, sans qu'il fît du vent... Et là, au-dessus de ma tête, ce bâton qui tournoie... Voilà plus d'un mois que la même main le brandit... Ne dansez pas ainsi, ma petite, ne dansez pas!... »

Un instant le pauvre homme s'était imaginé qu'il la voyait s'envoler de terre et bondir jusqu'au plafond. Cette hallucination pourtant s'effaça.

« Non, non, reprit-il avec un long soupir et comme soulagé, ce n'est pas vous qui danseriez ainsi. Nos prières, et séparons-nous!... Mais je crois qu'un baiser me ferait du bien. »

Émilia baisa aussitôt le front du vieillard. Les symtômes croissants du mal auquel il était en proie n'avaient pour elle aucun sens et passaient inaperçus, tant elle était absorbée par un autre souci. Le soleil de sa vie menaçait de s'éteindre et de la laisser seule sur une terre peuplée de tombeaux; mais elle se révoltait devant cette vision funèbre, succédant si vite à celle d'un Éden radieux. M. Pole avait beau, redoutant toute émotion, conjurer par ses caresses une nouvelle tentative : la voix dont il avait peur se fit entendre, plus suppliante, plus solennelle que jamais.

« Non, disait-elle, je le savais bien, vous n'êtes pas né cruel. Si vous vous étiez placé entre nous, je serais morte. Moi qui jamais n'ai laissé sortir de ma bouche une parole blessante, moi, condamnée à vous maudire, à maudire le père de mon Wilfrid, à vous maudire, vous que j'aime tant!... Il l'eût bien fallu : comment vous pardonner?... Pensez à deux pauvres oiseaux tués par le froid. Que dit-on alors? — Hiver cruel, hiver as-

sassin!... — Eh bien! à l'idée seule de ne plus aimer Wilfrid, une glace mortelle fige mon sang, paralyse mon cœur. Je le sens frissonner au dedans de moi... Un vivant qui se réveille au fond de sa tombe n'a pas à lutter contre de pires angoisses. »

Toutes ces évocations funèbres, accompagnées d'un jeu de physionomie qui en doublait l'horreur, agissaient puissamment sur l'imagination surexcitée du malheureux négociant, qui, plus fréquemment que jamais essuyant son front trempé de sueur, portait alternativement la main à son cœur et à son pouls où battait la fièvre.

« Allumez les flambeaux!... il faut dire ses prières, il faut se coucher, répétait-il dès qu'Émilia lui cédait la parole.

— Non, reprit-elle, vous vous expliquerez. Je ne puis rester dans ce doute affreux... Mon père!... Voulez-vous que je vous nomme mon père?

— Eh bien! je... je suis vraiment peiné... Je voudrais;... non, c'est impossible.... Vous devez bien le comprendre... »

Puis, le cœur lui manquant sous le fixe regard d'Émilia, dont les yeux semblaient grandir :

« Croyez bien que je regrette, » disait-il d'une voix brisée....

Épouvantée à son tour, elle lui proposa de se retirer.

Pour toute réponse, elle l'entendit avec horreur éclater de rire.

« C'est cela, reprit-il, c'est cela; il est temps de dormir.... Mais entendons-nous bien, continua-t-il en songeant à se préserver pour le lendemain d'une scène pareille, Wilfrid épousera l'autre.... »

Il prononça ces derniers mots au moment où, le

dos tourné, il la supposait déjà hors la chambre ; mais quand il regarda du côté où il croyait ne la plus voir, elle était là, le flambeau en main, plus pâle qu'une statue.

« Comment dormirez-vous, lui demanda-t-elle, si vous prononcez ainsi notre arrêt de mort ? »

Il étendit les bras comme pour repousser un fantôme.

« Allez, allez, dit-il. Vous me faites peur ; vous me faites mal !...

— Parce que je suis pauvre, vous ne voulez pas que Wilfrid soit mon mari, reprit Émilia, que l'indignation rendait aveugle et sourde. Parce qu'il est riche, vous livrez votre seconde fille à un homme qu'elle ne saurait aimer. Et vous pouvez prier, vous pouvez dormir ?... Allons donc !... Mon père vaut mieux que vous. Il voulait me vendre, et ma fuite seule lui a épargné ce crime ; mais il était aux prises avec la misère : l'or avait pour lui ce prestige que de plus nobles tentations ont pour d'autres.... Vous, monsieur Pole, vous, que dirait-on pour vous justifier ? »

Le malheureux vieillard ne voyait plus de salut que dans un sommeil tranquille, et ces adjurations, ces invectives terribles lui enlevaient tout espoir de repos. Autour de son lit voletaient et s'enroulaient tous les dragons, toutes les larves du plus affreux cauchemar.

« On dira, bégaya-t-il, on dira que j'étais perdu, ruiné sans ressource.... On dira que ces pauvres enfants n'avaient plus d'autre chance et que la terre manquait sous leurs pieds. Si je dois finir à la *maison de travail*, qu'ils vivent, eux, dans leurs châteaux !... qu'ils y vivent heureux et, s'il se peut, reconnaissants envers leur vieux père !... Voyons, maintenant, permettrez-vous que je dorme ? »

Quand il eut ainsi livré le secret de toute sa vie, le pauvre homme se laissa tomber dans un fauteuil. Pour le coup, Émilia l'avait entendu, l'avait compris. Ces dernières révélations avaient été pour elle comme autant d'éclairs lumineux. Elle prit son bras pour le soulever et le conduire au lit ; mais cette masse inerte lui opposa une résistance invincible, et jusqu'au jour il lui fallut rester à côté du vieillard endormi, écoutant avec terreur le va-et-vient de sa pénible respiration.

XI

Cependant Wilfrid, sur un yacht qu'il venait d'acheter, allait de port en port, recrutant un équipage d'élite pour une tournée de plaisir que lady Charlotte l'avait chargé d'organiser.

A Brookfield, en revanche, étonnées de la disparition d'Émilia, — moins étonnées de celle de leur père, qui était sujet à s'éclipser ainsi de temps à autre, pour quelque tournée commerciale dont il fallait respecter le secret, — les trois châtelaines continuaient leur train de vie élégant, leurs manéges ambitieux, pratiquant tour à tour le bel esprit et la fine coquetterie.

Sir Twickenham Pryme avait tout lieu de croire que Cornelia le voyait avec une certaine faveur, mais aucune parole définitive ne l'enchaînait à lui, et Cornelia se promenait souvent seule du côté d'Ipley, où Purcell Barrett résidait encore, nonobstant ses projets de départ. Adela semblait travailler de bon cœur à décourager Edward Buxley, qu'elle voulait ramener sous le joug de sa sœur Arabella, restitution méritoire, s'il en fut. Il est vrai qu'en même temps, — et par une sorte

d'habitude invétérée chez elle, — sir Twickenham Pryme, dont elle flattait adroitement la vanité parlementaire, devenait par degrés son conseiller, son ami, et, — si Cornelia le rebutaït par ses rigueurs, — pouvait d'un moment à l'autre se trouver investi d'un rôle encore plus enviable.

Ainsi marchaient les choses, suivant à petit bruit leur pente habituelle, quand arrivèrent, à deux jours de distance, M. Périclès et le capitaine Gambier. Le premier, fort irrité que les dames de Brookfield eussent laissé s'envoler ainsi « la plus belle voix de l'Europe, » formulait ses plaintes dans un langage à peine tolérable. Le capitaine de hussards fronça simplement le sourcil à la nouvelle du départ d'Émilia, et parut, surtout devant Adela, ne s'intéresser que médiocrement au sort de la fugitive. Au fond, cependant, il en était fort ému, l'ayant toujours regardée comme une de ses « victimes, » et certain qu'un jour ou l'autre un ascendant irrésistible la ramènerait à ses pieds.

En se demandant où elle pouvait être, il en vint à soupçonner M. Merthyr Powys de l'avoir fascinée par quelque vision patriotique, et résolut de contrarier cette manœuvre en faisant appel à la jalousie de Georgiana Ford.

Miss Georgiana, — que nos lecteurs ne connaissent point encore, — était la *demi-sœur* de Merthyr Powys: — « Une sainte! » disait Gambier, qui avait inutilement essayé contre elle toutes les ressources de sa stratégie amoureuse, et qui, bien que refusé comme époux, avait eu le bon sens de rester son ami ; — un très-noble cœur, dirons-nous plus simplement, protégé contre toute pensée plus vulgaire par le dévouement absolu, l'espèce d'idolâtrie que la magnanimité chevaleresque de son frère lui avait toujours inspirée.

A cette tendresse parfaitement légitime, mais où se retrouvaient tous les caractères de l'amour le plus exclusif et le plus ardent, on l'avait vue sacrifier ses convictions les plus enracinées, ses intérêts les plus positifs, et bien que la cause des peuples soulevés contre leurs oppresseurs n'éveillât en elle aucune sympathie très-vive, elle avait fini par se mettre de moitié dans tous les efforts de Merthyr Powys en faveur de la liberté italienne.

« Pourquoi, lui disait souvent cette pieuse personne, pourquoi l'Italie résiste-t-elle à l'ordre providentiel? Si Dieu la veut soumise, pourquoi revendique-t-elle son indépendance ? »

Sans trop s'arrêter à une réfutation que la logique spéciale de ces dames eût rendue assez difficile, Merthyr continuait son héroïque labeur, certain que le concours de Georgiana lui était acquis d'avance et ne lui manquerait jamais. Infatigable activité, zèle à tout épreuve, abnégation pousée à ses limites les plus extrêmes, elle avait tout cela au service de la cause que son frère avait embrassée, et uniquement parce qu'il en était le champion.

La lettre que lui écrivit Gambier au sujet de Merthyr et de la prétendue fugitive qu'on le soupçonnait d'avoir fait disparaître, — cette lettre la troubla singulièrement. Merthyr, dans leur correspondance presque quotidienne, lui avait parlé quelquefois, mais en passant, de miss Belloni, sans que Georgiana eût pressenti que la jeune Italienne à laquelle son frère portait un intérêt affectueux était cette rivale depuis longtemps pressentie, redoutée en secret, et dont chaque jour elle se préoccupait davantage. Soudainement avertie, elle n'hésita pas un instant, et du fond du pays de Galles, sa résidence ordinaire, accourut à

Londres, où elle tomba fort à l'improviste, chez le prétendu suborneur d'Émilia.

« Quelle étrange faiblesse ! Devais-je m'attendre à la trouver chez celui dont j'ai fait mon idole? se demandait-elle à chaque minute pendant son rapide voyage ; mais moi-même, que signifie cette angoise? Est-ce une affection vraiment chrétienne qui peut porter des fruits si amers?... »

A peine devant Merthyr, elle lui prit la main.

« Sommes-nous les mêmes? disait-elle.

— Sans doute, répondit-il étonné. Rien ne saurait nous changer,

— Rien, ni *personne?* » reprit Georgiana, insistant sur ce dernier mot.

Merthyr sourit aussitôt, car il venait de comprendre Georgiana, de par cette perspicacité subtile qui est le propre des natures galloises.

« Excusez-moi, lui dit-il, de ne pas vous avoir tenue au courant de ce qui concerne miss Belloni.... Elle a eu recours à moi dans des circonstances très-délicates et très-difficiles. Le hasard l'a placée toute seule auprès d'un malheureux vieillard envers qui la reconnaissance lui impose des devoirs étroits, et qui depuis quelques jours se débat entre la vie et la mort. Il a des enfants qui auraient dû être appelés dès le début de la crise ; mais outre que lui-même s'y oppose avec une obstination singulière, le médecin déclare qu'une émotion trop vive peut avoir les conséquences les plus graves pour son malade. Vous comprendrez qu'il ait fallu venir en aide à une pauvre enfant inexpérimentée, aux prises avec de tels embarras. Je me suis donc mis à sa disposition....

— Pourquoi ne pas m'appeler? interrompit Georgiana.

— Simplement parce que j'avais une autre aide sous la main.... Lady Charlotte Chillingworth, qui connaît miss Belloni et s'intéresse d'ailleurs à la famille Pole, a consenti à me seconder. Elle assiste, elle dirige notre petite protégée avec un zèle, un dévouement digne de vous.

— Flatteur ! s'écria miss Ford, qui épiait avec soin la physionomie de son frère. Vous ne m'avez pas habituée aux compliments, et celui-ci a tout lieu de m'étonner.... Peu importe au surplus.... L'essentiel est que nous n'ayons plus un souci en dehors de la communauté. Courons maintenant chez votre petite protégée ; au besoin j'y remplacerai lady Charlotte. »

Il était temps, à vrai dire, que cette substitution s'opérât; une espèce de scène avait eu lieu, le matin même, qui la rendait presque indispensable. Lady Charlotte, dans le principe, touchée du courage que montrait Émilia, lui avait épargné les boutades parfois cruelles de ses dédains aristocratiques. Miss Belloni, de son côté, gardait par devers elle certains soupçons qui, venant à se confirmer, lui eussent rendu odieux les services, la protection de sa rivale. Toutefois, dans le cours d'un de ces longs entretiens qu'elles avaient forcément ensemble, le nom de Merthyr Powys, qui revenait à chaque instant sur les lèvres d'Émilia, provoqua de la part de lady Charlotte une série de questions passablement insidieuses. On eût dit qu'elle cherchait, par ces questions, moins à connaître exactement la nature de l'affection existant dès lors entre la jeune Italienne et son loyal protecteur, qu'à faire naître chez eux la pensée et le désir d'un attachement beaucoup moins désintéressé de part et d'autre. Émilia lui répondait depuis quelques minutes avec une sorte de contrainte ; puis, à un moment donné, lasse de combattre ainsi dans les ténèbres :

« Il me semble, chère *lady*, lui dit-elle avec un sang-froid merveilleux, mais à voix très-basse,... il me semble que nous pourrions nous expliquer en moins de mots... Aimez-vous Wilfrid ? »

Rarement prise à court, lady Charlotte, si surprenante que la question pût lui paraître, n'hésita pas une seconde.

« Pourquoi, répliqua-t-elle, ne pas me demander mon âge?... L'indiscrétion ne serait guère plus grande, et vous arriveriez au même résultat... Vous saurez plus tard, mon enfant, que l'amour, quand il se joue à deux, est la plus périlleuse partie du monde. Le personnage en question prétend qu'il m'adore, et vraiment je ne lui en demande pas davantage.

— Pauvre *lady!...* »

Cette exclamation d'Émilia, lancée avec un soupir de compassion très-sincère, étonna quelque peu son altière antagoniste...

« Tenez, continua la jeune Italienne, dites-moi que vous ne le croirez plus... Arrêtez-vous au bord de l'abîme!... Wilfrid est à moi : je ne le céderai jamais à personne... à personne, entendez bien ceci. »

Cette déclaration à brûle-pourpoint avait produit plus d'effet que lady Charlotte n'eût voulu se l'avouer à elle-même.

« Jetez un coup d'œil sur ce chiffon, dit-elle en tendant à sa jeune rivale une lettre qu'elle avait tirée de son sein... Pour me faire plaisir, ajouta-t-elle, insistant après un premier refus empreint d'une irritation dédaigneuse.

— Je veux bien, répondit Émilia soudainement radoucie, je veux bien lire ce qui vous a flattée... Pour ma part, je n'aime pas à mentir; mais les hommes, dit on, c'est différent. »

Émilia prit la lettre, l'ouvrit lentement, la lut d'un bout à l'autre, cherchant avant tout dans ces vaines phrases de galanterie nn mot que ses yeux n'y découvrirent point.

« Ceci est d'un ami, dit-elle, rendant le papier à lady Charlotte après avoir contemplé la signature tout à loisir.

— Vous admettez qu'il m'écrive ainsi?

— C'est ce qu'il pourrait écrire à n'importe quelle autre femme... C'est ce que pourrait m'écrire Merthyr Powys ..

— Infortuné Merthyr! interrompit lady Charlotte avec un rire forcé.

— En supposant, reprit Émilia, que j'eusse quelques années de plus... »

Lady Charlotte, ici, fronça légèrement le sourcil; mais un sourire effaça bien vite le pli menaçant.

« J'ai joué avec vous cartes sur table, dit-elle ensuite en se levant, et fort peu de femmes, à ma place, eussent été de si bonne composition... Ne perdez pas de vue le vif attrait que vous avez pour Merthyr Powys... De lui ne vous viendrait aucune déception, aucune souffrance, alors même que vous ne réussiriez pas à le captiver tont à fait... C'est un appui solide, un chevalier d'autrefois, mais gardé, comme les trésors légendaires, par une fée vigilante. Il est sincèrement votre ami, et son amitié vous a valu la mienne. C'est pour cela que je me suis franchement expliquée avec vous, et c'est pour cela que je compte, de votre part, sur une discrétion absolue... Vous savez seule au monde que M. Wilfrid Pole veut bien me considérer comme son guide et son Mentor ici-bas... Me promettez-vous de vous taire là-dessus?

— Je m'y engage, dit Émilia, prenant la main qui

lui était tendue; mais votre secret n'est pas seulement à nous trois.

— Que voulez-vous dire ? » s'écria lady Charlotte, se rapprochant d'elle par un mouvement impétueux.

Émilia dut lui expliquer que M. Pole était instruit des projets de son fils.

« Wilfrid m'avait assurée du contraire. Encore un mensonge, une espèce de trahison! A ma place, Émilia, que feriez-vous?

— Je lui pardonnerais infailliblement, répondit de très-bonne foi la jeune Italienne.

— Et vous feriez bien. Le mensonge, s'il n'est pas une habitude invétérée chez Wilfrid, peut me mettre à même de lui rendre d'immenses services. »

Inutile de dire qu'Émilia ne se plaçait pas à ce point de vue :

« Je ne sais qu'une trahison irrémissible, » s'écria-t-elle, pressant ses mains l'une contre l'autre dans cette espèce d'exaltation où les premières inquiétudes jettent naturellement un cœur novice.

Lady Charlotte, qui l'avait trouvée si étrangement calme jusque-là, se vit en face d'une force inconnue, qui était pour elle tout à la fois un irritant défi, une menace imposante. Elle se sentait dépourvue de cette puissance mystérieuse, et, magnanime d'instincts, — sans l'être toutefois au degré supérieur, — elle n'avait pas la ressource de mépriser, comme chimérique, la grandeur qu'elle ne pouvait atteindre : — don fatal, qui chez la plupart des êtres humains arrête le développement de l'âme et sa croissance normale.

XII

Une certaine émotion régnait au foyer de la danse, lorsque le lieutenant Wilfrid, — qui était venu dîner à l'*Army and Navy-Club*, et de là s'était laissé entraîner par un de ses camarades jusque dans les coulisses du *Queen's-Theatre*, — fit son apparition au milieu du corps de ballet.

« Qu'y a-t-il donc, et que signifie ce remue-ménage? demandèrent les deux jeunes gens à l'une des plus jolies ballerines.

— C'est Marion, répondit-elle négligemment, qui fait une scène à son Grec... Je ne sais vraiment quelle idée lui prend à son âge, et avec deux petites filles, d'aller s'amouracher d'un millionnaire pareil, au point d'en être jalouse. »

Ceci était une flatterie indirecte à l'adresse des deux beaux jeunes gens; mais elle fut perdue pour Wilfrid, qui venait d'apercevoir M. Périclès étalé sur un divan, les yeux à demi clos et faisant semblant de dormir.

Une nymphe déjà un peu mûre, et d'un embonpoint inquiétant pour son avenir chorégraphique, l'accablait d'invectives passablement exorbitantes.

Wilfrid, en les écoutant, ne put s'empêcher de songer à ce qu'il appelait la « vulgarité » d'Émilia.

« Vous faites le sourd, criait la mégère en jupon de gaze. Vous attendez que la sonnette du régisseur vous débarrasse de moi... Contemplez donc, mesdames, contemplez l'innocence endormie!... »

M. Périclès opposait avec succès à toutes ces interpellations furibondes un sommeil de commande, mais pris, comme on dit, sur nature. Pas un muscle ne bou-

geait sur son visage, et sa respiration, parfaitement régulière, ne trahissait pas le moindre trouble intérieur. Seulement lorsque la sonnette eut annoncé l'entrée en scène, il se permit d'entr'ouvrir les yeux.

La belle Marion, qui guettait ce moment, reparut aussitôt devant lui.

« Je vous y prends, criait-elle en fausset.... Vous ne direz plus que vous dormez. »

Sur un signe de Périclès, un des employés en sous-ordre lui notifia qu'il était temps de se rendre à son poste.

« Qu'on attende! on attendra! criait la danseuse exaspérée; puis, forçant sa voix à mesure qu'on l'entraînait plus loin : — Nous verrons, ajouta-t-elle, nous verrons, abominable satrape, si vous oserez partir avec cette petite fille... Je connais son père, moi aussi... Je l'ai vu à l'orchestre, et je lui parlerai... Je parlerai au vieux Belloni. »

La voix se perdit entre deux *portants*. Le Grec s'était levé à ces derniers mots, las de contenir sa colère. En courant à la porte, il y trouva Wilfrid, qui, la tête penchée, l'oreille au guet, cherchait à saisir encore quelques paroles.

Le premier mouvement de Périclès fut de lui offrir une poignée de main, mais il se ravisa aussitôt, s'assurant d'un coup d'œil que cette politesse n'avait aucune chance d'être accueillie.

« Comme il fait chaud! s'écria-t-il simplement.

— Vous trouvez? lui demanda Wilfrid. Voulez-vous que nous allions voir *ensemble* si on respire mieux là dehors?

— Non, mille grâces!... On est si vite enrhumé, » répliqua le digne compatriote d'Ulysse, mis en garde par l'accent tout particulier de son jeune interlocuteur,

dont la main se serait infailliblement levée sur lui sans l'officieuse intervention du jeune militaire en tiers avec eux.

« A propos, reprit-il aussitôt que les symptômes d'hostilité directe lui parurent définitivement évanouis, vous savez que votre père est malade. L'avez-vous vu ces jours-ci? Quant à moi, je n'ai pas encore réussi à le rencontrer. Ses nerfs étaient depuis quelques semaines dans un état déplorable. Peut-être, cependant, le verrons-nous à Besworth, où je réunis quelques amis... Laissez-moi compter aussi sur votre présence. »

Et, avec une révérence obséquieuse, il passa devant Wilfrid stupéfait.

« Bravo! se disait-il. La colère du jeune homme est de bon augure. Un amant heureux ne se montrerait pas ainsi. Faisons en sorte maintenant, pour le bonheur de tous et pour la gloire de la Scala, que cette petite folle m'accompagne en Italie. »

XIII

La fête donnée quelques jours après par M. Périclès sur les vastes pelouses de Besworth et présidée par les trois châtelaines de Brookfield, fut pour elles un dernier triomphe, mêlé, il est vrai, de secrètes amertumes. Les ordres exprès de leur père, qui se rétablissait rapidement, et le leur mandait lui-même de Londres, purent seuls, avec l'inexorable consigne du médecin qui le soignait, les décider à figurer ainsi dans une réunion de plaisir, quand elles le savaient souffrant et commençaient à deviner les anxiétés auxquelles il était en proie.

Opposant aux désastres imminents un calme superbe, elles remplirent leur rôle de manière à conqué-

rir de haute lutte les suffrages les plus rebelles, — ceux de lady Gosstree et de lady Charlotte comme ceux des *misses* Tinley elles-mêmes, qui séchaient de jalousie devant cet incontestable succès.

Merthyr Powys et sa sœur étaient au nombre des hôtes, le premier tenant comme toujours, dans le groupe aristocratique, le haut bout de la causerie. Tracy Runningbrook et Freshfield Sumner rivalisaient de verve pour lui donner la réplique. Edward Buxley, posant en amoureux déconfit, harcelait Adela de ses assiduités malvenues, ce dont elle profita d'ailleurs pour lui signifier, au profit de sa sœur aînée, un congé définitif. Sir Twickenham Pryme ne savait comment s'expliquer la tristesse empreinte sur le beau front de Cornelia pendant qu'il gravitait autour d'elle, irréprochable satellite, en lui développant ses idées sur un problème d'économie politique.

Qu'aurait-il dit, s'il eût appris qu'elle était uniquement préoccupée d'une catastrophe privée qui ruinait à jamais les espérances de M. Purcell Barrett? Elle avait appris en effet que le père de ce malheureux jeune homme, — après l'avoir rendu victime d'une excentricité qui touchait à la folie, — venait de le déshériter *in extremis*, pour le punir d'avoir imprimé une tache ineffaçable à leur écusson en gagnant sa vie comme organiste.

Émue de pitié, réprimant à grand'peine les élans de son cœur, l'altière jeune fille eût voulu courir auprès de son *ami*, et plus d'une fois, torturée par le remords de l'avoir sacrifié à de tristes calculs, il lui arriva de songer avec une joie secrète au naufrage dont la fortune de M. Pole semblait menacée.

« Si je devenais pauvre, se disait-elle, je serais libre. »

Arabella se multipliait. Ce fut elle qui retint Wilfrid, lorsqu'à peine arrivé il voulait repartir pour Londres, où de récentes investigations lui avaient fait retrouver enfin l'adresse de leur père.

« Restez, lui dit Arabella; j'ai tout lieu de penser que nous le verrons. M. Périclès me l'a presque promis. »

Tandis que le jeune homme hésitait encore, on le vint mander de la part de lady Gosstree, auprès de qui trônait lady Charlotte. Il se trouva dès lors prisonnier de guerre.

Au centre de l'orchestre, — recruté dans l'élite des deux opéras et peuplé de figures italiennes, parmi lesquelles, sous une perruque énorme, se remarquait celle du vieux Belloni, — Périclès, l'amphitryon de la journée, se démenait en *impresario* toujours mécontent. De temps à autre, pourtant, il regardait sa montre, et chaque fois échangeait avec Arabella des signes mystérieux. Ils étaient évidemment de complicité pour quelque surprise.

En effet, à l'heure où les hôtes de Besworth, avertis par le soleil couchant, croyaient venu le moment de se retirer, les salons de l'étage inférieur, jusque-là soigneusement clos, — comme devaient l'être naturellement ceux d'une résidence occupée seulement pour un jour, — ces salons se manifestèrent dans tout leur éclat. Lustres et girandoles, candélabres dorés, porcelaines fleuries ornaient d'immenses tables où un magnifique ambigu sollicitait l'appétit des invités, soigneusement tenus jusqu'alors au régime des rafraîchissements les plus élémentaires.

Alors que ce spectacle inattendu venait de susciter partout un tumulte d'admiration, une calèche rapidement menée s'arrêta au bas du perron principal. On

en vit descendre le prince des *tenori* et la reine des *prime donne*, — Lindor et Norma, — couple brillant, uni, comme on sait, par d'autres nœuds que ceux d'une simple camaraderie. Quelques artistes d'élite habitués à les seconder arrivaient en même temps qu'eux. On se mit donc à table avec la perspective d'un concert de premier ordre.

Le souper fini, comme les chants allaient commencer, M. Pole, à qui l'honnête commis Braintop donnait le bras, traversa les allées obscures du parc. Émilia marchait derrière eux, enveloppée d'un manteau de voyage, et ne songeant pas, cela était clair, à se présenter dans le salon. M. Pole, au contraire, avait conformé sa toilette aux règles de la plus scrupuleuse étiquette.

Arrêtant à une centaine de pas du château ses deux compagnons :

« Vous allez escorter miss Belloni jusqu'à Brookfield, dit-il au jeune commis; puis vous reviendrez me trouver ici. Une heure, une heure et demie tout au plus vous suffira. »

Ceci dit, il pénétra dans le salon, où ses jambes vacillantes le portèrent tant bien que mal, mais où sa présence produisit une certaine sensation, car elle démentait plus d'une rumeur sinistre. Wilfrid lui tendit la main avec une aisance familière que lady Charlotte apprécia très-haut, elle qui connaissait le véritable état des choses. Les trois dames de Brookfield, se réglant sur leur frère, accueillirent le pauvre vieillard avec une majestueuse sérénité, tempérée de quelque tendresse involontaire.

Émilia, cependant, n'était point partie. Le regard tendu vers les croisées étincelantes, elle croyait parfois y deviner, parmi toutes ces silhouettes mobiles, la taille fine et le port élégant de son bien-aimé.

Tout à coup le silence se fit; une voix s'éleva qui la tint littéralement clouée au sol : c'était celle de la *diva*, voix splendide que d'importuns applaudissements couvraient trop souvent au gré de l'enfant émerveillée.

« Pourquoi, s'écria-t-elle imprudemment, pourquoi ne se contentent-ils pas de l'écouter au lieu de faire tout ce tapage? »

Peu à peu envahie par un double délire, Émilia se sentait pénétrée d'admiration, dévorée de jalousie. La *diva* chantait mieux qu'elle, et Wilfrid écoutait cette femme! Une pensée lui vint aussitôt :

« Comme il serait heureux de m'entendre! »

Et, profitant d'une pause, elle lança aux échos le début de cet air composé par elle, qui devait inévitablement avertir Wilfrid de sa présence :

« Prima d'Italia amica!... »

Même elle eut soin d'insister tout exprès sur la dernière note pour s'assurer qu'il ne pût s'y méprendre.

Une voix bien connue s'éleva au même instant derrière elle, parodiant outrageusement la note ainsi prolongée.

« Vous voilà donc retrouvée, petite peste! » ajouta le vieux Belloni, chez qui une certaine susceptibilité d'artiste exaspérait encore l'irritation paternelle.

Braintop voulut intervenir, mais devant une revendication positive des droits paternels il ne trouva plus un mot à dire.

« Wilfrid! Wilfrid! » cria par deux fois la pauvre Émilia, tandis que son père l'entraînait avec lui.

Wilfrid avait bien entendu le premier appel, si indirect qu'il pût être, mais sans oser bouger, maintenu à sa place par une sorte d'embarras que ne diminuait point le regard impérieux, interrogateur, de lady Char-

lotte Chillingworth. Quand il entendit son nom par deux fois répété avec l'accent d'une invocation désespérée, il se leva pourtant, et fit quelques pas vers la porte du salon.

« Restez! lui cria son père d'une voix altérée par l'impatience. Je vous ordonne, je vous prie de rester, » ajouta-t-il en atténuant l'expression de sa volonté, plus certain dès lors de ne pas la voir méconnue. — Sa pâleur du reste, l'ébranlement de ses nerfs donnaient à redouter une nouvelle crise du mal à peine conjuré.

Wilfrid hésitait pourtant, et paraissait même disposé à désobéir; mais il ne s'éloignait qu'à regret et avec remords. Lady Charlotte s'était glissée près de lui.

« Prenez garde, lui dit-elle, votre père se meurt.... Allez à lui, je me charge d'Émilia. »

XIV

Au risque d'une redite, plaignons-nous encore de rencontrer en face de nous certaines vérités presque inacceptables, ou du moins très-difficiles à faire admettre. Lady Charlotte, en courant à la rescousse d'Émilia, — que du reste elle ne put rejoindre, — obéissait à un sentiment de pitié sincère, et cependant elle ne songeait pas le moins du monde à se désister de ses « droits » sur Wilfrid.

Épris d'une autre qu'elle, il aurait dû lui sembler méprisable et haïssable ; mais elle l'avait trouvé réellement beau dans ce moment critique où il balançait entre son père mourant et sa maîtresse qu'on enlevait.

« Voilà, se disait-elle, comme il est bon d'être aimée! »

Et, saisie d'une ardente soif, — soif excusable quand

on approche de trente ans et qu'on joue pour ainsi dire son dernier va-tout, — elle se sentait disposée à soulever des montagnes pour conquérir un cœur dont peut-être elle s'exagérait le prix.

Parfois, il est vrai, quelque scrupule importun venait l'assaillir au milieu de ses rêves d'avenir et d'ambition. Elle hésitait, malgré son audacieux mépris des idées reçues, devant l'étrange rôle dont elle allait affronter de gaieté de cœur les hasards de toute espèce, le ridicule presque inévitable ; mais l'expérience qu'elle avait du caractère de Wilfrid l'encourageait à tout braver. Aujourd'hui, sans nul doute, il lui préférait sa rivale, et, libre de tout engagement, il sacrifierait à ce juvénile, à ce passager enthousiasme, l'attrait plus sérieux qui peu à peu l'avait mis sous le joug de la fière lady, les chances d'avenir qu'il la devinait capable de lui procurer ; mais fallait-il s'arrêter à un pareil obstacle, issu d'un caprice des sens, et qu'un nouveau caprice détruirait peut-être en quelques jours ?

« Qu'il fasse l'insigne folie de l'épouser, se disait lady Charlotte, et je ne lui donne pas six mois pour regretter amèrement son erreur. Qu'il devienne mon mari, à telles conditions que ce soit, je lui ferai alors une destinée si brillante et si active, je déploierai pour le mettre en valeur tant de zèle et de dévouement, il trouvera si bien dans sa compagne un autre lui-même, je lui rendrai tellement intelligible cet *égoïsme à deux*, fondement assuré des passions durables, qu'un jour, et bientôt sans doute, il m'aimera.... mieux encore qu'il ne l'aime. »

Espérance flatteuse aux rayons de laquelle se dilatait voluptueusement cette âme énergique, et la dernière qui pût luire sur l'horizon de sa vie maintes fois désenchantée !

Les pensées secrètes de Wilfrid contrastaient étrangement avec celles de lady Charlotte. Pour les bien définir en peu de mots, une comparaison nous sera sans doute permise. Qu'on se figure donc un homme libre encore, mais à qui sa conscience reproche un crime, introduit par hasard dans un cachot. La porte est ouverte, il peut sortir; mais son imagination, exaltée par le remords, lui fait craindre d'attirer sur lui l'attention du geôlier. « S'il m'aperçoit, pense-t-il, la terrible porte se fermera sur moi, les verrous seront poussés, et me voilà prisonnier pour le reste de mes jours. » On devine, sans qu'il soit besoin de les expliquer, le malaise, l'embarras, les anxiétés morales d'une situation pareille.

Le seul moyen d'en sortir, — et celui-là presque impraticable pour un homme de l'âge de Wilfrid, non encore bronzé, endurci, corrompu par la pratique des intrigues mondaines, — c'était de revenir sur cent aveux discrets, cent déclarations en sourdine qui, pour n'être pas officielles, n'en avaient pas moins reçu un favorable accueil, et dont on ne se pouvait dédire sans une sorte de déloyauté. On n'encourt pas volontiers le mépris de ceux qu'on respecte, et lady Charlotte n'avait jamais laissé à Wilfrid le droit de la mésestimer. Néanmoins, sans se compromettre un instant, cette personne, plus habile et plus expérimentée que lui, l'avait amené au point de ne pouvoir plus, à moins d'une trahison flagrante, disposer de lui-même.

Il était dans un réseau formé de soies imperceptibles, mais solides, et dont il eût fallu déchirer le tissu à grands coups d'éperon, comme Charles XII à Bender déchira la robe du grand-vizir; mais tout le monde n'est pas Charles XII, et Wilfrid, nous le savons, était un peu comme tout le monde.

Son père, — dont la santé n'avait heureusement pas empiré, mais chez lequel la moindre contrariété pouvait déterminer une crise funeste, — lui prescrivait de donner suite à la promenade maritime dont l'achat récent du yacht fournissait le prétexte. Lady Gosstree y servirait de chaperon à lady Charlotte, qui, par surcroît de précaution, avait amené à bord un frère plus jeune qu'elle et fort lié avec Wilfrid Pole. Des trois dames de Brookfield, Adela seule était embarquée, Cornelia n'ayant pas voulu quitter leur père, bien que les soins d'Arabella, la ménagère par excellence, dussent amplement suffire au pauvre vieillard valétudinaire.

Le plus surprenant de ces arrangements ne fut pas après tout le parti pris de Cornelia, — bien qu'il donnât lieu à quelques interprétations plus ou moins désobligeantes, — mais la conduite de son quasi-fiancé, sir Twickenham Pryme, qui, au lieu de rester à Brookfield en adorateur assidu, imagina de se rendre au bord de la mer sous prétexte de santé, puis de monter à bord du yacht où se trouvait la cadette des *misses* Pole.

Il y trouva Georgiana Ford et Merthyr Powys, ces derniers fort attentifs aux moindres démarches de Wilfrid. Sans avoir échangé aucunes confidences positives, le frère et la sœur s'étaient compris comme à l'ordinaire; Georgiana savait maintenant à quoi s'en tenir sur le vif intérêt que Merthyr manifestait en toute occasion pour la mystérieuse destinée d'Émilia, et tâchait d'accoutumer sa pensée à la situation nouvelle que lui faisait un entraînement dont elle l'avait cru pour jamais affranchi. Le vieux Belloni appartenant à une organisation secrète formée par l'exilé Marini, et dont Georgiana elle-même faisait partie, elle avait pu s'assurer qu'on y avait fait entrer Émilia, et qu'habitué à mettre

en œuvre les éléments les plus divers, Marini la destinait à une mission sur le continent.

Merthyr, informé par elle de ce détail important, n'en avait point paru autrement satisfait.

« Les femmes, disait-il, devraient rester étrangères à de pareilles combinaisons. » — Sur quoi sa sœur lui fit remarquer qu'il n'avait pas manifesté le même scrupule quand, pour lui complaire, elle s'était fait initier.

Du reste, à partir de ce moment, une correspondance active s'établit entre Marini et Georgiana; on devine quel pouvait en être le sujet.

On débattait un jour, à bord du yacht, après plusieurs relâches, sur la route à tenir désormais. Lady Charlotte et par conséquent Wilfrid votaient pour les côtes du Devon. Georgiana, sur ces entrefaites, reçut une dépêche télégraphique : « Nous irons à Douvres, » dit-elle tranquillement. Lady Charlotte protesta contre cette décision, mais Wilfrid s'abstint cette fois de lui prêter secours, et lady Gosstree, qui avait un certain faible pour ce beau cavalier en même temps qu'une grande déférence pour la sœur de Merthyr, trancha la question en faveur de Douvres.

Là s'était accompli, peu de jours avant leur arrivée, une espèce d'*imbroglio* passablement bizarre. Belloni et sa fille, arrivés par *le South-Eastern railway*, étaient allés sur la jetée de l'amirauté, où se rencontra, — par hasard croyaient-ils, mais en réalité par les soins de miss Ford, — un de leurs compatriotes embusqué sur leur passage, et qui les invita poliment à dîner avec lui à l'hôtel du *Lord-Warden*. Le vieux musicien, à qui on avait prodigué rasades sur rasades, fut facilement entraîné à manquer le départ du paquebot qui devait le porter sur la côte de France. Pendant qu'il s'oubliait

ainsi, le télégraphe jouait, miss Ford était prévenue, et le tout-puissant Marini, cédant à ses pressantes instances, se hâtait d'accourir en personne pour contremander le voyage de ses deux émissaires, qu'on avait tout à coup perdus de vue, — soit qu'il les eût ramenés à Londres, soit qu'il les eût momentanément abrités dans quelqu'un de ces *dessous* à l'usage de sa mystérieuse politique.

Les choses en étaient là quand le yacht parut en vue du fameux *rocher de Shakspeare*. Wilfrid mit un empressement marqué à sauter dans la première des deux embarcations qui vinrent chercher les passagers pour les conduire à quai. Lady Charlotte ne contraria aucunement cette manœuvre suspecte; mais tout en repoussant d'une main tremblante le canot où il lui offrait de prendre place, elle le suivait d'un regard assez peu cordial, et qui n'exprimait pas la confiance la plus absolue.

Venue à terre une heure ou deux après lui, elle se sépara hardiment de lady Gosstree, et, s'autorisant de ce qu'elle avait son frère pour cavalier, alla s'installer dans un autre hôtel que celui où le reste des passagers du yacht avaient élu domicile, — moins Wilfrid cependant, dont on n'avait plus de nouvelles depuis le débarquement. Merthyr Powys l'avait seulement aperçu échangeant sur la jetée une poignée de main avec M. Périclès, lequel montait sur le *packet* à destination de Calais.

« Jamais je ne les avais vus de si bon accord, disait-il à sa sœur avec un accent où perçait quelque ironie, et le dernier mot de Périclès, accompagné d'un grand éclat de rire, a été celui-ci : « Bien des gens émigrent « avec les hirondelles; quant à moi, tout frileux que « vous me connaissez, je ne poursuis que les rossi-

« gnols. » Là-dessus, Wilfrid s'est égayé lui aussi, et du meilleur de son cœur. Ne vous semble-t-il pas, Georgiana, qu'il en avait le droit? »

XV

Le lendemain au soir, après une journée sans doute bien employée de part et d'autre, Wilfrid et lady Charlotte rentraient, entre sept et huit heures, dans leurs résidences respectives; mais le premier revenait seul et le front chargé de soucis, la seconde était radieuse et en compagnie d'une autre femme qui semblait la suivre à regret. Deux heures plus tard, Wilfrid lisait avec un étonnement, une émotion indicibles, le premier billet que lady Charlotte lui eût jamais écrit.

« Il faut, lui disaient ces deux lignes tracées à la hâte et presque indéchiffrables, il faut que je vous parle sans retard. Venez au *Clarence*, et sur-le-champ! Vous m'y trouverez absolument seule. »

Que se passe-t-il d'inouï? pensa Wilfrid, pour qui cette audacieuse démarche, de la part d'une pareille femme, était comme une énigme insoluble; — mais il n'y avait pas à réfléchir. L'obéissance était de devoir strict, et d'ailleurs, dans les explications que pouvait amener cette entrevue à une heure aussi tardive, pourquoi l'occasion ne s'offrirait-elle pas de recouvrer sa liberté?... Cette pensée donnait quelque chose de joyeux à sa physionomie et à ses allures, tandis qu'il courait au singulier rendez-vous donné par l'impérieuse Charlotte.

Une lettre d'Arabella, reçue le matin même, ne laissant plus aucun doute sur la situation critique de la maison Pole et compagnie, l'honneur lui prescrivait

de ne point dissimuler à lady Chillingworth le bouleversement probable, la catastrophe imminente dont elle aurait à subir les chances.

Était-il probable qu'elle s'y résignât?

« Non, non, se répondait-il, répétant à son insu les paroles de sa sœur Cornelia. Je suis pauvre, donc je suis libre. Maintenant, ajoutait-il, épouserai-je Émilia? »

Ici ses idées perdaient quelque peu de leur netteté, troublées par un conflit de sentiments affectueux et de vues mondaines.

« Quel singulier couple nous ferions, s'écriait-il intérieurement. Pour rien au monde, je ne la laisserais monter sur le théâtre; et dans un pauvre cottage, ou bien sous ma tente de lieutenant, sans même un pauvre piano dont elle pût s'accompagner, que deviendrait ce gentil rossignol? »

Introduit sur-le-champ près de lady Charlotte, il débuta, tout embarrassé, par une sotte question :

« Vous êtes seule?

— Certainement, lui répondit-elle avec un petit rire strident.... Vous le voyez de reste.... Mais soyez tranquille, j'ai fait prévenir Georgiana Ford, qui viendra partager avec moi la chambre voisine. Toutes convenances ainsi seront scrupuleusement gardées. »

Wilfrid laissait percer quelque trouble. Il se rapprocha de la fenêtre ouverte, donnant sur le port, où la vue de son yacht, immobile sous les clartés de la lune, l'attrista un moment. — Affaire finie, se disait-il. — Puis, machinalement, il se dirigeait du côté d'une porte entre-bâillée, comme pour la fermer aussi : — Ma chambre à coucher, lui dit tranquillement lady Charlotte; — cet avis sacramentel le fit reculer de trois pas.

« Vous avez l'air inquiet, reprit-elle.... Avant d'aborder tout autre sujet, laissez-moi vous demander si vous auriez reçu quelque fâcheuse nouvelle.

— En effet, répondit-il avec une négligence un peu affectée, les nouvelles d'aujourd'hui ne sont pas bonnes. Un lieutenant au service de la reine doit-il, selon vous, se regarder comme ruiné lorsqu'il est strictement réduit à sa paye?

— Il lui est permis de le croire, » répliqua lady Charlotte sans ajouter un mot de plus et sans manifester aucune espèce de curiosité sur ce qui pouvait donner lieu à une pareille question.

Wilfrid fut en quelque sorte humilié de ce beau sang-froid.

« Je serais tenté de me le dissimuler, continua-t-il, pour n'avoir pas à me représenter les conséquences probables d'un pareil événement....

— Sinistre préambule! interrompit Charlotte, qui s'était enfin levée de son fauteuil.... Voyons, votre famille est ruinée? posivement, absolument ruinée?

— J'ai tout lieu de le craindre.

— Et vous ne le savez que d'aujourd'hui?

— D'aujourd'hui seulement.

— Eh bien! moi, j'étais mieux informée.... Vous ne m'apprenez rien de nouveau.... Il y a un grand mois que je suis au courant de tout ceci.

— Douteriez-vous par hasard de ma bonne foi, de mon honneur?

— Rien au monde, entendez-moi bien, rien au monde ne m'en ferait douter.

— Vous le saviez? reprit-il après un silence.

— Je le savais.... Comment? Peu vous importe; mais je n'ai pas cru qu'il me convînt d'aller au-devant de vos confidences à ce sujet. Du reste, j'y comptais,

ajouta-t-elle, adoucissant le timbre métallique de sa voix. Entre amis on ne se cache rien.

— *Entre amis?* nous le sommes donc toujours?...

— A cet égard, un malentendu me semble impossible. »

Le malheureux, partagé entre la reconnaissance qu'il avait à exprimer et le souvenir des phrases dont il comptait se servir pour se ménager une « sortie » de bon goût, ne savait plus que dire, et balbutiait d'une façon désespérante.

Sa terrible interlocutrice lui vint charitablement en aide.

« Implorez-vous, lui dit-elle, la permission de tenir notre engagement pour nul et non avenu? »

La porte de la prison s'ouvrait toute grande, et le geôlier disparaissait, au moins jusqu'à nouvel ordre; mais il fallait avoir le courage de franchir le seuil, et cela sans hésitation, sans phrase, sans madrigaux. — Wilfrid se noya dans une période sentimentale, tout en contemplant lady Charlotte, dont il analysait les traits et la physionomie avec une amertume critique. — Au surplus, même en ce moment, la franchise éclatante de son regard le fascinait encore.

« Le monde jugera peut-être mal ce que j'ai à vous dire, interrompit-elle, abaissant sur ces yeux si expressifs des paupières qui semblaient légèrement humides, mais rien de ce que vous auriez à m'apprendre ne me ferait changer à votre égard.... Quant à vous, liberté complète.... Vous n'avez qu'à vouloir, et tout est fini. Voilà, j'espère, de la franchise. »

Wilfrid, nécessairement pénétré de reconnaissance, en était pourtant à cette réflexion qu'avant le mot « engagement » prononcé par lady Charlotte elle-même, il n'existait entre eux aucun lien dont on ne

pût se débarrasser moyennant quelques précautions diplomatiques.

« Sachez d'abord, reprit-elle, que je n'ai pas de dot.... ou, pour préciser un chiffre, ce qui vaut mieux, je possède, en tout et pour tout, un millier de livres sterling. Les avoir conservées dans une position comme la mienne peut passer pour une espèce de miracle, et donnerait une haute idée de ma prudence à bien des gens avisés. Je ne parle pas, cela va sans le dire, de quelques écrins assez bien garnis. En revanche, mes habitudes sont simples. Monter à cheval m'est agréable, mais je m'en passe aisément. Un château me plaît, je me contente d'une maisonnette. J'aurais volontiers un chef de cuisine venu de France, mais je dîne tout aussi volontiers avec un seul plat. La vie de salon ne m'est pas antipathique, mais je consentirais sans peine à ne sortir que si j'étais battue par mon mari. »

Wilfrid, se penchant sur la main qu'elle lui avait laissé prendre, et baisant cette main aristocratique, murmurait tout bas :

« Un pauvre lieutenant!...

— Comptons pour rien votre grade, reprit lady Charlotte avec une assurance hautaine. Mon crédit suffira pour vous ouvrir l'accès de la carrière diplomatique. En supposant que vous restiez sur les cadres de l'armée, l'Orient offre mille occasions de se distinguer comme envoyé militaire. Nous prendrons d'ailleurs ce qu'on nous donnera, quitte à vivre simplement.

— Vous faire descendre si bas!... s'écria Wilfrid, que tant de sincérité, tant d'abnégation diminuaient à ses propres yeux.

— Si bas? répéta lady Charlotte en posant le bout de ses doigts effilés où devait battre le cœur qu'elle

voulait gagner de haute lutte; puis, comme étonnée de sa hardiesse, elle rougit.

— Il est donc bien vrai que vous m'aimez! » murmura Wilfrid ébloui.

Ils étaient là, face à face : l'homme, indécis, irrésolu, pris à son priége, séduit par quelques brillantes perspectives, se demandant où il trouverait assistance plus certaine et plus utile, lumière plus invariable, guide plus expert; la femme, au contraire, courageuse et marchant au but sur des charbons ardents, sans hésiter, sans sourciller, décidée à tout, mais par-dessus toute chose décidée à vaincre, belle de ses anxiétés secrètes, de sa fierté un moment soumise, de cette ardeur troublée que pour la première fois elle ne songeait plus à réprimer, armée d'un sourire désespéré que trahissaient la moiteur de ses mains et l'éclat mouillé de ses grands yeux bleus.... Pour qui parier, je vous le demande.

« L'amour dans le mariage vous semblait, je crois, du superflu? demanda Wilfrid d'une voix beaucoup plus caressante.... Je vous préviens que je ne suis pas de cet avis.

— Peut-être ne me suis-je pas exprimée aussi nettement que vous le dites; mais enfin, voyons. Exigez-vous que l'amour soit égal des deux côtés? Et si un seul des contractants en apporte assez pour deux, cela ne suffit-il pas?... Pour peu que vous soyez de cet avis, je me regarderai comme dispensée d'examiner votre quote-part. »

Cette flatterie, d'une délicatesse un peu subtile, méritait un accusé de réception. Wilfrid serra vivement la main qu'il tenait encore.

« Est-ce là répondre? reprit Charlotte.

— Doutez-vous de moi? répliqua Wilfrid.

— Franchement je le pourrais, si vous n'étiez jamais plus catégorique.... Nous changeons de rôle, je vous en avertis. »

Encore une fois ramené au pied du mur, Wilfrid termina une protestation équivoque par ces mots, prononcés cependant avec une certaine chaleur :

« Ma présence ici ne répond-elle pas à votre question?

— Par l'affirmative, n'est-ce pas? » lui demanda Charlotte, qui s'était rapprochée de lui comme pour lui glisser ces mots à l'oreille.

Elle n'avait maintenant qu'à se pencher un peu plus, à le frôler de l'épaule, pour obtenir un aveu de lui beaucoup plus explicite, beaucoup plus tendre. Si elle hésitait encore, ce fut générosité pure. Voyant que Wilfrid cherchait en vain le mot de cette situation critique :

« Vous craignez, n'est-ce pas, que je ne doute de vous? reprit-elle; mais vous-même, êtes-vous bien convaincu d'avoir en moi la compagne qu'il vous faut?

— Certes! dit-il. Courage, dévouement, rien ne vous manque. Vous êtes de l'acier le mieux trempé.

— Acier me plaît, et je vous remercie de cette comparaison guerrière.... Vous verrez, mon féal chevalier, quelle bonne épée je serai dans vos mains.

— Je ne lui demanderais que d'être un peu plus souple, ajouta Wilfrid. Ce cou-là (et il le désignait du bout de son petit doigt) ne semble vraiment pas disposé à subir le joug.

— Il peut plier, cependant, mais pour qui m'aime.

— Pour moi donc?

— Oui, si vous m'aimez.... Si vous m'aimez, » répéta-t-elle en s'éloignant de Wilfrid au moment où le mot décisif allait sortir de ses lèvres. Il n'en fut pas moins

prononcé, mais sans un élan aussi vif qu'elle l'attendait, et presque sur le ton du reproche.

« Vous le savez bien, froide statue, que vous êtes adorée !

— Et le suis-je seule ?... On m'a dit le contraire, je vous en préviens ; mais je n'ai aucune foi dans ces commérages. Ce n'est pas vous qui auriez trahi à ce point les devoirs hospitaliers. Au surplus, si quelque caprice vous avait un moment détourné de moi, un simple désaveu me le ferait oublier. Tenez, voici mes deux mains ; prenez-les, et rassurez moi !... Miss Belloni....

— Je n'ai jamais aimé miss Belloni, dit Wilfrid, qui commençait à perdre son sang-froid, et j'appartiens tout entier à Charlotte Chillingworth. Désarmez donc, fière amazone ! » ajouta-t-il, essayant de l'attirer à lui ; mais les bras seuls de l'altière *lady* cédèrent à ce léger effort : son cou demeura inflexible, sa tête plus que jamais resta rejetée en arrière.

Tout à coup les mains qu'il tenait emprisonnées cherchèrent à fuir l'étreinte de ses doigts brûlants, et comme elles rencontraient une résistance invincible :

« Pour l'amour de Dieu, s'écria Charlotte, épargnez, épargnez cette enfant ! »

Émilia était debout sur le seuil de cette porte que Wilfrid n'avait pas osé fermer.

XVI

Appelée, comme on l'a vu, à partager pour une nuit le domicile de lady Charlotte à l'hôtel *Clarence*, Georgiana Ford, sans que rien l'y préparât, était arrivée à temps pour assister à la scène étrange dont l'apparition

d'Émilia fut le signal. Elle comprit ensuite que son frère devait être informé sans retard d'un incident qui le touchait de si près. Aussi, toute tremblante encore et tout émue, s'empressa-t-elle de rentrer à l'hôtel dont les passagers du yacht occupaient la plus grande partie.

Deux heures du matin venaient de sonner. Merthyr Powys écrivait à Marini pour quelque détail de leur grande entreprise, quand Georgiana parut ainsi devant lui, et, presque sans préambule, avec une sorte d'incohérence, lui rendit compte de ce qu'elle venait de voir et d'entendre. Il écoutait, les yeux baissés, et s'efforçant de sourire, ce que sa sœur avait à lui dire de l'insistance inouïe avec laquelle Émilia s'était permis de revendiquer, devant une rivale ouvertement préférée, les droits qu'elle se croyait sur le cœur de Wilfrid.

Effarouchée par l'obstination et ce qu'elle appelait « l'immodestie » de leur jeune protégée, la pieuse Georgiana ne savait plus que penser.

« Dieu me sauve, disait-elle, d'une passion qui nous pousse à l'oubli de toute convenance et de toute réserve féminine ! »

Il ressortait clairement d'ailleurs du récit de la sœur de Merthyr qu'à toutes les prières d'Émilia Wilfrid opposait une réponse invariable, répétant du même ton, avec un visible embarras : « Je suis lié par mes promesses; lady Charlotte sera ma femme....

— En vérité, interrompit ici Merthyr, ce jeune homme ne devait pas se trouver à l'aise.... Mais comment a pu se dénouer une situation pareille ?

— Par une résolution violente et soudaine de cette bizarre enfant. A bout de larmes et de supplications, elle s'est tout à coup précipitée hors de la chambre et

de la maison. Wilfrid hésitait à la suivre. Lady Charlotte l'y a autorisé du regard. Il s'est alors élancé sur les traces de la fugitive; mais l'avance qu'il lui avait laissé prendre a rendu ses recherches inutiles. Ni aux alentours de l'hôtel, ni même à la gare du chemin de fer, où naturellement il s'est enquis d'elle, personne ne l'avait aperçue.

— Eh bien! dit Merthyr après avoir attentivement écouté sa sœur, je me charge, moi, de retrouver Émilia. Si elle n'est pas allée du premier élan se précipiter dans la mer, nul doute qu'elle ne soit présentement sur la route de Londres. Seulement, pour éviter d'être suivie, elle aura fait à pied le trajet de la première station. Il importe que nos amis soient prévenus sans retard.... Faites porter ce chiffre aux bureaux du télégraphe, » ajouta-t-il après avoir rapidement tracé une dépêche que Marini pouvait seul comprendre.

Lady Charlotte, chez laquelle il courut ensuite, le reçut avec une affectation d'indifférence et d'ironie qui ne lui parut pas tout à fait appropriée aux circonstances.

« Que voulez-vous, disait-elle. J'ai cru bon, dans l'intérêt même de cette enfant, de mettre un terme à des poursuites compromettantes.... Est-ce bien dans son intérêt seul, cher Merthyr? Ne serait-ce point aussi dans le vôtre? Accusez-moi de cruauté, appelez-moi *Autrichienne*, si vous voulez, mais sachez que, pour elle, pour vous et pour moi, j'ai cru bien faire. »

Merthyr Powys prit tranquillement la main qu'elle lui tendait, et avec toute la gravité d'un médecin :

« Vous avez la fièvre, » lui dit-il après lui avoir tâté le pouls.

Au fait, il ne se trompait guère. Malgré ses dehors insouciants, la fière *lady* s'en voulait mortellement

de s'être engagée dans un conflit tout à fait ridicule selon elle, puisqu'un homme en était l'objet. Victorieuse, elle en était presque venue à mépriser, sinon à regretter son triomphe.—En eût-il été de même, si Wilfrid l'eût réellement aimée? Voilà ce dont il est permis de douter.

Au total, elle l'avait choisi, elle l'avait lié à elle par un engagement à peu près inviolable, et la passion dont il était l'objet rehaussait le prix de sa conquête. Ces emprunts à l'amour d'une rivale sont beaucoup moins rares qu'on ne pense.

L'heure du déjeuner venue, il se manifesta chez les passagers du yacht une certaine fatigue de cette vie de touriste qui les avait un moment réunis. Lady Gosstree ne se souciait plus guère de prêter sa responsabilité morale aux *fugues* capricieuses de lady Charlotte et aux coquetteries erratiques de miss Adela, qui, sans trop décourager sir Twickenham Pryme, s'était engagée avec le capitaine Gambier dans une espèce de « petite guerre » passablement périlleuse. Wilfrid n'avait plus qu'une pensée, courir à Londres et savoir ce qu'était devenue Émilia; il alléguait pour prétexte l'état de son père, l'impérieuse nécessité de l'aller rejoindre. Chacun, enfin, avait soif de liberté.

La séparation eut lieu au sortir de table, et les adieux s'échangèrent en même temps que les derniers toasts, au bruit des bouchons qui sautaient et des verres entrechoqués.

. .

Émilia, cependant, presque seule dans un wagon, regardait, — la plupart du temps sans les voir, — les prés, les vallons, les bouquets de bois, les villages qui défilaient rapidement le long de la voie ferrée.

Ses sensations étaient bizarres. Elle se prit d'amitié

pour un vieux chêne qui, poussant vers elle deux longues branches, semblait lui tendre les bras. Un rustre, passant au galop sur un cheval de charrette qu'il montait à poil, lui fournit un motif de valse qu'elle se mit à fredonner; mais, dominant tout, le sentiment d'une ruine complète lui causait de temps à autre une horrible angoisse. Soudainement privée de cette affection qui devait lui tenir lieu de tout, à quoi se rattacher désormais?

« Ma voix! s'écria-t-elle soudain, ma voix!... J'ai encore ma voix!... »

Ce fut ainsi qu'elle sortit du premier étourdissement où l'avait plongée ce coup de massue qui venait de la frapper, et dont elle avait pour ainsi dire perdu mémoire. L'instant d'après, toute lueur d'espérance lui parut horrible. Elle aimait mieux les ténèbres, et n'en imaginait pas d'assez épaisses pour y enfouir sa honte.

Une chose lui paraissait incompréhensible.

Pourquoi Wilfrid lui avait-il fait savoir qu'il passerait à Douvres? Pourquoi lui avait-il demandé de l'y attendre? Pourquoi lui ménager ainsi l'abandon le plus outrageant et le plus pénible?

Ces questions étaient un labyrinthe où sa raison se perdait.

« Pourquoi? pourquoi? » redisait-elle machinalement, et machinalement aussi la valse qu'elle venait de trouver, unie au souvenir de ce paysan au galop, occupait sa pensée et revenait toute rhythmée à ses lèvres.

Elle était abîmée dans sa rêverie somnolente, quand, à peine descendue de wagon, elle se trouva devant Marini et sa femme, avertis par le télégramme de Merthyr Powys. Ils l'emmenèrent chez eux sans qu'elle opposât la moindre résistance.

Plus de ressort, plus de volonté pendant les semaines qui suivirent ce retour : une créature passive, qui, de longues heures durant, s'accoudait à la croisée, regardait le brouillard, et, — symptôme plus grave, — écoutait d'une oreille impassible grincer, détonner les orgues des rues. Quant à chanter elle-même, la protégée de Merthyr n'y songeait pas.

Giulia Marini, dans leurs promenades de chaque jour, ne manquait jamais de lui parler de leur chère Italie et du bon marché de toute chose sur cette terre opulente. La jeune fille semblait lui prêter quelque attention, mais au fond ne s'occupait ni des vins de Toscane, ni des blés de Lombardie, ni du chocolat de Turin ; — elle suivait de l'œil ces feuilles jaunies que, dans les parcs, le vent détachait des arbres et promenait un moment sur ses ailes humides : elles finissaient toutes par tomber dans la boue, et ce dénoûment inévitable préoccupait Émilia.

Un matin, miss Belloni et Giulia rencontrèrent l'ancien organiste de Hillford, devenu *sir* Purcell Barrett, mais tout aussi pauvre que par le passé, le titre seul de son père lui étant échu comme héritage. Il sollicita l'autorisation de voir quelquefois la jeune Italienne, et comme celle-ci paraissait disposée à l'accueillir, les Marini lui ouvrirent leur maison, après avoir toutefois obtenu le consentement de Merthyr Powys.

La mélancolie de plus en plus sombre où tombait peu à peu l'*ami* de Cornelia éveillait chez miss Belloni une pitié profonde.

« Voilà pourtant, disait-elle, voilà où j'en serais, si je n'avais pas ma voix. »

Elle lui donnait ensuite quelques conseils pratiques, excellents en eux-mêmes, mais dont il avait soin de se démontrer la parfaite inutilité, à grand renfort de lo-

gique subtile; — l'art de se rendre malheureux avait en lui un adepte de premier ordre.

XVII

Vainement Giulia Marini voulait, de temps à autre, obtenir d'Émilia qu'elle se remît au chant. La pauvre enfant se bornait à essayer timidement quelques notes. On eût dit qu'elle avait peur de constater ce qui lui restait encore de son unique avoir, du trésor caché au fond de son larynx.

Le poëte Tracy Runningbrook, que le hasard d'une promenade lui fit aussi rencontrer, ouvrit d'autres perspectives à son imagination.

De tous ses amis, c'était le seul qui fît hautement profession de n'aimer point la musique. En revanche, il exprimait à la jeune Italienne son admiration enthousiaste pour certains dons qui, — disait-il sans s'expliquer autrement, — devaient lui faire, à eux seuls, une destinée brillante, lui assurer une incontestable royauté. Émilia, naturellement, avait compris qu'il s'agissait de sa beauté; mais jusqu'alors elle n'y attachait que bien peu de prix, et n'avait prêté qu'une oreille fort distraite aux compliments dont on la berçait parfois.

Sa détresse actuelle ne la laissait point dans les mêmes dispositions.

« Il faut que je sois bien laide, pensait-elle quelquefois, pour que Wilfrid ait fait si bon marché de mon amour. »

Les regards enthousiastes de Tracy, en l'assurant du contraire, lui firent quelque bien. Elle le pria de venir la voir, et se surprit devant sa glace, ajustant de

son mieux sur elle les plus belles pièces de sa modeste garde-robe.

« Je ne chanterai pas, se disait-elle, et je verrai bien s'il me trouve aussi jolie qu'il le prétend. »

Tout en formant ce beau projet, elle risqua une gamme ascendante, qui se termina par un accès de toux. Une exclamation de frayeur tout à fait involontaire suivit cet essai malheureux; puis elle renouvela sa tentative, qui aboutit au même résultat. Une note grave qu'elle émit alors, et qu'elle voulut *tenir* un peu longtemps, sortit péniblement et dépourvue de toute sonorité : la respiration lui manqua.

« Suis-je donc malade? serais-je enrhumée? Je ne tousse pourtant pas; ce soir, décidément, je ne suis pas en veine! »

Et là-dessus, d'une main plus agile et plus soigneuse, elle disposait les nattes de sa magnifique chevelure, les plis de son vêtement de soie. Le miroir semblait la féliciter du succès de ses efforts, et s'examinant avec attention, elle essayait de se représenter au juste l'impression que pouvait produire l'ensemble des traits qu'elle étudiait avec tant de curiosité; puis elle se demanda comment elle était au moment où les yeux de Wilfrid l'avaient contemplée pour la dernière fois : question difficile à résoudre, et dont la solution absorba bientôt toutes ses pensées.

Au fond, sa préoccupation principale, son vœu le plus ardent, étaient de « valoir » quelque chose, d'avoir quelque chose à donner.

Tracy, qu'elle attendait avec une sorte de curiosité, se fit excuser par sir Purcell, et celui-ci la pria de chanter. Émilia refusa sous prétexte de rhume; mais dans un moment où la surveillance de Mme Marini lui parut en défaut, posant un doigt sur ses lèvres, elle

glissa un papier plié dans la main du pauvre baronnet. C'était une prière de l'attendre le lendemain matin, à dix heures, dans un endroit désigné.

Elle arriva exactement au rendez-vous, où sir Purcell se trouvait déjà.

« Quel affreux brouillard! lui dit-elle, abritant de la main ses lèvres saisies par le froid.... Tâchons maintenant de n'être pas suivis. Je voudrais aller dans la Cité. »

Purcell, sans autre question, fit avancer un *cab*, dont il leva les glaces une fois qu'ils y furent installés. Le bruit des roues obligeait cependant sa compagne à parler très-haut et à forcer son organe déjà voilé.

« Je veux, lui disait-elle, je veux partir pour l'Italie, et sans le moindre délai. Mon père y consent. M. Périclès a offert de pourvoir à mes dépenses. Attendre encore, rester ainsi à la charge de mes amis, je ne le puis vraiment pas. Il faut que je parte; mais soyez tranquille, j'aimerai toujours l'Angleterre. »

Sir Purcell, souriant de cette naïveté, lui demanda si M. Périclès était à Londres.

« On nous le dira dans la Cité, répondit-elle. Tout le monde l'y connaît; il est si riche! »

Près de la Banque, sir Purcell descendit de voiture et paya le cocher, priant Émilia d'attendre devant un magasin qu'il eût pris les informations requises. Elle n'y était pas depuis cinq minutes, qu'une voix irritée, du fond d'un élégant coupé, l'apostropha par son petit nom :

« Sandra, disait cette voix, venez, montez vite! J'ai à vous parler! »

C'était justement M. Périclès.

« Grand merci! continua-t-il, sans écouter les ques-

tions de politesse par lesquelles Émilia cherchait à l'apaiser.... Vous m'avez fait assez courir. A Paris, à Genève, au Lac-Majeur, pas la moindre nouvelle. A Milan, pas davantage; mais j'y reçois une lettre signée Giuseppe Belloni : « *Marini m'a retenu à Douvres,* » disait cette lettre. La police autrichienne l'avait ouverte, cela va sans dire, et j'ai passé de ce fait quatre grands jours en prison, moi, Antonio Périclès Agriolopoulos!... Comment trouvez-vous la plaisanterie? »

Sir Purcell revenait en ce moment, fort à propos pour rendre quelque assurance à la jeune fille décontenancée.

« Nous vous cherchions justement, balbutiait-elle.

— Mensonge! mensonge! interrompit Périclès.

— J'ai l'honneur de vous affirmer, dit alors sir Purcell, que miss Belloni vous a dit l'exacte vérité.

— A la bonne heure, répliqua Périclès saluant le nouveau venu avec cette déférence obséquieuse qu'un homme du monde obtenait toujours de lui.... Je vous prends au mot. Vous allez monter chez moi. Je ne fais que d'arriver. Vous excuserez le désordre de mon cabinet.

« Et maintenant, reprit-il quand ils furent installés, notre voix, où en est-elle? »

Émilia pâlit devant cette question à brûle-pourpoint, et ses inquiétudes lui revinrent.

« Vraiment, hasarda-t-elle avec timidité pour retarder au moins de quelques secondes la redoutable épreuve,... après celles que vous avez dû entendre....

— Allons donc, un tas de canards!... On ne chante plus, on glousse. C'est à désespérer de la musique.... Commencez, Sandra, je suis tout oreilles! »

De plus en plus craintive, Émilia fondit en larmes.

« Bon, des vapeurs, à présent? reprit l'inexorable

dilettante.... Levez la tête, voyons!... Chantez : *Sempre al tuo santo nome.* »

Comprimant ses larmes, elle chanta; mais à la troisième mesure elle fut forcée de s'arrêter, malgré les exclamations impatientes de son terrible juge, qui l'eût littéralement injuriée sans la présence de sir Purcell.

Sur de nouvelles instances, plus péremptoires que les premières, elle essaya de nouveau l'air demandé; mais après un impuissant effort, cachant son visage dans ses mains, elle s'arrêta pour la seconde fois. La stupéfaction de M. Périclès était à son comble.

« Encore, disait-il, encore cet *ut* grave! Encore! encore!

L'*ut* ne sortant pas :

« Une octave dans le registre du *contralto*, voyons, voyons! »

Et il regardait la pauvre enfant avec une attention maligne qui augmentait encore un désarroi déjà complet.

Sir Purcell intervint, alléguant le froid, le brouillard, l'émotion.

« Mille grâces! interrompit Périclès, mille grâces en vérité!... Je sais maintenant à quoi m'en tenir. Voilà ma prédiction réalisée.... Plus de vingt fois j'ai voulu prémunir cette évaporée contre son fol entraînement.... A vingt ans, elle eût été *prima*, l'Europe à ses pieds, gagnant ce qu'elle aurait voulu; mais on ne m'écoutait pas, on suivait son caprice,... et voilà le résultat! »

Émilia, sa main dans la main de sir Purcell, essuyait ce flot de paroles dures.

« C'est impossible, disait-elle, c'est impossible. A mon âge, on ne perd pas sa voix; laissez-moi essayer encore.

— A votre aise.... J'écoute : *Sempre al tuo santo....* Allons, commencez! »

Un moment après, il se démenait sur son fauteuil, riant comme un possédé. La note, forcée par Émilia qui voulait à tout prix vaincre l'obstacle, était sortie horriblement discordante : le rire même de Périclès pouvait passer pour harmonieux, en comparaison.

« Adieu! lui dit simplement la jeune Italienne en lui offrant la main.

— Adieu! » répondit-il tout aussi laconique, et il courut lui ouvrir la porte avec une courtoisie exagérée à dessein.

En passant devant lui, sir Purcell lui jeta un tel regard qu'il se tint pour averti de ne rien ajouter. Seulement, lorsque ses deux visiteurs furent presque au bas des degrés :

« A propos, leur cria-t-il, vous savez que les Pole sont en pleine débâcle? »

Ces mots à peine lâchés, il s'en repentit, car sir Purcell remonta quatre à quatre.

« Je ne vous demanderai point d'excuses pour mes amis, dit-il au millionnaire terrifié.... De votre part, elles sont tout à fait superflues; mais vous allez me promettre formellement de garder un silence absolu sur ce qui les concerne. Cette promesse, il me la faut immédiate et positive. »

Le Grec eût volontiers équivoqué; mais le froid et ferme regard de son interlocuteur ne lui laissait qu'une issue. Il prit en deux mots l'engagement requis. Sir Purcell, sans rien ajouter, lui tourna le dos et descendit pour rejoindre Émilia.

Dans l'épais brouillard, la jeune Italienne avait disparu.

XVIII

Maintenant où aller? Quand Émilia eut vu, — car elle le vit, — sir Purcell passer à quatre pas d'elle, sans se douter qu'elle était là, tapie dans la brume, elle se posa cette formidable question.

Des hommes, des femmes en plus petit nombre, tous enveloppés de vêtements épais, défilaient devant el'e, sortis tout à coup de la vapeur ambiante où ils se replongeaient l'instant d'après. Que n'eût-elle pas donné pour se jeter dans les bras d'une de ces femmes et appuyer un moment sa tête sur un cœur sympathique à ses souffrances!

Cette aspiration, ce besoin de pitié, la ramenèrent, comme en dépit d'elle-même, vers la maison qu'elle venait de quitter. Quelle immense consolation ne seraient pas ces simples paroles, sortant de la bouche de Périclès :

« Allons, enfant, ne vous affligez point trop! Cette voix perdue se retrouvera. »

Il y avait dans cette simple chance, — bien incertaine, hélas! — un attrait irrésistible auquel une nature aussi impétueuse devait obéir.

Elle rentra rapidement, franchit l'escalier, et se retrouva presque aussitôt devant l'homme qui venait tout à l'heure encore de lui faire si chèrement expier son indocilité.

Le Grec, en la voyant reparaître, savoura de nouveau les douceurs d'une cruelle revanche. Il n'avait qu'à se taire, à lever les épaules, à laisser échapper çà et là quelques paroles dédaigneuses, pour voir bientôt à ses pieds, littéralement à ses pieds, cette créature

épuisée, assouplie par le malheur présent et la crainte de l'avenir. Le peu de mots qu'elle obtint de lui étaient calculés pour lui ôter tout courage.

« Tenez, finit-elle par lui dire, ces rues d'où je viens me font horreur; ne me laissez pas retomber dans la foule immonde qui les peuple. Ma voix renaîtra; j'en suis certaine, vous dis-je. Vous pouvez me guérir; j'attends de vous, et de vous seul, mon salut. En échange, écoutez bien, je me donne à vous.... Voici ma main, mon serment est prêt.... Je jure, si ma voix revient, d'être votre femme quand vous voudrez. »

Périclès la regardait avec une curiosité railleuse.

« Mille grâces ! dit-il enfin; je compte mourir célibataire. »

Et par quelques mots difficiles à répéter ici, l'effronté vieillard indiqua nettement le rôle qu'il assignait à la compagne honorée de sa protection.

Émilia l'écoutait sans rougir. Plus elle se jugeait dégradée par de si brutales insinuations, plus elle sentait lui manquer l'espoir de trouver ailleurs l'appui que lui aurait refusé l'impitoyable et puissant millionnaire. Bien certainement, s'il la repoussait, c'est qu'elle avait à jamais perdu la voix, et alors que devenir?

Elle restait, elle écoutait.

Le Grec, l'enveloppant d'un regard glacé, pesait tranquillement ses chances.

« *Basta, basta!* dit-il enfin, lui faisant place à côté de lui sur le divan où il s'étalait.... Vous êtes toujours jeune et jolie.... On peut s'entendre, sur ce pied-là. Qu'en dites-vous, ma mignonne? »

Et il voulut saisir la main de la jeune fille, qui la retira brusquement. Or rien n'exaspère certaines natures comme la résistance que prétend leur oppo-

ser un être évidemment trop faible pour lutter contre elles.

« Eh quoi ? reprit en ricanant l'odieux personnage, c'est là tout ce que vous avez de plus gracieux à m'offrir ?... Vous pouviez, en ce cas, vous dispenser de rentrer ici.

— N'êtes-vous pas un ami pour moi? balbutia la malheureuse enfant.

— L'ami de la signora Belloni, future *prima donna*, cela se pourrait, à la rigueur.... L'ami, simplement l'*ami*, d'une voix perdue? Allons donc, ma petite, vous me connaissez bien mal. »

Encore une fois il essaya de saisir cette main qui se refusait toujours; elle lui échappa de nouveau, mais ses doigts effleurèrent le coude de la jeune fille, qui, relevant le bras, avait pris sans y songer une attitude menaçante, véritable pose de tragédienne.

« Oseriez-vous bien porter la main sur moi? » lui dit-elle avec un calme formidable, un regard écrasant.

Ceci fut dit et *mimé*, — je ne sais pas d'autre mot, — de manière à ravir le vieux dilettante.

« Bon Dieu! s'écria-t-il avec une grimace enthousiaste, quel accent ! quel maintien ! quelle expression ! Complétez cet ensemble par une voix comme était la sienne, à quel rang ne serait-elle pas montée !... Et penser qu'elle a tout sacrifié, à qui, je vous le demande ?... Allez, mignonne, allez, retournez chez votre père !... Si vous recouvrez la voix, tant mieux pour ce brave Belloni ! Quant à moi, voyez-vous, j'aurais grand tort de m'embarrasser d'une femme.... Allez donc, et que Dieu vous garde ! »

Il parlait encore qu'Émilia, s'éloignant d'un pas rapide, était déjà dans la rue.

Elle marcha quelque temps sans avoir pleine conscience d'elle-même; puis, s'apercevant qu'elle suivait instinctivement le chemin qui la ramenait chez Marini, elle tourna court, et reprit sa course errante qui dura jusqu'au soir, sauf une ou deux haltes sur les bancs des parcs.

La nuit vint, les rues s'illuminèrent, le gaz flamboya au-devant des magasins. Émilia marchait toujours.

Derrière les vitrines d'un marchand d'estampes était une magnifique gravure représentant cette brillante cantatrice qu'elle avait tant admirée, tant jalousée, à Besworth. Un vif souvenir de cette soirée lui fut ainsi rendu. Deux passants, deux jeunes gens s'arrrêtèrent à côté d'elle, et, après avoir regardé le portrait, la lorgnèrent quelque peu à la dérobée. Au moment où ils s'éloignèrent, l'un dit à l'autre, assez haut pour qu'elle l'entendît :

« Avez-vous remarqué?... C'est absolument le même type.

— Il est donc bien vrai que je suis belle? se demanda Émilia, non sans quelque intime satisfaction. D'où vient que Wilfrid ne m'aime plus? »

Au pied d'un perron extérieur, deux enfants causaient sans se comprendre. L'un était un petit joueur d'orgue italien, l'autre une bouquetière anglaise de dix à douze ans. Émilia s'arrêta pour écouter, puis elle voulut leur servir d'interprète.

« Je serai battue, car je n'ai pas gagné mes six *pence*, disait la petite.

— Et moi, répondait l'autre, je passe aux verges quand je ne complète pas un shilling de recette. »

Émilia comprit, et voulut les mettre tous deux à l'abri des châtiments ainsi prévus.

« J'ai bien faim, dit le garçon d'une voix plaintive.

— Je n'ai pas encore déjeuné, » répliqua la petite fille.

Émilia comprit encore, et les envoya chez un pâtissier d'où ils revinrent avec quelques gâteaux. Comme ils soupaient ensemble, de bonne amitié, sur le perron, un *policeman* vint qui les voulait chasser de là. Émilia lui demanda un répit qu'il accorda sans peine à une personne si bien mise.

Le même *policeman* ne fut pas peu surpris, deux heures plus tard, de se voir aborder par cette inconnue, qu'il n'avait pu s'empêcher de remarquer, et qui, d'une voix altérée, lui posa une question fort étrange.

« Êtes-vous marié ? »

Le brave homme crut d'abord à une plaisanterie de mauvais goût. Cantonné dans sa vertu officielle :

« Je le suis, répondit-il, et je me demande en quoi cela vous regarde.

— Conduisez-moi donc chez votre femme, » reprit la jeune Italienne avec une assurance qui éloignait tout soupçon.

Le *policeman* flaira sous cette requête inusitée une de ces évasions qui ne laissent pas de se produire assez souvent au sein de la grande capitale, et en attendant que les journaux, confidents ordinaires des familles au désespoir, vinssent lui révéler le nom et l'adresse de la fugitive, il consentit (moyennant une indemnité raisonnable) à la mettre sous la protection de sa respectable épouse.

Émilia passa huit jours chez ces braves gens.

Fatiguée d'elle-même et des autres, elle ne voulait plus ni penser, ni parler, ni écrire. De temps à autre, elle sortait pour marcher devant elle au hasard, et rentrait quand ses pieds lui refusaient service.

Le huitième jour, elle revint comme à l'ordinaire.

Son hôtesse qui la savait au dépourvu, lui demanda par avance le loyer de la semaine suivante. Émilia n'avait plus qu'un ou deux shillings.

« Attendez, dit-elle, je vais chercher de l'argent. »

Puis elle sortit, décidée à ne plus rentrer.

« Voilà qui est fini, se disait-elle sans aucune amertume; maintenant, pour tout de bon, c'est fini. »

Elle s'abandonnait passivement à la destinée, et se sentit pourtant frissonner en songeant à certains propos tenus devant elle sur l'horrible aspect des cadavres repêché dans les eaux bourbeuses de la Tamise.

Chaque jour, cependant, ses amis tenaient conseil, chaque jour ils multipliaient leurs démarches pour savoir ce qu'elle était devenue. Peu curieux d'appeler sur eux l'attention de la police et de compromettre ainsi le sort de leurs grands projets, ils n'osaient suivre la filière officielle des recherches auxquelles on se livre pour retrouver une pauvre créature perdue dans l'immensité de Londres. De là un grand embarras et de tristes perplexités jusqu'au moment où Georgiana Ford, levant les yeux sur son frère et sur Marini :

« Vous oubliez donc, leur dit-elle, tous les services que nous ont déjà rendus nos petits joueurs d'orgue ?... Si elle vient à rencontrer l'un d'eux, très-certainement elle lui adressera la parole. »

Merthyr, à ces mots, serra fortement la main de sa sœur, et Marini, arrêtant sur elle l'éclair de ses grands yeux noirs :

« Il y a dans cette tête-là bien des ressources, » s'écria-t-il avec une sorte d'enthousiasme.

La reconnaissance qui lui était ainsi témoignée ne laissa pas de contrarier et d'humilier notre « sainte, »

car elle ne pouvait au fond se dissimuler qu'elle aurait pu mettre en avant beaucoup plus tôt cette suggestion si bien accueillie.

Quoi qu'il en soit, voici ce qui arriva le surlendemain. Émilia, qui depuis plusieurs heures, ombre livide, spectre affamé, livrée à tous les vertiges de la fatigue, à toutes les hallucinations du désespoir, — et comme prise dans un cercle d'enfer, — se traînait le long d'une des rues qui aboutissent à la Tamise, Émilia comprit vaguement que ses pieds ne pouvaient la porter beaucoup plus loin. Un pont se trouvait en face d'elle ; à côté de ce pont un bout de quai, où l'on descendait par quelques marches boueuses, et dont la solitude l'attirait.

Comme elle mettait le pied sur le second degré, levant tout à coup les yeux, elle vit, accoudé sur le parapet du pont, un petit *vielleux* dont le teint bronzé, les cheveux noirs, la maigreur fluette et nerveuse attestaient l'origine exotique :

« *Sei buon Italiano?* lui demanda-t-elle.

— *Si*, répondit l'enfant d'un ton brusque.

— *Addio!* » reprit Émilia, continuant à descendre.

Ses perceptions n'étaient déjà plus bien nettes ; tout au plus avait-elle conscience du mouvement par lequel, arrivée en bas, elle s'affaissa sur elle-même....

Les premiers mots qu'elle entendit ensuite, après plusieurs heures d'un anéantissement léthargique, furent précisément les derniers qu'elle se rappelât avoir prononcés :

« *Sei buon Italiana?*

— *Si*, » répondit-elle par un effort convulsif, et sans même ouvrir les yeux.

Puis vinrent d'autres propos, inintelligibles pour elle : on la relevait, on pressait ses mains, une eau

parfumée baignait son front et brûlait ses lèvres; enfin elle distingua ceci :

« Merthyr Powys est près de vous et ne vous quittera plus.

— Pourvu qu'il ne me fasse pas remonter là-haut! » s'écria-t-elle avec le peu de voix qui lui restait.

Elle se sentait à l'extrême limite de la vie et de la mort. La mort était pour elle à deux pas, et la vie ne valait plus la peine de remonter l'escalier qu'elle montrait du doigt avec une espèce d'horreur. Elle laissa pourtant sa main dans celle de Merthyr, et après quelques instants, par un caprice funèbre, voulut se pencher sur le fleuve ténébreux :

« C'est si laid ! murmura-t-elle, une noyée !... »

Son sauveur la prit alors par-dessous le bras, et, profitant de cet élan de raison, lui fit gravir les marches glissantes.

Arrivés en haut, il fallut s'arrêter; Émilia n'avait plus ni forces ni souffle.

« Vous savez, disait-elle à mots entrecoupés, vous savez que je n'ai plus de voix ?... Ma voix est morte, je n'ai plus rien.... Cette lumière m'aveugle, ajouta-t-elle en montrant un bec de gaz. Ce bruit me tue.... Sans doute, je ne pourrais me tenir debout. »

Une fois en voiture, et seulement alors, la tête sur la poitrine de Merthyr, elle se mit à pleurer.

Il crut de très-bonne foi qu'elle pleurait son amant perdu, et se raillant lui-même avec une certaine amertume :

« Avis aux vieux garçons ! » s'écria-t-il *in petto.*

Pourtant il était heureux, heureux de sentir ce jeune cœur renaissant palpiter et battre sur sa poitrine, heureux d'être arrivé à temps pour prévenir ce dénoûment

tragique au seuil duquel une série de vulgaires incidents les avaient peu à peu menés, elle et lui.

Émilia reprit, comme en rêve :

« La rivière est un énorme serpent noir.... Elle a des yeux qui font mal. »

Puis, avec un cri :

« Encore ces tortures, encore la faim, l'horrible faim ! »

Merthyr, à ces mots, sentit un froid glacial le pénétrer de toutes parts : il fit arrêter la voiture devant le premier hôtel venu, où, vu l'heure avançée, il put à grand'peine se procurer un morceau de pain.

En l'émiettant sur les lèvres de la pauvre affamée, il l'entendait s'excuser de manger avec si peu de retenue. « Encore un trait de nature ! » pensait notre subtil observateur, qui lisait maintenant à livre ouvert dans cette âme candide.

Il se rendait parfaitement compte de l'espèce de frayeur qu'elle éprouvait à l'idée de se retrouver en face de Georgiana Ford. Cette terreur anticipée n'empêcha pas Émilia de se jeter avec effusion dans les bras de sa pieuse amie, qui venait, poussée par des sentiments assez contradictoires, accueillir la brebis rentrant au bercail.

XIX

Pendant que nous suivions ainsi, pas à pas, la destinée aventureuse de la jeune Italienne, il a bien fallu perdre un instant de vue ce qui se passait à Brookfield. Malgré les désastres imminents qui planaient sur elle, la famille Pole y conservait un train de maison tout à fait brillant, et sa fière attitude imposait silence aux plus malveillants commérages.

Un éclatant démenti leur fut d'ailleurs donné, lorsqu'ils commençaient à prendre quelque consistance, par le rude châtiment que Wilfrid se crut en droit d'infliger à l'opulent associé de son père, pour quelques mauvais propos tenus sur le compte d'Émilia Belloni. M. Périclès n'avait probablement pas à sa disposition les éléments d'une vengeance immédiate, ou peut-être calcula-t-il qu'elle lui coûterait un peu cher. Le fait est qu'il accepta l'outrage, sous réserve de quelques vagues menaces, et se contenta de passer avec armes et bagages, — y compris le fameux collier d'ourson, — dans le camp des *misses* Tinley, justement enorgueillies d'une si glorieuse conquête.

Arabella, cependant, appelée à choisir entre les prétentions d'Edward Buxley, redevenu plus empressé que jamais, et celles de Freshfield Sumner, balançait encore indécise, malgré les instances paternelles.

Sir Twickenham Pryme, inquiet à bon droit des empressements du capitaine Gambier auprès d'Adela, reprenait insensiblement pour Cornelia ce penchant primitif qu'avaient mis en péril les adroits manéges et les grâces un peu trop avenantes de la terrible ingénue. — Et quant à Cornelia elle-même, nous la retrouvons fort embarrassée, fort hésitante, grâce aux maladresses sentimentales de son préféré, sir Purcell Barrett.

D'une simple femme on ne fera jamais impunément un *idéal*, c'est-à-dire pis qu'une idole. Sur le piédestal où son étrange *ami* l'avait placée, la seconde des *misses* Pole se sentait, avouons-le, très-mal à son aise. Ces résolutions sublimes qu'il attendait passivement de sa tendresse, elle les eût peut-être prises avec un peu d'aide. S'il fût venu par exemple l'enlever d'autorité, réclamant l'exécution des engagements par les-

quels elle se sentait liée, j'estime de bonne foi qu'elle l'eût suivi; mais, tourmenté de scrupules honorables et se berçant de magnifiques illusions, il ne voulait ni l'entraîner par une violence morale à partager sa pauvreté, ni avoir l'air de douter qu'elle n'accomplît d'elle-même les devoirs les plus austères de la passion la plus exaltée.

Cette ligne de conduite, suivie avec une persistance héroïque, n'allait à rien moins qu'à laisser peser tout entier sur miss Cornelia le fardeau de leurs obligations réciproques. S'il lui assignait un rendez-vous plus ou moins compromettant, elle devait s'y rendre, sous peine de déchoir dans l'estime de ce rigoureux logicien. A ses instances toujours indirectes si elle opposait la nécessité de ne pas heurter ouvertement les volontés paternelles, toutes en faveur de son rival, sir Purcell souriait et haussait les épaules avec une surprise mêlée de quelque dédain. Il daignait à peine descendre, pour discuter ces mesquines objections, des hauteurs où il croyait l'avoir entraînée dans son vol puissant, et tout ce que la jeune miss avait de bon sens se révoltait néanmoins contre des exigences si peu communes, forcée qu'elle était de rougir devant lui d'une faiblesse qu'il ne semblait pas même comprendre.

Aussi, peu à peu, sans qu'ils s'en rendissent bien compte, sans qu'ils voulussent se l'avouer à eux-mêmes, en venaient-ils à douter l'un de l'autre.

« Si je suis pauvre, ne l'est-elle pas aussi? se demandait sir Purcell. Quels scrupules l'arrêtent encore?

— Son père est mort à peu près fou, se disait à son tour Cornelia. Que dois-je penser de tant de bizarrerie? »

Quant à Wilfrid, dès les premiers jours qui avaient suivi la scène de Douvres, il avait pu se convaincre

que les soucis amoureux ne sont pas les seuls de ce monde. Le jour où parvint à Brookfield la nouvelle de l'insulte qu'il avait infligée à l'associé de la maison Pole et compagnie, son père le fit appeler à une heure tout à fait inusitée, alors qu'ils devaient être à peu près seuls éveillés dans la maison. Le malheureux négociant, honteux de ce qu'il avait à dire, s'était abrité derrière les rideaux de son lit, et les douloureuses révélations de cet oracle invisible, arrivant à Wilfrid du fond d'une alcôve ténébreuse, le frappèrent d'une sorte d'effroi. Elles lui apprirent que M. Périclès pouvait et devait se trouver, à certain moment, l'unique soutien de son associé aux abois. Par un simple refus de concours, maître complet de la situation, il pouvait faire crouler le grand établissement commercial auquel son crédit seul prêtait encore quelque apparente solidité. M. Pole se croyait donc tenu de conseiller à son fils une démarche devenue indispensable pour le salut de tous. Il fallait s'excuser, désavouer un acte injustifiable, s'humilier au besoin, tel mépris qu'on lui gardât au fond, devant cet homme dont le ressentiment pouvait être si redoutable....

Wilfrid, nous pouvons le dire à sa louange, s'y refusa nettement.

« En ce cas, soupirait son père, nous sommes inévitablement perdus.... D'ici à ce que notre ruine soit consommée, je ne suis plus en mesure de subvenir à vos dépenses.

— Soyez tranquille, mon père, j'y ai pourvu, répondit Wilfrid. Le prix de mon yacht payera ce que je puis devoir. Celui de mon brevet de lieutenant me permettra d'attendre un emploi plus lucratif.

— Où le trouveriez-vous, si tout ceci faisait manquer votre mariage?

— Mes mesures sont prises, même pour l'événement dont vous parlez. Mon oncle maternel, le colonel Pierson, m'a bien souvent proposé une compagnie dans son régiment de uhlans. J'entrerai donc, s'il le faut, au service de l'Autriche. Tels sont mes projets, et vous les approuverez sans doute. Quant à la démarche dont vous me parlez, je la regarde comme déshonorante, et partant comme impossible. »

Les difficultés de la situation que cet entretien lui avait révélée n'absorbaient pas les pensées du jeune homme au point de lui faire oublier Émilia, dont la nouvelle destinée n'était plus un mystère pour lui. Mieux eût valu sans doute ne plus songer à cette pâle enfant dont le dernier regard, chargé d'angoisse, lui avait laissé d'ineffaçables souvenirs; mais le remords d'un côté, de l'autre certains regrets inavoués, la lui rappelaient sans cesse : une pitié sincère à coup sûr, mais aussi une insatiable curiosité ne lui laissèrent de trêve que lorsqu'il eut écrit à Georgiana Ford pour obtenir de sa commisération quelques détails sur la pupille que le sort lui avait donnée.

Sa première lettre resta sans réponse. Georgiana, justement effrayée, avait voulu arrêter dès le début cette dangereuse correspondance. Les mêmes instances renouvelées eurent plus de succès. Merthyr Powys, consulté par sa sœur, désapprouvait tout mystère, toute réticence, et ne voulait pas, en fermant à Wilfrid la voie des communications indirectes, le réduire à en essayer une autre.

« Il est vrai, monsieur, écrivit miss Ford à Wilfrid, qu'Émilia est auprès de nous. Sa voix paraît décidément perdue. Son abattement, son découragement sont excessifs, et je ne sais si nous parviendrons jamais à lui rendre le sentiment de sa propre valeur. C'est à

ceci que mon frère et moi nous travaillons sans relâche. D'après les conseils d'un médecin qui n'a pas voulu lui prescrire d'autres remèdes, nous l'avons emmenée dans notre comté de Monmouth, dont l'air vif et sain semble déjà rendre quelque animation à ses joues; mais son moral ébranlé ne se remet guère. Elle lit beaucoup, sans rien retenir. Mon frère, qui tous les matins l'astreint à quelque travail de tête accompli sous sa direction, lutte avec une patience exemplaire contre les défaillances d'une mémoire qui refuse service. Nous la préservons avec soin de toute émotion pénible; aussi me suis-je bien gardée de lui communiquer ce que vous m'avez appris de vos intentions nouvelles et de votre admission probable au service du gouvernement autrichien. C'eût été lui ôter une illusion de plus. J'ai cru, en revanche, pouvoir glisser dans une de nos conversations que votre mariage devait avoir lieu l'été prochain. Elle m'a écoutée avec une tranquillité inaltérable. Que vous dirai-je encore ? Elle a une idée fixe, qui est le sentiment amer et profond d'une déchéance complète : — Je ne vaux plus rien, et pour personne, — voilà son refrain habituel. Mon frère, qui semble avoir l'intuition de cette espèce de monomanie, la combat tantôt par des plaisanteries, tantôt par des preuves palpables. Il l'assurait, ce matin encore, qu'il lui trouverait force acquéreurs, surtout si elle voulait se montrer quelquefois dans une brillante toilette qu'il a fait venir tout exprès pour elle. Cette idée a paru la frapper au delà de ce qu'il était permis d'espérer. Elle voulait qu'on l'habillât immédiatement pour la *conduire au bazar*. Ce détail vous dira mieux que toute analyse où en est sa pauvre intelligence. De tous ses anciens amis, M. Tracy Runningbrook est celui à qui elle conserve le plus d'affection. Mon frère lui écrit au-

jourd'hui même pour l'inviter à venir passer quelque temps auprès de nous..... »

La réplique de Wilfrid était empreinte d'une vive reconnaissance pour Georgiana, et, bien qu'elle l'eût expressément dispensé de tout remords trop vif, il s'exprimait là-dessus avec une fougue de mauvais augure. Mais ce n'est pas tout, il écrivit à son ami Tracy pour avoir de plus amples renseignements.

La réponse du poëte semblait calculée pour alimenter cet incendie qui se rallumait peu à peu. Il dépeignait avec un *brio* poétique le charme nouveau dont l'infortune avait investi Émilia.

« L'amour, disait-il, l'a marquée de son sceau. Il est impossible de la voir sans désirer ardemment connaître le secret de cette passion qui a légèrement amaigri ses joues et tracé un cercle de bistre autour de ses grands yeux noirs. La jeune fille n'est plus : elle a cédé la place à une personne mûrie, adoucie par quelque chagrin précoce. Maintenant, si vous l'interrogez, elle vous regarde avec une gravité merveilleuse et vous enveloppe, si je puis hasarder cette expression, dans une lumière veloutée. Ne prenez pas ceci pour des phrases, ce sont des faits, mon très-cher : la lumière de ses yeux est un vrai velours et s'attache, se colle après vous. Adieu, là-dessus; laissez-moi saluer en vous un grand maître, car enfin c'est à vous qu'est due cette métamorphose si à point, si bien réussie. Un peu plus complète, tout était gâté ! Vous savez mieux que personne quitter la scène à propos. Quel dangereux Croate vous allez être ! En cette qualité, j'espère bien échanger un jour quelques balles avec vous. D'ici là je crois pouvoir vous tendre encore une main amie. »

Dans une lettre postérieure de quelques jours à celle du bouillant poëte, Georgiana se plaignait amèrement

à Wilfrid de ce qu'il avait fait ou laissé arriver jusqu'à Émilia le bruit de son enrôlement au service autrichien : cette nouvelle devait trouver sans défense une âme encore malade, une intelligence à laquelle les soins minutieux de Merthyr Powys avaient à peine rendu certaines conditions d'équilibre.

« Tous nos soins sont perdus, s'écriait douloureusement Georgiana. L'idée de voir son bien-aimé dans les rangs des ennemis de l'Italie lui semble un supplice intolérable. Elle s'épuise à comprendre ce renversement si complet de toutes ses espérances, et tandis que l'esprit s'agite, le corps souffre et dépérit. Vous avez commis là, monsieur, une espèce de crime. »

Wilfrid répondit avec chaleur à cette accusation imméritée, donnant sa parole de *gentleman* qu'il n'était pour rien dans la fatale indiscrétion dont se plaignait miss Ford.

« Pouvez-vous supposer, disait-il, que je veuille courtiser la haine de votre chère pupille, quand je brûle au contraire de justifier ma conduite à ses yeux, de lui faire comprendre ce qui doit lui paraître inexplicable ?... »

Suivait, en bonne forme, la demande d'une entrevue, demande qui fut écartée nécessairement par un refus très-formel.

« La tranquillité de cette enfant nous est trop chère pour l'exposer à une pareille épreuve, répondit Georgiana. Je ne nie pas, car je suis sincère avant tout, que cinq minutes passées auprès de vous ne fussent pour elle une immense joie; mais ce bonheur empoisonné retarderait sa guérison finale, en lui cachant les rayons de la lumière céleste qui peut seule lui rendre la paix. Nous n'attendons qu'une occasion favorable pour l'emmener avec nous en Italie. »

L'occasion favorable était un soulèvement qui s'organisait à ce moment même par les soins de Marini et de Merthyr Powys. Émilia et miss Ford devaient accompagner celui-ci jusqu'à Milan, où il se rendrait d'abord, et où il comptait les laisser pour aller de là, sur les frontières de la Lombardie et du Piémont, donner le signal de la prise d'armes.

Wilfrid ignorait naturellement tout ceci; mais une lettre de Tracy Runningbrook le mit au courant de quelques détails par lesquels lui fut suggérée l'idée d'un coup de tête inattendu, et qu'on trouvera sans doute inexcusable.

Merthyr, sans cesse en quête des moyens qu'il pourrait inventer pour rehausser miss Belloni à ses propres yeux et lui rendre l'estime d'elle-même, qu'elle semblait avoir complétement perdue, projetait de la conduire à une fête brillante, donnée dans un des châteaux voisins de leur résidence. Émilia, qu'il accoutumait par degrés à recevoir de lui ses inspirations, avait fini, après beaucoup de scrupules, par se laisser persuader de paraître à Penarvan-Castle. Un splendide costume, commandé tout exprès pour elle chez une des plus habiles couturières de Londres, ne fut peut-être pas tout à fait étranger à cette détermination. Merthyr avait eu soin de le lui offrir comme la reproduction fidèle d'une toilette portée par la comtesse Branciani, célèbre alors par son patriotisme italien et sa beauté hors ligne. Miss Ford y avait ajouté une couronne de *bryone*[1] noire qui faisait admirablement ressortir le teint mat et le galbe irréprochable de leur protégée.

Cette couronne, par parenthèse, fut cause de tout le mal. Tracy écrivit à Wilfrid sur ce thème, en y ajou-

1. Espèce de vigne sauvage.

tant de telles fioritures que l'imagination du jeune étourdi prit littéralement le mors aux dents. A défaut d'une passion vraie, qu'il était incapable de ressentir, certaine exaltation de sentiments pouvait inspirer à Wilfrid d'étranges résolutions, et, comme disait spirituellement son ami le poëte, une fois « monté sur l'hippogriffe, » il était capable d'affronter bien des hasards.

L'hippogriffe, cette fois, galopa du côté du Monmouthshire et de Penarvan-Castle.

Pendant le bal dont elle fut la merveille, et dans cette atmosphère lumineuse et parfumée où ses amis l'avaient transplantée soudain, Émilia, comme l'avait prévu Merthyr, s'était en quelque façon ressaisie elle-même. Les hommages empressés dont elle était l'objet, l'ardente admiration qui soulevait sur son passage un murmure flatteur, les compliments dont l'obsédait le capitaine Gambier, venu tout exprès pour elle (si du moins il l'en fallait croire), donnaient une sanction formelle aux encourageantes assurances de ses nouveaux protecteurs.

« Merthyr ne se trompe donc pas quand il parle de ma beauté? Georgiana ne se joue pas de ma crédulité lorsqu'elle cherche à me prémunir contre l'enivrement des succès qui m'attendent encore? »

Ainsi s'interrogeait Émilia, silencieusement tapie dans un coin de la voiture qui les entraînait, elle et ses amis, loin de ces salons où elle venait de produire une sensation si générale et si marquée. Un juron du cocher, une halte de la calèche, interrompirent cette flatteuse rêverie.

Un énorme bloc de rocher, détaché d'une pente voisine, barrait les deux tiers de la route, et ne laissait à la voiture qu'un passage insuffisant. Merthyr descen-

dit aussitôt, suivi de Georgiana et de Tracy. Émilia, dont la riche toilette et la poitrine encore en mauvais état réclamaient de grands ménagements, resta au contraire dans le carrosse.

« Vous connaissiez fort bien l'existence de cet obstacle, disait Merthyr, apostrophant le cocher avec une impatience mal contenue. Pour l'éviter, vous avez fait cette après-midi un détour de cinq milles.

« Il est vrai, répondait cet homme, évidemment confondu; mais là-bas, dans l'auberge où nous remisions, un jeune cavalier que je ne connais pas, un vrai *gentleman* d'ailleurs, m'a juré ses grands dieux que le passage avait été rétabli ce matin même. »

Sans prêter plus longtemps l'oreille à des explications superflues, Merthyr et ses deux compagnons se séparèrent pour aller chercher du secours, ayant reconnu qu'en soutenant la calèche on pourrait, à bras d'hommes, lui faire franchir l'obstacle.

A peine étaient-ils hors de vue qu'Émilia, penchée à la portière, vit s'approcher, hésitant d'abord, puis à toute course, un personnage que la pente du talus avait caché jusqu'alors. Tout au plus eut-elle le temps de le reconnaître à l'instant où il lui saisissait le bras pour l'attirer vers lui.

« Émilia, lui disait-il d'une voix sourde et tremblante, n'ayez pas peur!... C'est moi, c'est Wilfrid!... Il fallait, cette nuit même, vous voir ou mourir....

— Il m'aime encore, il m'aime! balbutiait Émilia, presque évanouie de surprise et d'émotion.

— Ne le savez-vous pas? Deviez-vous en douter jamais? Venez maintenant, venez! Ces minutes sont à nous. A deux pas d'ici, les moyens de fuir.... Hésiter, réfléchir, impossible.... Venez, confiez-vous à qui vous aime!

— Hélas! je ne le puis, dit Émilia, retombant sur son siége après une espèce d'élan galvanique....

— Pourquoi? Venez, encore une fois, venez!... Une seconde peut nous perdre.

— Les forces me manquent...., Ma vie s'en va.... »

Wilfrid, glissant quelques pièces d'or au cocher, avait ouvert la portière, abaissé le marchepied, et allait essayer d'emporter Émilia presque pâmée, quand un bruit de voix l'avertit qu'il était trop tard. L'instant d'après, s'abîmant en quelque sorte dans la terre, il était redevenu invisible.

Le cocher seul aurait pu mettre Merthyr sur les traces de cette espèce de fantôme, et peut-être l'eût-il fait, nonobstant le salaire illégitime qui lui brûlait les doigts, si son maître lui eût adressé la moindre qnestion; mais celui-ci était trop occupé d'Émilia, qu'il avait laissée si calme et qu'il retrouvait pliée en deux, se tenant la tête à deux mains et saisie d'un tremblement convulsif.

A l'entendre, cependant, elle n'éprouvait aucune sonffrance, et les questions qui lui étaient adressées paraissaient l'importuner, la fatiguer à l'excès.

« Où est votre couronne? lui demanda tout à coup miss Ford.

— Ma couronne? répéta Émilia, qui, par un mouvement machinal, porta une de ses mains à sa chevelure.... Je croyais, ajouta-t-elle, je croyais que c'était un rêve?... »

Merthyr Powys offrait de rétrograder pour aller chercher cette parure, qne miss Belloni devait avoir laissée tomber en se penchant hors de la portière :

« Non, dit Georgiana, dont le regard scrutateur ne quittait plus leur jeune compagne.... Non, Merthyr, laissez-la où elle est!... Vous ne la trouveriez certainement pas. »

XX

Notre « sainte, » une fois seule avec son frère, lui fit part des conjectures que lui avait suggérées cet incident énigmatique. Ne s'éloignant pas beaucoup de la vérité, de si désobligeantes hypothèses devaient, selon elle, ouvrir les yeux de Merthyr et le désabuser complétement.

A sa grande surprise, — après une première impression fâcheuse, — elle le vit moins que jamais disposé à douter d'Émilia ; il lui savait gré d'être loyale jusque dans les égarements de la passion, et constante au mépris de l'infidélité. — C'étaient là, disait-il, des qualités héroïques, apanage exclusif des grandes âmes. Sincère, dévouée, prodigue d'elle-même, généreusement crédule, disposée à tous les pardons, ne réalisait-elle pas un type d'élite? — Il parlait avec une telle chaleur, une éloquence si entraînante, que Georgiana, dont les scrupules se hérissaient en vain, ne trouva que des lieux communs à lui opposer.

Deux jours plus tard, au déjeuner, Merthyr apparut radieux et comme transformé. Une lettre de Marini l'appelait à Londres en toute hâte :

« Le mot d'ordre est donné, dit-il après une lecture rapide ; dans deux heures nous serons en route. *Sandra mia*, vous semblez émue?... »

Elle l'était en effet, par cet enthousiasme chevaleresque, ce frémissement de joie belliqueuse.

« Partons! dit-elle d'une voix vibrante. Je suivrai l'armée, n'est-il pas vrai ?

— Non, chère enfant, répliqua froidement miss Ford, nous resterons, s'il vous plaît, à l'académie de musique.

— Tandis qu'on se battra?... Laissez donc, et pourquoi faire, d'ailleurs?... Je n'ai plus de voix, vous le savez de reste. Je veux bien accompagner Merthyr, mais sur le champ de bataille.... Au surplus, continua-t-elle avec une nuance d'embarras, nous discuterons là-dessus plus tard. Quant à présent, je ne puis partir pour l'Italie. »

Merthyr devint tout à coup très-pâle. Georgiana se hâta de s'éloigner pour ne pas désobliger son frère en donnant carrière à l'indignation dont elle était saisie. Celui-ci se trouvait seul avec Émilia, dont les derniers mots lui faisaient pressentir des aveux plus complets.

« J'ai revu Wilfrid, reprit Émilia. Il a voulu, à tout risque, me presser encore une fois sur son cœur avant.... avant d'aller prendre place sous le drapeau de nos ennemis. Écoutez, Merthyr, et ne m'en veuillez pas de ce que je vais dire !... Qu'il épouse, s'il le veut, cette femme; mais l'idée de lui voir porter l'uniforme blanc, cette idée me navre et me torture. Il faut à tout prix que je le détourne de ce dessein fatal. Il faut par conséquent que je lui parle encore une fois ... Y consentez-vous, mon ami ? »

Elle était vraiment belle, détournant la tête à ces mots, pour ne pas voir la douleur exprimée dans le regard de Merthyr.

« Sous ce toit, répondit-il avec son stoïcisme ordinaire, sous ce toit, Émilia, vous serez toujours libre.... Je souscris à l'entretien que vous désirez.... Arrangez le reste avec ma sœur. Quant à mon départ, il ne souffre aucun délai. Je m'en irai seul, voilà tout. »

Georgiana ne voulut jamais croire, au premier abord, que l'unique objet d'une entrevue comme celle que

souhaitait Emilia, fût celui que la naïve enfant lui assignait en toute sincérité.

« Vous aimez encore cet homme, lui disait-elle; sans que vous osiez vous l'avouer, il est encore maître de vous. En fût-il autrement, s'il vous aime encore, et si vous faites appel à sa tendresse pour le détourner de combattre l'Italie, pensez-vous qu'il cédera gratuitement à vos prières?

— Il ne m'aime plus et ne peut plus m'aimer, répondait Émilia. Je lui dirai tout, absolument tout, et comment voulez-vous qu'il persiste à voir en moi celle dont il s'était naguère épris?... Pendant ces jours de misère dont le souvenir m'est odieux, je me suis abaissée, flétrie à jamais. Je me suis offerte à un autre que lui. Comment Wilfrid Pole voudrait-il des rebuts de Périclès? »

En somme, Merthyr avait prononcé. Georgiana dut écrire à Wilfrid que l'accès de leur maison lui était ouvert, et qu'Émilia était prête à le recevoir.

« Regardez bien cette lettre, dit-elle à miss Belloni avec un regard presque méprisant; mais avant qu'elle parte, un mot encore!... Promettez-moi, seulement, de ne révéler à personne ce que je vais vous confier.... En insistant pour revoir Wilfrid, vous offensez l'affection la plus profonde et la plus loyale qu'il vous ait jamais été donné d'inspirer.... Je ne parle pas de la mienne, et cependant vous m'êtes bien chère.... Je parle de mon frère, dont je révèle ainsi l'unique faiblesse.

— Merthyr, dites-vous?

— Merthyr vous adore.

— Comme Wilfrid?

— Mille fois mieux, aveugle enfant! »

Pas si aveugle en somme, car en un clin d'œil, avant même que sa surprise fût dissipée, Émilia s'était vivement représenté ce qu'avait de généreux et de grand

cette affection muette, désintéressée de tout espoir, étrangère aux faiblesses, aux complaisances avillissantes de l'amour vulgaire. Elle se rappelait avec attendrissement ces leçons quotidiennes où son austère et dévoué protecteur, reprenant en sous œuvre une éducation imparfaite, opposait à ses caprices enfantins, à ses défaillances câlines, une fermeté inexorable, quoique patiente et douce.

Mille détails épars dans sa mémoire, prenant corps et pour ainsi dire condensés, lui donnaient le mot d'une énigme qui plus d'une fois s'était vaguement imposée à sa curiosité. — Elle se sentait, en même temps, rapetissée à ses propres yeux.

« Si vous dites vrai, balbutia-t-elle, je perds aujourd'hui le meilleur des frères. Et comment oserai-je désormais le regarder en face? »

Georgiana, devant cette émotion frémissante, s'émut à son tour, et jugeant d'Émilia par elle-même, crut l'avoir transportée à des hauteurs où elle échappait à la désastreuse influence d'un amour indigne.

« Cette lettre, lui demanda-t-elle, cette lettre ne doit plus partir, n'est-il pas vrai?

— Pourquoi donc? répondit Émilia. Il faut que je parle à Wilfrid. Faites-la porter immédiatement.

— Après ce que je vous ai dit, vous persistez.

— Je persiste. »

Surprise au plus haut point, déçue au delà de toute expression, la sévère Georgiana eut quelque peine à réprimer un élan courroucé.

« Soit, dit-elle; mais, dans ce cas, pas un mot à Merthyr de ma désastreuse confidence.... »

« A quelles aberrations n'est pas exposé le plus sage des hommes? » pensait-elle en expédiant à regret le billet qui portait l'adresse du jeune Pole.

Merthyr Powys sourit tristement en voyant apparaître Émilia, le lendemain, dès trois heures de l'après-midi, avec le brillant costume dont il l'avait parée pour la mener à Penarvan-Castle.

« Vous avez pensé, lui dit-il, à la soirée de mistress Cameron? mais vous voilà prête de bien bonne heure.... »

Il se mit ensuite à lire, sans autre réflexion, avec un calme provoquant.

Une heure plus tard, la porte de la maison retentit sous le marteau. Ce devait être Wilfrid : Émilia se levait déjà ; Merthyr l'arrêta du geste.

« Attendez, disait-il, que ma sœur vous fasse prévenir!... » La jeune fille, troublée, indécise, ne savait comment s'expliquer tant de sang-froid, et enviait cette force d'âme. Elle se rapprocha de Merthyr, et songeant au danger qu'elle allait courir :

« Dites-moi donc quelque chose! » s'écria-t-elle, toute prête à s'agenouiller devant lui ; — mais il se contenta de la regarder, en dénouant doucement les deux mains qu'elle lui tendait jointes l'une à l'autre....

Wilfrid, quand Georgiana les eut laissés tête à tête, se sentit fort gêné. Il cherchait une entrée en matière et crut l'avoir trouvée en complimentant Émilia sur l'élégance de sa toilette. Elle fut ainsi amenée à lui raconter l'histoire de la comtesse Branciani, chronique italienne des plus sombres.

La comtesse soupçonnait son mari d'être un espion de l'Autriche ; elle avait en effet la preuve de ses relations secrètes avec le gouverneur de Milan. Elle ignorait en revanche que le comte Branciani, comme certain personnage des romans de Cooper, simulait la trahison pour mieux servir la cause de l'indépendance. Usant contre lui de ses propres armes, sa femme s'était insinuée dans l'intimité du gouverneur, et, sans

savoir à quel point elle disait vrai, avait mis la police autrichienne en défiance du piége où son noble agent l'avait attirée. La double machination du comte une fois déjouée, on était venu l'arrêter dans son palais, une nuit, en présence de sa femme. Sous prétexte d'adieux, elle le prit à part et lui dit à l'oreille : — C'est moi, sachez-le, qui vous envoie dans leurs cachots pour avoir trahi l'Italie. — Je vois bien, répondit-il, que j'ai eu tort de ne pas vous mettre de moitié dans tous nos secrets.... Votre vengeance frappe un innocent; mais il n'a pas à vous pardonner l'erreur qui le perd....

Jusqu'ici Émilia poursuivait son récit avec un sang-froid factice.

« Oh ! mon Wilfrid, s'écria-t-elle tout à coup, en souvenir de nos belles journées, ne flétrissez pas l'image que je veux garder de vous!... Promettez-moi de ne jamais porter les armes contre nous.... Celui que j'ai tant aimé ne doit pas déchirer le sein de l'Italie ! »

Cet appel passionné rendit à Wilfrid et l'assurance et l'espoir qui lui manquaient.

« Vous *m'avez* aimé, dites-vous?... Si vous ne mentez pas, vous m'aimez encore, s'écria-t-il. Je n'en veux pour preuve que votre souvenir qui me poursuit, et ne me laisse aucun repos. Votre pardon ne manquera pas à la misérable trahison que j'ai commise envers vous.... Ce crime, je l'ai racheté; je l'ai racheté au prix d'une ruine certaine pour moi et les miens, en châtiant ce vil Périclès, quand il s'est permis de jeter sur vous un doute injurieux.... Ce jour là, j'ai passé toutes bornes, oublié peut-être tout bon sens; mais j'avais soif de vous venger et soif de mourir pour vous.... »

Émilia écoutait, immobile et pâle, ces protestations ardentes.

« Vous avez eu tort, dit-elle enfin à Wilfrid, vous

avez eu tort de frapper ce vieillard.... Sa faiblesse même devait le protéger contre vous. Je sais d'ailleurs ce qu'il disait à ma charge : Giulia Marini n'a pas jugé bon de me le cacher.... Eh bien! Wilfrid, cet homme ne mentait pas! »

Ces derniers mots sortirent avec effort de sa poitrine oppressée, car elle croyait porter ainsi un coup décisif, guérir à jamais Wilfrid, noyer dans le mépris tout ce qui pouvait subsister encore de l'amour qu'il lui portait naguère. Elle ne s'attendait guère à l'explosion passionnée que détermina chez lui cet aveu presque héroïque, et moins encore aux ardents témoignages d'une tendresse qui l'étonna sans l'émouvoir.

Saisie dans les bras de Wilfrid, pressée contre sa poitrine, elle se dégagea par un effort délibéré; disons tout, elle songeait à Merthyr.

« Jamais, pensait-elle, jamais un autre n'obtiendra de moi ce qu'il n'a pas osé me demander. »

Puis, saisie de pitié à la vue du désespoir où sa froideur jetait Wilfrid :

«Dites, dites-moi, s'écria-t-elle, ce que je puis faire pour vous!...

— Je ne veux de vous que vous-même, répondit-il avec une sourde irritation. Si le sacrifice vous semble trop grand, avouez-le tout de suite, et séparons-nous pour jamais! »

Émilia était en ce moment comme enivrée de sa puissance; elle craignait aussi d'en abuser. Wilfrid lut dans ses yeux une pitié dont il essaya de tirer parti.

« Songez-y, lui dit-il, un refus décide de mon sort, me livre à cette femme que vous détestez, me jette dans les rangs de vos ennemis. Je jure au contraire, je jure à vos pieds de ne jamais revêtir l'uniforme autrichien, pourvu que....

— Achevez! interrompit Émilia, suspendue à ses lèvres.

— Pourvu que vous renonciez à quitter l'Angleterre, acheva-t-il, n'osant pour l'heure exiger davantage.

— Je le promets, dit-elle simplement.

— Pourvu encore que, partout où vous serez, je puisse vous voir quelquefois, vous voir seule, si je réclame cette faveur.

— Soit; mais vous perdrez ce droit le jour où vous oublierez, comme aujourd'hui, le respect qui m'est dû, » reprit-elle en se dégageant une fois encore des bras de Wilfrid.

L'image de Merthyr planait pour ainsi dire autour d'elle, et lui rendait presque importuns ces empressements, ces emportements égoïstes.

Wilfrid comprit ceci, et d'amers reproches étaient bien près de franchir ses lèvres, lorsqu'il s'aperçut qu'il allait faire un pas de clerc.

« A propos, dit-il, votre comte Branciani.... J'imagine qu'il est au Spielberg.... Je le plains de tout mon cœur, savez-vous?... Être séparé d'une telle femme!

— Je la plains, elle, d'avoir à vivre, » répondit Émilia.

Tels furent, à quelques formules près, les adieux de nos deux jeunes gens.

Wilfrid s'éloigna plus épris que jamais, parce que jamais il n'avait eu moins d'espérance. Émilia, troublée, tourmentée, mécontente de lui, mécontente d'elle-même, lui en voulait presque d'avoir attenté à ce repos dont elle avait si grand besoin.

XXI

L'homme qui se condamne de bonne heure à vivre seul, à souffrir seul, à nourrir de sa propre substance un vautour intérieur sans se permettre une plainte, à porter éternellement devant le monde un masque impassible, celui-là peut être considéré comme ayant vidé complétement le calice amer de l'existence.

Sir Purcell Barrett, mieux qu'un autre, avait pu se convaincre de cette vérité. Tout jeune encore, il lui avait fallu, victime de l'insanité paternelle, s'interdire des récriminations qu'il jugeait lui-même sacriléges. Plus tard, une misère en désaccord avec son rang social lui avait imposé d'autres souffrances, également inavouables, parce qu'elles étaient de celles qu'on raille sans pitié. Un moment, il lui fut permis de croire que le destin allait se relâcher de ses rigueurs: ce fut lorsqu'il vit naître et grandir l'attachement très-sincère de la belle Cornelia. — C'était, pensait-il, le signal de sa rédemption, le salaire de sa constance résignée; c'était aussi l'occasion de se reprendre à la vie et de courir une chance dernière.

Peut-être attendait-il d'elle un peu trop, et très-certainement il se complut à s'exagérer le mérite, la magnanimité, la hauteur d'âme et d'intelligence qui l'avaient tout d'abord séduit. Les femmes se prêtent volontiers à ces transfigurations poétiques, sans assez se rendre compte de la déchéance presque inévitable qu'elles se préparent, et sans se dire que, s'il est doux de monter au rang des dieux, il n'est pas commode d'habiter l'Empirée, ni agréable d'en être soudain pré-

cipité. — En bien des circonstances, la créature *idéalisée* porte avec impatience l'auréole qu'elle a pris plaisir à voir rayonner sur son front, et, lasse de trôner sur l'autel, voudrait descendre à terre pour se promener comme une simple bourgeoise.

C'est précisément là qu'en était l'élue du jeune misanthrope. Si elle eût osé voir clair en elle-même, — courage plus rare qu'on ne le croit, — elle aurait supplié sir Purcell de tirer au clair leur situation réciproque, et de traiter l'affaire de leur mariage ainsi que cela se pratique entre vulgaires mortels. Il est vrai de dire que des aspirations si terre à terre l'eussent elle-même effrayée, comme trop peu aristocratiques et contraires aux raffinements dont elle avait contracté l'habitude malsaine.

Sir Purcell, n'ayant à lui offrir qu'une situation très-peu enviable, se faisait un point d'honneur de lui laisser toute l'initiative du parti à prendre. Il voulait que, comprenant la délicatesse de ses scrupules, elle l'en récompensât par un dévouement absolu, un oubli complet d'elle-même et des autres. Elle devait, selon lui, ne tenir aucun compte du brillant mariage qui lui était offert; elle devait, sous peine de retomber dans la foule, au rang des cœurs mesquins et des esprits médiocres, méconnaître les volontés paternelles. Lorsqu'il la conviait, — et ceci devenait de plus en plus fréquent, — à une entrevue secrète qui pouvait la compromettre dans l'opinion, il s'étonnait qu'elle hésitât à s'y rendre; il s'indignait si elle faisait manquer le rendez-vous.

Cornelia gémissait de ces exigences tyranniques, compliquées d'une indécision, d'un silence qu'elle ne pouvait s'expliquer.

De là une série de malentendus qui, gênant, refroidissant leurs rapports, les plaçaient l'un vis-à-vis de

l'autre dans une situation toujours plus ambiguë et toujours plus fausse.

Ce fut sur ces entrefaites que, par une belle matinée de printemps, sir Purcell quitta Londres pour venir errer dans les bois voisins de Brookfield. Cornelia cependant ne se montra point, et sir Purcell allait se retirer, quand certains chuchotements fort distincts l'appelèrent dans la direction d'un fourré passablement épais, lequel abritait le tête-à-tête de deux personnages subalternes : — le valet de chambre de M. Pole et une soubrette des *misses* Tinley, dont celles-ci utilisaient la malice naturelle pour se procurer les renseignements les plus circonstanciés sur ce qui se passait à Brookfield.

Parmi beaucoup de propos folâtres, sir Purcell, attentif malgré lui, saisit ces mots :

« Le mariage est fixé au mois prochain.

— Laquelle ? laquelle épouse-t-il, disait, insistant, la suivante alléchée.

— C'est ce qu'il reste à savoir, répondait son interlocuteur. Le patron n'a jamais voulu s'expliquer là-dessus. »

Sir Purcell, sans vouloir en écouter davantage, reprit le chemin de Londres, plus abattu, plus découragé que jamais. — Il faut, se disait-il, que ces misérables anxiétés aient leur terme. — En aucune circonstance son pauvre intérieur ne lui avait semblé plus inhospitalier; jamais sa solitude ne lui avait autant pesé. Après beaucoup de réflexions, il s'assit à son bureau.

La lettre qu'il préparait lui coûta beaucoup. Elle était adressée à celui de ses parents entre les mains duquel le testament de sir Justinien avait fait passer les domaines héréditaires de la famille. Honteux lui-même de se voir substituer, sans motif valable, au suc-

cesseur légitime, le légataire institué avait cru devoir offrir à sir Purcell une annuité de cinq cents livres sterling; mais il s'était ainsi exécuté avec une mauvaise grâce, une répugnance si transparentes, que ce dernier, malgré son dénûment, n'avait pas cru pouvoir accepter une libéralité pareille. Immolant aujourd'hui son orgueil, — le plus grand sacrifice qu'il pût faire à Cornelia, — il revenait sur son refus et réclamait l'annuité promise.

Après cette lettre, il en écrivit une autre, de quelques lignes seulement, adressée à miss Pole sous le couvert d'un tiers complaisant; puis avec un calme, une sérénité remarquables, il tira de son secrétaire une paire de pistolets qu'il chargea.

Par réflexion, cependant, il retira la balle de l'un des pistolets.

« Laissons, disait-il, laissons au hasard ses droits imprescriptibles!... Si elle vient, si elle consent, ils ne serviront ni l'un ni l'autre. Un seul, dans tous les cas, doit suffire..... »

Après quoi, notre jeune stoïque s'étendit sur sa couche étroite et dure, où le sommeil venait peut-être le visiter pour la dernière fois. Le lendemain matin, de bonne heure, il partit pour Brookfield, après avoir pris soin de régler ses comptes et de s'acquitter entièrement envers son hôtesse ébahie.

XXII

Tandis que l'amant de Cornelia marchait ainsi au-devant de sa destinée, posant en quelque sorte au malheur une dernière et décisive question, Émilia subissait, elle aussi, de nouvelles épreuves. Trois jours

après son entretien avec Wilfrid, elle avait vu Merthyr Powys se mettre en route pour l'Italie, seul, laissant sous la protection de sa sœur l'imprudente enfant qu'il ne pouvait se résoudre à livrer sans guide et sans boussole aux flots orageux de la vie.

Pendant qu'ils échangeaient leurs adieux, elle l'observait avec une curiosité poignante : elle guettait au passage quelque symptôme, si léger qu'il pût être, des émotions qui devaient l'agiter, si toutefois Georgiana ne s'était pas abusée ; mais elle ne surprit pas la moindre altération sur ce front sévère, et pas un de ses amis ne l'eût quittée avec une poignée de main plus simplement offerte.

Rien ne pouvait éveiller en elle des réflexions plus sérieuses, ni prêter à des comparaisons plus favorables à Wilfrid. Émilia, vingt fois par jour, songeant aux dangers que courait Merthyr pour une cause sacrée, et se reprochant de ne l'avoir pas accompagné, déplorait l'engagement solennel qui la retenait en Angleterre. Bientôt, stimulée par les muettes censures qu'elle lisait dans les yeux de Georgiana, elle essaya de reconquérir sa liberté perdue.

Toutes deux, après quelques semaines passées à Londres, s'étaient retirées de nouveau dans le comté de Monmouth. Là, Wilfrid ne les tourmentait plus de de ses visites; mais il écrivait fréquemment, et à tour de rôle aux deux amies, afin de se concilier la neutralité, sinon l'appui de miss Ford. Les timides sollicitations d'Émilia, lorsqu'elle lui demandait par écrit d'être relevée de son imprudente promesse, le trouvaient armé d'une logique pressante, de prétextes, d'échappatoires habiles contre lesquelles, mal préparée à une guerre de plume, cette enfant naïve restait complétement désarmée ; mais si elle ne savait pas répliquer, argumen-

ter, subtiliser comme lui, un fonds d'inébranlable droiture empêchait qu'elle ne se laissât convaincre. D'un autre côté, un tendre et affectueux souvenir militait en faveur de Wilfrid, et balançait en une certaine mesure les inspirations de la reconnaissance passionnée, du respect ému que son rival devait naturellement éveiller dans une âme loyale et haute.

Il y avait donc lutte chez Émilia; et cette lutte, plus vive chaque jour, se trahissait par un alanguissement physique, une pâleur, une espèce de consomption qui à la longue devaient alarmer Georgiana.

Sur ces entrefaites, et vers le commencement d'avril, la correspondance de Wilfrid cessa tout à coup. Plus une seule lettre timbrée de Brookfield, et cependant Émilia ne semblait éprouver ni regret ni inquiétude. Georgiana, au contraire, était sur des charbons ardents. Il y avait sans doute là-dessous quelque impénétrable mystère.

Un matin, vers la fin du déjeuner, Émilia lui tendit la main par-dessus la table :

« Voici bien longtemps que vous m'en voulez, disait-elle; mais nous allons redevenir bonnes amies. J'ai pris une résolution définitive. Partons quand vous voudrez pour notre chère Italie.

— Je pensais, répondit miss Ford, non sans quelque amertume, je pensais que ce nom vous était devenu étranger. Et le motif, s'il vous plaît, d'une détermination si peu prévue ?

— Rappelez-vous la lettre de Merthyr, datée d'Arona. Il me mettait en garde contre toute impulsion où mon être *entier* ne serait pas en jeu. Il ajoutait que ma vie était d'un trop grand prix pour être sacrifiée à quelques minutes d'un entraînement insensé. Je ne comprenais pas, tout d'abord, mais j'ai fini par saisir le

sens de ces mystérieuses paroles. Votre frère n'est pas comme vous, chère Georgiana. Jamais il ne se méfie de moi; il me conseille, il me vient en aide. Il *m'attend* surtout, il me laisse le temps de réfléchir et de rasseoir mes idées, de mûrir mes projets. Il faut, maintenant, ou que je voie Wilfrid ou que je lui écrive, pour lui annoncer que notre engagement ne me lie plus.... Qu'il le permette ou non, je partirai.

— Pourquoi vous décider si tard à rompre un lien qui vous pesait?

— Faute de courage, répondit humblement Émilia; puis, ajouta-t-elle les yeux à demi fermés, comme si elle eût examiné de près un objet imperceptible, je ne voyais pas encore très-clair dans tout ceci.

— Et s'il se croit, lui, délié de son serment?

— Le jugez-vous capable de ne pas voir en quoi nos promesses diffèrent? En ce cas, un abîme infranchissable nous sépare à jamais, et je lui retire jusqu'à mon amitié. Je le pourrais, maintenant, car je le trouve changé. Il a des pensées, des paroles autrichiennes. Il n'est pas juste que je demeure sa captive, quand ma vraie place est à côté de Merthyr.

— Vous aimez donc mon frère? » dit Georgiana, dont la rigueur inflexible ne s'était pas encore démentie.

Émilia, non sans quelque peine, étouffa un cri de souffrance, ne voulant point reprocher à son amie de porter ainsi une main violente sur le germe à peine formé d'un sentiment qui avait encore besoin de s'ignorer lui-même.

« Merthyr, répondit-elle simplement, est pour moi l'ami par excellence, et l'amitié, telle que je la comprends, ne cède le pas à aucune autre affection. Je voudrais être homme pour pouvoir l'appeler mon frère

d'armes. Je voudrais pouvoir lui offrir mieux que l'amour d'une pauvre jeune fille, pour le payer de ses généreux sacrifices en faveur de mon pays. »

Deux jours après cet entretien, miss Belloni et miss Ford arrivaient ensemble à Richford, où elles venaient, avant leur départ, passer une dernière huitaine.

Chez la bonne lady Gosstree, on ne parlait plus que du mouvement insurrectionnel italien. Les journaux étaient remplis de détails sur le début de cette nouvelle entreprise. A la suite d'un engagement qui venait d'avoir lieu près de Brescia, les troupes impériales, refoulées par le premier élan des patriotes, avaient dû se replier sur le fameux quadrilatère. La Lombardie frémissait, attentive au signal que le Piémont devait donner. Le Piémont se taisait encore, et provisoirement un sang précieux coulait chaque jour.

Émilia, complétement absorbée par ces belliqueux récits, retarda quelques jours sa lettre à Wilfrid. Au moment où cette lettre allait partir, un messager lui apporta de Brookfield les lignes suivantes :

« Je rentre ici après une longue absence, et que m'apprend-on? Dois-je croire de votre part à l'oubli complet de nos serments? Où vous voudrez, mais sans aucun retard, je demande à vous parler. L'infortune, le désespoir m'assiégent de tous côtés. J'ai pourtant compté sur vous. Ne venez point ici : la maison est en deuil ; mon pauvre père, alité, n'a plus aucun moyen de tenir tête à l'orage. Le fardeau tout entier pèse sur moi. Dois-je croire que vous m'abandonnez? »

Émilia déchira sa première missive, et y substitua un billet ainsi conçu :

« Venez sur-le-champ. S'il vous convient que j'aille au contraire vous trouver, n'importe où, mais immédiatement, je ne manquerai pas au rendez-vous. Si on

vous a dit que je partais pour l'Italie, on ne vous a pas trompé. Je reprends ma parole, et me tiens pour assurée de votre pardon. Vos sœurs sont aussi les miennes; il me tarde de les embrasser, et je réclame ma part de leurs chagrins. Mon cœur saigne tout particulièrement pour la pauvre Cornelia. »

Le lendemain, vers les neuf heures du soir, conformément aux indications que Wilfrid lui avait fait passer, Émilia devait l'attendre à la porte du parc de Richford. Accoudée à sa fenêtre, elle passa une partie de la nuit, — une belle nuit de mai, — à écouter les rossignols qui d'un arbre à l'autre se répondaient, et dont les chants cadencés l'entouraient d'une espèce de guirlande harmonieuse. Ils lui rappelaient ceux de l'année précédente, mariant leurs concerts nocturnes aux douces paroles de Wilfrid. — Étaient-ce les mêmes? — Et pourquoi le souvenir qu'ils évoquaient ne gardait-il pas des couleurs plus vives, un arome plus pénétrant? Pourquoi s'offrait-il avec des contours presque insaisissables, dans un lointain brumeux, sous des voiles encore transparents, mais qui allaient s'épaississant chaque jour?

Ce moment-là, néanmoins, eut quelque douceur. Les yeux fermés, les bras croisés sur sa poitrine à peu près nue, Émilia s'abreuvait avec volupté de ces merveilleux accords, de ces gammes infinies, de ces inimitables caprices, tantôt rapides et brillants comme l'éclair, tantôt indécis, plaintifs, saccadés, mélancoliques comme les soupirs d'une âme perdue.

Dans la journée, les visites abondèrent à Richford. Tracy Runningbrook, entre autres, apporta les dernières nouvelles de Brookfield. Toute préoccupée qu'elle fût de Merthyr et de l'Italie, Emilia ne put s'empêcher de frissonner en songeant au désespoir de

cette famille qui pendant quelques mois avait été la sienne.

Elle assista par l'imagination aux scènes émouvantes que le poëte lui racontait avec feu. Elle voyait ses pauvres amis de Brookfield réunis encore à l'heure de minuit et arrachés à de tristes épanchements, à mille sombres anticipations, par un tumulte inaccoutumé. — Des coups violents ébranlent la porte extérieure. On ouvre après un vain débat. — Deux braconniers apportent, sur une misérable civière, un cadavre qu'ils viennent de ramasser dans les bois voisins. — C'est celui d'un homme encore jeune. On le dirait endormi plutôt que mort : seulement, à l'endroit du cœur, une plaie déjà presque refermée, et tout autour un peu de sang extravasé. — Sur ces restes encore tièdes, Cornelia se laisse aller, sans une larme, sans une parole, les mains jointes et le regard au ciel....

Chose étrange, ces images si tristes ne pouvaient prévaloir, malgré la sympathique douleur dont elle était pénétrée, sur l'afflux de vitalité renaissante que la jeune Italienne sentait déborder dans ses veines. Elle puisait dans le retour de ses forces perdues une joie invincible, un élan triomphal qui se traduisait, en face de tous ces désastres, par une impassibilité presque hautaine.

Que vient cependant faire à Richford miss Laura Tinley ? Pourquoi son apparition chez lady Gosstree, et que signifient ces regards d'intelligence jetés à Emilia ? Dans quelle pensée, s'approchant furtivement de cette enfant qui la reconnaît à peine, lui glisse-t-elle à l'oreille le nom de M. Périclès ? — Rien de plus simple, en vérité. Miss Tinley, serve et sujette du capricieux millionnaire, comptait mériter ses bonnes grâces en le réconciliant avec miss Belloni, dont il

attendait encore des prodiges quand elle aurait recouvré sa voix, ce que les médecins les plus habiles, par lui consultés, regardaient comme excessivement probable. Toutefois la visite de cette insidieuse personne avait encore un autre but. Elle voulait se repaître, en les racontant par le menu, des catastrophes survenues à Brookfield; elle voulait triompher de ses anciennes rivales en décrivant leur détresse actuelle, — la mort tragique de sir Purcell, — le désespoir de Cornelia, — les humiliantes révélations qu'un moment d'égarement avait arrachées, devant tous ses domestiques réunis, à l'infortuné M. Pole, — enfin la triste situation de Wilfrid, lorsque, voyant l'honneur et la liberté de ce malheureux vieillard à la merci de M. Periclès, il avait dû plier sous l'inflexible loi de sa destinée et implorer, de ce Grec tout-puissant, le pardon de ses violences passées.

« Donc, interrompit tout à coup Émilia, ce qui leur manque, c'est de l'argent, et M. Périclès peut encore les sauver?... Vous dites aussi que M. Périclès demande à me voir?... Je me réserve de prononcer là-dessus; mais annoncez-lui que, si je me décide, un billet de moi lui indiquera l'heure et le lieu de l'entrevue qu'il sollicite. »

A peine Laura était-elle partie, toute fière du résultat de son ambassade, qu'Émilia monta précipitamment chez miss Ford.

« Ils sont ruinés,... leur honneur est compromis, disait-elle avec une agitation fiévreuse.... Ne les aiderez-vous pas? » ajouta-t-elle après avoir brièvement expliqué à son amie la situation de la famille Pole.

Georgiana, rouge de surprise, ne comprenait rien à cette brusque sortie.

« Songez, répondit-elle, que nous devons partir demain. Et d'ailleurs pouvez-vous les croire capables

d'accepter de moi, qui leur suis à peine connue, un service pécuniaire ?

— Peut-être, en effet, le refuseraient-ils de vous ; mais de *moi* certainement non. Prêtez-moi, ce que vous avez d'argent disponible. Merthyr le ferait, lui. Je vous le rembourserai, soyez tranquille. Deux mille livres sterling suffiraient, à ce qu'il semble, pour désintéresser le seul créancier vraiment à craindre, le seul qui ait à réclamer immédiatement contre une violation de dépôt.... S'il faut tout vous dire pour vous donner confiance, je sens, je suis sûre que ma voix revient.

— L'avez-vous essayée? demanda Georgiana, toujours précise, toujours positive, et qui de plus n'était pas fâchée de faire diversion aux embarrassantes instances de sa jeune amie.

— Non, répondit celle-ci ; mais croyez que je ne me trompe pas. Je le sens à l'inexplicable joie que j'éprouve, et qui, si elle ne m'ôte pas la pitié due à mes amis, m'empêche de partager l'abattement où je les vois. Croyez-moi, croyez-moi, chère sœur !... Je ne vous demanderais pas cet argent, si je n'étais sûre de vous le rendre.... Vous me voyez muette, vous me croyez paresseuse... Eh bien ! sachez-le, depuis quelques mois, pas une heure n'a été perdue.... Je travaillais intérieurement avec une incroyable ardeur d'espérance, avec une infatigable énergie.... Vous devez bien penser que je suis solvable.... Aidez-moi donc !... Je ne puis, en vérité, le laisser en de telles angoisses. Lui tendre la main est mon premier devoir. Et ceci fait, adieu à l'Angleterre !

— Écoutez, répliqua sérieusement Georgiana. Ce que vous demandez est impossible. Mon frère ne se borne pas à verser son sang pour l'Italie; toute sa fortune est engagée dans le mouvement actuel. Au moment où il

partait, je lui ai offert la mienne, qu'il a refusée. S'il échoue, s'il revient vaincu, comme nous devons, hélas ! le présumer, ce modeste avoir, que je lui garde précieusement, est tout ce qui nous restera pour vivre l'un près de l'autre.... Comprenez-vous pourquoi je ne saurais me rendre à vos prières ?

— Je comprends, reprit Émilia, un peu pensive, mais toujours sérieuse. Je comprends, et ne vous demanderai plus qu'un délai de huit jours. Remettons notre départ à la semaine prochaine. D'ici là, j'aurai trouvé quelque autre moyen de leur être utile. »

Au lieu d'Emilia, ce fut Tracy Runningbrook que rencontra Wilfrid devant la porte du parc de Richford. Le poëte avait à lui remettre le billet que voici :

« Je ne suis pas en état de vous voir maintenant; mais en vous assurant que je ne quitterai pas l'Angleterre sans vous avoir serré la main, je crois pouvoir compter sur votre confiance. En ce moment, je suis trop préoccupée. »

Le nom d'Émilia, laconiquement tracé au bas de ces lignes si brèves et si sèches, blessait les yeux de Wilfrid, qui se sentait envahi par une espèce d'angoisse intolérable à la longue.

Il se reprocha, une fois resté seul, d'avoir manqué de courage en ne demandant pas au suicide, comme le malheureux Barrett, le terme de ses déceptions et de ses inquiétudes. Et plus augmentait sa faiblesse, plus grandissait son amour, dont il se repentait d'avoir trop longtemps méconnu la puissance.

Tel était, au moment dont nous parlons, l'ascendant irrésistible d'Émilia sur cette imagination mobile, qu'à mi-chemin de Brookfield il fut ramené jusqu'aux limites du parc de Richford par le désir de contempler les

fenêtres encore éclairées de l'appartement occupé par miss Belloni et son amie. Comme il se retrouvait devant la porte, il la vit s'ouvrir, et la lanterne du concierge éclaira un cavalier qui sortait au pas de la ténébreuse avenue. Wilfrid reconnut à l'instant le capitaine Gambier, et en songeant qu'il venait de quitter Emilia, il ne put se refuser à la pensée que le brillant officier était peut-être pour quelque chose dans le parti pris par elle de ne pas venir au rendez-vous promis.

En proie aux tortures de la jalousie la plus poignante :

« Pourquoi, lui demanda-t-il d'une voix altérée, pourquoi vous permettez-vous de venir ici?

— La question est plaisante, repartit Gambier, profitant aussitôt de l'avantage que lui donnait cette apostrophe dénuée de sens.

— Dois-je supposer, continua Wilfrid, que vous entendez vous jouer de l'affection de ma sœur, et la mettre au rang de tant d'autres femmes abusées par vous?

— Vous en parlez bien à votre aise, cadet que vous êtes, répliqua Gambier en frisant l'extrémité de ses longues moustaches. On ne les abuse pas aussi facilement que vous avez l'air de le croire.

— Adela n'a pas d'autre protecteur que moi, reprit son interlocuteur, de plus en plus irrité par tant de sang-froid et de familiarité. Si votre nom et le sien sont mêlés au moindre propos fâcheux, vous aurez à m'en rendre compte, sachez-le d'avance!

— Fort bien! reprit Gambier, qui avait fait mine de mettre pied à terre, mais qui au contraire se raffermit sur sa selle. Voilà qui est entendu; avant tout, veuillez demander à votre sœur si elle a quelque grief contre moi.... Si elle se plaint, je ne demande pas mieux que

de me rencontrer avec vous; mais c'est elle, mon cher, c'est elle qui m'a notifié mon congé. Je me retire, portant toute sorte d'envie à l'homme qu'elle acceptera pour mari. Au surplus, je reconnais dans tout ceci l'habileté d'une belle dame qui a ses raisons, paraît-il, pour souhaiter que je ne sois plus de ce monde. C'est elle, je dois vous en avertir, qui s'est chargée, à bord du yacht, des préliminaires de notre duel en nous compromettant de son mieux, votre sœur et moi.... Prenez-y bien garde, elle est dangereuse!... Si elle parvient à nous faire battre, elle a plus d'esprit encore que je ne lui en avais déjà reconnu. Au surplus, vous savez où me trouver. »

Là-dessus, Gambier partit au galop.

Wilfrid, revenu à Brookfield, se vit confirmer par Adela tout ce que Gambier venait de lui dire. Il apprit même quelque chose de plus, car, après l'avoir détourné, autant qu'elle le pouvait, du mariage concerté avec lady Charlotte, et voyant qu'il se regardait comme lié par des promesses dont le souvenir lui pesait :

« Ecoutez, lui dit-elle, je puis mettre à votre disposition un véritable talisman qui vous affranchira bien vite, si vous voulez en faire usage. Quand vous serez tête à tête avec elle, amenez dans la conversation, de manière ou d'autre, le nom de lord Eltham. Vous verrez l'effet qu'il produira.... Maintenant, cher frère, et en échange du service que je vous rends, ne pourriez-vous dissuader Cornelia de prendre le deuil, comme elle en a le projet?... Il y a là une affectation qui lui porte dommage, et *non pas à elle seule* ... »

Wilfrid, ébahi tout d'abord, ne comprenait pas. Plus tard seulement, et en y réfléchissant à loisir il apprécia la portée de cette dernière insinuation.

Adela n'avait décidément rompu avec le capitaine

Gambier que pour acquérir des droits à la reconnaissance de sir Twickenham Pryme. Ce dernier, — moralement dégagé envers Cornelia par la catastrophe récente qui l'avait en quelque sorte mise au rang des veuves, — devait être facilement amené à se figurer Adela comme ayant toujours été l'objet *réel* de sa préférence. Que si Cornelia manifestait un trop bruyant désespoir, il pourrait, effarouché, se retirer tout à fait. Ne lui faudrait-il pas effectivement un certain courage pour s'exposer aux malins propos qui le représenteraient comme se consolant avec la sœur cadette d'avoir été joué par l'aînée?

En admirant les combinaisons de cette subtilité féminine, surtout en songeant à la parole magique par laquelle il pourrait, d'un moment à l'autre, rompre les liens dont lady Charlotte avait su l'entourer, Wilfrid s'endormit, le sourire aux lèvres. — Il avait pris l'habitude d'envisager son orgueilleuse *promise* comme l'unique barrière qui le séparât d'Émilia Belloni.

XXIII

« Où me conduit-elle? pensait Tracy le poëte, entraîné par Émilia, qui n'avait pas voulu se hasarder sans escorte dans l'épaisseur des bois de Brookfield. Que m'importe, au reste, pourvu qu'elle ne me quitte pas? Par un beau clair de lune comme celui-ci, je m'embarquerais avec elle pour les Grandes-Indes.... »

Le fait est que le ciel, semé d'étoiles, était d'une transparence admirable. Les jeunes pousses vertes de la saison nouvelle étincelaient comme des diamants sous les clartés nacrées qui marquaient d'une ligne blanche le contour des sapins aigus et de leurs traî-

nants rameaux. Les pas des deux promeneurs retentissaient sur le sol encore durci par de récentes gelées, les dernières d'un hiver tardif. De tous côtés les rossignols chantaient.

« Une soirée comme je la rêvais! dit Émilia, se tournant tout à coup vers son silencieux compagnon. Écoutez ces oiseaux!... je vais leur donner la réplique,

— Votre voix est donc revenue? s'écria Tracy, attentif à un geste par lequel l'aimable cantatrice avait complété sa pensée.

— Chut! répondit-elle, ne parlez pas si haut, et postez-vous là, pour n'en sortir qu'à mon appel.... Sauf cela, gardez-vous de bouger, quoi qu'il arrive!..»

Elle lui montrait en même temps un gros chêne, placé à l'entrée d'une espèce de clairière bordée de laryxs et de bouleaux aux tiges d'argent.

Au centre était une petite éminence sur laquelle Emilia monta d'un pas léger après avoir quitté son écuyer fidèle. Malgré son impatience, il ne fut pas longtemps à distinguer, parmi les modulations des chants d'oiseaux, la voix d'Emilia, qui montait dans l'atmosphère lumineuse et froide. Cette voix avait augmenté de volume et de force. Après quelques mesures, l'ardente imagination du poëte avait déjà transformé en je ne sais quelle muse-fée, commise à la garde d'une forêt druidique, cette blanche créature immobile, dont les lèvres à peine entr'ouvertes laissaient échapper une à une les notes ferventes d'un chant religieux.

Quand elle se tut, l'air semblait palpiter encore, ému par les dernières vibrations de ce puissant organe, et le poëte, dompté cette fois par la musique, sentait ses yeux se remplir de larmes.

« Elle n'est pas seule.»

Ces mots, prononcés presque à son oreille, le firent

soudain tressaillir. Il se retourna vivement, et de l'autre côté du chêne où il s'appuyait, aperçut Wilfrid qui se penchait en avant pour mieux voir.

Deux personnes, en même temps, s'avançaient vers Émilia, l'une reconnaissable à son enveloppe de peau d'ourson, était évidemment M. Périclès. A côté de lui marchait Laura Tinley. Le Grec arpentait à grandes enjambées les mousses qui servaient de tapis à ce théâtre en plein air, et levait les mains au ciel avec des exclamations enthousiastes.

Parvenu près d'Émilia, il se dépouilla de ses épaisses fourrures, qu'il plaça sur les épaules de la cantatrice, selon lui trop exposées aux fraîches haleines d'une soirée printanière. — On n'entendait au reste bien distinctement que le rire aigu de miss Tinley.

Émilia s'écarta bientôt, — appuyée au bras de M. de Périclès et d'un pas ralenti par le poids de la chaude toison qu'elle venait de revêtir, — tandis qu'il grelottait à côté d'elle, plus maigre et plus chétif par le contraste, avec des gesticulations insensées.

Tracy regarda une fois encore du côté de Wilfrid; celui-ci venait de disparaître.

Une dame en chapeau rond se montra, l'instant d'après, dans la même direction. — C'était lady Charlotte, que Tracy venait de laisser à Richford, dans le salon de lady Gosstree.

« A merveille, dit-elle en le rejoignant; je ne m'étais pas trompée sur l'objet de votre évasion à petit bruit. Il paraît que cette petite a retrouvé sa voix. Tant mieux, après tout; mais que signifie cette rage de lutter avec les rossignols? Pourquoi ne nous a-t-elle pas régalés là-bas de quelque ariette?... A moins, seigneur poëte, que vous n'ayez réglé vous-même cette romantique mise en scène.... Ne vous étonnez pas de

me voir ici; je n'y suis venue que sur l'invitation formelle de miss Belloni, et présumant, comme il arrive, qu'il s'agissait de son chant.... Dites-moi, le concert doit-il en rester là?

— Espérons que non, » allait répondre Tracy; mais il vit tressaillir lady Charlotte au nom de Wilfrid, appelé à deux reprises par Émilia.

La seconde fois, Wilfrid apparut dans l'aire lumineuse du rond-point, et s'avança délibérément vers le groupe qui en occupait le centre. Il avait l'air dégagé d'un homme que rien n'a droit de surprendre, et plus spécialement préparé à l'occurrence présente. M. Périclès et lui échangèrent une poignée de main, prélude d'un entretien fort animé qui sembla immédiatement s'engager entre eux.

Laura Tinley se tenait discrètement à l'écart.

Lady Charlotte, manifestement étonnée, murmurait à demi-voix :

« Que faut-il penser de tout ceci?...Wilfrid devait être ce soir chez l'ambassadeur. Il m'a écrit à cinq heures, et la lettre était datée de son *club*.... Est-il décidément fou? Met-il de côté ses intérêts les plus pressants? »

Au surplus le doute n'était plus possible, et lady Charlotte laissa retomber son lorgnon d'un air tout à fait découragé. Périclès et Laura Tinley d'une part, Émilia et Wilfrid de l'autre, échangeaient maintenant un adieu cordial. Ces deux derniers, ensuite, se rapprochèrent du chêne qu'Émilia cependant, par une marche oblique, semblait vouloir éviter.

Wilfrid, — légèrement penché, comme pour mieux contempler le visage de sa compagne, — lui parlait avec beaucoup de feu, et lorsqu'ils furent plus rapprochés de l'arbre centenaire, on entendit plus distinctement les ardentes protestations qui se pressaient sur ses lèvres.

« C'est vous, vous seule que j'aime,... vous que j'ai toujours aimée. Que parlez-vous de lady Charlotte? J'ai foi dans son affection, dans sa vaillante amitié, malgré les bruits fâcheux qui se sont répandus sur ses relations avec lord Eltham ; mais l'aimer, elle, quand j'ai le cœur plein de vous?... Le lien qui m'unit à elle n'est pas de ceux que rien ne peut rompre. Vous vous trompez encore là-dessus.... Si je voulais, si l'honneur me le permettait, je n'aurais qu'à invoquer le nom de lord Eltham....

— Mais vous ne le feriez point, n'est-il pas vrai? s'écria lady Charlotte, qui, se montrant tout à coup, lui coupa brusquement la parole. Je vois que je puis compter toujours sur votre générosité chevaleresque... »

Ensuite, se tournant vers Émilia, qui gardait naturellement le silence :

« Bravo, mon enfant! je suis charmée que vous chantiez encore, et mieux que jamais!... Quant à votre revanche, elle est parfaite; l'enjeu vous reste, sans difficultés possibles... Rengainons maintenant l'une et l'autre. Voici ma main en signe de paix. »

Emilia regarda le pauvre Wilfrid, dont les yeux baissés, les lèvres muettes attestaient le prodigieux saisissement, l'irrémédiable confusion, très-concevables chez un don Juan aussi novice ; puis, montrant un front calme à lady Charlotte et pressant la main qui lui était tendue :

« Vous supposez sans doute, dit-elle à sa rivale, que j'ai voulu vous enlever, avec la victoire, ce qui semblait être le prix du combat. Tel n'a jamais été mon dessein. C'est à l'Autriche, non pas à vous, que j'ai disputé ce vaillant soldat. Je suppose maintenant qu'on ne le verra plus songer à servir l'Empereur. C'est tout ce que je prétends gagner à ce que vous appelez ma revanche. »

Lady Charlotte l'examinait d'un regard curieux.

« Soit, dit-elle, je ne me charge pas de comprendre, mais je vous crois sur parole.... Vous, monsieur, continua-t-elle, s'adressant à Wilfrid, je vous autorise à me ramener, sous la promesse formelle que vous n'ouvrirez pas la bouche d'ici à Richford... Nous n'en avons guère que pour cinq minutes, ainsi vous ne vous engagez pas à grand'chose. »

Tracy, témoin de cette étrange scène, eut quelque difficulté, lorsqu'elle eut pris fin, à contenir le débordement de son admiration :

« Quelle puissance est la vôtre ! s'écria-t-il. Et comme vous mettez vos ennemis sous vos pieds ! »

Mais Émilia, jusqu'alors indifférente, arrêta tout à coup ses félicitations enthousiastes par un violent éclat de larmes :

« Il me loue, disait-elle, il appelle ceci un triomphe !... S'il savait, ô Merthyr, ô mon héros, combien je suis coupable envers vous !... Oui, reprit-elle, baissant la tête et le front dans ses mains, pendant qu'il se bat pour mon pays, je me vends, j'accepte l'esclavage.... Son sang coule peut-être, et je ne puis aller étancher ses blessures ! Il mourrait, que le droit d'assister à son agonie me serait justement refusé. Je suis enchaînée, je suis vendue !... Et lui, cependant,... comme il domine tous les autres ! Jamais il ne se tuerait pour une femme ;... ce n'est pas non plus chez lui que l'amour atténuerait les bons penchants au profit des calculs les plus vils.... Vous ne m'aimez pas, me dit-il, et il a raison.... Si je l'aimais, je ne me serais pas ainsi sacrifiée à des amitiés vulgaires, au souvenir d'une affection éteinte, et cela quand il verse son sang pour l'Italie !... A présent que tout est consommé, je comprends, je déplore ma coupable erreur ; je la comprends et je la re-

grette d'autant plus amèrement que, s'il vit, son pardon m'est acquis d'avance... »

Tracy, frappé de respect, n'essayait pas d'arrêter le flot de cette impétueuse douleur. — Les rossignols se taisaient. — Pas le moindre bruit sur la mousse épaisse ou dans les ramées ténébreuses. Le nom seul de Merthyr éveillait l'écho, redit au loin comme le monotone refrain des chœurs antiques.

XXIV

Vers la fin du mois de juin, l'insurrection lombarde était apaisée, c'est-à-dire noyée dans le sang. Marini avait racheté par une mort héroïque celle de bien d'autres nobles victimes qu'il avait imprudemment traînées sous le feu des canons autrichiens. Soustrait par miracle au désastre, Merthyr Powys revint en Angleterre, vaincu et ruiné comme l'avait prévu sa sœur.

Depuis plusieurs semaines, errant de retraite en retraite, poursuivi à outrance, relancé, traqué sans cesse, il n'avait plus de nouvelles. Ce fut donc à l'improviste, — et dans une conversation sans importance avec un indifférent que le hasard lui avait fait rencontrer en chemin de fer, — qu'il apprit, avant d'arriver à Londres, le départ de miss Belloni pour Milan, avec Périclès.

Par deux fois, de l'air le plus calme, il se fit répéter la fatale nouvelle ; puis, sans aucun retard, et passant tout simplement d'une gare à l'autre, il repartit, non pour le Monmouthshire, mais pour Brookfield. Il pouvait là, plutôt qu'ailleurs, obtenir des renseignements positifs sur l'événement inattendu qui avait compliqué pour lui les amertumes de la défaite.

Les trois sœurs l'accueillirent avec leurs grands airs d'autrefois et leur bonne grâce habituelle. Cornelia, vêtue de noir, lui tendit la main en souriant, et répondit avec un rare sang-froid à ses premières questions. Tout à coup la brillante conversation de Merthyr et la vague ressemblance de ses traits avec ceux d'un autre personnage, maintenant disparu de la scène, firent pâlir les lèvres de la jeune châtelaine, et semblèrent suspendre pour un instant les battements de son cœur.

Miss Arabella n'avait rien perdu de son immuable sérénité.

Adela, au contraire, semblait en proie à quelque secrète angoisse; une attente pénible donnait à sa physionomie je ne sais quel air contraint, à ses reparties une certaine aigreur inaccoutumée. Au moindre bruit du dehors, on la voyait tressaillir et jeter furtivement un coup d'œil vers la porte; mais sir Twickenham Pryme ne se montrait pas. Le deuil si fièrement arboré par Cornelia l'avait probablement mis en fuite. Lui seul aurait pu calculer, à une ou deux près, les chances qu'Adela conservait encore de le voir venir à résipiscence.

Chacune des trois sœurs parla d'Émilia sur un ton différent.

« Nous lui devons tout ce qui nous reste, disait Cornelia, dont la fière humilité se retrouvait, chez Arabella, tempérée par certaines réminiscences de l'ancien patronage.

— Certes, reprenait celle-ci, nous la regarderons toujours comme notre petite sœur. »

Adela se bornait à sourire amicalement chaque fois que le nom d'Émilia éveillait son attention. Ni son cœur ni son oreille n'étaient à la conversation, de plus en plus languissante.

Merthyr s'informa poliment du fils de la maison. Cornelia, non sans hésiter un peu, se chargea de la réponse. « Il est parti pour Vérone.... Vous savez, continua-t-elle, que nous avons un oncle au service de l'Autriche?

— Je le sais, » répondit Merthyr avec une courtoisie parfaite.

« Partie avec Périclès, partie pour Milan, et Wilfrid Pole est à Vérone ! se disait-il au sortir de Brookfield, incapable de tirer au clair cette obscure chronique, dont les lambeaux lui arrivaient ainsi l'un après l'autre.... Dieu merci, Georgey n'a pas quitté Richford : elle me donnera la clef de tout ceci. »

Effectivement, — après l'avoir serré plusieurs fois sur son cœur et comprimant de son mieux un dernier accès de jalousie, — Georgiana Ford remit à son frère une lettre sur l'enveloppe de laquelle miss Belloni avait, d'une main mal assurée, tracé le nom de Merthyr Powys.

La voici, textuellement reproduite :

« Mon ami (je voudrais pouvoir dire *mon bien-aimé*), je viens de lire le récit de ce funeste combat. Pourquoi l'avoir risqué dans un lieu maudit ? Mon cœur a cessé de battre un moment. A présent je suis résignée. Le ciel n'éclaire que ce que Dieu a voulu. Dieu destinait donc une épreuve de plus à notre chère Italie. Je suis certaine, d'ailleurs, qu'il ne vous est rien arrivé. Dieu, sans cela, m'aurait avertie; il n'aurait pas voulu accepter les remercîments que lui porte chacune de mes prières. Je ne saurais du moins supposer qu'il puisse en être ainsi.

« Pour trois ans, me voilà prisonnière. M. Périclès m'emmène au *Conservatorio* de Milan, et ma mère m'accompagne, non sans beaucoup de plaintes qui me

déchirent le cœur.... et les oreilles. Ma voix est revenue. Je n'ai jamais cessé de la sentir au dedans de moi, comme on devine, les yeux fermés, qu'il y a quelqu'un dans la chambre où l'on est soi-même. D'ailleurs, entourée de malheureux, j'étais joyeuse, symptôme infaillible. J'ai gardé longtemps mon secret, me demandant ce que je ferais lorsque ma baguette magique m'aurait été rendue. Croiriez-vous que je ne pensais pas à vous en première ligne? Quand cette réflexion me vient, je suis tentée de me flageller. Au surplus, je suis amplement punie, soyez-en sûr.

« Que voulez-vous, mon ami? Les Pole étaient à la discrétion de M. Périclès. Wilfrid l'avait frappé au visage; le Grec voulait se venger. Ces braves gens, qui m'avaient si bien reçue, si bien aimée, allaient être précipités dans la misère. Georgiana refusait de me prêter, sur mes trésors à venir, la somme dont ils avaient immédiatement besoin. Je me suis arrangée pour que M. Périclès m'entendît chanter, certaine à l'avance de l'effet que j'allais produire. Un seul air, et cet homme est devenu dans mes mains comme une cire molle. — Pourquoi l'Italie, hélas! n'a-t-elle pas remporté une victoire pareille? — A la condition que j'irais m'enfermer au conservatoire de Milan pour trois années consécutives, il m'offrait une espèce de blanc-seing. J'ai regret de me dire qu'un pareil personnage aime la musique à ce point, et mieux que je ne l'aime moi-même, à coup sûr. Chose étrange que, dans mes deux cultes dominants, je sois ainsi dépassée par vous et par lui! J'exigeai une somme énorme, payée comptant: deux mille livres, mon ami, deux mille livres!... Je tirai aussi de lui la promesse de soutenir le crédit ébranlé de la maison Pole. Il accepta toutes mes conditions, et mon engagement fut signé le lendemain. Mes amis étaient sauvés!

« Alors seulement je pensai à vous. Évidemment je ne vous aimais pas. Quels que soient mes sentiments actuels, ce que j'ai fait le prouve de reste. C'est par mes actes que je me juge moi-même. D'après eux, que suis-je donc? Une enfant irréfléchie, une simple *ragazza* livrée à ses instincts, bonne tout au plus à faire parler des cœurs vulgaires et volages. — Et que valent-ils, je vous le demande? Mais ne parlons plus de ces tristes souvenirs. J'ai anticipé de trop bonne heure une fâcheuse expérience, et n'ai jamais rencontré que faiblesse, — excepté chez vous, mon ami.

« Il me semble que si j'osais vous appeler mon *bien-aimé*, je doublerais par là mon courage et ma force; mais je ne le ferai point. C'est un honneur dont je ne me sens pas digne, puisqu'après tout je ne vous aime pas. Faut-il donc qu'un homme soit à moitié méprisable pour nous inspirer de l'amour? A toute femme qui sera véritablement mon amie, je souhaiterai de ne pas épouser celui qui le premier aura su lui plaire. Allons, allons, plus de fâcheux retours! *Evviva!* mon âme est libre, si mon esprit est prisonnier. Trois ans d'études, trois ans d'oisiveté pour mon cœur. Au bout de ces trois années, Merthyr, — mon héros! — si j'allais me trouver digne de vous!... Mon être entier palpite à cette idée. Je sens une larme couler sur ma joue, — la première depuis bien longtemps, — en songeant qu'une enfant de l'Italie pourrait un jour vous payer tout ce que vous avez fait pour la cause italienne. Douce pensée, où le cœur se fond!

« Je suis bien changée, allez! Vous ne me reconnaîtriez peut-être pas. Je m'en vais en Italie sans aucun de ces rêves passionnés qui m'y appelaient naguère. J'y vais avec des vues toutes positives, comme une machine qui veut avant tout se mettre en état de

fonctionner. Je vois clair en toute chose. Les fautes de nos amis, leurs torts, leurs faiblesses, rien ne m'échappe, et pourtant rien ne m'indigne. Je vois clair, mes yeux sont dessillés.

« *Addio*, Merthyr! Dites à tous, là-bas, que je n'oublierai jamais l'Angleterre. N'êtes-vous pas Anglais, vous, mon héros? héros très-certainement, et je n'en veux rien rabattre. Le sang que vous prodiguez fait germer les lauriers. A la bonne heure, cela! mais se tuer ou se battre pour une femme! Je frémis quand je songe à un pauvre homme que nous avons tous deux connu. Son amour.... Encore une fois ce mot importun! Je ne dois plus le prononcer de trois ans. M. Périclès a ma promesse de n'écrire, de ne recevoir aucune lettre d'ici à l'expiration de ces trois années. Ne me répondez donc pas, mais ayez confiance! Votre réponse est déjà dans mon cœur. Adieu, adieu! A vous adieu! Adieu à l'Angleterre....

« Écrit, à côté de sa mère, par votre très-humble et très-affectionnée

« ÉMILIA-ALEXANDRA BELLONI. »

Merthyr lut ces quatre pages devant une croisée ouverte sur de vastes pelouses inondées de soleil.

Au milieu des gazons se dressait un superbe rhododendron qu'on pouvait prendre de loin pour quelqu'un de ces monstres ailés des tropiques, sur le plumage desquels la pourpre et l'or ruissellent à l'envi. Pendant un moment, la fleur alpestre, l'oiseau exotique, la jeune étrangère se confondirent dans sa pensée; puis il se tourna vers une des glaces du salon, compta

pour ainsi dire ses cheveux gris, et avec une certaine mélancolie :

« Où en serons-nous dans trois ans? se demanda-t-il. L'Italie, *elle* et moi, dans trois ans, où en serons-nous? »

L'ANNEAU D'AMASIS

The Ring of Amasis, (2 vol., Chapman et Hall, Londres); c'est le titre d'un roman qui montre sous une face nouvelle le talent du poëte Owen Meredith, le fils de Bulwer. Cette œuvre originale nous a paru mériter d'être connue en France, et le récit où nous essayons d'en reproduire la substance permettra mieux qu'une simple analyse d'en apprécier la valeur.

L'ANNEAU D'AMASIS.

Ulla dilâyâ, to léongâ.
Dieu donnant, je prendrai.
(PROVERBE MAHRATTE.)

I

C'était en 1834, sur le Rhin, entre Mayence et Cologne. Le bateau à vapeur sur lequel j'avais pris passage portait le nom de *la Loreley*, cette sirène allemande sujet de tant de ballades et de tant de traditions diverses. Nos deux petits canons, qui venaient de saluer le *Rheinstein*, rechargés à nouveau, allaient rendre hommage à la mystérieuse marraine de notre léger navire, lorsque la conversation des passagers, dans ce moment-là fort animée, fut tout à coup interrompue par un choc bruyant. Ils tournèrent tous la tête, par un même mouvement, du côté où le bruit appelait leur attention, et virent avec surprise qu'il provenait d'une petite table brusquement renversée à terre par le plus grave, le plus silencieux, le plus réservé de la compagnie, celui qu'on avait baptisé le « gentilhomme

noir, « faute de connaître son nom, sa profession et le titre que sans doute il devait porter.

Sa physionomie, son aspect général inspiraient le respect et forçaient pour ainsi dire à la déférence. Nulle morgue chez lui, rien qui repoussât la sympathie ; mais en même temps rien qui permît de se familiariser, s'il ne vous y conviait lui-même, avec un personnage aussi éminemment distingué. Il était de ceux qui traversent une foule sans être exposés au moindre contact, et la barrière indéfinie qui le rendait inaccessible le dérobait presque aux regards. Personne ne lui parlait, personne ne parlait de lui, bien qu'il eût infailliblement attiré l'attention d'un chacun.

Ce fut donc une grande surprise que de lui voir commettre une maladresse, et presque une incongruité, en renversant le meuble placé devant lui. M. Home, avec ses tables tournantes, n'a jamais plus étonné son monde. Quand au noir *gentleman* lui-même, il s'éloigna sans paraître avoir pris garde, le moins du monde, à ce futile incident.

Il s'éloigna et je le suivis comme malgré moi, poussé par une sorte de curiosité magnétique.

Debout, les bras croisés, il contemplait l'eau bouillonnante que faisaient écumer, siffler, rejaillir en blanche écume les rapides évolutions de la roue, et je me demandais, en regardant cette figure impassible, ce que ferait un pareil homme, si quelque désastre le plaçait en face de ses semblables, aux prises avec les flots et sur le point de périr.

« Sous peine de déchoir à mes yeux, pensais-je, il faudrait, même alors, que cette physionomie demeurât imperturbable; sans cela, je n'y verrais plus qu'un vain masque à la merci du premier hasard..... »

Au moment où ces réflexions me préoccupaient, une

cloche retentit du côté de Saint-Goar. Le bateau ralentit sa marche, et nous vîmes une petite nacelle se détacher du rivage pour venir nous accoster : elle n'amenait, en fait de passagers, qu'une femme et un enfant, un petit garçon d'environ six ans, qui semblait endormi sur les genoux de sa mère. Au commandement du capitaine, les aubes avaient cessé de jouer, le bateau s'était mis à la dérive ; mais de ses flancs émus se détachaient encore de larges vagues, dont les fortes ondulations faisaient vaciller d'un bord à l'autre la frêle embarcation qui venait à nous.

J'avais cessé de la regarder, quand un cri perçant me fit tressaillir :

« Jésus Maria !... Mon enfant, mon enfant ! »

Et tous les passagers, attirés par cette clameur aiguë, se ruèrent à la fois du côté de l'échelle au sommet de laquelle je me tenais.

En essayant de saisir la corde qu'on lui avait jetée du *steamer*, le batelier, paraît-il, avait perdu l'équilibre et fait chavirer sa misérable nacelle. Au moment où je pus me rendre compte de l'accident, on hissait cet homme le long des flancs du navire, et un de nos matelots, qui du haut de l'échelle s'était précipité dans le fleuve, venait d'arrêter la pauvre femme sous la roue et près de périr.

Mais l'enfant ? où était l'enfant ?

La force du courant nous avait déjà fait franchir quelques brasses, et c'est à peine si l'on distinguait encore, au-dessus du courant, un petit chapeau de paille dont les rubans bleus s'agitaient au souffle de la brise. Après un moment de silence absolu, l'anxiété générale se traduisit par une espèce de gémissement comprimé. Nous venions de distinguer les petites mains de l'enfant, qui se débattait en vain, et dont

les forces s'épuisaient rapidement. Il enfonça, et nous le perdîmes de vue; mais l'instant d'après la petite tête blonde revint à la surface de l'eau : un même cri partit de toutes les poitrines et salua cette réapparition inespérée.

Ensuite chacun demeura muet : tous les visages étaient tournés, tous les regards étaient tendus dans la même direction, car on apercevait maintenant de ce côté, coupant l'onde par des mouvements d'une régularité, d'une précision mathématiques, les deux bras noirs d'un nageur intrépide. On eût dit qu'il était là pour son plaisir, tant il y avait de tranquillité, pour ne pas dire d'indifférence, daus ces allures d'où semblait dépendre la vie d'un être humain; aussi le sentiment général était-il celui d'une impatience indignée plutôt que d'une reconnaissante admiration. Cet homme ne déployait évidemment pas la moitié de la force dont il disposait. A une faible distance de l'enfant près de disparaître, et alors qu'un vigoureux élan l'eût mis à même de le saisir, il laissa perdre cette occasion suprême.

Les spectateurs poussèrent un cri de réprobation, qu'il n'entendit certainement pas, car il venait de plonger à son tour.

Ici, nouveau silence, résultat d'une indicible anxiété; silence de mort qu'on eût dit devoir être éternel, mais qui, après quelques secondes, — chacune valait un siècle, — fut rompu par une clameur triomphale. Le nageur et l'enfant venaient de reparaître tous deux : pour le coup, ce dernier était sauvé!

Plus à loisir, plus lentement que jamais, s'abandonnant au courant et poussant devant lui, comme une chose morte, le petit être qu'il venait d'arracher à l'abîme, indifférent à ce résultat de ses efforts, indif-

férent à l'intérêt dont lui-même il était devenu le centre, le « *gentleman* noir » regagnait peu à peu le bateau. Je vis descendre la chaloupe qu'on envoyait recueillir l'enfant, je vis l'infatigable nageur refuser le secours que cette chaloupe lui offrait, et alors, seulement alors, je cherchai sur les visages des passagers le reflet des émotions joyeuses qui m'animaient.

Toutes les physionomies étaient radieuses, sauf une seule; tous les regards brillaient de la même ardeur, excepté ceux d'une femme que je fus tenté de prendre un moment pour la Loreley elle-même.

Belle sans doute, mais de cette beauté pétrifiante qui, comme celle de la Méduse antique, glace le sang dans les veines, calme, indifférente, implacable, elle assistait (et je ne sais depuis combien de minutes) à cette lutte dont une vie était l'enjeu, avec le plus complet nonchaloir. Assise sur la plate-forme du couloir près duquel j'étais debout, et de là dominant la foule agitée, elle semblait n'avoir d'autre souci que de réchauffer au soleil le marbre vivant dont elle était faite. Ses bras se dérobaient sous la longue écharpe de soie dont les plis, ramenés autour de sa poitrine, laissaient en relief la perfection sculpturale de ses magnifiques épaules.

Je m'étonnais qu'elle m'apparût presque subitement.

Quant au « *gentleman* noir, » je l'avais complétement perdu de vue, et j'étais encore absorbé dans l'intense contemplation où me plongeait cette créature mystérieuse, — que mon imagination s'obstinait à confondre avec la Loreley des légendes, — lorsqu'il parut sur la plate-forme et se dressa soudainement devant elle.

Qu'il était changé, ce visage dont j'avais admiré

l'immobile beauté! Une supplication muette, mais ardente, se peignait dans ses traits qu'on eût pu croire condamnés à ne rien exprimer. Le frémissement douloureux des lèvres, la prière passionnée qui se lisait dans le regard avaient l'éloquence de ces appels suprêmes qu'un agonisant vous adresse sans prononcer une seule parole, et cependant, du haut de son isolement glacial, la belle Loreley, silencieuse, elle aussi, laissait tomber un regard froid et sans réponse sur cette figure dont chaque linéament l'implorait.

Alors une voix profonde et comme brisée, dont l'émission coûtait évidemment un effort inouï, murmura ces paroles inarticulées :

« Jamais, donc?... »

Et la réponse de la Loreley, incisive et pénétrante comme la note la plus aiguë du hautbois, fut une sorte d'écho ironique et funèbre, pareil à celui que renvoie une ruine déserte. « Jamais! » avait-elle dit simplement.

Une pâleur cadavéreuse vint blémir encore le visage livide du malheureux à qui elle notifiait ainsi un immuable arrêt; mais la minute d'après ses traits de marbre avaient repris leur calme habituel, et il disparut dans l'escalier de la cabine avec aussi peu de bruit, avec autant d'impassible sérénité que lorsqu'il avait traversé le pont quelques instants auparavant.

La Loreley le suivit presque aussitôt.

Revenu près de l'enfant dont l'existence avait été un moment si compromise, je m'assurai que l'accident n'aurait pour lui aucune suite fâcheuse, et je confirmais cette bonne nouvelle à sa mère éplorée, lorsqu'un valet de chambre à cheveux gris vint prier respectueusement la brave femme, au nom du comte et de la comtesse R...., de leur amener elle-même l'en-

fant malade, dans un salon réservé où on venait de tout préparer pour lui donner les soins que réclamait son état.

Aussitôt que les quatre acteurs de ce petit drame eurent disparu, le *steward* du bateau fut accablé de questions sur le compte du « *gentleman* noir. » Les renseignements qu'il put nous donner se bornaient à peu de chose. Nous apprîmes que l'objet de notre curiosité s'appelait le comte Edmond R...., qu'il possédait un immense majorat dans la Silésie prussienne, et qu'en lui semblait devoir s'éteindre la très-ancienne famille dont il était le dernier représentant. Quant à ma mystérieuse Loreley, — quant à cette magicienne au front sévère dont les fascinations m'avaient un moment dompté, — ce n'était après tout, il fallut en prendre mon parti, qu'une comtesse silésienne, la femme du plus excellent nageur que nous eussions vu les uns ou les autres.

Autant on exaltait l'humanité de ce dernier, autant la froide impassibilité de la comtesse soulevait de commentaires malveillants, parmi les femmes surtout, car il se trouva bien quelques hommes pour la défendre, et pour expliquer sa tranquillité par la certitude où elle était de voir son mari se tirer sain et sauf du danger qu'à nos yeux il semblait courir. Cette interprétation charitable avait toute chance d'être accueillie et ralliait déjà un certain nombre de partisans, lorsqu'un digne conseiller intime, remarquable par son excessif embonpoint, nous déclara qu'au vu et au su de la Silésie tout entière, la comtesse avait la tête légèrement dérangée.

Cette affection mentale, ajoutait le *Geheimer-Ober-Rath*, devait être réputée incurable, car il n'avait jamais ouï dire qu'on eût essayé de la combattre par

aucune espèce de traitement. Le comte et la comtesse R... résidaient presque toute l'année sur le majorat du comte, situé à quelque dix milles de Breslau, dans l'isolement le plus complet, n'allant chez personne et ne recevant personne. De temps à autre ils quittaient l'Allemagne pour venir passer quelques mois à Paris. Ils n'existait aucun héritier du vaste majorat, qui après le décès du comte devait échoir à une branche collatérale. Aussi personne, en Silésie, ne s'intéressait à la destinée de ce couple étrange.

Ces détails inattendus mirent fin à la discussion qu'ils étaient venus interrompre. Nous approchions du terme de notre voyage, et le petit groupe de causeurs qui s'était jusque-là maintenu se dispersa petit à petit. Chacun, excepté moi, paraissait avoir pris son parti de ne plus songer à ce qui venait de se passer sous nos yeux.

Penché sur l'avant du bateau et les yeux fixés sur les flots jaunâtres, je sondais par la pensée l'inexprimable douleur que je croyais avoir entrevue derrière la pâle immobilité des traits de la comtesse, et la torture morale qui se trahissait dans les éclairs çà et là jetés par les grands yeux noirs de son mari. — Non, me disais-je, quoi qu'il en puisse être du secret de ces deux âmes, j'en ai vu assez pour les savoir unies à jamais dans la commune angoisse d'une destinée irréconciliable.

Le soleil se couchait, cependant, et il avait presque disparu lorsque nous longeâmes lentement les murailles noircies de la vieille cité impériale. La tour massive de la lourde cathédrale se profilait en noir sur un horizon teint de pourpre, et quand je levai les yeux sur cette grue gigantesque qui étend son bras de squelette vers l'antique « rocher du Dragon, » il me sembla que peut-être elle l'interpellait en ces termes :

« Nul ne peut rappeler le passé; l'interminable retour des ans lasse et attriste le cœur. Des temps qui ne sont plus, il ne reste guère que nous ici-bas. Sachons nous réconcilier l'un et l'autre !... »

Et le rocher d'où l'immense fabrique du *Dom* a été tirée pierre à pierre, ne répondait que par un silence obstiné à cette mélancolique adjuration.

II

Je ne sais pourquoi un événement aussi insignifiant que celui dont je viens de donner les détails s'était à ce point emparé de mon imagination. Qu'avais-je vu, en somme? Une barque chavirée et un petit garçon sauvé d'un naufrage par un noble Silésien qui paraissait fort expert dans l'art de la natation, — celui-ci marié à une femme d'une beauté remarquable, mais sans que le bonheur semblât présider à leur hymen.

Rien de merveilleux dans tout ceci. Les bateaux mal dirigés coulent aisément à fond; les gens qui savent nager font ce qu'ils peuvent pour sauver un enfant qui se noie; et il n'est guère besoin d'une intervention spéciale de la destinée pour qu'une belle femme vive en mauvais termes avec son mari; — mais en revanche il y a dans la vie des moments où, sans aucun préliminaire apparent, une puissance invisible écarte le voile qui dérobe à notre œil intérieur tout un monde obscurément entrevu.

La vision interne prend alors des facultés surnaturelles. Les barrières du temps et de l'espace sont annihilées. Ce que le télescope nous révèle de l'univers extérieur, ce regard où l'âme se concentre nous le révèle à son tour de cet autre univers que l'homme

porte en lui-même. Les poëtes dans leurs heures d'inspiration, les amants lorsque la passion les domine, ont de ces clairvoyances passagères. Du même coup d'œil Roméo lit tous les secrets du cœur de Juliette; Shakspeare, du même coup d'œil, pénètre ceux de l'âme universelle.

Toutefois ces éclairs d'intuition ne sont point le partage exclusif de l'amour et du génie, puisque sur le pont de la *Loreley* (et sans que jamais j'aie pu savoir comment) la destinée entière de deux êtres humains m'avait été soudainement révélée par un simple regard jeté sur eux. J'avais lu au plus profond de leur être, j'avais découvert sans effort leurs sentiments les plus intimes, je n'avais eu besoin, pour me guider dans ce labyrinthe obscur, d'aucune révélation sur les événements de leur vie. Je leur pressentais, je leur *voyais* une pensée commune qui les séparait à jamais, une pensée inconciliable avec toute idée d'union et d'harmonie.

Qu'on me pardonne ici le vague des expressions dont je me sers : il répond, tant bien que mal, à l'indéfinissable conception que je m'efforce de rendre.

Ce phénomène, au reste, m'avait fortement touché. Je suis convaincu qu'il a imprimé une direction spéciale à mes pensées ultérieures, et qu'il exerça une forte influence sur les études médicales auxquelles j'allais alors me livrer. Elles eurent désormais pour but de me procurer ces leviers à l'aide desquels on peut forcer l'accès du mystérieux atelier où s'élabore la pensée humaine. Elles se concentrèrent sur ce point de l'organisme vital où se réunissent, pour se séparer ensuite, les deux ordres de facultés qui constituent notre nature.

A quoi bon nous le dissimuler, en effet? Ni l'intelligence ni le corps ne se doivent considérer isolément.

En vain combattrons-nous la fièvre à force de quinine, si nous ne trouvons un opiat, un calmant pour le cerveau surexcité. Tout aussi vainement verserions-nous un baume moral sur une plaie de l'esprit, si nous ne pouvons, en guérissant le corps, rendre à la volonté l'énergie propre et les étais qui lui manquent. De là une nécessité impérieuse, celle d'étudier à fond les conditions d'alliance qui permettent d'équilibrer les différentes fonctions dynamiques de la vie : — *alterius sic altera poscit opem....*

Mais je m'aperçois que je me laisse envahir par les préoccupations professionnelles qui remplirent à Paris deux années de ma jeunesse.

Pendant ces deux ans consacrés à étudier auprès des maîtres de la science, je visitai maint asile d'aliénés, je m'assis mainte fois au chevet des malades torturés par la fièvre, cherchant à surprendre les secrets de leur délire. De mes propres sensations je fis une étude assidue, nonobstant les difficultés que présentent ces opérations métaphysiques où l'intelligence est à la fois le sujet et l'instrument.

Ainsi, — qu'on me laisse en donner une idée, — mon domestique avait ordre de m'éveiller la nuit, à diverses reprises, pour me mettre à même de surprendre la marche furtive de mes propres rêves. Je voulais, constatant mes impressions dans toute leur vivacité, comparer l'influence des différentes heures et des conditions différentes auxquelles le corps est successivement soumis. Ces observations devaient me fournir la matière d'un traité de psychologie que je me réservais de compléter à loisir dans la force et la maturité de l'âge.

Je n'en étais pas moins hanté, de temps à autre, par le souvenir du mystérieux personnage dont j'ai parlé.

Une sorte de rancune bizarre me poussait à vouloir pénétrer dans sa vie intérieure, comme il était lui-même entré dans la mienne. Le tourment qu'il infligeait à ma curiosité se transformait à mes yeux en un droit légitime sur tous les secrets de sa vie, et comme je ne manquais ni de loisirs ni de ressources pécuniaires, je me donnai plus d'une fois la mission de retrouver dans le monde parisien, qui ne m'était pas entièrement fermé, les traces du comte et de la comtesse R...

Mes recherches, cependant, furent vaines. Je m'informai à toutes les ambassades, je m'enquis dans tous les grands hôtels et chez tous les principaux fournisseurs de la capitale; j'allai même jusqu'à faire prendre des renseignements aux bureaux de la police. Toutes les tentatives échouèrent également, et je dus renoncer à l'espérance de retrouver le mystérieux voyageur, qui avait sans doute depuis longtemps quitté Paris.

Lorsque je m'arrêtai à cette conviction, j'étais moi-même à la veille de mon départ, et, comme il arrive en pareille circonstance, mes amis me pressaient de passer une dernière fois en revue toutes les curiosités de cette ville unique à laquelle j'allais dire adieu pour jamais. Je ne sais comment je me laissai aller à écouter leurs conseils et à mener pendant quelques jours l'existence absurde du *sight-seer*, du chercheur de *curiosités*, car je n'en connais guère de plus fatigante pour le corps et de plus nulle pour le souvenir. Toujours est-il qu'un beau soir, voulant réaliser le programme arrêté d'avance par ces officieux malavisés, je pénétrai, — c'était la première fois de ma vie, — dans une des maisons de jeu que l'édilité parisienne tolérait encore à cette époque.

Le tableau qu'elle m'offrit d'abord ne fut pas exactement celui que je m'attendais à y trouver. Sur aucun

de ces visages plombés et flétris que je voyais se grouper autour des tables de jeu, ne se traduisait en signes extérieurs cette monomanie fiévreuse qu'on exalte infiniment, selon moi, lorsqu'on la classe parmi les passions; mais ce calme de commande, cette froideur affectée, ce front impassible que le joueur s'efforce d'offrir aux coups du sort, perdent tout leur prestige quand on songe à la cupidité qui l'agite. Rien n'est répugnant pour un esprit sain comme ces parades d'héroïsme à propos d'une râtelée d'or ou d'argent, ces grands airs à propos de gros sous.

Le dégoût allait donc me chasser de ce salon splendide, lorsque mon attention fut attirée par les remarques qu'échangeaient à voix haute un certain nombre de spectateurs, comme moi réunis autour du *trente-et-quarante*. Elles étaient motivées par la singulière persistance d'un joueur qui, laissant toujours sa mise sur la rouge, avait gagné quinze fois de suite.

Je me faufilai dans le groupe afin de contempler, moi aussi, tout à mon aise, l'heureux champion qui venait de voir si magnifiquement récompensée sa merveilleuse fidélité à une seule couleur. Il m'était désigné de reste par le tas de pièces d'or, de rouleaux et de billets de banque accumulés en face de lui, et c'est tout au plus si je pus retenir un cri de surprise lorsque dans ce favori de la fortune je reconnus le comte R...

L'impression que sa vue produisit sur moi me rappela vivement celle que j'avais ressentie jadis en le voyant, sur le pont du bateau à vapeur, contempler d'un œil calme et froid le bouillonnement des eaux tumultueuses. Un contraste analogue existait maintenant entre le flegme imperturbable empreint sur le visage de cet homme et l'orage de passions que déchaînait sur les

vagues humaines dont il était entouré le succès inouï de son insolente combinaison.

On venait de battre les cartes pour une nouvelle taille. Bien convaincue désormais que la fortune ne pouvait faire divorce avec celui qu'elle protégeait si évidemment, la majorité des pontes se réglait sur lui, et comme il semblait ne pas vouloir empocher son gain, de nouveaux enjeux couvrirent cette partie de la table qui avait été jusque-là si étrangement favorisée par le sort; mais tout à coup, au moment précis où le croupier s'écriait: « Le jeu est fait, rien ne va plus, » la pile d'or et de billets qui, par une espèce d'attraction irrésistible, avait appelé sur la rouge les mises de presque tous les joueurs présents, se trouva transportée, — par un mouvement imperceptible, tant il fut rapide, — du côté de la chance opposée.

Pris complétement à court par ce brusque changement, les autres pontes laissèrent échapper l'instant décisif où ils auraient pu suivre le drapeau victorieux sur le nouveau terrain où il allait se planter, car cette fois ce fut *rouge* qui perdit et *noire* qui gagna.

Par une de ces inspirations instantanées que rien ne saurait expliquer, le joueur dont la bonne chance était déjà l'objet de tant d'admiration venait pour la seizième fois de dompter la fortune, et ce coup final mettait la banque tout à fait à sec.

La stupéfaction se lisait sur tous les visages. Quant à moi, qui n'avais pas perdu de vue un seul instant cette scène étrange, je ne pouvais rien comprendre à ce qui venait de se passer. Mes yeux n'avaient pas quitté le comte une seule seconde; aussi étais-je confondu, paralysé, par le témoignage contradictoire de mes sens. D'une part, ils m'affirmaient que l'enjeu avait changé de place, et de l'autre, avec non moins de certitude,

que le joueur sur lequel mon attention se portait aussi intense que possible, n'avait pas quitté, fût-ce un instant, la position où je le voyais encore, assis et les bras croisés, ayant l'air de ne prendre au jeu aucune sorte d'intérêt quelconque.

Il paraissait impossible qu'il eût touché à sa mise sans que je m'en fusse aperçu. Et pourtant, si ce n'était lui, qui donc avait pu changer son enjeu de place?

Parmi les assistants, nul ne doutait que le coup ne fût l'œuvre du joueur lui-même. Personne, effectivement, n'éleva la moindre objection, et les croupiers, qui passent pour avoir les cent yeux d'Argus, ne songèrent pas à contester la loyauté de cette manœuvre, si funeste aux intérêts qu'ils représentaient.

Pour tout dire, je dois ajouter que j'étais si occupé à contempler le visage du comte, que je prêtais peu d'attention à ce qui se passait sur la table. Je me souviens seulement d'un jet de lumière violette mêlé au reflet du métal fauve, et qu'on eût pris pour l'étincelle de quelque joyau rapidement agité dans le voisinage du tas d'or.

Je ne saurais, du reste, rendre un compte exact des impressions confuses qui m'assaillirent en ce moment, car aussitôt après il se fit un grand tumulte. Les croupiers se levèrent à la hâte, les joueurs mécontents, qui déjà s'éloignaient de la table, s'arrêtèrent court, et tous dirigèrent vers le Silésien des regards où se peignait l'effroi le plus vif.

Son visage couvert d'une pâleur livide n'était plus reconnaissable, ses yeux grands ouverts semblaient prêts à sortir de leurs orbites, ses lèvres bleuâtres avaient un aspect hideux. Je vis son corps, dans un état de rigidité cadavérique, vaciller pesamment et quitter, par un mouvement de projection en avant, le fauteuil

sur lequel il était assis. — La seconde d'après, il gisait à nos pieds privé de tout sentiment.

On porta le comte dans une chambre voisine, où je le suivis aussitôt. Dès que j'eus décliné ma qualité de médecin, chacun s'empressa de me faire place. L'apoplexie me semblait à craindre, et je jugeai qu'une saignée devait être pratiquée à l'instant même. Heureusement, ma lancette ne me quittait jamais; l'opération put donc avoir lieu sans retard.

Lorsqu'elle fut achevée, on nous laissa seuls, mon client et moi. Sa physionomie était redevenue calme; son visage, quoique pâle encore, avait repris sa teinte naturelle, et cette noble expression qui chez lui semblait être un don de nature plutôt que le résultat d'un effort quelconque. A mesure que je le contemplais ainsi plongé dans un sommeil aussi paisible que celui de l'enfance, je sentais prévaloir en moi, de plus en plus, un sentiment de respectueuse commisération.

Un profond soupir, un faible mouvement, m'indiquèrent bientôt que le malade reprenait ses sens. Je m'écartai doucement; le silence dont nous étions enveloppés me semblait auguste à certains égards, et je n'osais pas y porter atteinte.

Après une courte pause, soulevant le bras que mes ligatures ne retenaient point captif, le comte me fit signe d'approcher. J'obéis à l'instant même. Il prit ma main dans la sienne, et me regarda longuement avec une sorte de mélancolie. Quel qu'en pût être l'objet, cet examen lui donna sans doute des résultats satisfaisants, car un faible sourire éclaira ses traits, et sans aucune affectation d'embarras, sans cordialité trop accentuée, il m'adressa la parole en ces termes :

« Ce n'est pas, je crois, la première fois que nous nous voyons; certains pressentiments m'avertissent que

cette rencontre ne sera pas la dernière. Je ne vous remercie pas : l'observance d'une vaine étiquette me paraît déjà trop peu de vous à moi, et il me semble, d'un autre côté, que j'irais trop loin, si dès à présent je vous accordais davantage. Je me bornerai donc à vous prier de venir compléter chez moi le traitement dont je puis encore avoir besoin et que vous avez si bien commencé. Je suis, ne le croyez-vous pas, en état de me mettre en route?... «

Un serrement de main fut échangé entre nous, et je le quittai, sans ajouter un mot, pour faire avancer une voiture de remise. Au moment où je remontais afin de l'avertir qu'elle était prête, le banquier m'arrêta sur le seuil même de la chambre où était le comte :

« Pardon, docteur.... veuillez m'excuser;.... mais l'argent?.... Que ferons-nous de l'argent? »

A travers la porte, légèrement entre-bâillée, le comte avait sans doute entendu la question, car il parut aussitôt, et après s'être excusé poliment sur le trouble qu'il avait pu causer dans la maison :

« Vous voudrez bien, dit-il, conserver en vos mains le montant de mes bénéfices.... Monsieur que voici, ajouta-t-il en me montrant, viendra demain en prélever la moitié pour en disposer selon mes ordres; quant au surplus, je vous prierai de vouloir bien le distribuer au personnel de votre établissement, comme compensation de l'embarras et des craintes que j'ai pu donner. »

Je montai en voiture avec le comte, que j'accompagnai naturellement jusqu'à son hôtel, situé dans le faubourg Saint-Germain. C'était une magnifique maison meublée dont il occupait tout le premier étage, et au seuil de laquelle vint le recevoir le même valet de chambre à cheveux gris que je me rappelais avoir vu

sur le pont du bateau à vapeur. C'est entre ses mains que je laissai le comte, avec toutes les recommandations nécessaires et la promesse formelle de revenir dès le lendemain matin.

De la comtesse il ne fut pas question, ce soir-là, et une sorte de pressentiment intérieur m'avertit que je ne reverrais plus ses nobles traits, sa physionomie implacable. — La Loreley avait disparu de ma vie.

Le comte, à notre seconde entrevue, m'accueillit avec une exquise bienveillance. — Le prompt rétablissement qu'il s'obstinait à me devoir convenait tout à fait, me dit-il, aux nécessités de sa vie présente, qui exigeait son départ immédiat pour la Silésie; il se sentait assez bien pour ne pas redouter la fatigue du voyage, et se mettrait en route dès le soir même.... Mais auparavant il avait une requête à me présenter....

Ces derniers mots me firent dresser l'oreille, car ils pouvaient être le point de départ d'une intimité croissante qui peut-être, à la longue, me livrerait un jour le secret dont la possession était devenue, peu à peu, presque à mon insu, l'un des principaux buts de mon existence.

Je fus toutefois déçu dans mon attente.

« Vous savez, me dit le comte, que j'ai disposé de vous hier au soir sans vous en demander la permission, et que vous devez vous présenter aujourd'hui même chez le banquier de la rue *** pour y recevoir une somme dont je ne connais pas le chiffre exact. Elle ne doit pas laisser d'être assez importante. Cet argent dont l'origine me fait honte, il me serait pénible d'y toucher. Je ne suis pas un joueur, monsieur, faites-moi l'honneur de le croire. La curiosité seule m'avait attiré, comme vous peut-être, dans cette maison où nous nous sommes retrouvés. Il m'a paru convenable d'y payer

mon admission au moyen d'une mise insignifiante, et je ne l'avais laissée sur la table avec une telle persistance que pour en venir à mes fins premières. Vous savez comment les choses ont tourné.... »

Ici le comte s'interrompit. Il me sembla que son regard évitait le mien et que ses lèvres frémissaient légèrement; mais il se remit bien vite, et abrégeant ce qu'il avait à me dire :

« Votre nom, poursuivit-il, ne m'est pas étranger; il a été plus d'une fois mentionné devant moi par des amis de la famille de votre mère avec lesquels le hasard m'avait mis en rapport. Je sais à quelle noble tâche vous avez consacré votre vie, et je me suis parfois senti jaloux du dévouement qui est devenu votre premier mobile. Permettez-moi donc de m'y associer, et veuillez accepter la somme en question, qui peut devenir, employée par vous, l'utile auxiliaire des soins que vous prodiguez à tant de misères cachées. Quand vous en aurez disposé, souvenez-vous encore que vous avez un banquier en Allemagne. Deux lignes de vous adressées au château de L...., près de Breslau, et auxquelles vous prendrez soin de joindre le nom de la personne que vous regarderez comme digne de quelques secours, y recevront toujours un accueil favorable.... Et maintenant, adieu !.... Nous nous retrouverons un jour, j'en suis convaincu, bien que je ne sache encore ni comment ni à quelle époque le sort nous réunira. »

Ce fut ainsi que nous prîmes congé l'un de l'autre, et que l'énigme à la solution de laquelle j'avais cru toucher se déroba une fois encore à mon impatiente curiosité. — Pour le coup, en revanche, je sentais qu'un lien venait de se former entre cet homme et moi, un lien que le temps et la distance pourraient atténuer, mais qu'ils ne parviendraient pas à détruire.

III

En quittant Paris quelques semaines plus tard, j'allai m'établir à Berlin, où je comptais passer un certain temps au sein de cette atmosphère intellectuelle, plus subtile, dirait-on, dans la capitale de la Prusse que dans tout le reste de l'Allemagne. Ce fut là que je publiai, presque immédiatement après mon arrivée, et pour me produire dans le monde littéraire allemand, une brochure dont l'éditeur n'eut guère à se louer. — C'était un *Traité des Apparitions,* destiné à éclaircir certains points de la phénoménologie du cerveau.

Bien qu'assez froidement accueillie du public, cette œuvre, incomplète à trop d'égards, me valut une des chaires de médecine à l'université de Breslau, et, grâce au crédit que trouve partout la robe du professeur, je parvins à me créer dans cette ville des relations qui me promettaient une carrière facile, sinon brillante.

J'avais presque entièrement perdu de vue mon début dans la publicité et les déboires d'amour-propre qu'il m'avait valus, lorsqu'un incident tout particulier vint me le remettre en mémoire.

Certain soir où j'étais rentré plus tard que de coutume et où je travaillais après minuit dans mon cabinet, une visite me fut annoncée. La lueur incertaine de ma lampe ne me laissa tout d'abord entrevoir qu'un homme de haute taille dont les épaules voûtées et l'attitude souffrante m'inspirèrent une sorte de compassion; aux premiers mots qui sortirent de ses lèvres, je reconnus sa voix.

Ce grand vieillard était le comte Edmond R....

En le revoyant après tant d'annnées (car ceci se passait en 1842), je fus affecté comme on l'est à l'aspect d'une belle statue brisée. Ses cheveux étaient encore abondants, mais blancs comme la neige; son visage était labouré de rides profondes; une sorte de découragement et de désespoir s'accusait dans le contour atténué de ses lèvres flétries. Il lui restait cette pose de tête altière, cette majesté d'attitude qui le caractérisaient jadis; mais c'était la majesté de la résignation, la dignité qui survit à la défaite. L'ensemble de ses traits et de sa tournure n'exprimait en somme que ceci : une fatigue indicible.

Les premières paroles échangées entre nous se ressentirent de notre mutuel embarras; mais le comte, bientôt rendu à son sang-froid ordinaire :

« Je ne suis pas venu, dit-il, je ne suis pas venu cette fois pour vous échapper comme jadis. Lors de notre première rencontre, la curiosité obstinée de votre regard m'avait déplu, j'en conviens, et presque irrité. Si accoutumé que je fusse à ne pas permettre que de pareilles impressions vinssent troubler mon égalité d'âme ordinaire, je m'étonnai en cette circonstance de me voir imposer malgré moi un souvenir pénible, — celui de la sensation toute particulière, quoique indéfinie, que j'avais éprouvée en me voyant devenu l'objet de votre attentif examen.

« Plusieurs années après, un nouveau hasard vous rendit pour la seconde fois le témoin d'une de ces crises rares où l'émotion me domine complétement, et alors il me fut impossible de ne pas voir dans cet arrangement providentiel autre chose qu'un jeu du hasard et un accident simplement fortuit. Depuis lors, une impulsion intérieure m'a plusieurs fois porté vers vous, et je ne sais encore si je dois y reconnaître la voix même

de ma destinée ou le vulgaire désir de vous détromper sur mon compte.

« Quoi qu'il en soit, j'ai toujours résisté, craignant de détruire par cette démarche compromettante une dernière espérance, la seule qui me reste, et à laquelle me rattache la routine de mes pensées plutôt qu'un calcul de ma raison. Ma présence ici, ce soir, vous prouve que toutes mes résistances ont été vaincues. J'ai dû céder à un ascendant supérieur, et me voici.... »

Je ne saurais décrire l'espèce de tremblement intérieur dont je me sentis saisi en écoutant ces paroles, prononcées avec l'accent de la simplicité la plus vraie.

Un aveu pareil, fait par un homme que je savais à la fois doué d'un orgueil très-susceptible et fort habile à déguiser, à réprimer les plus vives émotions, modifia brusquement le cours de mes pensées. Les confidences qu'il m'annonçait, et dont j'avais eu soif depuis longtemps, m'inspiraient maintenant une véritable répugnance. Je me refusais intérieurement à la responsabilité qu'elles allaient faire peser sur moi, et mon silence gêné, mon air contraint, le firent sans doute comprendre au comte, qui reprit, après une pause momentanée :

« Je ne crois pas me tromper; trop de circonstances diverses ont pesé sur ma résolution pour qu'elles ne soient pas l'œuvre du destin. Pendant ces dernières années, votre nom a été sans cesse ramené sous mes yeux, sans cesse il retentissait à mes oreilles. Dernièrement encore, enveloppant je ne sais quelles nouveautés futiles que mon libraire m'avait fait passer, un lambeau de papier imprimé arrêta tout à coup mes regards; j'y lus ces mots, qui m'apparurent comme un

oracle écrit sur la muraille en caractères flamboyants, et qui depuis lors n'ont cessé de me hanter : — *La vision existe pour le voyant, mais pour lui seul. Elle présuppose son action. Isolée, toute une série de pensées criminelles, sans résultante dans l'ordre des faits, ne saurait produire des apparitions permanentes ou périodiques. Du moins n'ai-je rien connu de pareil.*

« Peut-être avez-vous sondé assez avant les secrets de ma vie pour deviner l'impression que ce passage produisit sur moi. Je me hâtai de demander l'ouvrage auquel appartenait le fragment que j'avais sous les yeux. A peine me fut-il arrivé que j'en interrogeai avidement le titre. Le nom de l'auteur s'y trouvait, et ce nom était le vôtre !...

« Maintenant, recommença-t-il après s'être interrompu tout à coup et voyant que je continuais à me taire, nous aborderons, s'il vous plait, le sujet de ma visite. Ce cas particulier dont votre expérience médicale ne vous fournit aucun exemple, c'est moi.... moi, vous dis-je.... qui vais vous l'offrir.... »

Tout en parlant ainsi, le comte avait porté la main à son front comme s'il redoutait que ce front n'éclatât sous l'effort d'une pénible révélation.

« Je n'ai plus longtemps à vivre, poursuivit-il, et je dois me mettre en règle vis-à-vis de vous. S'il est vrai que la connaissance du mal importe à ceux qui veulent faire le bien, vous avez droit à cette confession suprême. Épargnez-moi seulement ce qu'elle aurait de trop pénible, et ne me demandez pas d'être votre guide sur cet épineux sentier où les traces sanglantes d'un voyageur fatigué suffiront à vous montrer la voie.... Prenez ces papiers, vous les lirez à loisir.... »

Se levant à ces mots, il plaça devant moi un pli ca-

cheté sur l'enveloppe duquel était son adresse, puis, après un profond salut, se dirigea rapidement vers la porte.

« Une question, une seule, m'écriai-je. La comtesse, qu'est-elle devenue? »

La haute stature du comte sembla grandir encore au moment où il se retournait pour me faire face dans une attitude imposante et presque redoutable. Désignant de la main un point de l'espace vide, et avec une singulière expression de physionomie :

« La comtesse est là, me dit-il, là, debout, à la droite de son mari!... »

Resté seul, j'ouvris l'espèce de dossier que le comte m'avait laissé. J'éprouvais alors un peu de cette émotion qu'a dû connaître tout juge chargé de statuer sur une question de vie ou de mort. N'étais-je pas, à moi seul, le jury convoqué par le comte Edmond R..., pour prononcer sur toute sa vie un verdict définitif?

Des lettres, des fragments de journal, tels étaient les documents qu'il m'avait remis, et où je cherchai curieusement la réponse aux doutes qui m'obsédaient depuis si longtemps. Le résumé que j'en fis alors — et que je complétai ensuite par quelques citations — donne, telle que j'ai cru la trouver, l'explication de cette destinée mystérieuse.

IV

En glissant sur les eaux rapides de la Weidnitz, on n'aperçoit qu'un instant, derrière d'épais massifs, l'antique château de L.... C'est là qu'après un mariage d'amour — devenu, par exception, un heureux mariage,

— le comte Arthur R.... était venu se fixer définitivement.

Edmond, le premier né de ses trois enfants, fut longtemps investi des priviléges d'un fils unique, car il avait quatorze ans à l'époque où son frère Félix vint au monde. A Félix, deux ans plus tard succédait une sœur du nom de Marie, douée d'une santé fort délicate et qui mourut à l'âge de trois ans.

Plus le bonheur de la comtesse avait été complet jusque-là, plus lui fut sensible ce premier coup du destin, la perte de sa fille unique; mais le ciel lui réservait une compensation.

La plus ancienne et la meilleure amie de la comtesse, la compagne de son enfance, avait été mariée très-jeune, en Bohême, au prince C .., si connu à Vienne par ses folles prodigalités et par les désordres de sa vie. Elle était morte dans la première année de son mariage, donnant le jour à une fille, et sa prière suprême, adressée à l'époux qui allait la perdre, le conjurait de confier l'éducation de leur enfant à l'amitié dévouée de la comtesse Arthur.

Ce ne fut pas sans regret que le prince C.... put se résoudre à tenir la promesse obtenue par la mourante. La petite Juliette, cependant, fut conduite au château de L.... et prit dans la famille du comte la place que la mort de Marie avait laissée vide.

Quant à son père, il eut bientôt oublié dans le tourbillon de sa vie de plaisirs la double perte qu'il venait de faire. Son immense fortune fut dissipée en peu d'années, et, se trouvant alors presque insolvable en face de créanciers pressants, il conclut avec eux des arrangements par suite desquels il fut réduit à prendre du service actif dans l'armée impériale. — Ce fut ainsi qu'il joua son rôle à la bataille d'Aspern, où

une balle vint l'étendre mort à la tête de son régiment.

Tuteur désigné de l'orpheline, le comte Arthur parvint à sauver quelques débris de la fortune dont elle était frustrée, et Juliette grandit dans le château de L..., entre les deux fils du comte, admise dans la famille au même titre qu'eux, les regardant comme ses frères, et portant à ses parents adoptifs une affection toute filiale sur laquelle aucun souvenir étranger n'avait jamais fait planer le moindre nuage. Aimée de chacun parce qu'elle était essentiellement aimante, tout contribuait à développer en elle ce qui était le trait caractéristique de sa belle nature, cette croyance en autrui, cette confiance généreuse, apanage de toute âme sincère.

L'éducation d'Edmond s'était faite sous les yeux de son père et l'avait mis à part de tout contact avec les enfants de son âge; il lui devait des habitudes d'esprit prématurément sérieuses, qui, jointes à sa supériorité d'âge, lui donnaient vis-à-vis de son frère et de sa sœur adoptive, dont il protégeait les jeux sans s'y mêler, une sorte d'autorité paternelle. Félix et Juliette regardaient avec une espèce de vénération ce jeune savant ambitieux, strictement docile à toutes les inspirations du devoir, et qui n'avait pas voulu laisser tomber dans des mains étrangères l'éducation de ces deux petits êtres, ses élèves dès le berceau.

Son ascendant sur eux était immense. Félix se sentait fier d'avoir un pareil frère, et Juliette regardait Edmond avec cette ardeur romanesque à laquelle s'abandonnent si volontiers les jeunes filles naturellement enthousiastes.

Les années s'écoulaient cependant, années de paisibles études et d'innocentes joies sur lesquelles nous

ne nous arrêterons pas. Le jour vint où Félix, qui se destinait à la carrière militaire, dut entrer dans une des écoles où l'on s'y prépare. Edmond profita de la liberté qui lui était ainsi rendue pour commencer une série de voyages dont celui d'Angleterre fut en quelque sorte la préface.

C'était le moment où les merveilles du monde oriental commençaient à exciter la curiosité des savants d'Europe. Admis à visiter les riches collections du *British Museum*, Edmond ne se trouva pas impunément face à face avec les mystiques souvenirs de l'ère égyptienne. Il entrevit au bord du Nil le berceau probable de toutes les connaissances humaines, et conçut un ardent désir d'aller scruter de près les vestiges de ce monde à jamais évanoui. A Paris, — où il se rendit après avoir quitté Londres et où Champollion lui-même lui expliqua les divers monuments que le général Bonaparte avait rapportés de la terre des Pharaons, — il sentit son désir s'accroître encore, et quelques semaines après il remontait le Nil à bord d'une cange équipée à ses frais, en compagnie d'un drogman que le consul d'Angleterre lui avait recommandé, avec son Hérodote, son Strabon, et un firman tout spécial obtenu à Constantinople.

Du journal de ses explorations scientifiques, tenu sans doute avec l'exactitude la plus scrupuleuse, quelques pages seules avaient été détachées pour moi par le comte R...., et l'analyse en doit trouver place dans cet endroit de notre récit.

Le voyageur est à Thèbes, sur cette immense terrasse de brique où se dresse, faisant face au Nil, le temple d'Ammon Chnouphis, colossale construction à laquelle on arrive par une avenue bordée de six cents sphinx énormes, et dont chaque salle, supportée par

cent trente-quatre colonnes, renfermerait aisément une cathédrale du moyen âge.

En vertu du firman qui autorisait ses fouilles, le comte Edmond avait réparti plusieurs escouades d'ouvriers sur divers points des catacombes voisines du temple. Lui-même, pour travailler plus à son aise, s'était retiré sur la terrasse, et du byssus qui la protégeait contre l'outrage des siècles il venait de dégager la momie d'un jeune homme, de quelque rejeton royal, selon toute apparence.

La conservation de cette relique était aussi parfaite qu'on la pût souhaiter, et ce fut quelque chose d'étrange à voir que le tête-à-tête silencieux de ces deux jeunes gens, l'un mort depuis trois mille ans peut-être, l'autre dans tout l'éclat de la vie, qui semblaient s'interroger du regard, surpris de se trouver en présence.

De même que dans la fleur flétrie un botaniste exercé retrouve l'élégance de type et la richesse de coloris qui la caractérisèrent autrefois, de même, par l'effet d'un instinct particulier que des études assidues commençaient à développer en lui, Edmond en était venu à pouvoir reconstituer dans son imagination, devant une momie desséchée, l'être vivant qu'elle fut jadis. Ce fils de roi qu'il venait d'arracher aux ténèbres d'une crypte égyptienne lui apparaissait dans toute la mélancolique beauté de la jeunesse moissonnée avant terme.

Suivant un usage universellement adopté, un papyrus était joint à la momie, et ce papyrus, Edmond travaillait à le déchiffrer. Il lui était souvent arrivé, par intuition plutôt que par un travail assidu, d'interpréter avec succès les images hiéroglyphiques où se trouvait, symbolisée sous des formes qui varient peu, l'histoire de la migration de l'âme après la mort, à partir du moment où elle quitte la dépouille charnelle jusqu'à celui où

elle se présente, escortée de deux génies, devant la mystique balance du suprême Jugement.

L'un des plateaux, on le sait, supporte le « vase d'iniquités » qu'on suppose rempli de tous les péchés imputés à l'âme, et sur l'autre est placée une plume qui, par une subtile ironie, représente les bonnes actions dont l'âme coupable pourra se prévaloir en face de l'œil qui voit tout. Assis entre deux sphinx, symboles de sagesse, Hélios et Amasis président au jugement; Thoth, qu'on reconnaît aisément à sa tête d'Ibis, est en quelque sorte le greffier du redoutable tribunal; Harpocrate, le dieu du Silence, un doigt sur les lèvres, étayé de la baguette divinatoire, est assis en face de Toth. Enfin, du haut de son trône, le maître universel, le divin Osiris, siégeant devant les portes du monde inférieur, s'apprête à prononcer la sentence suprême.

Telle est, en général, la forme extérieure de ces passeports délivrés à l'âme pour son voyage éternel; mais sur celui qu'examinait Edmond une longue série d'images, précédant le tableau que nous venons de décrire, semblait raconter certains incidents remarquables de la vie que le défunt avait menée ici-bas.

La première représentait un homme dans la maturité de l'âge, revêtu des insignes de la royauté, debout entre deux jeunes gens. Sa main droite levée tenait un anneau, et d'un geste impérieux désignait un trône grossièrement esquissé dans le même compartiment du tableau.

Les noms des trois personnages étaient inscrits au-dessus de leurs têtes en caractères hiéroglyphiques qu'Edmond n'eut aucune peine à déchiffrer. Ce roi qu'il avait sous les yeux était le dernier souverain de la dix-neuvième dynastie, le Thôuoris dont parle Manéthon, et qui est aussi mentionné quelquefois sous le nom de

Rhamsès IX. Les deux figures placés à droite et à gauche devaient être sans doute Sethos et Amasis, les deux fils de Thôuoris, à qui le prince ne transmit pas la couronne.

Sous ce premier compartiment une seconde série d'images montrait Amasis, le plus jeune des deux princes, inscrivant sur un papyrus certains caractères en écriture cursive, tandis que de la main gauche il tenait à la hauteur de ses yeux le même anneau qu'on avait vu aux mains du roi dans l'image précédente. Amasis, bien évidemment, reproduisait ou interprétait les caractères gravés sur l'amulette de l'anneau. Sethos, le frère aîné, le dos tourné au trône, était représenté s'éloignant.

Le troisième dessin, occupant comme les autres un compartiment séparé, représentait les deux frères, chacun dans une barque et voguant sur un cours d'eau qui devait être le Nil.

Dans le quatrème et dernier tableau, on ne voyait plus que Sethos, debout, les bras croisés, à la proue de la barque. L'autre nacelle allait sombrer. L'eau du fleuve recouvrait à demi la quille renversée. Amasis avait disparu. On apercevait seulement au-dessus de l'eau une main qui s'agitait, et à l'annulaire de cette main la même bague qui figurait d'une manière si importante dans les trois tableaux précédents.

Venaient ensuite les symboles relatifs à la migration de l'âme d'Amasis. On la voyait s'envoler du cœur du défunt sous la forme d'un oiseau [1] portant à son bec la clef sacrée des mythes religieux. Anubis, le messager

1. Cet oiseau est une espèce de faucon, le *baith* des Égyptiens, appelé *baz* dans les autres langues de l'Orient. — Il est assez curieux que les Allemands de nos jours aient encore le mot de *beize* pour désigner la chasse au faucon.

des dieux, reconnaissable à sa tête de chacal, venait devant le tribunal d'Osiris déposer dans le plateau des bonnes actions, à côté de la plume symbolique, l'anneau royal auquel faisaient allusion tous les tableaux antérieurs. Sous ce poids inusité, le plateau du bien s'affaissait, celui du mal s'élevait d'autant, et l'âme sortait victorieuse de l'épreuve décisive.

Une circonstance particulière ajoutait à l'intérêt avec lequel notre jeune égyptologue s'efforçait de pénétrer le sens du mystérieux papyrus. A l'index de la main droite, la momie qu'il avait devant lui portait un anneau dans lequel était incrustée une améthyste d'une grandeur et d'une beauté remarquables, et on retrouvait sur cette améthyste des caractères exactement semblables à ceux dont Thoth se servait sur le papyrus pour enregistrer l'arrêt des dieux.

L'attention du jeune comte était si fortement engagée dans le travail auquel il se livrait, que les objets extérieurs semblaient avoir perdu toute prise sur ses sens. Il ne s'aperçut donc pas qu'un homme — survenu à petit bruit et debout à côté de lui — le contemplait d'un air triste, les bras croisés sur sa poitrine, dans un silence profond.

Il ne s'en aperçut du moins que lorsque le soleil, en s'abaissant à l'horizon, projeta sur le papyrus l'ombre allongée du nouveau venu. Levant alors les yeux, il vit en face de lui, drapé dans son burnous blanc à larges plis, un de ces jeunes cheiks kabyles dont les audacieuses *razzias* inspirent tant de crainte aux voyageurs du désert.

Dans son immobilité sculpturale, et grâce au contraste de son visage fauve sur la blancheur du tissu qui l'encadrait, on eût dit une statue de marbre et de bronze.

Le premier mouvement du comte fut de porter vivement la main vers la carabine à deux coups dont il ne se séparait guère pendant ses expéditions en pays perdu; mais il ne put s'empêcher de rougir en voyant la physionomie du jeune Arabe exprimer à l'instant même un tranquille dédain. Au fait, si ce dernier eût nourri des projets hostiles, rien ne l'eût empêché de les réaliser par surprise avec toute chance de succès. Pour toute réponse à cette méfiance irréfléchie, et plutôt avec l'accent du conseil que celui du reproche, le Kabyle, s'exprimant en langue franque, prononça ces simples paroles :

« Tu ne devrais pas, étranger, porter atteinte au repos de la tombe. Les vivants ne peuvent rien gagner à converser avec les morts... »

Secrètement charmé que cette interpellation directe le dispensât d'expliquer un mouvement dont il avait honte, Edmond se hâta d'y répondre.

« Vous auriez peut-être raison, dit-il, si cette tombe gardait moins bien ses secrets, et encore ne lui réclamais-je pas ceux du monde où les morts habitent; je lui demandais simplement de rendre à notre existence terrestre ce qu'elle paraît lui avoir dérobé.

— Comment sais-tu, reprit l'Arabe, si la révélation des secrets confiés à la tombe peut, en quoi que ce soit, profiter aux vivants?... Aussi longtemps qu'une force est cachée, aussi longtemps qu'elle dort, comment te faire une idée de son action, bonne ou mauvaise?

— Après un sommeil si démesurément prolongé, murmura Edmond qui se parlait à lui-même, je ne connais pas de force dont l'action puisse subsister encore.

— Vraiment? reprit l'Arabe après un instant de silence.... Que dis-tu donc d'un grain de blé ramassé aujourd'hui dans un de ces tombeaux que tu fouilles,

semé demain dans quelque sillon, et qui n'en germera pas moins, contemporain des Pharaons, sur cette terre d'où le dernier d'entre eux a disparu depuis des milliers d'années? Comment supposes-tu que l'effort des siècles, impuissant à détruire les facultés fécondantes d'un grain de blé, puisse prévaloir contre l'invisible germe des passions humaines? »

Edmond resta frappé d'une argumentation si subtile, appuyée sur un fait dont il avait par lui-même expérimenté l'exactitude. Son interlocuteur, au surplus, ne semblait pas attendre de lui une réponse catégorique; il s'était rapproché de la momie, qu'il examinait avec un regard scrutateur et passionné. Tout à coup, étendant son bras basané, il saisit la main du mort et retira l'anneau que le doigt desséché gardait encore, puis fixant son œil brillant sur la pierre violette aux reflets lumineux, et traduisant les caractères qui s'y trouvaient gravés :

« Oui, murmura-t-il à part lui dans une sorte de dialogue intérieur, voilà bien les paroles fatidiques de Seb-Chronos, de Celui qui détruit et qu'on ne détruit pas!... *Le monde m'appartient, et vers moi convergent toutes choses. A moi seul je crée, à moi seul je détruis. Je veux ce que je veux. Je donne et j'enlève. Je distribue, je retire aux mortels leur félicité passagère. Sorti de la poussière terrestre, l'homme ne doit pas faire obstacle à la main du sort. Qu'il ne touche jamais, de son doigt de fange, à l'œuvre d'en haut!*

— Est-ce donc là le sens exact de cette amulette? s'écria tout à coup le comte Edmond.

— Ce sont les *paroles* qu'elle porte, répliqua le Kabyle, en déposant la bague dans la main du comte.... Puisses-tu n'en jamais vérifier le sens par toi-même! Celui qui en a expérimenté le premier la terrible signi-

fication est maintenant étendu devant toi. Voici la première victime de l'oracle. »

Et l'Arabe désignait du doigt la momie couchée à ses pieds. Prenant alors le papyrus étalé devant Edmond :

« Tu vois ici, continua-t-il, Thôuoris et ses deux enfants, — Sethos l'aîné, Amasis le plus jeune. Méconnaissant les prérogatives de l'âge, le roi désigne comme successeur celui de ses fils qui interprétera l'énigme de l'anneau. En cherchant ainsi à donner le sceptre au plus sage, il manqua lui-même de sagesse, car il portait atteinte à l'ordre établi par la nature. Quoi qu'il en soit, Amasis se trouve doué du génie le plus pénétrant, et c'est lui qui dégage, pour son malheur, le sens précis de l'amulette. *L'homme ne doit pas faire obstacle à la main du sort. — Qu'il ne touche jamais, de son doigt de fange, à l'œuvre d'en haut.* De ces maximes qui lui coûtent un trône, Sethos garde un souvenir profond. Elles ne sont pas mieux gravées sur la pierre de l'anneau que dans l'âme du jeune prince. Amasis, son père une fois mort, monte sur le trône qui lui est assigné. Sethos courbe la tête et s'incline devant les décrets rendus par l'oracle. Ils représentent à ses yeux la volonté du Dieu tout-puissant; mais jamais il n'oubliera les paroles sacrées, et vienne le jour où son frère, sur le point de disparaître dans les flots du Nil, lui tendra une main suppliante, Sethos se gardera d'intervenir entre lui et le Destin. Telle fut la fin d'Amasis. Sous les yeux même de son frère Sethos, les eaux le prirent vivant et ne restituèrent que son cadavre.

— Sethos lui-même, que devint-il ? » s'écria Edmond, que cet étrange récit, éclairant tout à coup l'obscurité d'un drame antique, avait vivement ému.

Un sourire amer crispa les lèvres du chef kabyle.

« Ne disais-tu pas, répondit-il, — et ces paroles lentement prononcées semblaient empreintes d'une inexprimable ironie, — ne disais-tu pas que tu ne demandais jamais à la tombe les secrets du monde qui n'est pas le nôtre?... »

Les yeux d'Edmond, pris à court par ce sarcasme inattendu, s'abaissèrent sous le regard du Kabyle. Ils s'arrêtèrent sur l'améthyste qu'il tenait à la main. La pierre mystique semblait darder, par tous les angles de ses facettes lumineuses, des feux irrités, des éclairs sacriléges.

Le soleil s'était caché, cependant, sans qu'il s'en aperçût, derrière le noir rideau des montagnes libyennes; le large disque de la pleine lune inondait de ses clartés d'argent l'atmosphère encore brûlante et l'immensité des plaines arides. Lorsque le comte releva les yeux, le mystérieux habitant du désert n'était plus à ses côtés. De même qu'il s'était approché, de même il s'éloignait sans que sa marche laissât le moindre bruit. Edmond vit cette espèce de muet fantôme s'éloigner et se perdre dans l'obscurité, parmi les colonnes énormes du temple d'Ammon Chnouphis.

Appelés aussitôt et lancés à la poursuite du chef arabe, les serviteurs d'Edmond ne purent lui en rapporter aucune nouvelle. Vainement dès le lendemain explora-t-on les villages environnants ; personne n'avait vu arriver ni repartir ce personnage aux allures fantastiques. Aucune tribu kabyle ne s'était montrée dans le voisinage, — ce qui s'expliquait du reste par l'effroi que devait inspirer aux maraudeurs une escorte aussi nombreuse et aussi bien armée que celle du comte Edmond.

Plus ce dernier y songeait, moins son entrevue avec

le chef arabe lui paraissait devoir être classée parmi les faits certains ou même probables. Pour le confirmer dans ses souvenirs, si précis qu'ils fussent, le témoignage d'un tiers aurait été nécessaire, et encore, à l'encontre de ce témoignage, s'il eût existé, la nature elle-même semblait vouloir produire le sien. Tout autour du temple d'Ammon, et notamment aux endroits où l'apparition s'était montrée, un sable abondant et fin recouvre le sol. Le plus léger poids laisse son empreinte sur cette poussière subtile, et nulle trace pourtant n'accusait le passage du mystérieux inconnu.

De là mille doutes, mille scrupules. Ne se pouvait-il pas que l'imagination du jeune comte, surexcitée par l'étude assidue des symboles peints que lui offrait le papyrus, eût évoqué ce fantôme, arrivé tout exprès pour résoudre l'énigme, jusque-là impénétrable?

Restait, il est vrai, l'interprétation de l'anneau ; mais cette interprétation était-elle exacte? Ne pouvait-elle être sortie de son cerveau comme l'apparition elle-même ?

Et l'améthyste? Pour s'expliquer comment elle était venue dans sa main sans qu'il eût conscience de l'avoir enlevée au doigt de la momie, il fallait trouver une hypothèse satisfaisante. — N'arrive-t-il donc jamais que, sous l'empire d'une préoccupation idéale, le sentiment du réel s'efface en nous?

Il y avait là, néanmoins, un véritable mystère que l'esprit du jeune Allemand se fatiguait à sonder. Rebuté à la fin par l'inutilité de ses efforts, il laissa ce fait inexplicable dans les régions crépusculaires du doute : le temps atténuait d'ailleurs la vivacité des images conservées par un souvenir de plus en plus vague, et l'apparition du chef kabyle, chassée à la longue du domaine des faits extérieurs, devint peu à peu une simple *idée*....

Les yeux d'Edmond, les yeux de son corps, n'avaient peut-être jamais eu devant eux le visage du chef arabe ; mais ne se pouvait-il pas également que devant son regard intellectuel, — devant les yeux de son esprit, si l'on peut risquer ce mot, — eût passé l'âme de Sethos l'Égyptien?

V

Il y a ici une lacune dans le *journal* du comte Edmond, et nous le retrouvons en Silésie, dans le vieux château de ses pères, entouré de la même tendresse et des mêmes respects qui faisaient jadis de lui une sorte d'idole.

Juliette, parvenue à cet âge charmant où s'opère la transformation qui investit la jeune fille des plus beaux priviléges de la femme, ne voit rien au monde de plus attachant et de plus imposant à la fois que cet ami d'enfance si intelligent, si studieux et si grave. Il n'aurait qu'à vouloir pour devenir l'arbitre de ses destinées. Une seule de ces paroles que la passion inspire éveillerait aisément dans ce jeune cœur les premières vibrations de l'amour; mais Edmond n'a rien de passionné : chaque page de son *journal* nous le montre enfermé en lui-même, ermite ou plutôt prisonnier dans la demeure à part que lui fait sa réserve habituelle. Nul ne sait ce qui s'y passe, et les sentiments de tendresse qui peuvent y pénétrer ne s'en exhalent jamais. On dirait une de ces églises sombres où tont est silence et majesté.

Il est changé, cependant; à l'égard de Juliette, son attitude n'est plus la même. Sa voix, quand il lui parle, prend un accent plus pénétrant et plus doux; mais s'il l'aime, cet amour farouche, au lieu de s'attester, s'ou-

blie : au lieu de sortir aux champs, bannière déployée, animé d'un désir de conquête, il se dissimule à lui-même, et plane vaguement dans la région des rêves ébauchés, des aspirations incomplètes.

Depuis le retour d'Edmond, le vieux château silésien s'est transformé en une espèce de musée archéologique. Dans les salles voûtées, les maçons du voisinage sont venus dresser, parmi les arceaux en ogive, des pylônes et des chapiteaux égyptiens. Piédestaux et statues, sarcophages et *papyri*, scarabées, crocodiles empaillés, tupinambis et pierres précieuses, sans parler de quelques beaux sphinx aux membres de granit poli, aux regards d'enfant étonné, emplissent mainte chambre où Edmond et Juliette travaillent de concert à classer, à disposer dans un ordre harmonieux ces richesses venues du fond de l'Orient et pour ainsi dire du fond des âges.

« La belle bague ! » s'écria un jour Juliette, retirant de son enveloppe d'ouate et portant près d'une haute fenêtre, pour l'examiner plus à l'aise, une superbe améthyste aux reflets de pourpre.

L'étude assidue d'un papyrus lacéré en plusieurs endroits absorbait, pour le moment, toute l'attention du jeune comte :

« Je suis ravi, dit-il d'un air distrait, que vous ayez trouvé quelque chose à votre goût parmi ces curiosités baroques.

— Et vous me l'offrez, Edmond?... Merci mille fois !... Voyez comme cet anneau me va bien !... Vous l'aurez commandé tout exprès pour moi chez quelque orfévre de Sarastro. »

Juliette, elle, n'était pas savante. Ses notions sur l'Égypte ancienne se bornaient, on le voit, à quelques souvenirs confus du libretto de la *Zauber-flöte*.

« Maintenant, reprit-elle avec une pétulance joyeuse en faisant scintiller au soleil le joyau dont elle venait de s'emparer, qu'on vienne me disputer ma conquête! je la défendrai envers et contre tous.... *Gare à qui la touche!* On ne l'aura qu'avec ma vie!

— Remarquez, reprit Edmond sans lever la tête, que vous prenez là, sans y songer, un engagement solennel vis-à-vis de celui à qui vous vous donnerez un jour tout entière.... L'anneau lui revient de droit, d'après vos paroles.... Puisse-t-il comprendre la valeur du double cadeau que vous lui ferez ainsi!

— Soit, répondit Juliette en riant, ce sera donc là mon anneau de fiançailles; je n'en aurai certainement pas d'autre, et je suis sûre qu'il me portera bonheur, car c'est une amulette, un talisman, n'est-il pas vrai?... Voyez plutôt les merveilleux caractères qui s'y trouvent gravés!... Je voudrais bien savoir ce qu'ils disent.... »

Edmond, vers qui la jeune fille se penchait et qui commençait à craindre pour son frêle papyrus, effleuré çà et là par de belles boucles brunes, le replaça soigneusement sous verre avant de se décider à relever la tête; mais alors une sensation de malaise, une sorte de frisson le prit aussitôt, car l'antique anneau qu'il voyait au doigt de Juliette n'était autre que celui de Seb-Chronos, — ou, pour mieux dire, celui d'Amasis.

Une secousse violente, subitement imprimée à son imagination, le transporta parmi les ruines de Thèbes, en face du temple d'Ammon. Il revit devant lui le jeune chef kabyle et se sentit sous son regard étincelant de haine; en même temps les caractères gravés flamboyèrent sur le fond lumineux de l'améthyste, et à leurs vibrations radieuses un faible bruit se mêla, venu, semblait-il, d'une incalculable distance. Cet étrange son,

pénétrant les rayons violets et leur prêtant pour ainsi dire une âme, un langage, se changea peu à peu en paroles distinctes. Comme dans un rêve, la lumière se faisait voix, l'éblouissement se faisait oracle.

Les paroles issues de la flamme étaient précisément celles de Seb-Chronos, le destructeur éternel : — *Je distribue, je retire aux mortels leur félicité passagère. Ne faites pas obstacle à la main du sort....*

« Eh bien ! finirez-vous par me traduire ces hiéroglyphes.... »

C'était la douce voix de Juliette qui venait ainsi, fort à propos, rompre le charme du talisman et rappeler Edmond aux réalités de la vie.

Honteux de lui-même et de ses visions, il allait essayer de les expliquer à Juliette, lorsque le cor d'un postillon fit retentir dans la cour du château ses notes aiguës. — C'était peut-être là le secret des vibrations lointaines qui se mêlaient, tout à l'heure, aux rayonnements de l'améthyste. — Qu'on adopte ou non cette hypothèse, une calèche de poste venait de s'arrêter sous la fenêtre auprès de laquelle Edmond et Juliette se tenaient debout; des voix confuses s'élevèrent de toutes parts; un pas agile, un bruit d'éperons et de sabre traînant se firent entendre sur l'escalier; la porte de la galerie égyptienne fut brusquement poussée, et un jeune officier, tapageur et rieur, se précipita dans les bras d'Edmond.... C'était son frère Félix.

Ils se revoyaient pour la première fois depuis le retour du jeune comte. Félix n'avait pu quitter l'école militaire de M..., où le retenait l'approche des examens; mais fort heureusement pour lui, car son application n'avait jamais été remarquable, la marche rapide des événements, l'impérieuse nécessité des circonstances venaient d'abréger ses études et de faciliter singu-

lièrement son admission dans les rangs de l'armée prussienne.

On était alors au mois de mars 1813, au lendemain de la défection du général Yorke. La Prusse tout entière se levait à l'appel de son roi; universités et lycées peuplaient à l'envi les régiments; les écoles militaires naturellement marchaient en tête, et c'est ainsi qu'après un semblant d'épreuves, le bouillant, l'étourdi Félix avait pu se faire admettre comme officier dans le fameux corps franc des hussards de Lutzow.

« Mais ce n'est pas tout, ajouta-t-il, pressant la main de son frère; vous êtes, sans vous en douter, mon compagnon d'armes et mon collègue. J'ai là-bas, dans mon portemanteau, votre commission toute scellée.... Allons, Edmond, la chasse commence, les limiers sont déchaînés de toutes parts, et ce vieux renard de Buonaparte sera bien habile s'il échappe à la meute lancée sur lui.... »

VI

FRAGMENT D'UNE LETTRE DE JULIETTE.

L.... 14 juin 1814.

«.... Ils sont revenus, chère Teresa. Tous deux ont échappé à la mort. Que de soucis ils nous ont causés! Combien de dangers courus et de fatigues subies! Les voilà cependant tous deux, et toujours les mêmes, Edmond plus grave et réservé que jamais, Félix plus impétueux et plus brouillon. Le premier partage sa vie entre ses études favorites et les soins du domaine, que notre père lui a délégués en partie, l'autre fume et chasse tout le jour; mais là-dessus, Teresa, n'allez

pas vous le figurer sous les dehors d'un rustre égoïste. Un mot d'Edmond suffit pour arrêter au plus vif de ses folies cet affectueux étourdi. Edmond est pour lui comme un second père. Et que ne lui doit-il pas, en effet! Sans ce prudent et zélé protecteur, dans le cours de cette campagne qu'ils viennent de faire à deux, notre bouillant cadet eût péri vingt fois. Quel rare jeune homme, cet Edmond! quelle âme sublime! quelle intelligence profonde! Ce qui m'attriste, c'est que ces dons extraordinaires ne donnent pas le bonheur. Félix est heureux, lui; l'ambition ne le dévore pas, et dans sa sphère inférieure, plus rapprochée de nous, il répand autour de lui les trésors d'une inaltérable gaieté. Qui faut-il envier? qui faut-il plaindre?... »

AUTRE FRAGMENT.

21 juillet 1814.

«.... Que de sages avis perdus, ma Teresa! Vous ne vous rendez pas compte de nos relations. Chacun d'eux séparément pourrait troubler mon repos; réunis, ils se font pour ainsi dire équilibre et se neutralisent. Entre eux deux, je suis en paix, parce que je suis à ma vraie place : ma vie est le complément nécessaire des leurs. A nous trois, nous ne faisons qu'un. Deux de nous, sans l'autre, ne formeraient que la moitié d'une individualité mutilée. Absolument séparés l'un de l'autre, je n'imagine pas comment un de nous pourrait vivre.... Edmond cependant, à la rigueur, se passerait peut-être de nous. Edmond est notre règle, notre appui, le centre vers lequel nous gravitons. Je n'ai jamais rencontré de caractère aussi complet. Chez Félix et chez moi, le bonheur est en quelque sorte un instinct; nous nous y laissons aller sans calcul, sans effort pour l'atteindre,

comme deux cygnes se laissent aller côte à côte au fil de l'eau.... »

AUTRES FRAGMENTS, A DIVERSES DATES.

«.... Il m'arrive, Teresa, une aventure terrible. Mon sort est fixé à jamais. Je mourrai fille, ceci est certain. J'ai perdu mon anneau de mariage. Voici le désastre en quelques mots.

« Une partie de balle était organisée. Pour mieux tenir ma raquette, je retirai l'anneau de mon doigt et le plaçai, bien roulé dans mon mouchoir, sur le piédestal du grand sphinx qu'Edmond a fait ériger à l'extrémité du jeu de boule. Nous fîmes ensuite une promenade en bateau et revînmes par les bois, au clair de lune. Dans le cours de la soirée et quand nous fûmes réunis au salon, je m'aperçus pour la première fois que la bague n'était plus passée à mon doigt, et je montai immédiatement dans ma chambre pour y prendre le mouchoir où je me rappelais parfaitement l'avoir nouée. Je le retrouvai où je l'avais laissé, sur la table de toilette, et je le déroulai avec grand soin. De ses plis s'échappa un petit papillon de nuit qui s'en alla tout effarouché brûler ses ailes de velours à la flamme de ma bougie. C'était, je pense, un de ces jolis sphinx que nous avons tant pourchassés, vous et moi, dans les prairies du château. Malgré cette conjecture essentiellement probable, je n'en suis pas moins convaincue que le papillon était mon fiancé. L'anneau magique, secrètement métamorphosé, sera devenu cet amant téméraire que le désespoir a conduit au suicide; dans tous les cas, il avait disparu de mon mouchoir et n'a pas été retrouvé depuis lors.... Pleurez sur le malheur qui m'arrive! je suis veuve d'un papillon.... »

«.... Je t'écris, ma Teresa, le cœur plein de joie, mais d'une joie calme parce qu'elle est complète. A toi, mon amie, ma sœur d'adoption, je dois faire partager, si je puis, ce bonheur auquel je ne saurais trouver un nom dans aucune langue connue.

« Ne raillons plus l'anneau magique : je dois tout à cette puissante amulette. Tu ne saurais lire la page que je vais tracer sans partager la reconnaissance que m'inspirent ce vieux talisman oriental et sa bénigne influence.

« Le lendemain du jour où je fis partir ma dernière lettre à ton adresse, nous fûmes réveillées, ma mère et moi, par de joyeuses fanfares. Une vingtaine de chasseurs arrivaient chez nous à l'improviste; il fallut se lever en toute hâte pour leur faire accueil. Pendant le déjeuner, dans cette salle d'armes que tu connais, les yeux des convives s'arrêtèrent sur ce portrait de famille où sont représentés deux personnages d'autrefois, un cavalier et une châtelaine, celle-ci remettant au premier, qui les reçoit avec toute la déférence de l'ancienne galanterie, sa ceinture et son cor de chasse.

« La ressemblance de Félix et de son aïeul fut généralement remarquée, et l'un des convives voulut absolument trouver quelques rapports entre ma figure et celle de la grande dame d'autrefois. De ces rapprochements naquit l'idée, assez naturelle, de nous faire exécuter, à Félix et à moi, une espèce de tableau vivant, représentation plus ou moins fidèle de l'image encadrée dans les lambris de chêne. Au moment où Félix, se prêtant à la plaisanterie, venait s'agenouiller devant moi, je lui fis remarquer en riant que le vent, engouffré dans la cheminée, avait chassé sur le parquet maintes cendres mêlées de menus charbons. Il ris-

quait donc, à ce jeu, la blancheur immaculée de son vêtement de chasse.

« Pareil obstacle n'était pas fait pour l'arrêter un instant : il prit son mouchoir, l'étala sur les cendres éparses, et se mit à genoux avec sa vivacité accoutumée; mais au même moment je vis se contracter son visage sous l'influence d'une douleur poignante.

« En essayant de se relever, il étendit machinalement les bras, et ses mains, qui cherchaient un point d'appui, rencontrèrent un léger guéridon chargé de fragiles curiosités, cristaux et porcelaines pour la plupart. La chute du meuble fut immédiate, et il s'ensuivit un affreux dégât, durant lequel Félix eut la main profondément entamée par un fragment de cristal. Edmond releva son frère, étancha son sang qui coulait à flots, et lui recommandant de rester auprès de nous, partit à sa place pour guider les chasseurs.

« Après leur départ, Félix tomba peu à peu dans une espèce de somnolence, et tout en causant à voix basse avec ma mère auprès du fauteuil où il était étendu, je ne sais quel hasard de conversation me fit prononcer, à propos de la bague perdue, le mot de fiançailles, ou plutôt celui de fiancé. Félix ouvrit les yeux aussitôt :

« Fiancé? répéta-t-il avec un accent fiévreux; de qui s'agit-il, je vous prie?

— De personne, répondis-je d'un air contrarié; mais cette simple assurance ne parut pas l'avoir calmé, car, la comtesse ayant quitté la chambre peu d'instants après, il se mit à me regarder avec de grands yeux hagards, pendant que je lui racontais l'histoire du cadeau d'Edmond, de la destination qu'il avait reçue, et de l'embarras où me jetait la perte de ce bijou, combinée avec l'espèce de serment que j'avais prêté.

« Félix, de plus en plus rêveur, écoutait à peine ces niaiseries par lesquelles je cherchais à l'amuser. — Fiancée! répéta-t-il enfin. A ce compte, vous ne seriez plus ma sœur?... Je ne sais comment cette parole m'attrista tout à coup et me rendit muette.

« Un silence pénible s'établit entre nous, et, voulant le rompre à tout prix, je lui demandai quelques détails sur la cause de cette chute étrange qu'il avait faite à mes pieds. — En vérité, me dit-il, je l'ignore moi-même; mon genou, en se posant sur le parquet, a dû rencontrer une pierre, un clou quelconque, car j'ai ressenti à l'instant même une douleur pénétrante qui n'est pas encore tout à fait dissipée.

— Venez avec moi, lui dis-je, nous allons rechercher ensemble l'origine de cet accident....

« Dans la salle où le déjeuner avait été servi, tout se retrouvait encore en place, les domestiques n'y étant pas entrés depuis lors. Les cendres blanchissaient toujours le parquet, le mouchoir restait étalé au même endroit, c'est-à-dire en face de la cheminée, et, tandis qu'il se baissait pour le ramasser, je m'étais inclinée, moi aussi, cherchant à retrouver, parmi les débris de verre et de porcelaine, l'objet dont le contact avait pu lui causer une douleur si poignante au moment où il mettait genou en terre.

— Ne cherchez plus, je le tiens! s'écria-t-il, explorant du pouce et de l'index tous les plis du mouchoir. Et juge de notre surprise lorsque, l'ouvrant tout à fait, il eut mis à découvert.... l'anneau mystérieux, l'anneau d'Égypte!...

« Nous nous regardions l'un l'autre en silence, et Dieu seul peut savoir ce qui se passait alors au fond de nos cœurs....

« Comment tout cela peut-il s'expliquer? Nous ne nous

le sommes demandé que bien plus tard, en nous promenant, appuyés l'un à l'autre, dans cette allée à l'extrémité de laquelle se dresse le sphinx providentiel. Félix s'est souvenu alors qu'il avait, lui aussi, placé son mouchoir sur le piédestal, pendant la partie de balle; l'étourdi, en s'éloignant, aura pris le mien à la place, et l'entraînement du jeu m'aura empêchée de remarquer l'échange. Plus tard, bien persuadée que l'anneau avait dû se perdre dans les bois ou dans l'allée, je n'ai pas songé à vérifier s'il se trouvait dans un autre mouchoir que le mien, où j'étais bien sûre de l'avoir caché....

« Au retour des chasseurs, mon second père, tout heureux de l'union projetée, voulait la leur annoncer sans retard. La comtesse n'a pas jugé qu'il fût convenable de communiquer cette nouvelle à personne avant qu'Edmond, le chef futur de la famille, eût connu et ratifié l'engagement mutuel qui nous lie désormais, son frère et moi.

« Edmond cependant n'avait pas reparu. Le retour de nos hôtes, les apprêts du souper, le tumulte et le désordre qui régnaient dans le château n'avaient pas tout d'abord permis qu'on fît attention à son absence. Quand on s'informa de lui aucun domestique ne put fournir le moindre renseignement, sauf un jardinier qui prétendait l'avoir aperçu derrière les charmilles du jeu de boule. Un des chasseurs raconta qu'Edmond, immédiatement après l'*hallali*, s'était éloigné au petit galop, prétextant quelque chose à voir dans les environs, et, comme on fait en ce moment le cadastre du domaine, cette excuse n'avait rien que de plausible. Elle nous rassura tous, et les chasseurs affamés se mirent à manger comme des ogres.

Le comte était tout entier aux devoirs de l'hospitalité, mais notre mère conservait une physionomie soucieuse

qui me parut de mauvais augure. Vers la fin du repas, une certaine agitation se manifesta parmi les valets, et l'un d'eux vint parler bas à l'oreille du comte qui, devenu tout à coup fort pâle, voulut se lever pour quitter la table. Quand il vit la comtesse déjà debout se disposer à le suivre, il se rassit et fit comparaître devant lui le groom d'Edmond, qui entra tout effaré, porteur des plus tristes nouvelles. — Le cheval de son maître venait, disait-il, de rentrer à l'écurie selle vide, brides rompues, et les flancs couverts d'écume.

« A peine eus-je le temps de recevoir dans mes bras la comtesse évanouie. Félix, tête nue, s'élança hors de la salle. Les chasseurs le suivirent en courant, et quelques minutes après une trentaine de cavaliers, maîtres et serviteurs, chacun portant une torche allumée, s'éparpillaient autour du château dans toutes les directions. On les voyait au loin parmi les bois ténébreux passer, disparaître, se montrer à nouveau comme autant de feux follets. — Quelle nuit, Teresa, quelle nuit affreuse !

« Au point du jour, quelques-uns revinrent, pâles de fatigue, hâves et défaits, sans rapporter aucune nouvelle satisfaisante. Tout ce qu'ils savaient de certain, c'est qu'Edmond ne s'était pas rendu à l'endroit où devaient commencer les travaux de triangulation. Quelque accident avait dû l'arrêter sur la route. Félix d'ailleurs n'était pas rentré. Après quelques instants de repos, on se remit en quête de plus belle, et le comte cette fois, prenant mon bras sans articuler un seul mot se traîna péniblement du côté d'une éminence qui domine la Weidnitz.

« Il y a là un petit banc de bois sur lequel nous nous assîmes tous deux, lui cachant sa figure dans ses mains, moi baignant ses cheveux blancs de larmes amères. Je

ne saurais te peindre, ma bien-aimée Teresa, le désordre de mes pensées et l'espèce d'inertie morale où il m'avait jeté dans ces heures fatales, alors que tout semblait s'écrouler autour de moi. Figure-toi les angoisses du cauchemar mêlées, je ne sais comment, à la perception des choses réelles, et l'éblouissement des larmes transformant en chimères hideuses tout ce qui se passait sous mes yeux.

« Nous avions devant nous une grande nappe d'eau blanche sur laquelle flottait au loin, parmi les brouillards livides, une barque noire. Pour moi, cet esquif était un cercueil découvert que la mer emportait lentement et au fond duquel je croyais discerner le cadavre du malheureux Edmond. Ses traits rigides étaient plus tranquilles et plus sévères que jamais. Je le vis tout à coup se redresser sur son séant et tendre vers moi des mains suppliantes. Je m'élançais pour voler à son secours, mais une invisible main me retenait en place....

« Le rêve cessa, la vision s'évanouit. Au lieu de cette mer et de ce cercueil, je ne vis plus que la barque, lentement amenée par le courant vers une des anses de la rivière. Un homme assis à la proue de la nacelle se leva dès qu'elle eut touché terre, et mit le pied sur la berge.

« Cet homme, c'était Edmond.

« Il a fallu le harceler de questions pour savoir au juste ce qui lui est arrivé. — L'accident de Félix lui avait, paraît-il, laissé quelques inquiétudes, et c'est pour cela qu'il abandonna la chasse, immédiatement après la mort du cerf. La nuit le surprit au moment où il pénétrait dans la forêt, et ne lui permit pas de retrouver son chemin. Pendant que, descendu de cheval, il cherchait à se reconnaître dans les taillis, sa mon-

ture, attachée à un arbre, s'effraya de quelque bruit, rompit ses rênes, et partit au galop. Edmond erra toute la nuit dans diverses directions et ne se retrouva qu'à l'aurore sur les bords de la Weidnitz, dont il suivit d'abord les méandres sinueux jusqu'au moment où parmi les roseaux du rivage, il aperçut une nacelle vide appartenant probablement à l'un de nos gardes. C'était là pour sa fatigue un secours inespéré dont il se prévalut à l'instant même, quand il se fut assuré que la barque ne faisait pas eau. Une branche de sapin, la plus droite et la plus forte qu'il put couper à l'aide de son couteau de chasse, devait lui servir à se diriger; mais les eaux avaient grossi, ce gouvernail incomplet devint bientôt inutile, et il ne lui resta plus d'autre ressource que de se laisser aller à la dérive. Couché au fond de la barque, le froid l'avait engourdi peu à peu, et il n'était sorti de sa torpeur qu'en éprouvant le contre-coup du choc subi par la nacelle au moment où elle touchait le rivage....

« Tel a été le récit d'Edmond. Après toutes les craintes qu'il nous avait données, tu comprends les transports de joie qu'a fait éclater son retour. Le comte pleurait en silence; notre mère ne pouvait se lasser d'embrasser Edmond. Félix avait perdu la tête. Quant au pauvre Edmond lui-même, il semblait brisé de fatigue, et la tête basse, l'œil éteint, la voix altérée, restait étranger à ces transports causés par sa présence.

« Après de telles crises, le bonheur se goûte mieux encore, et, je te le répète, ma Teresa, il n'en est pas de pareil au mien. »

« Je suis ravie de pouvoir te dire que la santé d'Edmond cesse de nous donner des inquiétudes. Il était

dans un état alarmant; une fièvre violente ne lui laissait presque aucun répit, et, parmi les incohérentes divagations qu'elle lui dictait, il en était de bien étranges de bien effrayantes, surtout pour une âme chrétienne.

« Sans être positivement athée, notre aîné ne croit à rien que sa raison ne sanctionne, et cette orgueilleuse raison n'admet que ce que l'esprit peut démontrer à l'esprit. Pour toute religion, il a celle du devoir. La vie est à ses yeux une tâche perpétuelle et sans autre récompense qu'elle-même, une lutte où l'athlète victorieux ne reçoit pas de couronne, mais à laquelle on ne saurait se refuser sans encourir une déchéance morale mille fois pire que la mort physique. Se laisser dominer et vaincre par une passion terrestre équivaut pour lui à se laisser rouler dans la boue par un adversaire de chair et d'os. Une partie de son infaillibilité tient, je crois, à ce qu'il ne comprend pas qu'une faute soit pardonnable. Son austère croyance bannit du ciel la miséricorde infinie.

« On a beau l'aimer, on le craint toujours un peu; et je ne puis attribuer qu'à cette crainte déraisonnable la répugnance que j'éprouvais à lui laisser notifier par ses parents les promesses échangées entre son frère et moi. C'est tout au plus si j'osais lever les yeux sur lui et soutenir la sombre fixité de son regard, tandis que notre père, le voyant en état de supporter l'émotion inséparable d'une pareille nouvelle, la lui communiquait devant nous. Edmond l'a reçue avec un sourire.

— Eh quoi! mes amis, nous a-t-il dit aussitôt, pensez-vous donc que votre secret ne m'eût pas été révélé depuis longtemps?... Il m'appartenait avant que vous en eussiez conscience, et le parti que vous prenez comble tous mes vœux.... Je n'attendais que ce moment pour vous apprendre que, moi aussi, j'ai fait

choix d'une compagne. D'ici à quelque temps, *trois* heureuses familles habiteront ensemble notre vieux château....

« Il se marie, ma Teresa! Edmond se marie! et, bien que le secret m'ait été demandé, je ne saurais, sans faire outrage à notre amitié, te cacher de quoi il s'agit.

« Tu connais de longue date cet éternel procès au sujet du domaine de Rosenberg, près d'Oëls? Le possesseur actuel, à qui mes chers protecteurs en disputent la propriété, paraît devoir mourir sans enfants. Son héritière présomptive est une nièce qu'on dit charmante. Tu comprends qu'un mariage avec Edmond serait la solution naturelle d'un litige où l'orgueil des deux familles est encore plus engagé que leur intérêt pécuniaire. Edmond a vu cette jeune personne lors de sa dernière excursion à Breslau; elle lui plaît, il l'épouse : quoi de plus simple?

Et pourtant il y a là quelque chose qui me répugne: je ne m'attendais pas à voir Edmond se marier par calcul, — par transaction, si tu veux, — et cette pauvre enfant, dont les dix-huit ans, le frais visage, la grâce candide, se transforment ainsi en un appoint nécessaire pour qu'un vilain procès s'éteigne à la satisfaction des deux parties, cette pauvre enfant me semble vraiment à plaindre.... »

Au moment où Juliette écrivait ces lignes, Edmond traçait sur les pages de son *journal* une véhémente imprécation contre lui-même et son misérable amour.

« Comment se fait-il que ni eux, ni personne à côté d'eux — pas même ma mère, — n'ait deviné les angoisses de mon cœur, la torture qui m'est infligée? Comment Juliette ignore-t-elle ce que je souffre? Comment, devant moi, peut-elle lui prodiguer ainsi les

sourires les plus doux, les paroles les plus caressantes? Je suis donc investi d'une rare puissance de dissimulation, et mon masque est bien impénétrable!...

« Il m'étouffe, ce masque, mais je ne saurais le détacher.... Ah! tant mieux, tant mieux mille fois?... Le jour viendra peut-être où j'aurai mis le pied sur l'hydre aux âpres morsures, étouffé des ardeurs indignes de moi, et où je pourrai reconstruire l'édifice qu'un souffle du printemps, un tour de valse, un baiser furtif sous quelque tonnelle du jardin, viennent de faire écrouler autour de moi.

« Le destin l'a voulu. L'anneau fatal a décidé; mais l'arrêt qui semble irrévocable l'est-il en effet? N'existe-t-il plus de ces chances inattendues que la sagesse antique signalait sur le chemin de la coupe remplie aux lèvres altérées du buveur?... Un crime? Allons donc!... Une fatalité tout au plus.... L'invoquer serait infâme, l'espérer serait coupable, l'attendre est permis.... Lutter contre elle, l'anneau le défend. »

Ici est intercalée une lettre de l'intendant du comte, le digne Joachin Furchtegott Schumann, adressée à l'honorable baronne Thérèse N...., l'amie et la correspondante de Juliette. Cette lettre est datée du 15 septembre et raconte en termes diffus le terrible événement de la veille. La voici par extraits et considérablement abrégée.

« ....Hier donc, très-honorée madame, vers huit heures du matin, et par un temps fort couvert, nos deux jeunes seigneurs se mirent en campagne pour aller sur la Weidnitz tuer des canards sauvages. Le fils du garde-chasse était avec eux dans la barque, et ils n'avaient emmené qu'un chien d'arrêt, lequel, resté au rivage, les accompagnait en chassant.

« Monseigneur Félix était plus gai que de coutume, ainsi que l'a remarqué dans sa déposition le jeune garçon qui était de la partie. Assis sur l'avant, tandis que son frère était au gouvernail, et chaussé d'énormes bottes de marais, il s'amusait à faire pencher la nacelle tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ce que lui fit remarquer monseigneur Edmond, ajoutant que, s'il tombait à l'eau, ses lourdes bottes l'empêcheraient de nager, à quoi monseigneur Félix répondit en riant que ses bottes lui semblaient une paire d'escarpins. Sur ces entrefaites, le chien dont j'ai parlé vint à faire partir une biche, et, rappelé à plusieurs reprises, — c'est un animal tout jeune, imparfaitement dressé, — continua de suivre la piste. Messeigneurs débarquèrent le fils du garde, chargé de leur ramener le chien, et cet enfant raconte qu'en s'éloignant du rivage il entendit encore, pendant quelques minutes, les éclats de rire de monseigneur Félix. Le chien ne fut rattrapé qu'au bout d'un quart d'heure, et lorsque le fils du garde revint de cette poursuite, il retrouva la barque fort au delà du point où on lui avait donné rendez-vous.

« Elle était vide et nageait à la dérive, ce qui l'étonna tout d'abord. Il fit cependant cette réflexion que ses maîtres avaient pu descendre à terre, la barque mal attachée se remettre à flot, et dans cette supposition il appela de tous côtés, déchargeant aussi son fusil à plusieurs reprises. Aucune réponse à tous ces signaux. Ses perplexités lui revinrent alors, d'autant plus pressantes qu'il vit, accroché après une branche de saule, le bonnet du comte Félix.

« Le chien, devant ce bonnet, se mit à hurler, et l'honorée madame sait bien que c'est là un présage funèbre.

« L'enfant effarouché vint donner l'alarme au château, et dans l'espace de trois quarts d'heure les bords de la rivière furent littéralement couverts de gens accourus pour aider aux recherches et prêter secours. Quelques-uns s'étaient mis dans l'eau jusqu'au cou, et ce fut un de ceux-là qui découvrit au bout de quelque temps, dans un retrait du fleuve, à dix pas environ de l'extrême berge, le comte Edmond à moitié enfoui dans une vase marécageuse.

« Les mains de Sa Seigneurie, ramenées violemment derrière sa tête et crispées dans sa chevelure, montraient qu'elle avait obéi, en se précipitant, à un mouvement de désespoir. Quant à monseigneur Félix, si parfaitement digne de toute espèce de regrets, on n'a pu retrouver jusqu'à présent aucune trace de son cadavre. Il a dû tomber du bateau par suite des mouvements désordonnés qu'il lui imprimait, et monseigneur Edmond aura tout hasardé pour le tirer d'affaire, ce qu'indique l'état de ses vêtements saturés d'eau et celui de ses bottes, qu'il a fallu fendre du haut en bas pour pouvoir le déchausser, ainsi que le sable dont il était couvert et les fragments d'herbes qui se sont attachés après lui pendant qu'il plongeait au secours de son malheureux frère.

« Humble prière à l'honorée baronne de partir à lettre vue pour le château de L.... J'écris par le même courrier, afin qu'elle trouve des relais préparés sur toute la route. »

VII

La baronne Thérèse ne put passer que quelques jours auprès de ses amis. Après son départ, sa correspondance avec Juliette redevint plus active que jamais.

C'est de leurs lettres, à l'une et à l'autre, que j'ai pu dégager le sommaire des événements postérieurs à la mort du comte Félix.

Edmond demeura plongé pendant plusieurs semaines dans un désespoir sombre et farouche, qui ajoutait une anxiété de plus aux regrets amers de ses parents et de Juliette. On eût dit qu'il se croyait responsable de la mort de son frère et que cet événement tragique le laisserait à jamais inconsolable.

Un jour, cependant, et sans qu'on pût s'expliquer ce phénomène, le profond chagrin auquel il était en proie sembla s'apaiser soudain. Il reprit une sorte de sérénité, s'occupa plus assidûment que jamais de l'administration du domaine, et se hâta de tout mettre en ordre, de régler ce qui concernait l'avenir, comme on le fait à la veille d'un départ prochain. Ses parents, un matin, le virent partir pour Breslau sans se douter de ses projets ultérieurs; mais il leur écrivit, une fois là, qu'il se rendait à Saint-Pétersbourg pour y demander à faire partie d'une expédition russe préparée contre les montagnards du Caucase. Cette brusque détermination ne surprit aucun de ceux qu'elle intéressait le plus directement.

Les lettres que le jeune comte écrivit ensuite, empreintes d'une tranquillité singulière, ne renfermaient que des descriptions du pays où il se trouvait, des observations curieuses sur les mœurs tcherkesses, et ne faisaient aucune mention des événements de la campagne. Ce fut par une autre source, et principalement par les bulletins officiels envoyés à Saint-Pétersbourg, qu'on apprit à quels dangers quotidiens avait échappé le jeune comte, qui s'exposait toujours au premier rang et semblait se précipiter aveuglément au-devant des balles.

La lettre qui annonçait son retour au foyer domestique est datée du mois de mai 1817. Son père la lut avec un frémissement de joie et sans se douter que ses bras ne s'ouvriraient plus à ce fils exilé depuis deux ans. Tel était cependant l'arrêt du destin, et quand le comte Edmond rentra dans le château de ses pères, la propriété de l'immense domaine, l'autorité du chef de famille reposaient désormais sur sa tête. L'antique race des R.... n'avait plus que lui pour représentant.

Deux années de fatigues guerrières avaient fortifié son corps, bruni son visage, donné à sa voix je ne sais quel accent impétueux, à sa démarche certaines allures martiales qui augmentaient encore l'ascendant de son intelligence supérieure et de son rang élevé. On retrouvait d'ailleurs en lui un de ces *soleils-nés* auxquels naturellement tout se subordonne, autour desquels tout gravite. Il ne faut donc pas s'étonner que, moins d'un an après le retour d'Edmond, la comtesse douairière étant allée rejoindre son époux, Juliette soit restée sans défense contre les graves supplications du jeune comte, qui lui demandait humblement de confondre à jamais leurs tristes souvenirs, d'associer à jamais leurs destinées douloureuses, qui semblaient marquées au même sceau.

Peut-être eût-elle mieux résisté, s'il n'eût mis une extrême délicatesse à solliciter pour *lui* ce qui était pour *elle* un immense avantage social. Au lieu de lui représenter qu'elle était orpheline et sans fortune, il réclamait, lui, comme orphelin, les consolations et l'appui moral de la jeune fille. Au lieu de s'offrir à elle comme un dédommagement, il lui demandait des secours, une force, sans lesquels il ne pouvait manquer de fléchir, de se décourager et de succomber à la longue.

Ces mélancoliques appels à la pitié de Juliette empruntaient à certaines circonstances particulières une irrésistible influence.

Elle avait vu plus d'une fois Edmond en proie à de singuliers accès d'humeur noire, attribués par lui aux suites d'une fièvre violente qui avait failli l'emporter pendant ses campagnes du Caucase, et que les chirurgiens russes avaient combattue par des remèdes excessivement énergiques. De temps en temps, à des intervalles qui semblaient s'éloigner, le jeune comte blémissait tout à coup, ses yeux s'arrêtaient avec une fixité vitreuse sur un point déterminé de l'espace; ses traits, d'ordinaire impassibles, se contractaient sous l'action d'un affreux spasme. Les lèvres serrées et respirant avec peine, il avait tous les dehors d'un homme frappé d'horreur, — et tout cela sans motif apparent, sans cause appréciable, sans le moindre symptôme précurseur qui laissât pressentir la crise et permît de se prémunir contre elle.

La dernière de ces attaques, antérieure d'un mois à la mort de la comtesse douairière, avait eu lieu sous ses yeux et sous ceux de Juliette, pendant une promenade en voiture où Edmond les escortait à cheval.

« Nous étions, écrivait-elle à son amie, sur la route du vieux moulin et près de l'endroit où elle rejoint la nouvelle chaussée qui longe la hauteur appelée chez nous le Banc du Géant. Autour de la vallée, au point même de la jonction des deux routes, s'élève un poteau indicateur dont la branche horizontale, — le bras, si tu l'aimes mieux, — tournée de notre côté, semblait nous défendre d'aller plus loin. C'est tout au moins ce que je me suis figuré depuis lors. Edmond se trouvait juste en face du poteau, et il allait tourner l'angle de la route, lorsque tout à coup il poussa un faible cri. Je

vis les rênes glisser de ses doigts, je le vis jeter ses bras en avant et ramener ensuite ses mains sur ses yeux, puis il vacilla sur sa selle comme si une balle fût venue l'atteindre, et le moment d'après il gisait à terre dans un état de complète insensibilité.

« Nous nous jetâmes aussitôt hors de la voiture pour courir à son secours, et nous étions encore penchées sur lui, cherchant à le faire revenir, lorsqu'un bruit épouvantable nous força de lever les yeux. Le moulin, que nous avions tout à l'heure en vue, venait de disparaître. Un énorme fragment de roc, autour duquel essaimaient des nuages de poussière blanche, était tombé sur la route et nous barrait le passage. Les chevaux prirent peur, s'emportèrent, et je ne sais comment le cocher les eût arrêtés, si la voiture n'avait chaviré fort à propos. Personne au surplus n'était blessé. L'écroulement d'un mur mal étayé par les maçons a déterminé la chute de ce rocher, qu'on avait déplacé en faisant la route et qui, sans l'accident arrivé à Edmond, nous aurait infailliblement écrasés tous. »

On lit à la même date, dans le *journal* du jeune comte : « Comment faire pour douter de ce qui s'affirme? De même que j'ai vu, dans le désordre de cette embuscade où les Tcherkesses nous avaient attirés, la main fatale détourner un fusil braqué sur ma poitrine, de même j'ai reconnu à l'extrémité de ce bras, qui nous défendait de passer outre, l'anneau flamboyant que je sais au fond de la Weidnitz. Dans cette protection invisible dont je suis ainsi entouré, mon âme pressent une menace. Quand doit-elle se réaliser? Ces apparitions ne frapperont-elles jamais d'autres yeux que les miens?... Après tout, pourquoi des remords?... L'action seule engendre des conséquences.... Ce qui

n'existe point ne saurait avoir de résultat. Tous les actes de ma vie, et jusqu'aux mouvements de ma pensée, scrupuleusement pesés par moi, ne me donnent pas une somme de causes égale à la somme des effets produits.

« Cette équation dégage ma responsabilité, rassure ma conscience et me cuirasse contre les fantômes ennemis.... Je ne reconnais pour loi de ma nature que la loi de mon intelligence, et selon cette loi, inscrite il y a vingt siècles sur l'anneau d'Égypte, je suis pur de toute souillure. Courage, donc, et marchons en avant ! »

VIII

Le mariage allait s'accomplir, devant un petit nombre de témoins, dans la chapelle particulière du château. Edmond était au pied de l'autel, à côté de sa belle fiancée; mais ses pensées flottaient hors du sanctuaire : il ne voyait ni le prêtre, ni Juliette, ni les regards sympathiques des amis qui l'entouraient; il attendait le spectre, il se préparait au combat surhumain dont la menace planait sur lui. Chacune de ses facultés, sentinelle vigilante, guettait l'approche de l'ennemi. Ses nerfs tendus à l'excès développaient en lui une sorte de sixième sens dont les perceptions subtiles étaient à la hauteur de cette tâche nouvelle qui consistait à voir l'invisible, à repousser l'impalpable.

Rien, au reste, ne trahissait son angoisse intérieure. Son maintien était assuré, son attitude était imposante, et son regard limpide, son affable sourire n'exprimaient qu'une joyeuse sérénité.

Au moment où le prêtre se tournait pour bénir les jeunes époux, Edmond crut avoir victoire gagnée. Le

gant jeté au fantôme n'avait pas été relevé. Dans la citadelle de l'âme, gardée de tout point, la vision hideuse n'avait pu pénétrer par aucune issue. Ce fut donc avec un geste d'orgueilleux triomphe qu'il étendit la main pour saisir celle de Juliette et cimenter ainsi leur union à jamais indissoluble....

Le fantôme l'attendait là : — dans la main de Juliette, il vit celle de son frère Félix.

Ce n'était pas le moment de faiblir. Il voulut dégager la main de sa fiancée, ouvrir de force ces doigts de mort qui l'enveloppaient de leur étreinte; mais ceci lui fut impossible. L'améthyste le repoussait, l'améthyste dardait sur lui mille rayons haineux. Avec le sifflement du serpent et la vibration de ses brillantes écailles, l'améthyste lui disait tout bas : *Ne fais pas obstacle à la main du sort.*

Vainement sa volonté se révoltait-elle. Frappés d'une sorte de paralysie, ses membres lui refusaient service. Le prêtre, à ce moment, prononça les paroles sacrées. Edmond entendait et voyait tout; il articula machinalement l'inviolable vœu. Il l'articula, chose horrible, au nom du mort!...

La cérémonie avait pris fin; le mariage était accompli. Edmond, resté fidèle à la promesse qu'il s'était faite, avait maintenu, sous le contrôle de sa volonté de fer, ses muscles et ses nerfs profondément ébranlés; mais il se sentait à bout de forces. Une espèce de marée montante faisait affluer le sang sous son crâne. Sa cervelle bouillonnait, il se sentait au bord de l'abîme, il prévoyait un accès terrible. Toutefois une certaine lucidité lui restait encore; il put calculer, à une minute près, combien de temps il resterait maître de lui-même au prix d'un suprême effort qui, sans doute, aurait pour résultat la perte de sa raison.

Ce fut ainsi qu'il conduisit la jeune épousée à la salle des banquets, où ils reçurent tous deux les félicitations de leurs hôtes. Chacun obtint de lui un regard amical, une parole courtoise. Toujours calme, toujours avec les formes de l'urbanité la plus exquise, ils le virent ensuite se dérober à leurs empressements.

Le valet de chambre du comte Edmond, averti par un signe de son maître, le suivit dans l'appartement qu'il occupait à l'extrémité du château. Une fois là, sans que sa tranquillité parût troublée, sans que sa voix attestât la moindre agitation :

« Je vous donne cinq minutes, lui dit le comte. Allez me chercher, parmi les gens de livrée ou les garçons d'écurie, quatre hommes des plus robustes; qu'ils se munissent, et en quantité, des longes, des cordes, des courroies les plus solides.... Maintenant, faites diligence!.... »

Dressé depuis longtemps à une obéissance passive, le valet de chambre salua et sortit. Avant le terme fixé, il était de retour, suivi de l'escouade requise. Chacun des cinq hommes avait sa provision de cordes. Le comte ordonna de fermer la porte en dedans, ce qui fut fait à l'instant même. Il était debout au pied de son lit; son bras droit, enlacé autour d'une des massives colonnes qui supportaient le ciel de ce meuble gothique, s'y cramponnait avec énergie. Une pâleur livide avait envahi son visage :

« Vite! vite!... Les pieds, les mains, attachez tout!... »

Cet ordre étrange fut articulé d'une voix sèche et brisée, mot par mot, avec un effort évident. Les domestiques stupéfaits le contemplaient bouche béante, sans pouvoir trouver une seule parole. Quant à lui, ses yeux

parlaient encore, et avec une éloquence menaçante, mais ses lèvres ne s'ouvraient plus.

Pas un des valets n'osait bouger.

L'épaisse charpente du lit sculpté se mit alors à craquer dans toutes ses membrures, la lourde spirale de chêne à laquelle Edmond semblait collé, arrachée soudain de ses mortaises, et tournant en l'air comme une massue, fut lancée contre une énorme glace dont les menus éclats volèrent de toutes parts, et le ciel du lit s'affaissa bruyamment....

Suivit une lutte horrible que nous ne décrirons pas. Les cinq athlètes en sortirent mutilés, mais vainqueurs. Au milieu des meubles renversés et brisés, le pauvre fou gisait pantelant comme une bête fauve prise dans les toiles du chasseur.

L'impassible valet de chambre, — devinant les intentions de son maître et dans quelle pensée il avait choisi pour théâtre de ce hideux conflit la partie la plus reculée du château, — recommanda expressément le silence à ses subordonnés. Alors seulement il alla prévenir la jeune comtesse....

Les médecins déclarèrent, après plusieurs jours de traitement, durant lesquels la maladie avait pris un cours régulier, que le soin de veiller sur le comte Edmond pouvait être laissé à sa jeune femme. Thérèse et Juliette s'établirent aussitôt près du malade ; mais la première dut s'éloigner peu après, et Juliette demeura seule dans l'espèce de cachot qu'elle partageait avec son mari.

Toute sorte de lumière blessant les yeux du malade, on maintenait autour de lui une obscurité complète. Dans la pièce voisine, où se tenait sa femme, une lampe aux rayons atténués, brûlant du matin au soir, remplaçait la lumière extérieure. Entre les deux chambres,

aucune autre barrière qu'une tenture mobile, derrière laquelle Juliette se tenait fréquemment aux écoutes, et qu'elle soulevait de temps à autre pour jeter un regard furtif sur le malheureux dont les apostrophes incohérentes, les sourdes imprécations, les prières passionnées arrivaient tour à tour jusqu'à son oreille.

Plus d'une fois, dans ce torrent désordonné de paroles confuses, il s'en trouva qui jetaient sur le passé, comme par éclairs, une lumière terrible.— Juliette les recueillait en frémissant.

Concentrant peu à peu, par un effort de son intelligence ces rayons épars, elle eut devant elle, comme en dépit d'elle-même, la vérité tont entière. Cette vérité formidable, pareille au masque hideux de la Méduse antique, fit de ce jeune être vivant une statne implacable, dont le froid regard, l'immnable rigidité, s'imposaient par la terreur à la mémoire étonnée, et lorsqne le malade se réveilla un matin, après quelques heures d'un sommeil paisible, maître de lui-même et de ses pensées,—lorsqu'avec ces perceptions vagues d'une convalescence pressentie il se rendit compte de tout ce qui l'entourait,— lorsqu'il leva sur la femme qui lui avait prodigué tant de soins ses yeux chargés de reconnaissance, — l'idole de sa jeunesse lui apparut transformée.

C'était encore un ange, il est vrai; mais c'était l'Ange du Jugement.

Elle savait tont, — et il vit qu'elle savait tout.

« Pourquoi ne lui as-tu pas tendu la main? » disait-elle.

Son crime était debout devant lui, crime étrange, auquel la passion n'avait eu aucune part, issu d'une pensée-démon, produite elle-même par cette faiblesse snperstitieuse qu'on a si souvent remarquée chez les hommes dépourvus de foi.

Dans une crise décisive de sa vie, — alors que, déçu dans toutes ses espérances, il avait vu cette volonté si ferme sur laquelle il comptait, impuissante à dominer les orages du cœur, — la maxime fataliste inscrite sur l'anneau égyptien était tout à coup devenue sa devise et sa règle.

Bien décidé à subir son destin, quel qu'il fût, il l'était également à ne point repousser les chances favorables que l'inconstance du sort amènerait devant lui Au prix d'un acte criminel, toute félicité humaine lui aurait semblé trop chèrement payée; — mais il croyait pouvoir caresser impunément le rêve et la chimère d'un désir coupable.

Telles étaient ses dispositions, lorsque, assiégé de pressentiments sinistres, il monta dans la barque où son frère l'appelait. Plus il était sombre et pensif, plus Félix donnait carrière à sa pétulance folle, à son exubérante vivacité. Il le raillait impitoyablement d'avoir choisi avec tant de prudence l'héritière de Rosenberg.

« Vous serez riche, très-riche, lui disait-il, et avec l'argent épargné sur les procès à venir, vous aurez de quoi donner à votre comtesse une tiare de diamants.... Mais, si riche que cet hymen vous fasse, jamais vous n'aurez de quoi me payer ceci.... »

Et le malheureux jeune homme, en prononçant ces dangereuses paroles, s'amusait à faire scintiller, par manière de défi, la mystérieuse améthyste. Edmond, taciturne et sombre, avait cessé de répondre autrement que par quelques monosyllabes à ses insolentes saillies.

On sait comment ils restèrent seuls après le départ de leur jeune compagnon. A droite et à gauche, ils avaient les hautes berges de la rivière; au-dessous d'eux, le courant profond et rapide. Félix, averti à plusieurs reprises par son frère, n'en continuait pas

moins à faire pencher la barque, par vaine bravade, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Edmond n'ouvrait plus la bouche. Au dedans de lui commençait à fermenter une vie nouvelle, où se confondaient une sorte d'espoir craintif, une angoisse mêlée de joie.

Un brusque mouvement de Félix mit soudain la proue de la barque en opposition directe avec le courant; l'un des côtés s'enfonça jusqu'à fleur d'eau. Félix perdit l'équilibre, et, après quelques efforts pour se retenir, glissant malgré lui, disparut sous l'onde. Quand il revint à la surface, l'impulsion de sa chute avait déjà fait avancer la nacelle, et il se trouvait dans son sillage à quelques pas en arrière. Il s'efforça de l'atteindre, mais l'impétuosité du courant la faisait voguer assez vite, et sur cette nacelle rapidement entraînée, pas une main ne se levait pour lui venir en aide, pas une rame ne lui était tendue.

Sous les coups réitérés de ses bras, une sorte de tourbillon s'était formé où il se débattait péniblement. Ses habits trempés, ses lourdes bottes pleines d'eau gênaient ses mouvements et l'entraînaient au fond. — La barque légère voguait toujours.

« Assez, Edmond! Arrêtez-vous, pour l'amour du ciel!... Je suis assez puni comme cela.... Ma force est à bout.... J'enfonce!... Je n'en puis plus!... »

Devant les yeux d'Edmond se dressa dans ce moment une image depuis longtemps familière, une image plus vieille que lui de plusieurs siècles, celle-là même que sa curiosité mondaine était allée disputer aux ténèbres de la nécropole égyptienne, et qu'il avait conservée depuis lors au fond de son cœur, l'honorant d'un culte silencieux.

A sa place et à celle de Félix, il n'y avait plus que

deux ombres, deux fantômes impalpables, — Sethos, le prince déshérité, en face de l'usurpateur Amasis.

Et alors, aussi froid que le spectre de ses rêves, sans émotion et sans mouvement, debout, les bras croisés, il regarda.

Il regarda son frère aux prises avec la mort. Une terreur indéfinissable, en cet instant fatal, passa dans les yeux et sur le visage de Félix. Ce n'était pas l'horreur du trépas imminent, ce n'était pas le saisissement hagard de l'homme qui va sombrer, c'était une peur spéciale, aux étreintes plus poignantes.

Félix venait de lire sur la physionomie de son frère Edmond une pensée qui suffit, en moins d'une seconde, pour geler comme un froid subit l'essence même de son être. Il frissonna, comme frissonnent les anges quand leur regard descend au fond du gouffre infernal. Ses illusions fraternelles, sa confiance presque filiale s'éteignirent du même coup avec un cri d'agonie.

Quant à l'aîné des deux frères, il demeura debout, impassible, à la pointe de son esquif, tandis que l'autre continuait à se débattre dans le souple réseau liquide qui montait peu à peu autour de lui.

Leurs regards échangeaient un dialogue qui ne sera jamais écrit dans aucune langue humaine. Ce duel de leurs yeux, au sein de cette solitude où tout se taisait, entouré d'un affreux silence que ne venait pas même interrompre le cri plaintif de l'oiseau des marais, avait quelque chose qui serrait le cœur.

Ce fut, à une brassée de la barque tout au plus, que Félix épuisé se laissa couler. Au moment où le flot passa sur sa tête, sa longue chevelure brune s'épandit et surnagea un moment. Comme le bouquet sombre de quelque plante aquatique, elle allait et venait, chose déjà morte, au gré du flot capricieux.

Le bras droit étendu, la main qui toujours agitée appelait encore à l'aide, s'élevèrent une fois de plus.

Par un mouvement involontaire, Edmond se pencha pour les saisir.

Il n'avait qu'à étendre le bras, et son frère était sauvé.... mais, sur la main droite de l'homme qui se noyait, un pâle rayon de soleil vint se jouer au hasard, et les reflets d'une flamme violette arrivèrent droit aux yeux d'Edmond. Une voix intérieure s'éleva, qui lui disait : *Ne touche jamais, de ton doigt de fange, à l'œuvre d'en haut !*

Il se rejeta en arrière... La main de Félix avait disparu.

Il la revit encore une fois, mais elle n'avait plus ni mouvement ni prière. L'agonie la roidissait déjà, et, tendue ainsi vers le ciel, à qui elle semblait demander vengeance, elle menaçait l'immobile meurtrier. Le flot inclina bientôt cette main crispée et la recouvrit de sa nappe sombre... Cette fois, tout était dit.

Combien de temps Edmond resta-t-il les yeux fixés sur le flot mobile, sans la complicité duquel les perfides insinuations de son mauvais ange n'eussent jamais prévalu ? C'est ce que lui-même n'aurait pu dire. Les aboiements d'un chien le tirèrent de cette contemplation où il s'abîmait. Il se réveilla tout à coup, trempé de sueur, comme au sortir d'un rêve pénible. Remords et craintes, il n'avait plus d'autres compagnons. Son isolement le terrifia. Un gémissement aigu sortit de sa poitrine, et, se prenant la tête à deux mains, il se précipita dans le fleuve...

Jamais Edmond n'obtint le pardon de Juliette.

On a vu quelquefois l'amour survivre à l'estime. L'amour est à lui-même sa propre excuse : il ne s'explique pas ; il est, comme Dieu, parce qu'il est ; mais Juliette

n'aimait pas Edmond, elle l'honorait d'une espèce de culte. Or, en trompant sa confiance, il s'était profané lui-même. En manifestant sa faiblesse, il avait encouru ce mépris que la femme la moins forte éprouvera toujours en face d'une défaillance virile, et surtout lorsque cette défaillance la frappe dans ce qui est le plus noble attribut de la nature féminine : — la confiance en autrui, implicite et sans réserve.

IX

J'avais passé toute la nuit en face de ce formidable dossier. L'aube pointait à l'horizon quand je me levai, juge sévère, pour prononcer sur le coupable une condamnation sans appel. Plus il y avait en lui de noblesse native et de facultés puissantes, moins je me sentais porté à l'absoudre. Je multipliais son crime par la somme de ses vertus.

Comment avait-il pu être dupe de cette erreur grossière qui établit une différence entre le bien qu'on ne fait pas et le mal qu'on pourrait faire, entre les souhaits coupables et le bien qu'on n'a pas voulu ? Comment avait-il oublié que, dans toute existence, il peut se présenter un moment suprême où les matériaux dont un homme est fait, prenant feu tout à coup et se consumant, laissent voir à nu les éléments constitutifs de sa véritable nature ?

Irrité, méprisant, je me sentais inflexible, quand une main douce et fraîche se posa sur mon front brûlant. Une voix bien connue m'interpellait avec l'accent du reproche le plus tendre :

« Pourquoi, mon cher cœur, cette longue veille ?

Combien de fois ne m'avez-vous pas dit vous-même que la nuit n'est pas l'amie de l'homme....

— Cette parole vient du ciel, m'écriai-je en pressant sur mon cœur ma pauvre femme effrayée.

— Non, me répétait un écho intérieur, non, la nuit n'est pas l'amie de l'homme. »

Et à mesure que je voyais croître au dehors la lumière du jour, je me sentais plus rapproché de cette clémence infinie qui fait luire le même soleil sur les bons et sur les méchants.

« Attelez sur-le-champ, continuai-je en dépit des supplications de ma douce Gretchen. Je ne serais pas digne du titre de médecin si, avant de songer à mon repos, je n'allais rendre à ce malheureux la paix à laquelle il aspire.... »

Le comte me reçut debout. Nous nous regardâmes. Mes bras s'ouvrirent, il se laissa tomber sur ma poitrine.

« Enfin ! » s'écria-t-il avec un soupir de délivrance.

Sur cette âme aride — et pour la première fois depuis tant d'années ! — venaient s'abattre les douces rosées de la pitié humaine.

Glissons sur les tristes journées qui suivirent. Cette vieillesse précoce déclinait rapidement.

Un jour vint, — le dernier de l'année 1842, le jour de la Saint-Sylvestre, — où je m'assis au chevet du comte Edmond R... pour assister à son agonie.

Depuis la confession que j'avais reçue, cette âme naturellement haute avait peu à peu repris son vol vers les régions épurées. Elle se rendait à elle-même le témoignage que, si le crime avait été grand, l'expiation avait été cruelle.

J'avais la main sur le poignet gauche du mourant, et je notais l'affaiblissement graduel de son pouls. Les

battements s'arrêtèrent, et je crus que le comte avait passé ; mais il se souleva, au contraire, et put se tenir assis sur son lit.

Le regard de ses yeux largement ouverts s'élevait dans la direction du ciel. Sa main droite, elle aussi, semblait chercher en l'air un objet invisible dont elle voulait se saisir. Tout son corps était agité, à intervalles inégaux, par des convulsions spasmodiques. Soudain, avec un accent passionné :

« Frère ! frère ! s'écria-t-il, au nom du Dieu de clémence, sauve mon âme immortelle !... Ta main, frère ! ta main !... Ne la retire pas, ou je suis damné !... »

Je me sentis frémir de la tête aux pieds. C'était là, presque mot pour mot, l'adjuration suprême du malheureux Félix, au moment où la vie se dérobait à lui, et je crus que l'heure du châtiment final était arrivée.

Je me trompais, car un sourire céleste vint éclairer les traits du mourant. De cette main qu'il avait tendue, il attira vers ses lèvres un je ne sais quoi sans nom qu'il couvrit de fervents baisers... Puis, retombant à la renverse, le comte Edmond exhala son dernier soupir.

Espérons qu'il est entré dans la paix de Dieu !

LA

FAMILLE DU DOCTEUR

Le groupe de récits auquel nous empruntons cette étude de la vie anglaise (*Chronicles of Carlingford*, 2 vol., W. Blackwood *and sons*, Edimbourg et Londres, 1863) a obtenu au delà du détroit un succès mérité. Dans le cadre où nous resserrons la pensée du conteur anonyme, on reconnaîtra, nous l'espérons, toutes les qualités qui l'ont rendu sympathique.

LA

FAMILLE DU DOCTEUR.

I

..... Il y a aujourd'hui un an, jour pour jour, heure pour heure, que je suis sorti de la petite maison de Grove-Street, le désespoir au cœur, m'avouant que j'étais un lâche et me disant, en même temps, que j'avais parfaitement raison de ne pas épouser Bessie Christian.

Que serions-nous devenus, bon Dieu! — elle, avec ses deux vieux parents, que toute son économie et tout son travail faisaient vivre à peine, — et moi, jeune médecin encore inconnu, en quête d'une clientèle douteuse, n'osant pas même me parer du titre de docteur, que j'ai légitimement acquis, pour ne pas effrayer les malades par la perspective de payer mes visites au taux réglementaire d'une guinée ? La lutte, déjà bien difficile pour moi, que je soutiens à Carlingford contre

Que j'aurais donc voulu, au sortir du temple, pouvoir conduire ici ces gens si dédaigneux, ces juges si sévères, et leur montrer le boulet que je traîne après moi!... Que j'aurais voulu pouvoir leur dire, à mon tour : « Non certainement, je ne revendique pas le titre de héros; j'ai conscience de ma faiblesse, je ne retrouve pas en moi l'élément sublime qui élève un homme au-dessus de la foule et le signale à l'admiration des âmes d'élite ; mais, quant à la résignation silencieuse du martyre, je la pratique à votre insu, sans une plainte, sans un murmure. Personne ne sait que j'ai commencé ailleurs ma carrière, et qu'après deux années d'efforts absolument perdus, il m'a fallu quitter la ville où j'étais établi. Personne ne sait qu'ici même je suis menacé d'un désastre pareil, et que, pour le conjurer, il faut toute ma volonté, toute mon énergie.... »

Je suis sûr que bien des gens m'envient quand ils me voient le matin sauter lestement dans mon *drag*, prendre les rênes des mains de mon groom, et commencer au grand trot ma tournée de visites.

« L'heureux célibataire! disent-ils ; quelle rapide désinvolture, quelle absence de soucis ! »

Et pendant qu'ils s'extasient ainsi sur mon bonheur, voici l'image que j'ai sous les yeux. Dans une chambre mansardée, au second étage de ma maison, près d'un feu qui brûle toujours, sur un divan dont les coussins ne sont jamais à leur place, au sein d'une atmosphère sans cesse chargée de tabac, entouré d'une vingtaine de romans lus et relus à satiété, fumant une pipe éternelle qui dépose de tous côtés, par petits tas, ses cendres grisâtres, un être constamment oisif (que je n'ose véritablement appeler un homme) continue sans plaisir et sans utilité une existence honteusement inerte, fardeau pour lui, fardeau pour les autres. Nulle excuse à sa pa-

resse. Les souffrances nerveuses dont il se plaint sont une vraie dérision, les prétextes dont il colore son oisiveté, autant de mensonges; les distractions vulgaires qu'il va parfois chercher mystérieusement au dehors, et dont le secret m'est révélé de mois en mois par les notes qu'on m'apporte, ont pour complices mes propres domestiques, aveuglés par les manières affables de cet hôte terrible, et qui ne se rendent pas compte du discrédit auquel ils m'exposent....

N'est-ce pas là un tableau consolant, une image agréable à traîner après soi? — Et n'est-on pas heureux d'avoir un frère pareil?

Quand je pense que Fred était l'idole de nos parents, que ses talents faisaient leur orgueil, qu'ils se berçaient pour son avenir des chimères les plus brillantes, — et que toutes ces illusions ont abouti en définitive à un avortement complet, qu'il a vainement tenté fortune d'abord en Angleterre, puis en Australie, et que, revenu depuis cinq mois, il est probablement à ma charge pour le reste de ses jours, — je ne saurais me défendre d'une secrète irritation.

A quoi bon, cependant? la fatalité ne se discute pas : on plie les épaules, et voilà tout!...

C'est ce que j'ai fait hier, en rentrant après cette journée d'angoisses et d'amertume. La vue de Fred qui s'en revenait furtivement au logis, rapportant du cabinet de lecture deux ou trois romans nouveaux, m'a d'abord agacé les nerfs. Les récriminations étranges par lesquelles il a répondu aux reproches muets de ma physionomie ont provoqué de ma part une explosion de colère. Le tort qu'il a fait à notre famille, le tort qu'il m'a fait à moi-même, en me forçant par ses exigences pécuniaires à quitter la ville où il m'avait cédé sa clientèle, tout cela me revenait à l'esprit, et je

l'ai fort malmené; mais, de mon grand fauteuil où il se carrait avec une aisance incroyable, il m'a répondu avec un sang-froid si dédaigneux, une impassibilité si complète qu'il a fini par me désarmer.

« Croyez-vous donc, Ned, me disait-il, que je n'apprécie pas vos procédés à leur juste valeur?... Au lieu de m'associer à vos travaux, au lieu de me produire dans le monde, vous avez l'air de rougir de moi, vous me calfeutrez dans un grenier qui me deviendrait bientôt une prison, si je vous laissais faire.... Allons donc! sont-ce là les idées d'un *gentleman?* Vous croyez-vous quitte envers votre frère, momentanément aux prises avec la fortune, en lui fournissant l'eau et le pain?... Vous n'êtes vraiment pas fait pour une profession libérale.... On ouvre boutique, mon cher, quand on a ces façons de voir.... Du reste, je ne vous les avais jamais connues.... Il faut que vous soyez tourmenté de quelque chose que je ne sais pas.... Je n'insiste nullement pour avoir vos secrets; mais si vous m'en croyez, nous passerons ici même, dans ce joli salon (Crésus que vous êtes!) une soirée comfortable.... Faites apporter le souper, je vous régalerai de mes histoires australiennes.... Vous saurez, à un *iota* près, ce qui m'a fait quitter la colonie.... La vérité tout entière vous sera connue.... »

Le croirait-on? cet absurde langage a fini par triompher de mes répugnances. J'avais besoin d'oublier, j'avais soif d'épanchements, d'affection, de vieux souvenirs. Je ne me suis repenti que ce matin, — en m'éveillant la tête un peu lourde, les idées un peu moins nettes qu'à l'ordinaire, — d'avoir cédé aux perfides insinuations de mon frère aîné.

II

..... Quelle journée, quelle catastrophe! J'étais à peine habillé, on frappe à ma porte :

« Deux dames vous demandent.... Elles attendent en bas; elles ont sollicité la permission de déposer leurs malles dans le vestibule.... »

On juge de ma stupéfaction :

« Leur nom?

— Elles veulent vous le dire elles-mêmes. »

J'achève ma toilette dans un trouble d'esprit incroyable, et je descends quatre à quatre. A la porte du salon, cependant, un bruit de voix m'arrête, et j'écoute fort indiscrètement, je l'avoue. Les propos, du reste, articulés d'une voix très-douce, n'avaient rien de confidentiel.

« Bon Dieu! disait la voix, quelle odeur de tabac dans cette pièce!... Pour se supporter dans une atmosphère pareille, il faut qu'il ressemble à Fred.

— Pauvre Fred! reprit alors une autre voix plaintive et traînante.... Pourra-t-on nous dire où il habite?... Mais chut, j'entends un pas derrière la porte!... »

Le moment d'entrer était venu; j'entre, en effet, et me trouve en face de mes inconnues, qui venaient de se retourner toutes deux : l'une assise près de la table, l'air inquiet, le teint un peu flétri (c'est la voix plaintive), se soulève et tend vers moi des mains suppliantes. L'autre, plus jeune, plus alerte en ses mouvements, tête vive et brune, surchargée d'abondants cheveux noirs, toute vie et toute action, se hâte de s'interposer entre sa compagne et moi. Est-elle jolie?

Je n'en sais trop rien. Ses prunelles noires ont l'éclat de la mûre, et ses lèvres rouges celui de l'églantine.

Elle prend la parole, la première, avec une certaine précipitation :

« C'est votre frère, monsieur, dont nous voudrions savoir l'adresse.... Nos lettres devaient lui être acheminées chez vous.... Mais il n'écrit pas depuis un an, et ma sœur est fort inquiète.

— Voilà, Nettie, ce qu'il ne fallait pas dire!... Où est-il, monsieur? où est mon pauvre Fred?...

— S'agirait-il, madame, de mon frère,... de mon frère Frederick.... Et pourrais-je savoir quel intérêt?.... »

Les deux femmes ne semblaient plus si pressées de parler, et se regardaient l'une l'autre avec un certain embarras.

« Je vous l'avais dit, s'écrie tout à coup la brunette; il avait caché son mariage à sa famille.... Le poltron!... »

Puis avec un petit air tragique et me montrant du doigt sa compagne :

« Voici ma sœur, monsieur,... mistress Frederick Rider, ou plutôt, puisque votre frère est l'aîné de la famille, mistress Rider en personne!... Voudrez-vous bien lui dire où est son mari? »

Et comme j'hésitais à répondre, complétement abasourdi :

« Docteur Rider, reprit-elle interrompant les supplications plaintives de sa sœur, veuillez vous expliquer sans retard!... Si vous n'avez jamais entendu parler de nous, en revanche nous vous connaissons de reste.... Mon beau-frère ne nous a rien laissé ignorer.... Vous ne prétendez pas, sans doute, séparer la femme et le mari?.... Je suis là, d'ailleurs, et c'est

pour ma sœur que j'ai fait le voyage.... Dieu merci, j'ai gardé mon argent alors qu'elle se laissait dépouiller du sien ; je veillerai sur elle et sur ses droits.... »

Après cette harangue *ab irato*, la sœur allait recommencer ses doléances, mais j'y coupai court immédiatement :

« Vous pouvez vous rassurer, madame. Fred se porte bien, — aussi bien du moins qu'à l'ordinaire.... Je ne suis pas bien sûr, ajoutai-je avec une certaine amertume, qu'il soit en état de se présenter devant des dames; mais je présume que vous devez connaître ses habitudes.... Quant à moi, vous me permettrez de ne pas prolonger cette visite tout à fait imprévue. Mes heures, mes minutes sont comptées.... Je puis seulement me charger de faire annoncer à mon frère que vous êtes là.... Excusez le décousu de cet accueil.... J'étais si loin de m'attendre.... Est-ce que vous avez fait seules, mesdames, le voyage d'Australie?...

— Pas le moins du monde, répliqua cette belle-sœur qui me tombait des nues.... Les enfants sont à l'hôtel.... Nettie a prétendu qu'il était inutile de les amener, à moins d'une installation complète. »

Les enfants! Il y avait *des* enfants?... Que faire, que devenir? Et le *drag* qui attendait à la porte! et les clients qui s'impatientaient déjà.... Pendant que je demeurais irrésolu, l'infatigable Nettie prit de nouveau l'initiative :

« Encore une fois, monsieur, l'adresse de Fred.... Je le préparerai à recevoir Susan.... Il peut me dire, à moi, tout ce qu'il lui plaira, cela ne m'importe guère; mais Susan doit être ménagée. Susan est votre belle-sœur, docteur Edward, et je suis la sœur de Susan. Nous ne comptons pas vous déranger.... Je me charge de tout.... Seulement, ayez confiance en moi.

— Confiance! m'écriai-je.... Mais Fred est parfaitement libre.... C'est bien malgré moi qu'il est installé dans ma maison.... Il dort encore, voilà tout, et je crois qu'il serait inopportun de le réveiller.... Maintenant, mesdames, ajoutai-je, il me faut bien vous apprendre que rien ici ne se prête à l'installation d'une famille.... Si donc vous voulez retourner à l'hôtel où vous avez laissé les enfants, je me charge de vous y envoyer Fred aussitôt qu'il sera levé.... C'est, en bonne vérité, tout ce que je puis faire.

— Susan retournera; moi, je reste, » riposta Nettie avec sa promptitude accoutumée.

Et comme sa sœur insistait sur l'inconvenance qu'il y avait à ce qu'elle demeurât seule dans une maison étrangère :

« Laissez donc, reprit cette courageuse personne, vous me prenez pour une demoiselle de Londres.... Mais je n'ai besoin d'aucun chaperon.... Je dois rester, et je reste. »

Là-dessus elle se jeta résolûment dans le même grand fauteuil où j'avais vu, le soir précédent, se dandiner maître Fred, et, retirant son chapeau, elle écarta de ses deux petites mains, — un peu brunes, il est vrai, mais exquises de forme, — les épais bandeaux qui semblaient tendre à se réunir sur son front.

Je ne sais comment mes idées changèrent aussitôt. Il me parut moins intolérable de laisser ma maison à la discrétion de ces deux femmes. Elles n'y mettraient pas le feu, après tout; et quant à chasser de chez moi brutalement cette gentille Australienne, il n'y fallait certes pas songer. Le groom venant à frapper aux carreaux pour m'avertir qu'on me demandait au dehors, je partis sans autres réflexions.

Écrasé de travail pour toute la journée, je traînais

après moi, de visite en visite, une étrange préoccupation. Au ressentiment que me laissait la dissimulation de mon frère, — cette dissimulation entachée de tant d'ingratitude, et si puérile d'ailleurs, si mal raisonnée, — se joignait la crainte de l'invasion qui me menaçait. La nécessité de me défendre à tout prix, et (n'ayant pas osé affronter les charges d'une famille qui serait mienne) de ne pas me laisser imposer celles d'une famille étrangère, ne faisait aucun doute à mes yeux; mais comment me tirer de là? Et d'abord, en rentrant chez moi, qu'allais-je y trouver? Une *nursery* complète sous la surveillance de Nettie? ou bien un mari rebelle dont elle se serait constituée le geôlier? ou bien encore un drame de famille, des explications pathétiques, une réconciliation accompagnée de baisers et de larmes?...

Tout cela me trottait par la cervelle, lorsque, aux premières lueurs du crépuscule, je pus, enfin délivré, tourner vers ma maison le tête de mon cheval. J'y arrivai plein de pitié pour moi-même, d'inquiétude sur les soucis qui attendaient au débotter un pauvre diable épuisé de fatigue et de faim.

Ce fut une grande surprise et une grande joie de trouver le logis parfaitement vide et muet, les volets à demi baissés comme de coutume, sans aucune trace d'arrivée ou de bouleversement quelconque. Le plus grand calme régnait aussi sur le visage de la vieille Mary, quand elle vint m'ouvrir la porte.

« Eh bien! mon frère?... et ces dames?... lui demandai-je, voyant que les malles avaient disparu.

— Tous à l'hôtel, monsieur; tous partis dès que M. Rider a été descendu.... J'avais prévenu la demoiselle que monsieur ne voudrait jamais d'enfants chez lui.... Elle a fait chercher un *cab*, on y a

chargé les malles, ils s'y sont empilés tous les trois, et....

— Quoi ! vraiment? ils sont partis? » m'écriai-je avec un soulagement immense.

Et de fait je ne pouvais en croire ni mes yeux ni Mary, qui perdait maintenant ses peines à s'excuser d'avance du mauvais dîner que j'allais faire, après un retard si contraire à mes habitudes.

J'avais certainement un grand poids de moins sur le cœur; j'étais débarrassé d'une véritable inquiétude; mais à cette satisfaction très-réelle se mêlait un désappointement très-réel aussi. On n'aime pas à voir déranger son programme, et la solitude, le calme dont j'étais entouré (véritables bienfaits du ciel !) ne m'inspiraient qu'une reconnaissance.... contrariée.

Mary n'a pas eu à se louer de cette disposition. J'ai critiqué avec une injustice palpable le dîner beaucoup trop cuit qu'elle avait à m'offrir. Mon *Times* ensuite m'apparut dépourvu de tout intérêt. Je n'ai pu mettre la main sur un volume qui stimulât à un degré quelconque ma curiosité distraite. Et j'aurais été forcé de me coucher à une heure infiniment trop bourgeoise, si je n'avais eu l'excellente idée de fixer par écrit les souvenirs de cette journée mémorable.

III

..... J'attendais ce matin une lettre de mon frère. Après avoir été pendant cinq grands mois mon cauchemar et mon vampire, peut-être me devait-il quelques explications sur son brusque départ. S'il ne s'en est pas douté, tant pis pour lui. Son ingratitude me peine et me révolte. Je ne crois pas manifester en ceci

une susceptibilité outrée.... Mais d'où viennent ces retours pénibles? et comment ne suis-je pas plus joyeux d'une délivrance que j'ai tant souhaitée, implorée avec tant de ferveur?... Je devrais brûler un cierge (si j'étais catholique) à ce charmant petit lutin, à cette Titania d'Australie qui est venue faire disparaître, d'un coup de baguette, tout ce qui gênait ma vie et limitait si étroitement mon avenir.

IV

..... Encore un jour de passé. Pas de lettre, pas de message! Fred est, ma foi, sous bonne garde. Peut-être Titania, la petite fée brune, l'a-t-elle déjà transporté en Australie sur un char de nacre, attelé de colombes.... Comme tout cela est courtois, comme tout cela est fraternel!...

« Monsieur,

« Nous sommes encore au *Sanglier-Bleu* jusqu'à ce que nous ayons trouvé à nous loger; ce sera, je l'espère, aujoud'hui même. Je regrette que Fred n'ait pas cru devoir vous le mander, et je m'en veux beaucoup de m'en être rapportée à lui pour cela. Je commence d'ailleurs à penser que nous nous sommes trompées sur son compte et sur le vôtre.

« Si vous pouviez vous trouver ici vers une heure, je serais charmée de vous voir et de vous demander conseil au sujet de notre installation. *Ils* ne s'y entendent aucunement, ni l'un ni l'autre. Vous excuserez, j'espère, l'importunité d'une personne qui arrive en pays inconnu.

« On ne vous rencontre que le soir, à ce qu'il paraît, et le soir il m'est absolument impossible de sortir, tous

les soins intérieurs m'étant dévolus. C'est là ce qui m'oblige à vous déranger, et c'est avec toute sorte d'excuses que je suis, monsieur,

« NETTIE UNDERWOOD. »

Je ne pus m'empêcher de sourire devant cette bizarre formule : « Je suis, monsieur, Nettie Underwood. » Sourire n'est même pas le mot propre, car les éclats de ma gaieté firent accourir, toute stupéfaite, la vénérable duègne qui venait de me remettre ce billet.

J'étais encore dans un état d'esprit très-satisfaisant, lorsqu'après ma tournée du matin, l'horloge sonnant une heure, je débouchai dans George-street, notre *rue de Rivoli*, notre *Pall-mall*, où se trouvent à la fois l'auberge du *Sanglier-Bleu* et la maison ample et commode qu'occupe mon très-cher confrère Marjoribanks. S'il venait à mourir, — et on meurt partout, même à Carlingford, — j'aimerais à résider, moi aussi, dans un quartier moins excentrique. Cette pensée, que je me hâtai d'éloigner de mon esprit, devait être une inspiration du Malin. Elle eut son châtiment immédiat.

A peine, me démêlant comme je pus dans les nombreux corridors de la vieille auberge, arrivais-je devant la porte que l'on m'avait indiquée, j'entendis un vacarme à réveiller les morts, et je me trouvai l'instant d'après au milieu de trois diablotins, de trois petits sauvages qui sont, à ce qu'il paraît, mes deux neveux et ma nièce. L'un d'eux, à cheval sur un bras de fauteuil, talonnait vigoureusement sa monture; l'autre, armé d'une paire de pincettes, courait après sa sœur, dont il essayait de prendre les jambes; il poussait à chaque tentative inutile un hurlement de désespoir. Tous les trois s'interrompirent, en extase devant le nouveau venu.

« Un homme! c'est un homme! criait le plus jeune, contemplant son oncle à un point de vue tout à fait philosophique.

— Il faut aller prévenir Nettie, ajouta la petite fille avec un calme tout aussi imperturbable.

— Si c'est Nettie qu'il veut voir, qu'il l'attende! » ajouta l'aîné.

Puis, reprenant en chœur, à la manière antique : « Maman! maman! maman! crièrent-ils à l'envi, venez voir!... Il y a un homme! »

Ainsi se passent les choses, paraît-il, dans notre admirable colonie.

Leur mère ne tarda pas à se montrer. C'étaient les mêmes allures traînantes, la même voix plaintive qui m'avaient frappé déjà. Peut-être a-t-elle été plus jolie que sa sœur, mais son éclat de blonde est déjà terni, sa taille s'est affaissée. Une lassitude générale est empreinte sur toute sa personne. Je retrouvai cette espèce de faiblesse constitutionnelle jusque dans les paroles malveillantes qu'elle essayait de me décocher et auxquelles j'affectai de ne pas prendre garde.

Que m'importaient les impressions d'une personne aussi évidemment bornée? Devais-je voir en elle autre chose qu'un reflet, un écho des mauvais sentiments que son malheureux mari ne m'avait jamais dissimulés? Au fond, cette pensée m'exaspérait; mais je me gardai bien d'en rien laisser paraître, et, détournant la discussion où elle voulait m'engager, feignant de m'intéresser à ces abominables marmots qui bruissaient autour de nous, j'attendis patiemment l'heure de ma délivrance.

L'entrée de Nettie au bras de mon frère, le contraste de cette frêle petite créature douée de tant d'énergie avec ce géant apathique et mou, produisirent sur moi

une sensation particulière. Je ne pouvais me défendre d'un étonnement mêlé d'admiration, en songeant à l'intrépidité de cette enfant devenue l'unique soutien de toute une famille, séparée des siens par des milliers de lieues, et portant sans fléchir le fardeau qu'elle s'était volontairement imposé.

« Mille pardons, docteur Edward! me dit-elle.... J'avais cru revenir plus tôt ; mais avec Frederick, vous le savez, on n'en finit jamais.... J'ai trouvé à nous loger un peu hors la ville, auprès d'une espèce de chapelle,... la chapelle Saint-Roque, à ce que je crois.... Le ministre, par parenthèse, est un fort beau jeune homme.... Comment l'appelez-vous?... Eh bien ! donc, à une centaine de pas de cette chapelle, un petit cottage gothique avec jardin.... Il est tout battant neuf. Les propriétaires s'appellent Smith.... Si ce sont des gens respectables, j'irai arrêter l'appartement sans retard. Le loyer n'est pas au-dessus de ce que j'y puis mettre. »

Je connaissais parfaitement l'habitation, ainsi que les gens dont elle parlait, et je pus lui garantir l'honnêteté parfaite de ces derniers ; mais leur maison était bien éloignée, bien incommode....

« Voilà justement, dit Nettie me coupant la parole, voilà un des motifs qui lui valent mes préférences. Cette incommodité dont vous parlez, nous y sommes faits, et je ne vois pas que nous ayons fréquemment à venir en ville.... C'est donc chose arrêtée.... Et maintenant pourquoi le *lunch* n'est-il pas sur table ?.... Je l'avais demandé pour une heure ; il est une heure et demie.... Sonnez, Fred !... C'est ainsi que se perd le temps.... Vous, docteur Edward, veuillez vous asseoir. Puisque votre *drag* est à la porte, vous me conduirez, dès que nous aurons fini, chez ces braves

gens avec lesquels je veux conclure, très-décidément. »

Devant ces déterminations si nettes, ces ordres si péremptoires, personne ne songeait à répliquer. Moi-même, bien que mes griefs me fissent hésiter à prendre ma part de ce repas de famille, je ne vis pas moyen de refuser à Nettie le service qu'elle me demandait.

Depuis qu'elle était là, tout marchait vite et bien. Présidant au repas, elle maintenait dans l'ordre et le silence les trois démons qui naguère avaient failli mettre ma patience à bout. Elle faisait la part à Susan comme aux enfants; elle assignait à Fred ce qui était le meilleur pour lui. Jamais je n'ai vu tant de prestesse dans les mouvements, tant d'autorité dans le maintien, jamais entendu de voix aussi douce et en même temps aussi nette.

Elle me parlait, d'ailleurs, avec une confiance dont j'étais touché. Aussi me sentis-je peu à peu des dispositions plus conciliantes. Et pour rompre la glace entre mon frère et moi, je lui rappelai certains objets, à lui appartenant, qu'il avait omis de déménager.

« C'est vrai, dit Fred avec confusion.... Cette arrivée de mistress Rider a été si imprévue.... Sans cela, croyez-le bien, je vous aurais prévenu.... Nettie....

— Nettie, interrompit ici la femme de Fred, a été d'avis qu'il valait mieux partir sur-le-champ et sans écrire d'avance....

— A quoi servait d'écrire ? s'écria la petite personne. N'aviez-vous pas écrit six mois de suite sans obtenir une seule réponse de Fred?... Avec vos anxiétés sur son sort, vos inquiétudes sur sa santé, vous tourmentiez, vous rendiez malheureux tous ceux qui vous entouraient.... Je savais parfaitement, quant à moi, qu'il se portait à merveille et n'engendrait pas le moindre

souci.... Mais à quoi bon? il eût fallu persuader Susan. Ceci étant impossible, nul autre remède que de l'amener ici.... N'est-ce pas, docteur Edward?... Laisser les enfants derrière nous, c'était tout bonnement se créer de nouveaux soucis. Susan, une fois rassurée sur le compte de Fred, aurait été à leur sujet comme une âme en peine.... Et pour en finir il aurait fallu les aller chercher.... Le plus court était de nous réunir tout de suite. Qu'en pensez-vous, docteur!... Un instant, Fred!... c'est assez de bière pour aujourd'hui.... »

Et la petite main de Nettie arrêta au passage la bouteille à moitié vidée. Fred rougit quelque peu en faisant les gros yeux à sa belle-sœur; mais il céda néanmoins, et sans mot dire. Céder à Nettie semblait une nécessité providentielle.

Elle m'amusait, je dois le dire, au dernier point. Je me sentais enclin devant elle à tout oublier, à tout pardonner. Une faiblesse fraternelle dont je m'étais cru guéri me reprenait par moments. J'allai jusqu'à témoigner quelque amitié à ma belle-sœur, et je crois, Dieu me pardonne ! que je fis une niche à l'un des enfants. Ces pauvres enfants, après tout, ne fallait-il pas les plaindre ? Avec un père comme le leur, déjà parvenu à un âge où on ne remonte plus le courant de la vie, que deviendraient-ils? quels seraient leurs soutiens?

Le cœur me manquait, à cette seule idée. Sur les six personnes assises avec moi devant cette table, Nettie seule semblait douée de quelque vouloir et de quelque raison; mais suffirait-elle à sa tâche, et, si elle échouait, à qui recourrait nécessairement ce groupe d'infortunés? A moi, sans nul doute. Cette perspective n'avait rien de particulièrement comfortable. Quand on se tue de travail pour sa famille, le salaire est à côté de la peine.

En est-il de même quand il s'agit des enfants d'autrui ?

Ces tristes questions, que je m'adressais sans y pouvoir répondre, me coupèrent peu à peu la parole, et la conversation, à laquelle je ne prenais plus part, tomba d'elle-même.

Aussi fus-je charmé de me retrouver dans mon *drag* en tête-à-tête avec Nettie.

« Quel joli chemin ! disait-elle, et à travers ces portes parfois entr'ouvertes comme on surprend au passage de ravissants intérieurs !... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, et j'ai à causer sérieusement avec vous... Fred, je m'en aperçois, nous a fait mensonges sur mensonges... Je me garderai bien de le dire à Susan, qui croit à ses paroles comme à l'Évangile ; mais entre nous, docteur Edward, votre frère est-il bon à un métier quelconque ?

— Pour le moment,... commençai-je fort embarrassé.

— Pour le moment, interrompit-elle avec un peu d'impatience, pour le moment il n'est bon à rien, et je ne me figure pas qu'on ait jamais pu penser de lui autre chose.... On disait pourtant beaucoup de bien de son esprit, quand il débuta dans la colonie.... Pourquoi Susan l'a épousé, je ne saurais le dire.... Avec ses airs soumis, qui vous ont peut-être fait illusion, elle est remarquablement obstinée ; il y a de ces personnes qui, lorsqu'on les contrarie, tombent malades, menacent de mourir, et à qui on finit toujours par céder.... Maintenant que faire d'eux ?... Il ne veut pas retourner dans la colonie, et je ne m'en soucie guère davantage.... Convient-il de les maintenir ici ?

— Vous me posez là une question, miss Underwood...

— Il serait plus court de m'appeler Nettie, comme

fait tout le monde, me dit mon étrange compagne. D'ailleurs vous êtes en quelque sorte mon frère, et je ne puis demander conseil à personne autre.... Je vois chez vous beaucoup de réticences, de ménagements tout à fait inutiles, sachez-le bien.... Si vous croyez que je me fais des illusions sur le compte de votre frère et sur celui de ma sœur, vous êtes dans une erreur absolue. Je savais à quoi m'en tenir avant de quitter l'Australie.... Mais pourquoi vous effaroucher ainsi?... Pensez-vous que je vais me tourner contre les miens, par cela seul que leur absurdité m'est connue?... Me croyez-vous capable de murmurer contre le poste où Dieu m'a mise?... Pas le moins du monde. Je connais la situation, et je voudrais la connaître mieux encore,... mais pour en tirer meilleur parti.... Expliquez-vous donc sans détour. »

J'étais étonné, presque choqué de cette liberté de langage. La résolution de cette jeune fille, en même temps, m'alarmait sur son avenir.

« Ah! me dit-elle dès qu'elle vit poindre cette pensée, si on pouvait compter sur Fred pour quoi que ce soit, s'il voulait se conduire en homme et travailler pour les siens, je me chargerais bien de nous établir dans un de ces cottages fleuris et d'y procurer aux enfants tous les soins que réclame leur éducation;... mais s'il continue à croupir dans la paresse, nous aurons grand'peine à joindre les deux bouts.... On peut vous le dire, docteur Edward, j'ai deux cents livres sterling de revenu.... Susan était dans la même position que moi quand elle s'est mariée; mais Frederick s'est fait remettre alors le capital de cette modique dot, et l'a complétement dissipé.... Reste donc à savoir si on peut subsister à Carlingford avec trois enfants et deux cents livres par an.

— Fred serait un grand misérable, m'écriai-je malgré moi, s'il pouvait se résigner à vivre à vos dépens.

— Il me semble qu'il vivait aux vôtres, me répliqua froidement Nettie, — et sans se croire obligé à beaucoup de reconnaissance.... Que voulez-vous ? il faut le prendre comme il est, puisque nous ne saurions le changer.... Mais voici la chapelle, et la maison Smith ne doit pas être bien loin.... Ne pourriez-vous, en me présentant comme votre belle-sœur, et en me donnant ainsi votre garantie morale, faire en sorte qu'on nous laisse emménager immédiatement ?... Nous payons tout si cher, là où nous sommes. »

Elle me regardait, en même temps, avec ses beaux yeux noirs, au fond desquels une espèce de sourire semblait constamment se jouer, — le sourire de la jeunesse, qui ne doute de rien et marche gaiement aux plus impossibles conquêtes. Cet héroïsme est-il tout bonnement de l'imprévoyance ? Ai-je affaire à une espèce de sainte ou à une espèce de folle ! Je l'ignore, en bonne vérité. Tout ce que je puis dire, c'est qu'elle a les plus beaux cheveux noirs, les lèvres les plus vermeilles, et qu'en l'aidant à descendre du *drag*, j'ai cru recevoir dans mes bras un bouquet de marabouts, une fée des *Mille et une Nuits*.

En la voyant combiner d'avance les arrangements qu'elle prendrait pour rendre son intérieur le plus commode et le plus confortable possible, mistress Smith partageait mon étonnement. Nous nous regardions, tout émus de ce bon sens précoce, de cette invention si prompte et si délibérée, de cet entrain courageux, de cette joyeuse sérénité.

Faut-il que le ciel ait envoyé à mon frère une pareille protectrice ! Mais au fait, pourquoi s'en étonner ?

Les femmes n'ont-elles pas toujours eu pour les vauriens de l'autre sexe une sympathie charitable? Ne mettent-elles pas une espèce d'orgueil à aider, à consoler, avec une persistance infatigable, ces lâches qui ne savent rien faire pour enx-mêmes? Que de sacrifices ce malheureux Fred n'a-t-il pas coûtés à ma mère et à ma sœur! Quel dévoûment ne lui témoignent pas aujourd'hui sa femme et Nettie!... Et qu'a-t-il fait pour mériter cette indulgence que rien ne lasse, ce zèle, cette abnégation dont il est l'objet? Il a tout simplement méconnu, mis de côté les devoirs sérieux de l'existence, tandis que moi!...

Mais laissons là ce retour inutile; il sent son pharisien d'une lieue. — La vérité, c'est qu'on ne peut voir sans indignation, devant une pareille idole, s'immoler une victime comme Nettie.

V

..... Les voilà installés depuis quinze jours dans ce cottage Saint-Roque, bâti par le même architecte que la chapelle voisine, et qui reproduit pour ainsi dire, au dix-millième, les distributions d'un château du moyen âge. C'est une forteresse naine, avec tourelles, mâchicoulis et créneaux, où l'on installerait volontiers, sous les ordres du général Tom Pouce, une garnison d'enfants à peine sevrés.

Nettie a déployé d'incroyables ressources d'intelligence pour faire entrer tout son monde dans les quatre ou cinq chambres dont elle dispose. Du matin au soir, génie familier, elle imprime la vie et le mouvement à cette espèce de microcosme. Jamais un mouvement d'impatience contre les enfants, jamais un reproche à

son indolente sœur ; de temps en temps, par exemple, une vive et poignante épigramme à l'adresse de Fred, de cette masse inerte qu'elle s'efforce en vain d'utiliser. Les voisins commencent à la connaître, à l'admirer. Pour moi, je ne sors jamais de là sans une irritation, une indignation profondes. A cette table qu'elle a préparée elle-même, autour de ce pain qu'elle a payé de ses deniers, ils s'assoient tous avec un sang-froid parfait, n'ayant pas l'air de soupçonner ce qu'elle fait pour eux, et trouvant tout simple de vivre à ses dépens.

Nettie, du reste, ne semble pas s'en douter davantage; elle n'a pas conscience de ce dévouement quotidien qui a pris le caractère d'une habitude instinctive. — C'est incroyable, mais cela est. — Pour elle, s'il faut la prendre au mot, elle subit tout simplement une nécessité inévitable; elle la subit sans se glorifier et sans se plaindre, comme une loi de sa destinée, à laquelle il serait insensé de vouloir se soustraire.

Moi, je me pose toujours la même question: est-ce une héroïne? est-ce une folle? A-t-elle infiniment plus de cœur ou infiniment moins de cervelle que la moyenne des autres humains?

Tout cela est inexplicable. Au temps des sorciers, on eût pu la croire victime de quelque philtre, de quelque possession prestigieuse; mais de nos jours l'asservissement spontané d'une volonté si ferme peut passer pour un véritable miracle.

VI

..... L'hiver se passe, et je ne puis me faire à cette situation. Tout ce que je vois à Saint-Roque me con-

trarie et me déplaît : j'y retourne, cependant, car je ne saurais me dissimuler que mon appui moral est pour la famille de mon frère une ressource presque indispensable. Nettie le comprend et me l'a fait sentir plusieurs fois. Rien de moins amusant que ces réunions, trop fréquentes à mon gré.

Mon frère, après tout, — et malgré les dehors indifférents qu'il affecte, — garde au fond du cœur le sentiment de sa déchéance. Voyant qu'il était inutile de le stimuler par ses sarcasmes et qu'elle l'irritait en pure perte sans obtenir de lui le moindre travail, Nettie a cessé un beau jour cette petite guerre. Elle ne s'occupe plus de lui que pour lui donner la pâtée comme aux enfants. Seulement, ainsi que j'avais fait, elle l'a strictement cantonné dans une chambre du haut, où il vit avec sa pipe et ses romans, au sein du désordre empesté qui lui plaît par-dessus tout. Quand je suis là, s'il descend au salon, je ne puis lui dissimuler, malgré tous mes efforts, le dégoût et le mépris qu'il m'inspire. Il le ressent à sa manière, c'est-à-dire en boudant et en inspirant à sa sotte femme, toujours dominée par lui, la secrète malveillance dont il est animé contre moi. Elle cherche à lui complaire en me disant à mots couverts toute sorte de choses désagréables.

Leurs enfants sont odieux. Je ne passe pas à Carlingford pour un ogre, et mes petits malades accueillent au contraire mes soins avec une prédilection marquée ; mais ces trois petits sauvages australiens toujours prêts à vous dévisager de leurs yeux ronds grands ouverts, — les tranquilles observations qu'ils se permettent sur l'immonde fainéantise de leur père et l'aveugle faiblesse de leur mère, — leur perspicacité, leur insubordination précoces, me donnent aux mains d'étranges démangeaisons.

Je n'ai cependant affaire qu'à eux et à leurs chers parents. Nettie est trop occupée pour m'accorder beaucoup d'attention. Elle va et vient comme si je n'étais pas là, toujours affairée, toujours alerte, et ne se refusant pas de temps en temps, quand l'occasion se présente trop belle, le droit de brusquer Fred et Susan; car c'est un trait de sa nature de ne mettre aucune délicatesse romanesque dans ce qu'elle fait de plus grand.

Cette simplicité m'impatiente quelquefois. Si elle avait conscience d'elle-même, d'un saint devoir rempli, d'un noble sacrifice noblement fait, il y aurait là du moins quelque germe de consolation; mais elle se refuse obstinément à interpréter ainsi sa conduite. « Ce n'est pas son devoir qu'elle fait, c'est sa volonté. »

Je la voudrais voir aussi plus rebutée du milieu où elle vit. Une petite fée comme elle, ne devrait pas pouvoir tolérer toutes ces difformités morales qui me blessent, moi, rien que d'y songer. Titania devrait prendre en mauvais gré les Bottom par qui elle se laisse gruger. J'espérais toujours qu'elle s'en apercevrait à la longue, et j'épiais chez elle les premiers symptômes de dégoût qui signaleraient pour moi l'avortement de sa téméraire entreprise. Rien de pareil ne s'étant manifesté, je dois en conclure, ce me semble, qu'il manque à cette nature, d'ailleurs si bien douée, une certaine finesse de perceptions, une certaine délicatesse de sentiments dont une femme n'est jamais impunément dépourvue.

VII

..... Jolie soirée que celle d'hier ! Assiégé de soucis, épuisé de fatigue, ennuyé pourtant de ma solitude, j'arrivais à Saint-Roque, espérant à part moi que les enfants seraient couchés, Fred dans sa chambre, et ces dames seules au salon. Une causerie paisible, une tasse de thé, le plaisir de contempler tout à mon aise la petite fée d'Australie, je n'en demandais pas davantage ; mais cela même, la Providence me le refusa.

La porte à peine ouverte, je me trouvai dans un véritable *pandæmonium*. Les trois enfants, livrés à eux-mêmes, mettaient à sac le vestibule, théâtre ordinaire de leurs jeux. Au risque de se casser le cou, l'aîné se laissait glisser, à cheval sur la rampe, du haut en bas de l'escalier. Mon premier mouvement (mouvement d'homme déçu, je dois le dire) fut de saisir le jeune drôle et de le secouer un peu vivement. Je reçus aussitôt de mon aimable petite nièce un projectile que j'eus le bonheur d'éviter en me jetant de côté ; — ce n'était rien moins qu'une brosse à meubles !

Comme je me retournais pour manifester à mistress Smith ma surprise et mon indignation :

« Que voulez-vous ? me dit-elle; miss Nettie est allée prendre le thé dehors.... Et quand elle n'est pas là, personne, vous le savez, ne veille sur les enfants.... Dieu me préserve, cependant, de lui reprocher une distraction si rare !... Et vous ne lui en voudrez pas non plus, » ajouta-t-elle en levant les yeux sur mon visage, où se peignait une contrariété voisine de l'irritation.

Cette contrariété me rendait cruel. Je poussai devant moi les enfants dans le salon, heureux par avance du trouble et du désarroi que j'allais y porter. Il fut aussi complet que possible. La pièce était remplie d'une épaisse fumée. Sur le sofa de Nettie, dans le domaine réservé de Nettie, — qui lui avait solennellement interdit d'en abuser ainsi, — Fred se vautrait avec une inqualifiable impudence, et Susan, assise auprès de lui, promenait son aiguille indolente dans je ne sais quelle inutile tapisserie.

Il y avait quelque chose de misérablement égoïste dans ces jouissances furtives sur lesquelles ils s'étaient ainsi jetés, en véritables esclaves, aussitôt leur maîtresse partie.

Surpris à l'improviste par mon entrée, ils se soulevèrent tous deux, Fred pour cacher sa pipe, et sa femme pour enlever de la table le verre où il venait de boire. Par réflexion, cependant, et honteux de leur couardise, ils laissèrent les choses en place, mais ils ne savaient par où commencer, et j'étais pour le moins aussi gêné qu'eux.

« Nettie n'est pas là, dit enfin l'aimable compagne de mon frère, et j'ose affirmer que si vous l'aviez su, nous n'aurions pas le plaisir de vous voir.... Il est bien rare, au surplus, que nous ayons une soirée à nous, et le hasard qui nous l'avait donnée s'est cru, je le vois, trop prodigue....

—Voulez-vous bien vous taire, Susan! « interrompit son mari.

Je m'excusai du dérangement que je paraissais leur causer en invoquant la nécessité de les avertir du désordre périlleux qui régnait dans le vestibule au moment où j'y avais pénétré. Mon explication n'eut aucun succès auprès de ma belle-sœur, qui recommençait ses

récriminations sur nouveaux frais, lorsque son mari lui coupa derechef la parole.

« Allez à vos affaires! lui dit-il brusquement.... Allez surveiller cette marmaille !... »

Et quand elle fut sortie :

« Ma foi, continua-t-il avec une rare effronterie, si bonne ménagère que soit Nettie, son absence, par moments, est un véritable débarras.... On respire un peu plus librement, loin de ses beaux yeux. »

Une bouffée de pipe accompagna cette espèce d'apologie, qui me parut un véritable défi.

« Je m'étonne, lui dis-je, que vous parliez ainsi d'une personne à qui vous devez tant; mais je m'étonne bien davantage que vous consentiez à lui tout devoir; grand et robuste comme vous l'êtes, et avec une santé dont mieux que personne je puis apprécier les ressources....

— Et qui êtes-vous pour vous mêler ainsi de nos arrangements intérieurs? s'écria, rentrant à l'improviste, mistress Fred, qui tout bonnement écoutait aux portes. Mon mari....

— Taisez-vous, encore une fois! » répéta Fred, et, se laissant retomber de tout son long sur le sofa, il se mit à l'aise mieux que jamais.... « Quant à vous, mon frère, vous êtes plus prompt à censurer qu'à venir en aide.... Veuillez vous rappeler que vous n'êtes pas ici chez vous!... Moi qui vous parle, au contraire.... »

Je l'attendais à cette absurdité pour le relever de bonne sorte, et nous échangions des regards assez peu tendres lorsque des cris perçants vinrent interrompre ce doux échange de nos pensées les plus intimes.

Freddy, l'aîné des enfants, continuant sa périlleuse gymnastique, avait fini par tomber du haut de l'esca-

lier. Sa tête avait porté; il était sans connaissance. Sa mère, le croyant mort, poussait des clameurs désespérées. Fred affectait plus de sang-froid, mais au fond, ne sachant trop que faire, donnait çà et là des instructions contradictoires, et répétait de minute en minute, avec une sorte d'obstination machinale :

« Comment se fait-il que tout aille à la diable dès que Nettie n'est plus là? »

Fort heureusement je ne m'étais pas laissé déconcerter par tout ce désordre, et, voyant que l'état du petit bonhomme n'avait rien de grave, je prenais en silence toutes les mesures nécessaires pour le faire revenir à lui. Lorsque j'y fus parvenu, je le portai dans mes bras jusqu'à son lit, au premier étage, dans la chambre même de miss Underwood, — après quoi, redescendu tout aussitôt, je sortis du cottage sans vouloir remettre les pieds dans ce salon profané.

Si j'y étais rentré, c'eût été pour briser la pipe et le verre de Fred, pour faire disparaître toutes les traces de cette orgie domestique dont le souvenir seul me donnait des tressauts nerveux.

A quelques cents pas de Saint-Roque, je faillis heurter dans l'obscurité deux personnes qui marchaient se dirigeant vers le cottage. Elles causaient en riant, et je les reconnus à leur voix. C'était Nettie au bras du jeune M. Wentworth, le révérend ministre de la chapelle Saint-Roque, — celui-là même dont elle m'avait parlé comme d'un « très-beau jeune homme. »

Je les reconnus, dis-je, et ne voulus pas m'arrêter pour les saluer. J'étais mécontent de moi-même et des autres, fort peu disposé par conséquent à un échange de paroles oiseuses. A ma porte, où je frappais, altéré de solitude et de sommeil, je trouvai un message pressant qui m'appelait chez un de mes malades, auprès

duquel je fus retenu pendant une bonne partie de la nuit....

Allons, allons,-la soirée d'hier fut décidément une charmante soirée !

VIII

« ..... Je savais que je vous verrais aujourd'hui, m'a dit Nettie, que j'ai trouvée chantant des chansons et racontant des histoires à notre petit malade. Malgré tout le tapage que vous faites à propos des enfants, vous êtes au fond comme moi.... Vous les aimez, sans le savoir.... Celui-ci a un peu de fièvre; comment le trouvez-vous? »

Je m'empressai de la rassurer, dès que j'eus tâté le pouls de Freddy.

« Eh bien! reprit-elle, puisqu'il est en si bonne voie, vous allez me conduire à Carlingford avec les deux autres petits.... Oh ! ne faites pas la grimace, et ne cherchez pas de prétextes; j'ai lu dans vos yeux que vous ne me refuseriez pas.... Pendant que je m'habille, allez voir un peu M. Smith, qui se plaint d'un grand mal de tête ! »

Le « grand mal de tête » de M. Smith était tout simplement un moyen de m'attirer chez lui, pour que mistress Smith pût m'exposer, en détail, ses griefs contre Fred et Susan.

« Vous l'avez vu vous-même, monsieur, disait-elle, la situation n'est plus tolérable. J'ai voulu m'en expliquer avec vous de préférence à cette aimable et bonne miss, contre laquelle il n'y a pas un mot à dire;... mais les autres font de véritables dégâts dans la maison, et si monsieur votre frère doit continuer

sur le même pied, s'il ne renonce pas à cette pipe qui infecte et noircit tout,... à moins de compensations suffisantes.... »

Ce dernier mot me fit parfaitement comprendre où voulait en venir notre digne hôtesse, et après quelques échappatoires, comme elle ramenait toujours la question sur le même terrain, j'allais lui ôter à cet égard toute espérance, lorsque j'entendis sur l'escalier le pas léger de Nettie. Alors, je ne sais comment, ma détermination changea soudain.

« Nous arrangerons cela une autre fois, dis-je à mistress Smith..., D'ici là, pas un mot!... pas un mot, entendez-vous bien?... Et je m'engage à vous donner pleine satisfaction.... »

Après quoi, je fit monter Nettie dans le *drag* avec les deux marmots, et nous trottâmes bravement vers Carlingford, tandis qu'un de mes malades soupirait après ma visite, à un mille au-delà de Saint-Roque, dans la direction opposée.

« Mistress Smith vous a parlé de nous, me dit Nettie avec un regard pénétrant.... Est-ce qu'on veut déjà nous faire quitter la maison?.... Je n'en serais pas autrement surprise, après la scène d'hier au soir.... Mais s'ils réclament une augmentation de loyer, je vous le dis en toute vérité, il m'est impossible d'y suffire....

— C'est une indignité que la conduite de Fred et de sa femme.... Vous mettre dans une situation pareille !....

— Un instant, dit Nettie posant sa main sur mes lèvres avec une familiarité que je trouvai fort douce.... Pas un mot de plus sur ce sujet, ou nous nous querellerions infailliblement,... Ceci me regarde, et ne regarde que moi.... »

Et comme je protestais contre cette assertion que les circonstances rendaient si singulière :

« Ah ! oui, c'est vrai, me dit-elle avec une légère nuance de dédain.... A la rigueur cela vous regarde aussi.... Mais vous, vous n'êtes qu'un homme.... »

A ce mot, qu'accompagnait un regard étincelant, je restai pour ainsi dire atterré. Sous ces allures impérieuses, sous ces caprices un peu hautains, comment retrouver la douceur résignée qui me semblait l'attribut indispensable de son rôle ? Obéissait-elle donc à un pur instinct, comme celui des chiens de Terre-Neuve? ou bien se plairait-elle, par-dessus tout, à faire prévaloir sa volonté tyrannique ?

« Pas de discussion, reprit-elle d'une voix quelque peu radoucie, et parlons de Fred, que je vois en assez mauvais train. La sotte existence qu'il mène finira par lui déranger le cerveau. Bizarre phénomène, qu'un homme capable de tant de choses accepte une vie pareille !... Je suis quelquefois tentée de le prendre au collet et de le secouer un peu, en lui demandant à quoi il pense; mais ce serait peine perdue.... Et, à propos, que lui avez-vous dit hier au soir ?

— Peu de chose, ou presque rien.... en comparaison de ce que j'aurais voulu lui dire.... Le voir s'établir ainsi chez vous, déranger, souiller cet appartement qui est le vôtre !.... »

Je ne sais au juste quelle expression avaient mes paroles, mais Nettie leva en ce moment les yeux sur moi, et il me sembla que ses joues s'animaient.... Peut-être était-ce de colère, en songeant aux souvenirs que j'évoquais.

« Merci, me dit-elle en m'offrant sa petite main. Il est beau de prendre ainsi les intérêts des absents.... Maintenant, laissez-moi descendre, ajouta-t elle, voyant

que je retenais, comme malgré moi, cette main mignonne.... Bien que nous soyons en quelque sorte frère et sœur, on ne comprendrait rien à tout ceci.... Veuillez arrêter, docteur Edward, je ne compte pas aller plus loin. »

Et il y avait tant de sérieux dans son accent, une telle autorité dans sa voix, qu'il a bien fallu lui obéir.

IX

.....Nettie est plus réservée que jamais. Plus que jamais aussi je me sens assiégé par mille et mille scrupules. Je me contrôle, je m'examine avec une assiduité qui me fatigue moi-même. J'ai déjà passé par assez d'épreuves pour me bien connaître. Je n'ai ni cette témérité qui dompte parfois la fortune rebelle, ni cette confiance en moi qui servirait de baume, en cas de revers, aux blessures de mon orgueil. Je constate avec amertume que je suis loin d'être un héros. Sans cela, aurais-je frémi, — le lendemain de mon dernier entretien confidentiel avec Nettie, lors de cette course à Carlingford, qui ne s'est pas renouvelée depuis, — aurais-je frémi, dis-je, en songeant à l'imprudence décisive à laquelle j'avais failli m'exposer?

Un mot d'elle, un mot de moi, et je tombais dans l'abîme ouvert à mes pieds.... Je me plaçais dans une de ces situations presque impossibles à soutenir, où la nécessité absolue de vaincre n'est pas toujours un gage de victoire.

Si je pouvais persuader à Fred de retourner en Australie.... que dis-je?... si je pouvais acheter son départ au moyen d'un sacrifice pécuniaire qui ne fût

pas absolument une ruine?... Une fois là-bas, la Providence prendrait soin de cette famille abandonnée.... Une misère plus que jamais impérieuse pousserait au travail notre incorrigible paresseux.... Mais non, non! ce sont là de vaines chimères, des calculs insensés, nonobstant la prudence étroite qui me les dicte.... — Et pour cette prudence même, dont parfois je me sais gré, parfois aussi je me méprise.

X

.... Est-ce une gageure? je l'ai encore rencontrée seule avec M. Wentworth. Il est très-grand, elle est très-petite; il se penchait pour mieux l'entendre, elle lui parlait presque à l'oreille : qu'aurait dit de cela miss Lucy Wodehouse, qui reçoit, elle aussi, avec tant de faveur, les hommages du séduisant ministre?...

Cette fois je les ai abordés, et M. Wentworth, sur qui ma politesse glaciale semblait produire l'effet d'une douche d'eau froide, a bientôt repris le chemin de la *manse*.

Nettie rapportait de Carlingford deux ou trois paquets de lingerie.

« Si vous m'accompagnez jusqu'au cottage, m'a-t-elle dit, veuillez vous charger de tout cela.... Je suis un peu fatiguée.... Vous l'êtes aussi, ce me semble, et de plus légèrement grognon.... »

Puis, comme je lui offrais mon bras : « Merci, me dit-elle, je préfère marcher seule. »

J'étais las de moi-même et de mes hésitations. Peut-être aussi me trouvais-je sous l'influence d'une magnifique soirée de printemps.

« Vous me chargez de ces bagatelles, lui dis-je après un moment de silence, et vous me refuseriez sans doute le droit de vous enlever certains autres fardeaux bien plus écrasants. Vous vous laisserez miner, exténuer par ces trois détestables marmots auxquels....

— Prenez garde, monsieur, que vous parlez de *mes* enfants ! » s'écria Nettie avec un ressentiment très-marqué ; — mais le moment d'après, sur un ton bien différent : « Vous êtes de mauvaise humeur, reprit-elle; vous aurez travaillé outre mesure.... Peut-être vaudrait-il mieux ne pas venir au cottage.... Je n'ai nulle envie de vous voir encore une fois vous quereller avec Fred.

— Vous me trouvez de mauvaise humeur? m'écriai-je, n'y tenant plus.... Vous ne savez donc pas dans quelles angoisses je vis depuis trois mois?... Vous n'avez pas l'air de comprendre....

— Faites attention à vos paroles, interrompit Nettie; ne vous préparez pas de repentir ! Continuez comme pendant ces trois mois d'angoisses où vous ne m'avez pas dit, que je sache, un seul mot de plus qu'il ne fallait.... »

C'en était trop de cette allusion cruelle; même pour moi, c'en était trop.... Je laissai déborder tout ce que j'avais dans l'âme. Un peu interdite, elle m'écouta sans m'interrompre.

« Docteur Edward, me dit-elle ensuite avec une certaine solennité, vous savez le néant de pareils projets.... Supposons qu'il en soit.... ce que vous dites. Je ne suis pas libre de.... rien changer à ce qui est; or, vous savez comme moi que vous ne pouvez vous charger de Fred, de Susan et des enfants.... Je ne me méfie pas, remarquez-le, de votre sincérité.... Je ne dis pas que, si les choses étaient arrangées autrement, cela

ne me convînt beaucoup mieux ;... mais là précisément est l'impossible.... Vous vous connaissez sans doute, et vous devez me connaître ?... Je ne vois vraiment pas, docteur Edward, ajouta-t-elle avec un léger soupir, qu'il soit possible de sortir de là....

— Est-ce tout ce que vous avez à me dire ? m'écriai-je stupéfait.

— Et que vous dirais-je de plus ? répliqua-t-elle en personne positive.... Les éléments de notre situation, vous les connaissez comme moi.... Quant à des regrets, il peut y en avoir ; mais cela n'empêche pas de faire ce qu'on doit. »

Ce calme, cette impassibilité me démontaient. Rien de plus mortifiant pour mon orgueil en même temps que pour mon amour. Je ne sais si elle s'en aperçut ; toujours est-il qu'elle reprit la parole :

« Voyons, disait-elle, inventez vous-même ce que j'aurais pu répondre.... M'est-il donné de changer ce qui est ?... Si je vous fais de la peine, croyez que c'est malgré moi, et que je suis moi-même bien affligée.... »

Nous étions cependant arrivés devant la porte du cottage.

« Ne vous désolez pas outre mesure, lui dis-je, et croyez que je saurai prendre sur moi.... » Puis, tout amour-propre cédant : « Réfléchissez, Nettie, réfléchissez à ce que vous faites !... Avant de nous sacrifier tous deux à cette misérable famille, prenez le temps d'y songer !... Vous n'êtes pas aussi indifférente que vous le croyez vous-même. Nous ne nous ferons jamais à cette séparation, ni vous ni moi.... Une fois pour toutes, Nettie, est-ce là votre réponse ? »

La porte venait de s'ouvrir, et mistress Smith était sur le seuil, sa lampe à la main.

« Toutes les réponses du monde, dit Nettie précipitant un peu ses paroles, ne sauraient prévaloir contre la force des choses, celle-ci dût-elle briser nos cœurs. »

Sous le rayon de lumière qui nous couvrait, nous ne pouvions plus rien ajouter. Je déposai sur une des marches les paquets dont Nettie m'avait chargé, puis je m'enfonçai dans les ténèbres de la route, heureux de cacher ma honte à tous les regards.

Une nouvelle vie commence pour moi.

XI

.... La dernière fois que je suis allé à Saint-Roque (où on ne m'a pas revu depuis un mois), j'avais rencontré le docteur Marjoribanks dans un *meeting* où se discutaient les intérêts municipaux de Carlingford. Jamais il ne s'était montré si gracieux pour moi et si prévenant. Il parlait de sa santé qui décline, de sa retraite possible, même probable, dans un assez court délai, du bel avenir qu'un jeune homme de notre profession peut entrevoir à Carlingford, et finalement il me proposa une consultation avec lui pour le lendemain chez un de ses plus riches clients, dont l'état se compliquait d'une manière assez grave.

Ce fut même à la suite de cet entretien que je me hâtai de courir à Saint-Roque, tout enfiévré d'espérance, tout ébloui des perspectives nouvelles qui s'ouvraient devant moi. Il était réservé à miss Underwood de guérir cette fièvre et de me rendre tout à fait raisonnable.

Je le suis, maintenant. J'ai dîné hier chez mon illustre confrère, et l'accueil presque affectueux que j'ai reçu de lui, les égards flatteurs que m'a témoignés sa

fille, une des personnes les plus spirituelles de la ville, ont été un véritable baume pour la blessure de mon amour-propre. — Je saurai désormais où chercher des consolations à cet abattement, à cet ennui qui me dévoraient.

XII

.... Depuis quelques semaines, je ne vois que des gens qui me sourient et me félicitent à mots couverts. Il a bien fallu finir par deviner de quoi. Les commérages de la ville associent mon nom à celui de miss Marjoribanks. On nous « marie » déjà : c'est la locution consacrée.

Les choses, à coup sûr, sont loin d'en être là; mais après tout cette pensée n'a rien d'absolument chimérique. Les deux ou trois ans que miss Marjoribanks peut avoir de plus que moi seraient amplement compensés par l'agrément de sa personne (car elle est encore très-bien), par la distinction de son esprit, et aussi, convenons-en, par les avantages matériels d'une pareille union. Le docteur Marjoribanks n'eût-il rien mis de côté, — ce qui, pour un Écossais, serait prodigieux, — l'abandon de sa clientèle constituerait seule une jolie dot.

Laissons donc jaser les oisifs, et si l'écho de leurs bavardages arrive, comme je n'en doute pas, jusqu'aux oreilles de miss Underwood, elle verra qu'on n'est, après tout, ni inconsolable ni abandonné.

Pourquoi ne pas suivre son exemple ? Pourquoi ne pas me montrer aussi raisonnable qu'elle ? Depuis deux mois et demi que nous ne nous sommes parlé, j'évite à dessein de passer devant Saint-Roque ; je me borne à

la saluer poliment quand je la rencontre, et, sauf le salut qu'elle me rend de fort bonne grâce, je n'ai pas reçu d'elle signe de vie.

Si j'en crois mistress Smith, avec qui le hasard d'une rencontre m'a fait causer l'autre jour, miss Nettie travaille beaucoup plus et parle beaucoup moins qu'à l'ordinaire. Le premier de ces détails ne me surprend point; je n'en saurais dire autant du second : — elle n'est déjà pas si bavarde !

XIII

..... Aussitôt que la terrible nouvelle me fut parvenue, je me hâtai de courir à Saint-Roque. Elle avait sans doute reconnu mon pas, car elle m'ouvrit la porte avant que j'eusse frappé. Sa main me fut tendue sans nul effort, sans nulle contrainte. Je me sentais rougir en la revoyant, mais sa pâleur, sa préoccupation restaient les mêmes.

« Je ne vous aurais pas envoyé chercher, docteur Edward, si j'avais pu tout faire par moi-même.... Il est là, sous clef, dans le salon.... J'ai voulu le soustraire à la froide curiosité, aux commentaires oiseux des premiers venus.... Maintenant qu'il est mort, tâchons de le faire respecter !

— Susan sait-elle ?...

— Rien encore.... J'attendais que vous fussiez là pour l'éveiller et lui tout dire. »

A ces mots, elle ouvrit la porte du salon, mit la clef en dedans, et là, près de ce cadavre, me raconta ce qui s'était passé. Voici, fort en abrégé, ce qu'elle me dit :

« Fred et Susan m'ont quittée hier soir de bonne heure. Je les ai crus remontés dans leur chambre, et je

ne me suis plus occupée d'eux. J'avais à travailler beaucoup pour les enfants, et me suis laissé entraîner par mon ouvrage, au point d'oublier complétement de regarder l'heure. Il y avait déjà longtemps que j'avais entendu, sans y prendre garde, fermer la porte de la maison, lorsqu'un certain bruit, parti de la chambre de ma sœur, est venu attirer mon attention. Je me levais pour monter, quand elle-même est descendue, inquiète et plaintive. Son mari, sorti déjà depuis plusieurs heures, n'était pas encore rentré. Au premier abord, je n'ai rien trouvé là qui dût nous surprendre ou nous tourmenter beaucoup. Ce n'était pas la première fois que Fred s'oubliait ainsi; je le dis à Susan, et, voyant que malgré mes instances elle ne voulait pas retourner dans son lit, je me décidai à lui tenir compagnie. Roulée dans un châle que j'étais allée lui chercher, tantôt elle sommeillait, tantôt elle pleurait, tantôt elle s'indignait contre son mari, et je la laissais dire ou dormir, travaillant toujours.

« Je ne m'inquiétai véritablement qu'un peu après l'aube. Dépourvu d'argent et de crédit, cachant volontiers dans les ténèbres ces désordres dont il avait honte, il me semblait étrange que le malheureux eût passé dehors la nuit entière.

« Une fois sérieusement alarmée, j'eus bientôt pris mon parti. — Je vais aller chercher Fred, dis-je à Susan, si vous voulez vous remettre au lit. Vous savez dans quel état nous l'avons quelquefois vu revenir.... Il sera peut-être tombé dans les champs, et le sommeil l'aura pris avant qu'il ait pu se relever.... — Elle ne voulait pas. Elle prétendait que c'était là une démarche inconvenante, que cela vous regardait, qu'il fallait vous envoyer chercher, que Fred se fâcherait si je courais après lui, que je ne saurais où le trouver,... mille

objections, enfin, qui n'allaient à rien et auxquelles je coupai court en la ramenant dans sa chambre. Je partis ensuite, avant que personne fût éveillé dans la maison.

« Au fait, je ne savais où le prendre. Je me rappelai seulement, une fois dehors, ce que j'avais dit à ma sœur, et je me dirigeai, à travers champs, du côté d'une misérable taverne, assez mal hantée, où on prétendait l'avoir vu quelquefois. Elle est située sur les bords du canal. J'en étais encore assez loin, lorsque j'entendis pousser un grand cri. Je regardai, car ce cri avait un accent extraordinaire. Il partait d'une barque au bord de laquelle deux hommes étaient penchés; l'un deux semblait montrer quelque chose au fond de l'eau.

« Sur le chemin de halage, deux conducteurs qui amenaient à loisir les chevaux destinés à remorquer la barque pressèrent en même temps le pas et vinrent, eux aussi, regarder au même endroit. Je ne sais quel serrement de cœur me prit à l'instant même, et, comme poussée par un pressentiment irrésistible, je m'acheminai vers ce groupe d'hommes, sans songer le moins du monde aux inconvénients possibles d'une pareille témérité....

« J'arrivai au moment où ils soulevaient, le long des flancs de la barque, une masse inerte, une forme humaine ruisselante d'eau et de fange.... Dès ce moment et avant que je l'eusse reconnu, la fatale vérité se fit jour en moi. Pendant quelques secondes, une sorte d'éblouissement ténébreux m'ôta la faculté de voir. Dès qu'elle me revint, ce malheureux m'apparut, la face renversée en arrière, les yeux grands ouverts sous les rayons du soleil levant....

« Si quelqu'un eût été là pour me venir en aide, je me serais peut-être abandonnée à la douleur mêlée

d'effroi qui semblait prête à m'envahir; mais ceci ne m'était pas permis : il fallait parler à ces hommes, invoquer leur assistance, ramener le corps, l'introduire sans bruit dans la maison, éviter le scandale, les fausses interprétations, épargner à ma sœur un choc trop rude, aux enfants un horrible spectacle.... Et voilà ce que j'ai tâché de faire.

« On parle maintenant d'une enquête, de formalités légales, de mille choses que j'ignore et qui ne sont pas de mon ressort.... A votre tour donc, docteur Edward !... Vous tiendrez tête aux gens de loi ; je monte auprès de ma sœur.

— Mon Dieu ! Nettie, m'écriai-je quand elle eut fini, pourquoi ne m'avez-vous pas appelé plus tôt? Pourquoi vous surcharger de tant de soins écrasants ? Le moindre signe de vous m'aurait fait accourir.

— Je vous ai mandé aussitôt qu'on a eu besoin de vous, me répondit-elle avec une nuance d'orgueil féminin.... Je ne suis jamais restée au-dessous de ma tâche.... Mais tenez, docteur Edward, ne nous cherchons pas de vaines querelles !... Vous m'en avez voulu, et je le comprends.... Oublions tout cela, soyons amis, et veillons à nous deux sur la mémoire de ce pauvre Fred ! »

L'instant d'après, j'étais seul dans le petit vestibule, ayant dans ma main la clef du salon, et guetté de loin par les Smith, qui brûlaient sans doute de me raconter leurs griefs de propriétaires.

Nettie a passé la plus grande partie du jour auprès de Susan, chez qui une sombre stupeur a suivi un mouvement d'incrédulité obstinée.

Je sais d'avance, et Nettie le sait comme moi, par quelles phases passera cette douleur égoïste. L'indolence de Susan reprendra bientôt le dessus; elle se fera peu à peu à sa situation nouvelle, et le souvenir de son

mari, tant que ce souvenir lui restera présent, servira de matière à de vaines plaintes, à des récriminations perpétuelles.

Chez les enfants, il y a plus d'étonnement et de curiosité que de véritable chagrin. Nettie n'a pu leur faire comprendre au juste de quoi il s'agissait. Avec une espèce de scepticisme obtus, ils se sont remis à jouer dans la *nursery*, prêtant une oreille attentive aux bruits inusités qui se font dans la maison, cherchant à voir qui entre et qui sort, ne se refusant pas, au besoin, le plaisir d'une observation maligne et tout disposés — si l'autorité de Nettie n'y mettait bon ordre — à venir porter leurs investigations indiscrètes jusque dans ce salon où gît encore le cadavre de leur père.

Pauvre petit salon, sanctuaire de ses modestes élégances et de son travail assidu!... Je suis sûr qu'il lui en a coûté d'y introduire ces restes immondes.... Et cependant, si quelqu'un ici accorde à mon malheureux frère une véritable compassion, un regret sérieux et durable, je suis tenté de croire que c'est Nettie.

Quant à moi, je suis forcé de me l'avouer, c'est pour elle, pour elle seule que je prends tous ces soins, que je déploie toute cette activité. Ce qui est de mon devoir, je l'eusse fait en d'autres circonstances; mais je ne l'eusse pas fait de même, c'est-à-dire avec les mêmes sentiments. Cette triste agitation, l'ignominie attachée à une mort dont chacun connaît la cause, la publicité qui met en relief d'une manière si fâcheuse le nom de notre famille, toutes ces choses qui m'eussent exaspéré n'ont plus pour moi que des atteintes émoussées.

Ce n'est pas que je ne sois triste, — assez triste, je le crains, pour que les curieux qui me regardent me fassent honneur de plus de regrets que je n'en éprouve. Cette mort si parfaitement logique, si bien en rapport

avec la misérable existence qu'elle termine, j'y étais en quelque sorte préparé. Pardonner à ce malheureux m'est facile; mais en revanche il m'est impossible d'oublier tout ce que j'ai souffert par lui et pour lui, les douleurs dont il abreuva jadis notre pauvre mère, le sort pénible auquel il a condamné notre sœur,— et surtout l'avenir de Nettie, peut-être compromis à jamais !

XIV

.... Je m'étais promis de ne plus m'irriter contre cette inexplicable personne.... Elle m'a force de manquer à ce serment.

Les paroles qu'elle m'avait dites il y a huit jours, en me quittant après son funèbre récit : « Vous m'en avez voulu, et je le comprends, » revenaient sans cesse à ma pensée. Elle a connu, apprécié mon légitime ressentiment, me disais-je ; ce n'est pas sans doute pour le provoquer de nouveau.... Un grand découragement, une grande impatience m'attendaient au salon de Saint-Roque.

Sur ce même sofa auquel se rattachait plus d'un odieux souvenir, ma belle-sœur étalait son deuil austère, son mouchoir brodé, sa douleur d'apparat. Un fauteuil préparé d'avance attendait les personnes qui ne manqueraient pas de venir s'associer à ses regrets. Près de la table, assidue comme toujours à son implacable besogne, Nettie piquait l'aiguille avec une ardeur fiévreuse dans je ne sais quel petit vêtement noir.

Toujours le même tableau dans cette maison que j'espérais changée; — toujours la même servitude et toujours les mêmes obstacles ! .

« Je ne m'attendais pas à vous voir, monsieur Ed-

ward, me dit ma belle-sœur, portant son mouchoir à ses yeux.... Le souvenir de ce qui s'est passé dans ce salon même, la dernière fois où nous nous y sommes trouvés réunis, doit vous expliquer ma surprise.... mais à présent que nous sommes sans protecteur, à présent que j'ai perdu mon bien-aimé Frederick, il vous importe peu, sans aucun doute, de froisser mes sentiments.... Si, du vivant de ce pauvre ami, vous eussiez rempli vos devoirs à son égard, jamais, non jamais.... »

Mistress Fred n'alla pas plus loin, suffoquée par ses larmes vindicatives.

« Ne faites pas attention aux paroles de Susan, me dit Nettie.... Il est bien à vous d'être venu, aujourd'hui que rien ne vous y obligeait plus.... Encore un service, docteur Edward.... Faites en sorte qu'on ne s'occupe plus autant de nous!... Les visites, les compliments de condoléance, les offres de service affluent de tous côtés.... Obtenez qu'on nous laisse à nous-mêmes!... Vous savez que nous n'avons besoin de rien, ajouta-t-elle avec un mouvement de fierté. Vous savez que rien n'est changé ici.... Sans vouloir désobliger personne, il faut que personne ne l'ignore.... Tout marche ici comme par le passé.

— Je m'en aperçois, répondis-je avec une certaine amertume,... mais ma visite n'est pas un simple acte de politesse. Je venais demander à ma belle-sœur ce qu'elle compte devenir.... Privée de votre soutien naturel, mistress Rider, vous avez sans doute formé quelques projets pour vous et pour vos enfants? »

Susan me regardait tout effarouchée, et comme saisie d'une terreur vague devant cette question dont le sens paraissait lui échapper. Jetant du côté de sa sœur un coup d'œil suppliant :

« Nettie, lui disait-elle,... Nettie! »

Et, sauf cet appel routinier, elle ne trouvait plus une parole. Pour moi, j'étais au désespoir et par conséquent impitoyable.

« Nettie, et toujours Nettie! m'écriai-je avec une espèce de fureur. Est-il donc bien vrai que rien n'est changé?... Resterez-vous jusqu'au bout l'esclave des autres?... Qu'allons-nous devenir?... Avez-vous fait un pacte éternel avec cette misérable destinée? »

Laissant tomber de ses mains laborieuses la petite veste de deuil qu'elle achevait de décorer :

« Je vois à votre figure que vous avez passé une mauvaise nuit, me dit-elle avec une certaine tendresse.... Vous êtes fatigué, vous avez l'esprit malade.... C'est là, je le comprends, ce qui vous pousse malgré vous à tenir ce langage.... En somme, voyons, — à part le pauvre Fred, auquel vous ne songez ni les uns ni les autres, — tout se retrouve ici sur le même pied qu'il y a huit jours. Peut-être même y suis-je plus nécessaire, peut-être mes devoirs sont-ils devenus plus stricts qu'ils n'ont jamais été.... Je n'y puis rien, personne n'y peut rien.... Susan est là, les enfants sont là.... Pour ces derniers, à qui je ne puis faire donner ici une éducation très-convenable, il vaudrait sans doute mieux retourner dans la colonie;... mais c'est un voyage bien long, un voyage horriblement coûteux.... Et d'ailleurs, s'il faut tout dire, ajouta-t-elle avec un grand effort de sincérité naïve, je ne puis me résoudre à quitter ce pays. »

Je crus la comprendre, et ces dernières paroles me mirent hors de moi. Je m'élançai, j'étreignis dans les miennes sa petite main mignonne, et, presque agenouillé à ses pieds, sollicitant la réponse de ses yeux, emporté au delà de toute prudence :

« Nettie, lui dis-je, si vous persistez à vous charger

de ce fardeau, ne pourrions-nous du moins le porter à deux? »

Elle ne retira pas sa main; je vis frémir ses lèvres et passer sur ses yeux un léger nuage. Nous ne songions ni l'un ni l'autre que nous n'étions pas seuls, et pendant quelques secondes, grâce à son hésitation éphémère, la balance de nos destinées parut en suspens; — mais le doigt brutal de la réalité pesa bien vite sur un des plateaux.

« Nettie, s'écria mistress Fred, si Edward Rider ne me porte aucun respect, s'il foule aux pieds la mémoire de mon pauvre Fred, de ce cher époux victime de tant d'injustices, — qui a tant contribué à l'élever, qui plus tard l'a mis à la tête d'une clientèle, et qui est mort, je puis bien le dire, par suite de l'abandon où on le laissait, — vous du moins, Nettie, comment pouvez-vous traiter votre sœur avec tant de cruauté?... Prendre sa main devant moi, le regarder comme si vous l'aimiez déjà!... Allez, allez, malgré tout le bien qu'on dit de vous, jamais vous n'avez ménagé mes sentiments. .. Et je vois à présent ce que je puis attendre de vous.... A peine mon pauvre Fred couché dans le cercueil, à peine sa mort me met-elle complétement à votre merci.... Ah! mon pauvre ami, mon Fred bien-aimé, voilà comme ils traitent, dès que vous n'êtes plus là, ceux que vous avez laissés derrière vous!... Au surplus, soyez tranquilles, je le suivrai bientôt, moi aussi.... Vous ne serez pas longtemps embarrassés de moi! »

Dès le début de cette pathétique harangue, nos mains s'étaient disjointes. J'arpentais le salon à grands pas, comprimant avec effort une colère toujours plus âpre.

Nettie, les deux mains sur ses yeux brûlants, semblait vouloir se soustraire à la vision d'un bonheur im-

possible. Je croyais entendre, dans sa frêle poitrine, battre le cœur d'un géant. Elle ne répondait rien aux reproches de sa sœur, et laissait en revanche sans consolations ces larmes, ces sanglots convulsifs dont elle avait le secret. Tout ce désespoir égoïste ne la touchait guère : elle en prévoyait le terme, elle savait qu'aucune grande douleur ne pouvait prendre racine dans cette âme insignifiante; mais elle savait aussi quelle serait l'issue fatale, inévitable de ce conflit où elle n'essaya même pas de s'engager.

« Ne songez plus à moi, docteur Edward, me dit-elle résolûment en m'accompagnant vers la porte.... Vous voyez très-bien que ceci est positivement impossible.... Vous le voyez comme moi, je n'en doute pas.... S'il nous était donné de reprendre l'un et l'autre les traditions de notre ancienne amitié, je vous assure que ce serait un grand bonheur pour moi; mais je ne crois pas que d'ici à longtemps cela se puisse.... Ne me dites rien!... Nous savons l'un et l'autre à quoi nous en tenir, et ni vous ni moi ne pouvons remédier à ce qui est.... Le mieux serait de ne plus penser l'un à l'autre, ajouta-t-elle avec un soupir.... En attendant, échangeons nos adieux, et plus un mot sur ce sujet.... »

La ferme conviction que j'étais aimé de Nettie — comment en aurais-je douté, maintenant? — n'ôtait rien au caractère décisif de l'arrêt qu'elle venait de porter. Je me séparai d'elle absolument convaincu qu'un lien plus étroit ne nous unirait jamais.

Un irrésistible besoin d'activité me torturait au sortir de là. Mon cheval ne m'entraînait jamais assez vite au gré de mon impatience; je le stimulais de la voix, et le généreux animal prit une allure des plus rapides. Au moment où je rentrais ainsi, presque à fond de train, dans les rues de Carlingford, je rencontrai — coïnci-

dence étrange — la belle mistress John Brown, celle qui s'était jadis appelée Bessie Christian. — Celle-là aussi, je l'avais perdue faute d'un peu de courage, et ce courage, un autre l'avait trouvé en lui. — En même temps que cette réflexion, le visage flétri de mistress Fred s'offrit à ma pensée. Une espèce de soubresaut nerveux me fit cingler d'un vigoureux coup de fouet les flancs de mon cheval déjà échauffé. Il s'emporta cette fois pour tout de bon, et nous faillîmes écraser mistress Brown, qui se réfugia tout effrayée dans le magasin le plus proche.

Qui sait si elle ne s'attribuait pas, dans une proportion quelconque, le transport furieux auquel je semblais en proie pendant les cinq ou six minutes que je mis à dompter l'animal rebelle? Et pourtant elle n'avait qu'une place maintenant bien effacée dans des souvenirs qui me paraissaient dater d'un siècle ou deux.

Resté vainqueur à la fin, et dans la première exaltation du triomphe, je me demandai si on ne pouvait pas traiter la destinée comme on traite un cheval rétif, et la dominer de même par l'énergie de la volonté; mais, encore une fois, mistress Fred m'apparut, hargneuse, éplorée, sur ce sofa de malheur.... Nettie d'un côté, mais de l'autre ce fantôme grondeur et maussade, entouré de marmots endurcis, despotes insolents de cette petite fée trop fidèle, — c'était là un tableau que je ne pouvais affronter.

Non! Nettie a raison, c'est impossible! L'amour, la patience, la charité ne sont après tout que des vertus humaines, et c'est dire qu'elles ont leurs limites. Il est peut-être des âmes choisies où elles résistent aux dégoûts quotidiens, aux irritations, aux petites misères sans cesse renouvelées; mais la mienne, j'en conviens, n'est pas de cet ordre-là.

Je sais. — Nettie le sait aussi — que je supporterais à grand'peine une condition pareille. Je sais même — et Nettie ne le sait peut-être pas — que dans cette indissoluble alliance son prestige se perdrait à la longue. Et je suis forcé de m'avoner, avec une confusion poignante, que j'en viendrais, peut-être avant longtemps, à regretter le sacrifice consenti, à faire retomber sur ma femme (et Dieu sait par quelle injustice !) la responsabilité des ennuis, des tourments, des inquiétudes inséparables d'une existence pareille.

Pourquoi feindre à mes propres yeux? pourquoi méconnaître mon infirmité morale?... Je suis ainsi, et ne saurais me refaire.... Si du moins cette conviction bien arrêtée, tout humiliante qu'elle est, pouvait me procnrer le repos!... Mais on a beau se mésestimer, on n'en est ni moins amoureux ni plus tranquille. — Mécontent de soi-même, on n'est, je m'en aperçois, ni plus indulgent pour les autres, ni plus soumis aux décrets de la Providence.

XV

.... Mistress Smith est venue chercher le petit supplément de loyer que je continue de payer en secret pour apaiser ses scrupules et ceux de son mari au sujet des dégâts qui enlèvent son premier lustre à leur castel microscopique. Rigoureusement parlant, cette indemnité trimestrielle, motivée autrefois par la conduite de Fred, n'a plus sa raison d'être depuis que nous l'avons perdu; mais je n'élève là-dessus aucune réclamation, car il m'est doux, n'allant plus à Saint-Roque, d'avoir de temps en temps quelques détails sur ce qui s'y

passé. Il m'est doux aussi, sans qu'elle le sache, de faire quelque chose pour la fière Titania.

Ma belle-sœur, paraît-il, a mis dans sa tête de retourner en Australie. Entre elle et Nettie, c'est là un sujet perpétuel de discussions et de scènes plus ou moins pathétiques. La première a débuté par un refus formel; mais Susan, qui sait déjà par expérience comment les sots doivent s'y prendre pour faire faire leurs volontés aux gens d'esprit, a organisé tout un système d'obsessions et d'insistances continuelles. Nettie se défend encore, opposant un silence de glace aux larmes, aux plaintes, aux reproches dont on l'assiége. Mistress Smith, néanmoins, suppose qu'elle finira par céder, et s'occupe déjà de trouver de nouveaux locataires.

Je suis, malheureusement pour moi, du même avis que mistress Smith. Un *gentleman* d'Australie, de passage en Angleterre, vient d'écrire à mistress Rider que, si son veuvage la décidait à rentrer dans la colonie, il s'offrait à ces dames pour être leur compagnon et leur escorte pendant la traversée de retour.

Peut-être est-il épris de Nettie. En tout cas, Susan trouve là un puissant auxiliaire, elle ne manquera pas d'en tirer parti.

XVI

.... Mes visites à Saint-Roque n'ont pas absolument cessé; mais elles s'éloignent de plus en plus. Depuis trois mois, j'y vais à peine une fois tous les quinze jours. Il m'est impossible de me dissimuler que Nettie ne me voit jamais arriver sans une émotion pénible qui jette une sorte de contrainte dans tous nos rapports. Je

ne lui parle jamais, d'ailleurs, qu'en présence de mistress Fred, et cela suffit pour ôter toute espèce de charme à ces rencontres de plus en plus rares.

XVII

.... Une manière de géant sauvage, au costume excentrique, et dont la barbe ressemble à une forêt vierge, — on ne le reconnaît pour Anglais qu'au luxe de linge blanc qu'il étale sur sa large poitrine, — promène depuis quelques jours dans les rues de Carlingford son chapeau à larges bords, ses favoris en cascades, sa canne à pommeau ciselé, ses allures d'un autre monde. Il excite généralement la curiosité des bourgeois paisibles, et les gamins des rues courraient volontiers après lui. On l'avait pris d'abord pour un hercule, un athlète de cirque, arrivé chez nous pour y donner quelques représentations; mais ses allées et venues au cottage Saint-Roque ont éclairci la question. C'est bien là M. Richard Chatham, de Melbourne, le chevalier australien qui doit reconduire ces dames dans leur patrie.

Il le veut du moins; il offre ses services avec un zèle, un empressement auxquels mistress Smith est obligée de rendre hommage; mais Nettie fait bonne résistance, et son sérieux imperturbable déconcerte singulièrement, à ce qu'on m'assure, les insistances badines de ce paladin-gorille.

Il s'est fait rembarrer par elle l'autre jour, et de bonne sorte, en offrant assez gauchement, pour lever ses scrupules économiques, de payer les dépenses de la traversée. — Ceci vraiment passe un peu les bornes, et je commence à craindre que Nettie ne soit compro-

mise par de si marquantes assiduités, par un zèle si extraordinaire.

XVIII

.... Mes prévisions se réalisent. Les commérages de Carlingford s'emparent de cette situation nouvelle. De même qu'on me mariait naguère avec miss Marjoribanks, on regarde comme conclu l'hymen de Nettie et de l'*homme des bois*. Serait-il possible?... Mais non; tout le monde, excepté moi, peut croire à une pareille absurdité....

Qui sait, cependant?... Il se fait dans la tête des femmes de si étranges combinaisons!... Et jusqu'où ne poussent-elles pas le dévouement, lorsque leur imagination s'exalte!...

Nul doute, d'ailleurs, que Susan ne se fasse la complice de ce *bushranger*. Et constamment en butte à leurs obsessions combinées, préoccupée de l'avenir des enfants, lasse enfin de la lutte qu'elle soutient dans de si misérables conditions, comment leur résistera-t-elle?...

XIX

.... Au plaisir, au soulagement que m'a procuré ma conversation avec l'aînée des *misses* Wodehouse, je puis apprécier les soucis qui me dévoraient depuis quelques jours. Ses relations avec Nettie, quoique bien peu fréquentes, ont pris un certain caractère d'intimité, et c'est, je pense, la seule véritable amie que la pauvre enfant ait pu se faire à Carlingford. L'âge de miss Wodehouse lui permet d'ailleurs de témoigner à Nettie

une sollicitude maternelle et de lui faire écouter des conseils qui, venant de toute autre personne, seraient fort mal accueillis.

Ces dames se sont rencontrées ce matin à la chapelle qu'on décore pour les fêtes de Noël, et ont eu, au retour, une conversation qui me rassure en partie.

Miss Wodehouse, bien convaincue (elle n'est pas la seule) que Nettie était sur le point d'épouser M. Chatham, tâchait de lui faire comprendre, par mille insinuations délicates, qu'il serait bon, « avant le mariage, » de régler le sort de sa sœur et des enfants de sa sœur.

« Jusqu'à présent, lui disait-elle, vous vous êtes sacrifiée à eux; mais une fois mariée, il faudra les sacrifier à votre époux.... S'il a promis de les emmener avec lui, rien de mieux, assurément.... mais une fois là-bas, — croyez-en ma vieille expérience, — il faudra mettre les choses sur un autre pied. »

Nettie la regardait, pendant tout ce discours, comme si elle lui eût parlé grec. Forcée de s'expliquer, miss Wodehouse dut faire une allusion plus directe à M. Chatham, au but probable de ses fréquentes visites.

« Vraiment, dit alors Nettie, — sans trahir aucune émotion que celle d'une surprise effarouchée, — se pourrait-il que ce fût là ce qu'il espère?... Le pauvre homme, il perd bien ses peines.... Et vous vous imaginez, vous, reprit-elle en se tournant du côté de miss Wodehouse, qu'il a dû lui suffire de songer à une pareille chose pour que ce soit une affaire conclue?... Eh bien! moi, je suis d'un autre avis....Vingt mille Chatham me demandassent-ils l'un après l'autre, je suis décidée à n'épouser jamais personne.... Ce n'est pas mon lot, ce n'est pas mon *affaire*.... Mon affaire est de ramener les enfants en Australie et de les élever de

mon mieux....Vous croyez que je pleure? Je ne pleure pas le moins du monde.... Des regrets, je ne dis pas, on en peut avoir, on peut trouver la route un peu dure;... mais on n'est pas ici, je suppose, pour faire ses quatre volontés, et ce n'est pas là, d'ailleurs, ce qui me manque.... »

Ainsi a parlé mon intrépide Titania, mais sans persuader complétement miss Wodehouse, qui me disait encore tout à l'heure d'un air avisé :

« Je la crois sincère,... sincère et vaillante;... mais les traversées sont bien longues, et trois mois de tête-à-tête sur le même bâtiment.... »

Irais-je encore, sur la foi de ces paroles menaçantes, mettre en doute la constance de Nettie? Ce serait une singulière ingratitude après la joyeuse surprise qu'elle vient de me faire.

Surprise?... Allons donc! est-ce que jamais j'ai douté d'elle?

XX

.... Je revenais ce soir à Carlingford par un froid piquant, après une tournée de plusieurs milles. Il y a dans ces brises d'hiver, quand on les traverse au grand trot d'un cheval rapide, quelque chose qui retrempe le métal dont nous sommes faits. On se sent égayé, enhardi, poussé à toute sorte d'aventures, enclin à toute sorte de témérités.

En passant devant Saint-Roque, une idée folle m'était venue : celle d'y pénétrer à l'improviste et d'enlever Nettie. Ramener à Carlingford cette proie, quel beau triomphe et quel texte à commérages!...

Il fallut naturellement rabattre de ces belles visées.

en rentrant chez moi, où je trouvai, comme d'ordinaire, un silence glacial, un salon mal éclairé, un souper à moitié froid, servi par une gouvernante assez revêche; mais au moment où je m'attablais, je vis apparaître, comme pour conjurer ma mauvaise humeur, l'obligeante mistress Smith. Mon accueillant sourire sembla l'embarrasser. On eût dit qu'elle se sentait dans une fausse position, et que la gaieté peinte sur mon visage n'était pas tout à fait d'accord avec les nouvelle dont elle allait me régaler.

Ces nouvelles, en effet, me parurent assez étranges. Nettie, en rentrant ce soir-là même au cottage, venait de donner congé à mistress Smith pour la huitaine suivante, et de déclarer qu'ils partaient tous pour l'Australie le 24 du mois, c'est-à-dire la veille de Noël.

« Impossible! m'écriai-je dans une véritable stupéfaction....

— C'est ce que je me disais, reprit mistress Smith; mais rien n'est impossible de ce que miss Underwood a chaussé dans sa cervelle.... Mon mari, d'ailleurs, l'avait bien prévu, et les visites continuelles du *gentleman* étranger....

— Quoi?... Voyons!... que voulez-vous dire?... Pas de bavardages, la vérité toute simple....

— Dame! monsieur, ce n'est pas ma faute... Ce n'est pas non plus mon affaire; mais vous êtes si bon, et miss Nettie est si bonne ... Comme je le disais à Smith, j'ai voulu venir moi-même pour que vous n'apprissiez pas tout cela par la voix publique..., sans explication, comme cela, tout d'un coup,... car enfin ...

— Encore une fois que supposez-vous?... ou, pour mieux dire, que savez-vous?... un fait, un seul fait, mais précis et clair....

— Le fait, je vous l'ai dit.... Ils partent le 24. Le *gen-*

tleman étranger passe la soirée au cottage.... et miss Nettie a fait descendre ses malles dans le vestibule afin de commencer immédiatement ses apprêts de départ. »

Comme je me levais précipitamment pour me jeter sur mon chapeau et ma canne :

« Grand Dieu ! s'écria mistress Smith, se cramponnant après moi, où allez-vous, docteur ?... Voilà précisément ce que je craignais.... Qu'allez-vous faire ?... Un duel entre *gentlemen!* il ne manquerait plus que cela pour discréditer ma maison.... Docteur, docteur !.... au nom du ciel.... je vous en supplie !... »

Mais avant que cette adjuration pathétique fût terminée, je longeais déjà les murs des jardins qui bordent Grange-Lane, laissant derrière moi un pauvre diable quelconque, — enfant ou vieillard, je ne sais, — que j'avais renversé au passage, et dont en ce moment je ne m'occupais guère.

Le hasard me fit aussi rencontrer M. Wentworth, le *curate* de Saint-Roque, et le souvenir de l'absurde jalousie qu'il m'avait jadis inspirée vint encore aiguillonner celle qui me torturait en ce moment.

« Est-il donc vrai, me disais-je, que ma sagesse ait abouti à une monstrueuse folie ?... et que ma soi-disant prudence m'ait aveuglé à ce point ?... Ce que j'ai jugé impossible, cet Australien va-t-il l'accomplir sous mes yeux ?... Nettie Underwood va-t-elle m'échapper comme Bessie Christian ?... »

XXI

Quand je frappai, hors d'haleine, à la porte du *cottage*, la voix de Nettie me répondit de l'intérieur :

« Allons donc, mistress Smith !... disait-elle, venez à mon aide !... il est bien temps.... »

Et ce fut elle-même qui vint m'ouvrir. A ma vue, elle recula de deux pas comme surprise en flagrant délit.

Les deux grandes malles étaient là, effectivement, espèces d'arches australiennes aux parois solides, aux nombreux compartiments, et autour d'elles des monceaux de linge et de vêtements que les doigts alertes de Nettie commençaient à distribuer déjà dans leurs profondeurs mal éclairées.

A cet aspect, un gémissement profond sortit de ma poitrine :

« C'est donc vrai? répétais-je machinalement; c'est donc bien vrai, Nettie? »

Elle était debout devant moi, prise à court, décontenancée, les manches de sa robe noire relevées jusqu'aux coudes, les cheveux rejetés en arrière, et laissant voir, par parenthèse, une charmante petite oreille, sculptée à ravir, qu'ils dissimulent ordinairement.

« C'est parfaitement vrai, me répondit-elle en fixant sur moi, plus droit et plus ferme que jamais, le regard de ses yeux brillants.

— Mais enfin, ce départ précipité, votre sœur?...

— Ma sœur s'y refuse,... cela va sans dire.... Après avoir désiré, sollicité ce départ, maintenant que je le hâte, elle m'accuse d'oppression et de tyrannie; mais de même que j'obéis à mon devoir, il faudra bien qu'elle m'obéisse.... Je veux qu'elle parte, elle partira! »

La contagion de cet énergique vouloir finit par me gagner, moi aussi. Au moment où elle se penchait résolûment pour recommencer son odieuse besogne, je

m'avançai vers elle et saisis ses deux mains de manière à lui prouver qu'elle avait un maître.

« Réglons d'abord une petite question, lui dis-je alors ... Oh! tant que vous voudrez : vous ne m'échapperez pas!... Vous comptiez donc partir ainsi sans me donner signe de vie, sans me prévenir, sans une parole d'adieu?... Et vous croyez que je le souffrirai?... Par le ciel! vous vous abusez étrangement.

— Docteur Elward, me répondit-elle à moitié tremblante de peur, à moitié d'irritation, vous n'avez aucune autorité sur moi.... Nous sommes deux, entendez-vous?... Je ne serais certainement pas partie sans prendre congé de vous ; mais autre chose sont les égards, autre chose est l'obéissance.... Je n'ai pas à me mêler de vos affaires, ne vous mêlez pas des miennes! »

L'argument en lui-même n'était pas mauvais ; mais le temps des arguments était passé. Je poussai dans un coin, avec une vigueur dont je ne me serais pas cru capable, l'énorme caisse qu'elle était en train de remplir, et j'en laissai retomber le couvercle avec un fracas formidable.

« Il n'est pas question d'autorité ni d'obéissance, m'écriai-je ensuite. A coup sûr, Nettie, si vous eussiez été ma femme, vous ne m'auriez pas abandonné.... Ce que vous faites aujourd'hui est presque aussi cruel.... Si quelqu'un a obéi jusqu'ici, c'est moi, ce me semble.... Et pour cette docilité, au fond, voyez-vous, je sens que vous me méprisez.... »

Cette pensée venait en effet d'éclater dans mon cerveau comme un jet de lumière.

« C'est là une injustice, repris-je ; ne vous imaginez pas que je la supporterai plus longtemps. Vous ne partirez pas, cela ne doit pas être.... Merci de vos adieux, je n'en veux pas.... Ce que vous appelez *votre affaire*

devient la mienne, et, si vous partez, je partirai.... Ah! j'oubliais.... On parle de quelqu'un, d'un Australien,... qui ose prétendre.... mais je ne crois pas,... non, je vous assure, je ne le crois pas.... Mon Dieu, Nettie, cessons ce jeu qui nous tue!... Et, plutôt que de nous séparer, prenons, s'il le faut, le monde entier sur nos épaules!... »

Il y eut un moment de silence, car Nettie, fortement émue, n'osait se fier à sa voix pour me répondre.

Pendant qu'elle se taisait ainsi, n'ayant plus rien à dire, j'occupai mes loisirs (et je ris encore quand j'y pense) à rapporter sur les marches de l'escalier, où je les rangeais avec un soin minutieux, les vêtements de toute sorte, bas, chemises, mouchoirs, etc., qu'elle avait empilés au milieu du vestibule.

Ceci fait, je revins à elle, je m'emparai encore une fois de ses mains, qu'elle tenait fortement serrées l'une dans l'autre.

« Vous avez reconnu vous-même que cela était impossible, s'écria-t-elle alors tout à coup.... Personne ne prendra le monde sur ses épaules pour l'amour de moi.... Je ne convie personne à partager mon fardeau.... Je vous remercie de n'avoir pas cru ce qu'on vous disait: il y a là du moins une pensée consolante.... Non, bien certainement, personne autre.... Et pas même, pas même vous.... Finissons-en, docteur Edward!... Je ne vous assujettirai jamais au joug qui pèse sur moi..... mais je.... je ne vous oublierai jamais. Je ne me permettrai jamais de vous blâmer.... Adieu donc!... Épargnez-moi; partez, je vous le demande en grâce!... Pas un mot de plus en ce moment.... »

XXII

La porte du salon vint alors à s'ouvrir. Nous avions complétement oublié — moi du moins — qu'on nous écoutait peut-être. Ce ne fut donc pas sans quelque surprise que je vis mistress Fred, debout sur le seuil, me saluer, m'inviter même par un geste moins disgracieux que de coutume. « Si M. Edward veut se donner la peine d'entrer, disait-elle, je serai charmée qu'il entende, ma chère Nettie, ce que j'ai à vous dire.... Je ne puis parler qu'à vous, continua-t-elle, se tournant de mon côté, du caprice auquel cette enfant veut me soumettre. »

Nous entrâmes à sa suite dans le salon.

Placé en écran devant le feu, *l'homme des bois* en interceptait complétement les clartés. Un épais abat-jour éteignait en partie celles de la lampe. On y voyait à peine dans cette pièce, où le désordre était grand et qui me sembla métamorphosée. Je ne reconnaissais plus le salon de Nettie, ce salon peuplé, pour moi, de tant de souvenirs amers et doux.

Sous les regards un peu étonnés que lui jetait Titania, le géant australien semblait embarrassé. Il tordait de temps en temps ses longues moustaches pour se faire une contenance, et mistress Fred, réinstallée sur son sofa, éventait vivement, de son mouchoir brodé, ses joues plus animées que d'habitude.

« Nettie, me dit-elle enfin, est si accoutumée à régenter un chacun, qu'elle se croit des droits incontestables à notre obéissance. C'est sans doute la faute de Fred qui, se souvenant des obligations par lui contractées envers ma famille, se subordonnait trop

complétement à ma sœur; mais à présent que j'ai quelqu'un pour me prêter appui (et mistress Fred parut ici sur le point d'éclater en pleurs), je vous proteste, Nettie, que je ne partirai pas le 24.... »

A cette déclaration formelle, Nettie ne répondit que par un regard rapide jeté sur l'Australien. — Celui-ci, très-embarrassé, se dandinait de droite et de gauche, et semblait, pour ainsi dire, augmenter de volume.

« Non, je ne partirai pas le 24 ! s'écria mistress Fred, dont la tête se redressa majestueusement.... Je ne suis pas une enfant qu'on mène ainsi à la baguette.... Nettie prétend qu'elle agit dans notre intérêt, mais au fond c'est pour exercer son autorité.... C'est peut-être aussi par suite de quelque échec, de quelque déconvenue, de quelque dégoût soudain qui lui rend odieux le séjour de Carlingford.... Je vous ai appelé ici, monsieur Edward, d'abord parce que vous êtes lié avec elle, et parce qu'ensuite — comme oncle des enfants — vous devez être informé de ce qui concerne leur avenir.... M. Chatham et moi, poursuivit Susan, dominée par ses émotions et agitant son mouchoir plus violemment que jamais, nous avons décidé que.... notre.... mariage.... aurait lieu avant le départ.... »

Jusque-là nous avions écouté les propos diffus de mistress Fred avec une attention assez languissante, absorbés que nous étions tous deux dans de bien autres pensées; mais sa dernière phrase éclata comme une bombe au milieu de ce paisible appartement.

« Vous êtes folle, Susan ! » s'écria Nettie avec un étonnement mêlé d'incrédulité.

Pour moi, oubliant toutes les règles du *decorum*, je m'élançai d'un bond vers la cheminée devant laquelle notre géant se démenait toujours, plus gêné, plus gauche et plus développé que jamais. Je ne sais trop ce

que je lui disais, pressant entre mes deux mains son énorme poing. Il me semble pourtant que je lui souhaitais « infiniment de plaisir, » et que je mettais tous mes services à sa disposition ; — mais, au milieu de cet élan de joie, je m'arrêtai tout à coup en voyant les joues de Nettie se couvrir d'une pâleur mortelle. Jamais sa figure n'avait exprimé pareil désespoir.

« Faut-il vous croire, Susan? disait-elle avec un étonnement douloureux, ou bien n'est-ce là qu'une plaisanterie cruelle ?... Et cette espèce de conjuration se tramait à mon insu !... Et vous me pressiez cependant de retourner à la colonie. — *moi* qui vous parle, — comme si vous n'aviez pas d'autres idées !... Une fois ce parti pris, pourquoi me harceler, me tourmenter de la sorte ? » s'écria-t-elle avec cet élan des cœurs généreux devant un calcul égoïste auquel ils ne peuvent rien comprendre....

« Mais, au fait, que sert de parler? » reprit-elle, coupant court à son apostrophe indignée.

Puis, se laissant aller dans le fauteuil le plus proche, elle se mit, de ses petites mains hâlées et tremblantes, à baisser ses manches, qu'elle n'avait pas encore remises en ordre.

Ainsi, dans l'amertume du premier moment, — méconnaissant la délivrance soudaine qui lui arrivait à l'improviste, — elle n'était sensible qu'au manque de cœur, à la trahison domestique de Susan. — Comment ! c'était elle, depuis tant d'années protectrice de cette famille, — elle qui leur donnait du pain, elle qui le leur administrait de ses mains infatigables, — c'était elle qu'on mettait ainsi de côté, au moment où elle s'imposait, pour rester fidèle aux siens, un sacrifice suprême !

Toutes ces réflexions, tous ces sentiments écla-

taient dans le simple geste par lequel, ramenant ses manches noires sur ses bras blancs, elle semblait renoncer à un labeur inutile et d'ailleurs si mal récompensé.

Ce transport indigné, suivi d'une abdication soudaine, avait quelque chose d'énergique et de grand qui aurait peut-être échappé à un spectateur ordinaire, mais que je ne pouvais m'empêcher de comprendre, élevé par mon amour au niveau de ses pensées. Aussi me gardai-je bien de trouver à dire qu'elle ne fût pas de moitié dans ma satisfaction, et quand elle voulut se retirer, ses manches une fois en place, la même inspiration salutaire m'empêcha de chercher à la retenir.

Le *bushranger* y mit moins de scrupule. Rougissant jusqu'à la plante des cheveux et « filant » de plus belle sa moustache blonde :

« Miss Nettie, lui disait-il, c'est tout récemment que votre sœur et moi,... tout récemment, je vous assure,... nous avons découvert.... ce que vous savez; mais ceci ne doit rien changer à vos projets.... Nous serons heureux, toujours heureux.... »

Nettie jusqu'alors l'avait suivi du regard en fronçant le sourcil d'une manière peu rassurante, et la timidité de l'Australien allait croissant sous ce regard significatif; mais, se levant tout à coup :

« Merci, dit-elle, je n'ai jamais douté de vos intentions.... Il est aussi très-bien de vouloir me conserver avec vous.... Seulement cela n'a pas le sens commun.. Au surplus, ne vous étonnez pas du trouble où vous me voyez.... On ne saurait, sans quelque émotion, renoncer à l'œuvre de toute sa vie.... Je désire que personne,... personne, entendons-nous bien,... ne me parle aujourd'hui de ceci.... Bonne nuit, docteur Edward!... A demain, si vous voulez; mais ce soir, pas d'explication! »

Et comme je m'élançais pour lui ouvrir la porte, se méprenant encore sur la portée de ce geste :

« Non, m'a-t-elle dit, je vous défends de me suivre.... Pour ce soir, j'en ai bien assez. »

On croira sans peine qu'une fois en tiers avec le couple amoureux, je ne l'ai pas fatigué longtemps de ma présence. Je suis revenu à Carlingford, par un beau froid blanc, jetant au ciel étoilé des remercîments enthousiastes.

J'aurais voulu, à mon retour, quelque bonne œuvre à faire, — une course de cinq à six milles, par exemple, pour me rendre auprès d'un de ces excellents malades à qui on se garde bien d'envoyer sa note; — mais le ciel était las d'exaucer mes vœux, et je n'ai trouvé chez moi que la vieille Mary, mon salon désert, ma tasse de thé tiède.... En face de moi s'étalait le grand fauteuil où j'ai vu s'asseoir Nettie, où j'espère la réinstaller bientôt....

Je souriais à ce meuble, le narguant comme une personne vivante, et la vieille Mary, qui m'a surpris dans cette attitude ridicule, a cru — je le tiens d'elle-même — que je venais de « faire un héritage.. »

XXIII

.... Je suis retourné ce matin à Saint-Roque. On m'a dit qu'elle était sortie. J'aurais dû m'y attendre, bien qu'elle ait ainsi dérogé à toutes ses habitudes. Informé de la direction qu'elle avait prise, j'ai pu, grâce à la vélocité de mon *drag*, la rejoindre à l'entrée de Grange-Lane, cette rue bordée de jardins, où il ne passe pas une âme toutes les trois heures.

C'est bien toujours la même personne.

« Docteur Edward, s'est-elle écriée au moment où, jetant les rênes à mon groom, je venais de sauter près d'elle, laissez-moi d'abord m'expliquer!... Je suis libre maintenant; mais je ne suis pas sans ressources.... Ne vous croyez pas tenu d'honneur à quoi que ce soit!... Je vous rends toutes les paroles que vous m'avez pu donner....

— A la bonne heure, lui dis-je; mais je ne vous rends pas les vôtres.... Un seul obstacle nous séparait, vous le savez, et cet obstacle n'existe plus.... Vous n'avez sans doute pas oublié ce que vous m'avez répété cent fois au sujet de cette impossibilité absolue....

— Que vous admettiez comme moi, docteur Edward, interrompit cet être capricieux, retirant sa main que j'avais passée sous mon bras.... Non, merci, je puis fort bien marcher seule!... Vous ne m'avez jamais contredite là-dessus, veuillez vous en souvenir.... Vous vous soumettiez à cette nécessité inexorable.... Je ne suis pas plus rebelle que vous.... Un obstacle écarté seulement par M. Richard Chatham (ajouta-t-elle avec une cruauté véritablement féminine et en me regardant au visage), n'est pas, après tout, un obstacle bien considérable.... La situation est donc restée à peu près la même.... Je ne vous considère nullement comme lié envers moi.... Nous sommes libres tous deux.... »

Dans quel embarras, dans quel étonnement me jeta cette sortie inattendue, tout le monde pourra aisément le comprendre. J'étais profondément indigné, mais je ne savais que dire.

« Nettie! m'écriai-je avec cette toux préliminaire qui annonce un exorde peu sûr de lui-même.

— Nettie, Nettie! » répéta une voix enfantine qui me faisait écho à quinze ou vingt pas de distance. On entendait, en même temps, trottiner sur la terre dure les

deux petits pieds d'un marmot, et à peine nous étions-nous retournés que l'insupportable Freddy vint se jeter dans nos jambes.

Il s'était échappé du cottage pour courir après nous, c'est-à-dire après elle.

« Je ne veux aller qu'avec Nettie ! criait-il, se cramponnant à la robe de sa tante et me repoussant à grands coups de pied.... Je hais Chatham,... je hais tout le monde !... Si on m'emmène sur le vaisseau, je sauterai à la mer pour revenir en nageant.... Non, je ne la lâcherai pas.... Coupez-moi les mains si vous voulez !... Gardez-moi, Nettie, gardez-moi !... Vous verrez si je serai sage.... Je veux rester avec Nettie.... Personne n'aime Nettie comme moi ! »

Chose étrange, Nettie était émue. Elle se pencha vers l'enfant et le serra contre elle d'une étreinte si forte qu'il cessa tout à coup de crier, me regardant avec une espèce d'effroi.

« Tu m'aimes donc, toi? disait-elle.... Tu quittes tout, tu oublies tout, tu braves tout pour venir à moi?... Figurez-vous, ajouta-t-elle, se tournant de mon côté, qu'il a failli, ce matin, avoir une attaque de nerfs.... Il couche dans ma chambre, vous le savez.... Quand il m'a vue faire le triage de son linge et du mien.... Pauvre Freddy !. . Si je le leur demandais, pourtant?... On me le laisserait, sans aucun doute.... »

Je ne sais comment, à ce propos, ses yeux vinrent chercher les miens. Il y avait là une question qui ressemblait à une prière, et une prière qui ressemblait à une question. La réponse ne se fit pas attendre.

« Allons, soit ! m'écriai-je en reprenant cette main qu'on m'avait enlevée et que cette fois on me laissa, puisque vous le voulez, va pour Freddy !... Ce sera l'aîné de nos enfants. »

Je les hissai tous deux dans mon *drag* pour les ramener au cottage Saint-Roque, et jamais, je crois, on n'a mis si longtemps à franchir les deux milles qui nous en séparaient.

Je dois à mon bon cheval de dire ici que ce ne fut pas sa faute.

FIN

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

8523. — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

